00084764

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

DES PEUPLES
DU CAUCASE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

DES PEUPLES

DU CAUCASE

ET

DES PAYS AU NORD DE LA MER NOIRE ET DE LA MER CASPIENNE,
DANS LE DIXIÈME SIÈCLE,

OU

VOYAGE D'ABOU-EL-CASSIM.

PAR M. C. D'OHSSON.

84764

LIBRARY
ASIATIC

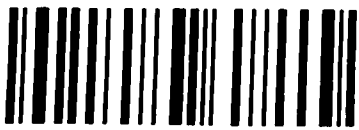
PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,
LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

1828.

W L 9

Fo 572.899
D'oh/Des
84764



PRÉFACE.

Plusieurs auteurs arabes du neuvième et du dixième siècles ont fait mention des peuples qui habitaient alors le Caucase et les pays situés au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. Ces notions, quoique très-incomplètes, méritent d'autant plus d'être recueillies que ce sont les seuls renseignements que nous possédions sur plusieurs peuples septentrionaux; car ceux mêmes qui avaient des relations avec l'empire d'Orient, ne sont nommés par les historiens de Byzance, qu'à l'occasion de leurs guerres ou de leurs alliances avec cet empire; aucun de ces historiens ne nous les fait d'ailleurs connaître, et, parmi les ouvrages grecs contemporains, c'est uniquement dans le précieux traité de l'empereur Constantin Porphyrogénète : *De l'Administration de l'Empire*, qu'on trouve quelques détails sur les Russes, les Patchïnakes, les Khâzares, et d'autres nations du nord.

Après avoir rangé dans l'ordre qui nous a paru le plus convenable, les notions que contiennent, sur ces peuples demi-barbares, les ouvrages arabes, persans et turcs, que nous avons pu examiner, il nous a semblé que, pour rendre plus fidèlement les narrations souvent naïves et négligées de ces anciens auteurs, il valait mieux les présenter sous la forme d'un voyage. Nous avons supposé qu'un légat du khaliphe, envoyé en 336 (948), au roi des Boulgares du Volga, vassal du chef des croyants, raconte ce qu'il a vu dans les pays qu'il a traversés, et ce qu'il y a ouï dire sur les peuples qui habitaient les contrées du nord. Cette forme de narration nous a permis de conserver les expressions de nos auteurs, et nous nous sommes bornés à coordonner les textes selon les matières, n'ajoutant que quelques mots nécessaires pour leur liaison.

On devrait peut-être appliquer à ces écrivains mahométans le reproche que Strabon fait aux auteurs grecs et latins qui ont parlé des peuples du nord. Il blâme leur crédulité ou plutôt leur penchant à publier des fables. « Voyant, dit-il, les succès obtenus par ceux

« qui faisaient profession d'écrire des contes, « ils voulurent plaire aussi, en narrant comme « vraies des choses qu'ils n'avaient ni vues, « ni entendues, non du moins de la bouche « de ceux qui pouvaient les bien connaître, « n'ayant d'autre but que celui d'amuser et « d'étonner par le merveilleux. » (*Lib. XI, cap.* 6.)

Nous allons donner une analyse succincte des ouvrages manuscrits, cités dans les notes marginales, qui nous ont fourni des matériaux pour ce voyage.

I. Mouroudj uz-Zéhéb u Ma'adin-il-Djevhéri, مُرُوج الذّهب و مَعادن الجَوهر, ou *Prairies d'or et mines de pierreries*, par l'imam Aboul-Hassan Ali, historien, théologien et jurisconsulte, célèbre sous le nom d'*El-Mass'oudi*, المسعودى, parce qu'il descendait, à la huitième génération, de Mass'oud, l'un des compagnons de Mahomet. Cet ouvrage, qui fut commencé dans l'année 332 de l'hégire (943-4), et achevé en 336 (947-8), se compose de cent trente chapitres, dont les soixante-sept premiers traitent de l'histoire ancienne, sacrée et profane, de l'histoire de

l'Inde et de la Chine, de quelques parties de la géographie, surtout des mers; des anciennes croyances et pratiques superstitieuses des Arabes, des temples chez plusieurs nations, et des divers calendriers. Le reste du livre est consacré à l'histoire de l'empire mahométan, depuis la naissance du prophète jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Ce que nous avons rapporté de cet ouvrage est extrait des chapitres suivants :

Chap. 11. De la mer *Pontous* (Pont-Euxin), de la mer *Maïttous* (Palus Méotides), et du détroit de Constantinople.

Chap. 13. Des rois de la Chine, des rois turcs, etc.

Chap. 14. Des mers, de ce qu'elles contiennent; des peuples qui habitent leurs côtes, etc.

Chap. 15. Des monts *Cabokh* (Caucase), et des peuples Alan, Sérir, Khazare, Turc et Boulgare; de la Porte des Portes (Derbend), et des rois et nations qui habitent dans le voisinage de cette ville *.

* Une traduction de ce chapitre a été publiée par M. J. Klaproth, dans le premier tome de son *Magasin asiatique*.

Chap. 32. Des *Saclabes* (Slaves), de leur pays, de leurs rois, et de la dispersion des peuples de cette race.

Chap. 33. Des Francs, des Galiciens, de leurs rois, et de leurs guerres avec les Andalous.

Chap. 34. Des *Nogbardes* (Lombards), de leurs rois et de leur pays.

Chap. 64. Des temples chez les Saclabes.

Mass'oudi annonce dans sa préface que la plupart des matières contenues dans le *Mouroudj-uz-Zéheb*, sont extraites de deux autres de ses ouvrages plus étendus, l'*Akhbar-uz-Zéman*, اخبار الزمان, et le *Kitab el-Evsatt*, كتاب الاوسط. Cet auteur, que nous pouvons appeler l'Hérodote arabe, nous apprend qu'il avait fait beaucoup de voyages sur terre et à travers les mers, pour chercher à s'instruire par lui-même de ce que les peuples et les pays divers offraient de remarquable; qu'il avait été dans l'Éthiopie et dans l'Inde; que de l'extrémité du Khorassan il avait passé au centre de l'Arménie, que de l'Irak il s'était rendu en Syrie, qu'il avait enfin parcouru la terre comme le soleil par-

court le firmament, et eu l'honneur de converser avec les souverains de ces régions si distantes.

Après avoir indiqué les titres de plusieurs autres ouvrages de sa composition sur des matières théologiques et métaphysiques, il cite une cinquantaine d'auteurs arabes dont il a compulsé les écrits, et annonce que ses *Mines de Pierres précieuses* contiennent un précis de ce que renferment ses autres ouvrages d'histoire et de géographie; qu'elles forment un recueil de ce que l'homme instruit doit savoir, de ce qu'il serait même inexcusable d'ignorer : « Car il n'y a, dit-il, au« cune branche des sciences, aucune par« tie des traditions et de l'histoire qui n'y « soient traitées, soit avec étendue, soit en « abrégé. » Il finit par lancer des imprécations contre quiconque s'avisera d'altérer son ouvrage : « Que celui, dit-il, qui changera « quelque chose au sens de ce livre, qui en« lèvera une colonne de son édifice, qui arra« chera un de ses jalons indicateurs, qui « voilera ce qui y est clair, qui en omettra ou « qui y substituera, qui l'extraira ou qui « l'abrégera, ou enfin qui l'attribuera à un

« autre que nous, soit frappé de la colère « divine; qu'il essuye un prompt châtiment; « qu'il éprouve des maux qui épuisent sa « patience et troublent sa raison; que Dieu « en fasse un exemple aux savants, un aver- « tissement pour les hommes de lettres, et « lui ôte tout ce qu'il lui a donné; de quelque « nation, de quelque religion qu'il soit, « puisse-t-il perdre les bienfaits qu'il a re- « çus du Créateur tout-puissant de la terre « et des cieux. J'ai placé, ajoute-t-il, cet « épouvantail au commencement et à la fin « de ce livre, pour retenir celui qui serait « entraîné par son mauvais destin, afin qu'il « craigne Dieu, son seigneur, et qu'il songe « à l'époque de sa transformation; car le dé- « lai est bref, et le moment approche où il « faudra retourner à Dieu. »

Il existe à la Bibliothèque royale de Paris trois exemplaires manuscrits du *Mouroudj-uz-Zéhéb*, dont l'un toutefois est tronqué. La Bibliothèque de l'université de Leyde en possède aussi trois copies, mais toutes incomplètes. L'une contient les trente-deux premiers chapitres de l'ouvrage; une seconde en donne seulement les vingt-neuf premiers,

et l'on n'a dans la troisième que les quatre-vingt-dix derniers. Nous avons soigneusement comparé, pour les chapitres extraits, les textes de tous ces manuscrits.

On trouve dans la Bibliothèque de Paris un autre traité cosmographique de Mass'oudi, sous le titre de *Kitab et-tenbih vé'el ischraf*, كتاب التنبيه و الاشراف, qu'on peut traduire par *Livre de Mémoire*. Il le donne pour un abrégé de ses autres ouvrages; c'est probablement le dernier de ceux qu'il composa. L'auteur nous apprend qu'il l'acheva à Foustatt en Égypte dans l'année 345 (956-7.)

II. KITAB EL-MÉSSALIK VÉ EL-MÉMALIK, كتاب المسالك و الممالك, ou *Livre des Itinéraires et des Provinces*, par l'imam Aboul-Cassim Mohammed el Haoucali (manuscrit arabe de la Bibliothèque de Leyde). C'est une description des pays mahométans, où l'auteur ne suit pas, comme la plupart des géographes de sa nation, la méthode de diviser la terre par climats, ou par zones parallèles, qui a l'inconvénient de confondre les matières. Il traite, en commençant par

l'Arabie, de chaque contrée séparément; il fait connaître ses productions, son commerce et ses impôts. Ce livre est le fruit des recherches de l'auteur, et des voyages qu'il avait faits pour ses opérations commerciales. Ebn-Haoucal nous apprend qu'il les commença dans sa première jeunesse, et qu'il partit de Bagdad en 331 (942-3); mais il ne composa sa géographie que dans l'année 366 (976-7). Il est à regretter que ce manuscrit contienne beaucoup de fautes, qui rendent souvent le sens inintelligible.

III. Ma'djem-al-Boldan, معجم البلدان ou l'*Indicateur des pays par ordre alphabétique*, de Schahab-ud-din Abou Abd-allah Yacout, commerçant très-érudit, qui mourut près d'Alep, en 626 (1229). Ce que nous rapportons de ce dictionnaire géographique en arabe, que nous n'avons jamais eu sous les yeux, est puisé dans les extraits que M. Frœhn en a récemment publiés, sous les titres suivants : 1° *De Baschkiris, quæ memoriæ prodita sunt ab Ibn Foszlano et Jakuto;* 2° *De Chasaris, excerpta ex scriptoribus arabicis,* Petrop. 1822, in-4°, et 3° *Ibn Fosz-*

ans und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit, St-Pét., 1823, in-4°; ouvrages où l'on trouve des textes corrects, des versions fidèles, et des notes remplies de savantes recherches. Au reste, les trois articles du dictionnaire géographique de Yacout sur les Baschkires, les Khazares et les Russes, ont été copiés, par cet auteur, d'une relation d'Ebn Fozzlan, qui, dans l'année 309 de l'hégire (921), avait été chargé par le khaliphe de Bagdad, d'une mission auprès du roi des Boulgares du Volga, qui venait d'embrasser la foi mahométane.

IV. KITAB EL-MOSCHTÉRÉK VAZ'EN EL-MOKHTÉLEF SOK'EN, كتاب المشترك وضعاً والمختلف صقعاً, ou *Des lieux divers qui ont des noms semblables*, par Abou Abd-allah Yacout; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. L'auteur dit que ce dictionnaire des homonymes géographiques est extrait de son *Ma'djem-ul-Boldan*, dont nous venons de parler.

V. KITAB MORASSID EL-ITTILA' ALA ESSMAÏ EL-EMKINET VE' EL-BICA', كتاب مراصد الاطلاع على اسماء الامكنة و البقاع, ou *Livre*

des Observatoires qui font voir les noms des lieux et des pays; ms. arabe de la bibl. de Leyde. C'est un abrégé du *Ma'djem-el Boldan*, par Safi-ed-din Abd-oul-Moumin, fils d'Abd-el-Hakk. Il annonce que le dictionnaire géographique de Yacout étant trop volumineux pour être facilement multiplié par les copistes, il avait cru, dans l'intérêt de la propagation des connaissances utiles, pouvoir enfreindre la terrible défense faite par l'auteur, de rien changer à son ouvrage; et qu'il en avait retranché les étymologies des noms géographiques, comme étrangères au sujet; les longitudes et les latitudes, parce qu'elles auraient besoin d'être vérifiées, et la mention des hommes illustres que chaque lieu a vu naître, parce qu'elle appartient proprement aux ouvrages biographiques. L'abréviateur nous apprend, en outre, qu'il a fait des additions à quelques articles de son original, et qu'il en a corrigé d'autres d'après des informations exactes.

VI. KITAB ASSAR-UL-BILAD, VE' AKHBAR-UL-Y'BAD. كتاب اثار البلاد واخبار العباد ou *Description des pays et traditions des*

peuples; par le scheïkh Zacaria, fils de Mohammed de Cazvin; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Cette géographie, divisée en sept climats, fut achevée dans l'année 634 (1236-7).

VII. KHARIDET EL-A'DJAÏB VE' FARIDET EL-GARAÏB. خريدة العجايب و فريدة الغرايب ou *Perle des merveilles;* par l'imam Siradj-ud-din Omar, fils d'El-Vardi, mort en 749 (1348-9). Cet ouvrage, dont il existe en Europe un grand nombre d'exemplaires manuscrits, et qui a même été traduit en latin, est divisé en deux parties; la première traite de la géographie; la seconde est consacrée aux trois règnes de la nature. Voici le jugement que porte de cette compilation, le Turc Katib Tchéleby dans son Dictionnaire bibliographique. « L'auteur, dit-il, a placé en « tête de son livre, une sphère où il a tracé « les contours des pays et des mers, croyant « les avoir exactement représentés : c'est une « erreur bien grande; mais cet homme n'é- « tait pas géographe, et sa carte ne ressem- « ble pas aux autres cartes. Il a d'ailleurs « rapporté dans cet ouvrage des faits dé-

« nués de vérité, et même des choses im-
« possibles, selon l'usage des Arabes et des
« hommes de lettres peu versés dans les
« sciences. Aussi ce livre est-il très-répandu
« parmi les gens qui sont bornés comme son
« auteur. »

VIII. TELKHISS-UL-ASSAR FI ADJAÏB-UL-ACTTAR. تلخيص الاثار فى عجايب الاقطار *Description des merveilles terrestres ;* par Abd-our-Raschid, fils de Salih, natif de Bacou, ville du Schirvan, sur la mer Caspienne ; ms. arabe de la bibliothèque royale de Paris. L'auteur de cette géographie, divisée par climats, florissait vers l'année 800 de l'hégire (1397).

IX. NOKHBÉT-UD-DAHR FI A'DJAÏB-UL-BER VÉ EL-BAHR. نخبة الدّهر فى عجايب البر والبحر *Extrait des siècles sur les merveilles de la terre et de la mer ;* par l'imam Schems-uddin Abou Abd-allah Mohammed de Damas, mort en 994 (1586) ; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Traité de cosmographie divisé en neuf livres.

X. TACVIM-UL-BOLDAN. تقويم البُلدان *Indica-*

tion des pays; par Aboul-Fatha, prince de Hamah, mort en 712 (1312); ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est la géographie bien connue d'Aboul-Feda.

XI. NASCHAK-EL-AZHAR FI A'DJAÏB EL-ACTTAR. نشق الأزهار فى عجايب الاقطار ou *Parfum des fleurs sur les merveilles terrestres*; par le scheïkh Abou Abd-allah Mohammed, fils d'Ahmed, fils d'Ayass le Hanéfite; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Traité de géographie où l'auteur décrit, sans aucun ordre, les villes et les pays connus des Musulmans, en commençant par l'Egypte, qui était probablement sa patrie, et dont il parle avec le plus d'étendue, d'après la description de Macrizy. Cet ouvrage fut achevé en 922 (1516).

XII. DJIHAN-NUMA. جهان نما *le Miroir du monde*; par Moustafa Efendy, plus connu sous les noms de Hadji-Khalifa et de Katib Tchéléby. Géographie de l'Asie, composée en turc vers l'année 1058 de l'hégire (1648), et imprimée dans la même langue à Constantinople, en 1145 (1732-3).

XIII. Tarikh el Mulouk. تاريخ الملوك *Histoire des Rois*, etc; par Abou-Dja'fer Mohammed et Tabary, mort en 310 (922-3); tome troisième; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est le seul volume de cette célèbre histoire universelle, depuis la création jusqu'à l'année 309 de l'hégire (921-), que possède la bibliothèque de Leyde, et il contient l'histoire des rois de Perse, depuis le règne d'Ardschir, fils de Babek, jusqu'au commencement de celui de Yezdedjourd, qui fut dépouillé de ses états par les Arabes; c'est-à-dire qu'il comprend la dynastie des Sassanides.

XIV. Fotouh el Boldan. فتوح البُلدان *Livre des Conquêtes;* par l'imam Abou-l Abbas Ahmed, fils de Yahia, surnommé el Balazori, البَلاذُري, né à Bagdad et mort en 279 (892-3); ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est l'histoire des conquêtes des Arabes depuis Mahomet.

XV. Tarikh el Kamil. تاريخ الكامل ou *Histoire complète;* par Ali, fils d'Ethir, né

en 555 (1160), à Djéziré, sur la rive du Tigre, et mort en 630 (1233). Histoire universelle très-estimée, depuis la création jusqu'à l'année 628 de l'hégire (1231), en douze volumes. Le huitième, contenant les annales mahométanes depuis l'année 295 (908) jusqu'à 369 (979), existe à la bibliothèque de l'Académie d'Upsal, et c'est l'exemplaire que nous avons consulté. Cette belle biblothèque possède deux autres volumes du *Tarikh el Kamil ;* l'onzième, qui comprend l'espace de 527 (1132) à 585 (1189), et le douzième, de 586 (1190) à 628 (1230).

XVI. ZUBDÉT UL-FIKRET FI TARIKH UL-HIDJRET. زبدة الفكرة فى تاريخ الهجرة ou *De l'essence des méditations sur la chronologie de l'hégire ;* par l'émir Baïbarss, Rukn-uddin, el Manssouri, el Devadar, ou le chancelier, au service d'el Nassir, sultan d'Égypte ; ms. arabe de la bibliothèque d'Upsal. Histoire des khaliphes Abbassides, depuis le commencement de cette dynastie, en 132 (749), jusqu'à la mort du khaliphe El-Mosta'în-b-illahi, en 252 (866). Selon Katib Tchéléby, dans son Dictionnaire bibliographique,

cet auteur égyptien mourut en 725 (1325), et le *Zubdet-ul-fikret* est une grande histoire, en 11 volumes, où les événements sont rapportés année par année. Le manuscrit de la bibliothèque d'Upsal, en un seul volume, ne serait donc qu'un abrégé de ces Annales.

XVII. NOKHBET-UT-TAVARIKH VÉ EL-AKHBAR, نخبة التواريخ و الاخبار, ou *Extraits historiques*, par Mohammed Efendi, mort en 1050 (1640); manuscrit turc de la bibliothèque d'Upsal. Histoire universelle depuis Mahomet, comprenant les principales dynasties mahométanes qui ont régné en Asie et en Afrique, dediée au sultan Othoman Mourad, fils d'Ahmed. Le bibliographe Katib Tchéléby fait l'éloge de cet ouvrage historique, qui a été puisé, dit-il, aux meilleures sources.

XVIII. TARIKH BEDOU-I EL-KHALICAT, تاريخ بدوء الخليقة, *Histoire des premiers temps après la création*, manuscrit arabe de la bibliothèque d'Upsal. Histoire des Patriarches depuis Adam jusqu'à David. L'auteur, qui écrivait en l'an 604 (1207),

ne se nomme pas; mais il dit que l'auteur des *Mevzou'at*, الموضوعات, et du *Montazam*, المنتظم, ouvrages qu'il cite souvent, était son aïeul; ce qui le fait connaître pour le petit fils d'Abd-oul Faradj, fils de Mohammed El-Djaouzy, الجوزى, auteur célèbre d'un grand nombre d'écrits sur diverses matières, et principalement sur les traditions mahométanes. Le descendant d'Ebn el-Djaouzy annonce, dans une courte préface, qu'ayant lu beaucoup de livres historiques, sans en avoir trouvé un seul qui réunît les vies des prophètes (patriarches) et des rois payens, leurs contemporains, il avait voulu rassembler tout ce qu'on savait de ces hommes qui avaient été honorés d'une mission divine, à l'exception de Mahomet, auquel il avait consacré un ouvrage particulier.

XIX. RAOUZAT-OULI-UL-ELBAB FI MA'RIFET-ET-TÉVARIKH VÉ EL-ENSSAB, روضة اولى الالباب فى معرفت التواريخ و الأنساب

Jardin des doctes, sur l'histoire et les généa-

logies, par Abou Souleïman Daoud, de Bénaket, sur la rive du Sihoun; manuscrit persan de la bibliothèque de Leyde. Histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'année 717 de l'hégire (1317), où elle fut achevée et dédiée au sultan Mohammed Oldjaïtou-khan, souverain de la Perse, descendant de Tchinguiz-khan. Cet ouvrage a été puisé, dit l'auteur, dans beaucoup de livres historiques; mais principalement dans le *Djami-et-tévarikh*, ou Recueil d'histoires, par le Khodjea Raschid-ed-din. Il ne se borne pas, comme la plupart des histoires universelles mahométanes, à faire mention des dynasties arabes, persanes et turques; voici le contenu des neuf sections qui composent cet ouvrage.

1° Histoire, depuis Adam jusqu'à la mort d'Abraham.

2° Des quatre dynasties des rois de Perse, depuis Keyoumarath jusqu'à Yezdédjourd, et des patriarches et prophètes, leurs contemporains.

3° De Mahomet et des khaliphes, jusqu'à la destruction de la monarchie des Abbassides, en 656 (1258).

4° Des sept dynasties mahométanes qui régnèrent en Perse sous les khaliphes abbassides.

5° De l'histoire des Juifs, depuis Moïse jusqu'à Sadakeya (Zédékias), leur dernier souverain.

6° Histoire des chrétiens; généalogie de Marie jusqu'à David; Histoire des césars et des papes jusqu'au temps de l'auteur.

7° Histoire et géographie de l'Hindoustan.

8° Des trente-six dynasties qui se sont succédées en Chine, jusqu'à la conquête de cet empire par les Mongols.

9° De Tchinguiz-khan, de ses ancêtres, et de ses descendants.

XX. TARIKH AALY EFENDY, تاريخ عالى افندى, manuscrit turc, en deux volumes, appartenant à la bibliothèque de M. le comte d'Engestrœm à Stockholm. Histoire universelle, divisée en quatre parties, dont la quatrième, qui est la plus étendue, contient l'histoire de l'empire othman jusqu'à l'année 1006 (1597).

XXI. AKHBAR ED-DUWEL VÉ ASÇAR UL EWEL, اخبار الدوّل و اثار الاوّل, ou *Histoire*

des monarchies et traditions de l'antiquité, par Ahmed, fils de Youssouf; manuscrit arabe appartenant à la belle bibliothèque de M. le général comte de Suchtelen, ministre de Russie à Stockholm. Histoire universelle, depuis la création, suivie d'un précis de géographie. Selon Katib Tchéléby, l'auteur était de Damas, et son ouvrage, qui fut terminé en 1008 (1599), est l'abrégé de la grande histoire universelle, fort estimée, du molla Moustapha Efendy, célèbre sous le nom de Djénaby, né dans l'Asie Mineure, et mort en 999 (1590).

XXII. Tarikh Mounnédjim-Baschi, تاريخ مُنَجِّم باشى, Histoire universelle, par Ahmed Éfendy, chef des astronomes et des astrologues de la cour du sultan Othoman Mohammed IV, qui monta sur le trône en 1648; traduite de l'arabe en turc vers l'année 1720, par Ahmed, fils de Mohammed Nédim, client du grand visir Damad Ibrahim Pacha. Manuscrit turc en deux volumes, appartenant à l'auteur.

XXIII. Raouzat-us-safa, رَوْضَة الصَّفا

Jardin de plaisance, par Mohammed, fils de Khavendschah, plus connu sous le nom de Mirkhond, mort en 903 (1498); manuscrit persan, appartenant à l'auteur. Histoire universelle en sept volumes.

XXIV. SCHAHNAMÉ, شاهنامه, *Livre des rois*, par Firdaoussy, de Thous; manuscrit persan, appartenant à l'auteur. Histoire poétique des rois de Perse, depuis Kayoumarath jusqu'à Yezdedjourd.

Les noms de peuples et de pays étrangers aux Arabes devaient être altérés sous la plume des copistes. Nous avons mis dans le texte la leçon qui nous a paru la meilleure, en indiquant, toutefois, les variantes en caractères arabes et latins, dans les notes marginales, et nous avons cherché à éclaircir, dans d'autres notes à la fin du voyage, les diverses matières dont il fait mention.

DES PEUPLES

DU CAUCASE

ET DES PAYS AU NORD DE LA MER NOIRE ET DE LA MER CASPIENNE,

DANS LE DIXIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bagdad. — Schirvan. — Iran. — Moucan, — Petits princes du Caucase. — La Porte des Portes. — Monts Cabokh. — Mur du Caucase. — Sa construction. — Tabarsséran. — Tifliss. — Djorzan. — Abkhazes. — Sac de Tifliss. — Somtakhas. — Sanariens. — Schékis. — Cabalah. — Sérir. — Zirhguérans. — Gourdjes. — Goumikes. — Alans. — Château de la Porte des Alans. — Caschakes. — Les Sept Pays. — Contrées fabuleuses.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, nous implorons son assistance. Louanges à l'Éternel, le maître de l'univers, qui récompensera ceux qui le craignent, et qui a fait grace à notre

seigneur Mohammed, à sa famille et à tous ses disciples.

L'humble auteur de cette petite relation, Abou-el-Cassim Mahmoud, fils d'Omar, de Bagdad, ayant été honoré par le kaliphe El Moutti'-l-illahi (1) d'une mission auprès du roi des Bulgares, dans les régions du nord, a cru devoir consigner ici non seulement ce qu'il a vu dans son voyage, mais aussi les notions qu'il a pu recueillir sur les habitants des pays situés près des limites septentrionales de la terre.

Je partis de Bagdad le deuxième jour du mois de schewal de l'an 336 (16 avril 948), prenant la route de l'Arménie. Après avoir traversé les fleuves Arass et Kour, j'entrai dans le Schirvan. Ce pays est gouverné par un prince musulman, Mohammed, fils de Yezid, qui descend de Bahram Tchoupin. (2) A l'époque des premières conquêtes des Arabes, le Schirvan se soumit à payer un tribut au khaliphe Omar; mais il ne fut converti à l'islamisme que sous le règne du khalife Hischam, fils d'Abd-oul-Mélik (3). Son

(1) Il fut le vingt-troisième khaliphe abasside; monta au trône le 22 djémadi-ul-akhir 334 (17 janvier 946), et mourut le 13 zilcadé 363 (6 août 974).

(2) بهرام چوبين ; var. بهرام جور, Bahram Djour.

(3) Il fut le dixième khaliphe ommiade, et régla de 105 (723) 125 (743).

souverain actuel, Mohammed, fils de Yézid, prend le titre de *schirvanschah*, à l'exemple de ses prédécesseurs, depuis le règne de Kessra (Cosroës) Nouschirévan; (I) * car ce puissant roi de Perse en investit un prince nommé Schirvan, de qui la contrée tire son nom et le souverain actuel son origine. Ce fut alors que Nouschirévan confirma les princes des divers cantons situés au milieu des monts *Cabokh* (1) (Caucase) (II), dans la possession de leurs territoires respectifs, qu'il leur donna le titre de *schah*, et leur imposa un tribut. (2) C'étaient le khacan des montagnes ou prince de Sérir, appelé *Hérarzanschah* (3); le roi de Filan (4), appelé *Filanschah*; le *Tabarsséranschah* (5), le prince des Lekzes, appelé *Kharischanschah* (?) (6); le roi de *Mascatt*, principauté

* Les chiffres romains renvoyent aux notes à la fin du volume.

(1) قَبَّخ; قبج, Cabtch; قبق, Cabk; فتح, Feth. L'auteur du *Mérassid-el-iltila*, écrit قبق, et dit qu'il faut prononcer *Cabk*.

(2) Mass'oudi, chap. 15.

(3) هرارز انشاه.

(4) فيلان.

(5) طبرسرانشاه.

(6) حرشانشاه.

qui n'existe plus [1]; le roi d'*Iran* [2], appelé *Iranschah;* le prince de *Nodj* [3] et celui de [4] *Zerenguéran* [5]. Or, Mohammed, fils de Yézid, n'était d'abord que prince de l'Iran [6], pays situé près du Schirvan, dans les monts Cabokh, qu'il tenait de ses ancêtres avec le titre d'*Iranschah* (III); mais après la mort d'Ali, fils de Haïtham, souverain du Schirvan, il s'empara de cette principauté. Non-content de cette acquisition, il agrandit ses domaines de plusieurs états dont les princes descendaient de ceux auxquels Nouschirévan les avait donnés. Il s'est rendu maître du Moucan [7], qu'il ne faut pas confondre avec une contrée du même nom,

(1) مسقط. « Bourg et peuplade du même nom, au-delà de la » Porte des Portes, sur la côte de la mer khazare. » (Yacout, *El Moschterek vaz'en*, etc.) L'auteur du *Merassid-ul-ittila'* ajoute que cette nation est musulmane, qu'elle est puissante, et que son territoire est situé entre celui des Legzes et la Porte des Portes.

(2) ايران.

(3) بخ; c'est peut-être *Nuschi*, ancienne ville du pays de Schéki.

(4) زرنكران.

(5) Balazori, chap. *Futouh Erminiyé.*

(6) لايزان; لايران, Laïran; لابران, Labiran; الابران, Alaberan; لابدان, Labedan; لايذان, Laïdhan.

(7) الموقانية.

située sur la côte de la mer Khazare (Caspienne) (IV). Il s'est aussi rendu maître de la ville *la Porte des Portes* [1], après la mort de son beau-père Abd-oul-Mélik, fils de Hischam, gouverneur de cette place (pour le khaliphe), qui avait hérité ce poste de ses ancêtres; l'un d'eux s'établit dans ces contrées septentrionales à l'époque où le prince Masslamah, frère du khaliphe Hischam, en fit la conquête. Mohammed, fils de Yézid, règne aussi sur une partie de la nombreuse nation des *Lekzes* [2], qui habitent les régions les plus élevées des monts Cabokh, et l'on peut dire que ces peuples constituent sa force (V); l'autre partie de la nation, qui ne lui obéit pas, est païenne. Ces Lekzes indépendants, nommés *Doudanis* [3], suivent des usages très-singuliers dans leurs mariages et leurs autres transactions civiles, et se croient issus de Doudan, fils d'Essed, fils de Khazimét [4] (VI).

Le Schirvan s'étend, au nord, jusqu'à la *Porte*.

(1) مدينة الباب والابواب, littéralement: *La ville de la Porte et des Portes;* plus connue aujourd'hui sous le nom de Derbend.

(2) اللكز.

(3) الدودانية; لودانية, Loudaniyet; رودانية, Roudaniyet; دوانية, Douaniyet.

(4) Mass'oudi, chap. 15.

des Portes, qui lui sert de boulevard contre les peuples septentrionaux. Cette place est ainsi nommée de sa situation dans un défilé formé par la rive de la mer Khazare, et par l'extrémité orientale de la chaîne des monts Cabokh. Elle est ceinte d'une muraille construite en pierres, briques et argile ; deux murs composés de quartiers de roche, unis ensemble par du plomb, s'avançant circulairement au sein de la mer, embrassent le port, et ne laissent aux vaisseaux qu'un passage étroit, fermé d'une chaîne et d'un cadenas, dont la clef est entre les mains de l'intendant du port, sans la permission duquel aucun navire ne peut entrer ni sortir. Ce port est fréquenté par les Khazares, les Sérires, les vaisseaux du Tabéristan, du Djourdjan, du Deïlem, et de la partie de la côte qui est encore habitée par des païens. On fabrique dans la ville des Portes beaucoup d'étoffes de coton, tandis qu'il ne s'en fait point dans l'Arran, ni dans l'Arménie, ni dans l'Azerbaïdjan. Le safran croît en abondance sur son territoire. On récolte dans le Schirvan, l'Arran et le pays de Tifliss une grande quantité de garance, qui s'exporte par mer à Djourdjan, d'où elle est transportée, à dos de bêtes de somme, jusque dans l'Inde. Il se fait dans la ville des Portes un grand commerce d'esclaves, qui y sont amenés de tous les pays

voisins habités par des infidèles [1], et il s'y tient dans l'année plusieurs foires, où se rendent en foule les marchands des provinces musulmanes et des provinces romaines, ceux de l'Arménie, de la Caschakie (Circassie) et d'autres contrées.

Les monts Cabokh se prolongent depuis les bords de la mer Khazare jusqu'à ceux de la mer *Ponttouss* (le Pont-Euxin) et de la mer *Maïttouss* [2] (les Palus-Méotides), dans l'espace d'un peu plus de deux mois de chemin. On les dit habités par soixante-douze nations, dont chacune a son roi et sa langue particulière [3]. Il est de ces peuples qui, bien que voisins, ne se connaissent pas, étant séparés par des montagnes

(1) Ebn Haoucal, pag. 110.

(2) بُنطس ; مَايُطس. « La mer *Ponttous* et la mer *Maïttous*, « dit Mass'oudi (ch. 11); ne forment qu'une seule mer, quoi- « que séparées par un détroit; il ne convient donc pas de les dis- « tinguer par deux noms différents. Ainsi, nous les appellerons « indifféremment *Ponttous* et *Maïttous* dans le cours de cet « ouvrage. »

(3) « La ville de Dioscouria (dans la Colchide), dit Strabon « (liv. XI, ch. 2), est un lieu de marché pour les peuples voi- « sins. Il s'y rassemble, dit-on, des hommes de soixante-dix na- « tions, et même, selon quelques-uns, qui se soucient peu de la « vérité, de trois cent nations, toutes parlant des langues diffé- « rentes. Ce sont des Sarmates et des individus de tous les « peuples du Caucase. »

élevées jusqu'aux nues, des rochers escarpés et d'épaisses forêts.

Ce fut pour garantir ses États des invasions dont ils étaient sans cesse menacés par les peuples au nord de ces montagnes, tels que les Khazares, les Alans, Sérires, Turcs et autres barbares, que Kessra Nouschirévan fit construire un mur à travers le Caucase. L'extrémité de ce rempart, construit en quartiers de roche unis avec du plomb, s'avance, comme nous venons de le dire, dans le sein de la mer Khazare, devant la ville des Portes, l'espace de trois milles. Nouschirévan avait ordonné de conduire en cet endroit des bateaux chargés de pierres; on jeta ces pierres dans l'eau jusqu'à ce qu'elles se fussent élevées au-dessus de sa surface, et l'on bâtit le mur. Il se prolonge de l'autre côté de la ville jusqu'au sommet de la montagne qui la domine (1), et traverse ensuite les monts Cabokh, tantôt s'élevant sur ses plus hautes cimes, tantôt plongeant dans ses plus profondes vallées, et après avoir parcouru l'espace de 40 fersenks (2), il se termine au château fort de Tabarsséran (3).

(1) Balazori, l. c.

(2) Le *Fersenk* (parasange), mesure itinéraire de Perse, est à peu près la douzième partie du degré. Selon Mass'oudi (ch. 6), il a 8 milles, et le mille a 4,000 coudées de 14 doigts.

(3) طبرسران. Dans les divers exemplaires manuscrits du

Ce rempart étant coupé, du midi au nord, par plusieurs routes, fut muni, en ces endroits, de portes de fer, flanquées de tours. Le Cosroës établit une peuplade devant chacune de ces issues, pour la garder, ainsi que les parties voisines du mur [1]. Ces portes ou forts, destinés à défendre les défilés dont les entrées sont appelées *portes*, sont au nombre de douze, savoir : le château de la porte de Saoul, de la porte des Alans, de Schabéran, de Mazaca, de Samsidjy, de Sérir, de Filan-Schah, de Carouyan, d'Iran-Schah, de Lian-Schah, de Lazica et de Tabarséran [2]; et comme la place située au bord de la mer Caspienne est la principale de ces forteresses, celle qui défend le passage le plus

Mouroudj-uz-Zéheb, et dans d'autres ouvrages arabes de géographie, ce nom est écrit طبرستان; mais l'histoire des conquêtes des Arabes, par Balazori, fait plusieurs fois mention du canton de Tabarsseran, dans le Caucase, et l'on sait que ce nom lui a été conservé jusqu'à nos jours. Comme le nom de *Tabéristan*, province de la Perse, était plus familier aux copistes, ils auront cru rectifier une erreur en le substituant à l'autre.

(1) Ebn Mass'oudi, chap. 15, intitulé: ذكر جبل القبخ واخبار الامم من اللان والسرير والخزر.

(2) باب صول, اللان, الشابران, مازقه (ازقة), سمسجي, سرير, فيلان شاه, كارويان (كارويان), ايران شاه, ليان شاه,

fréquenté, elle a reçu le nom de *Porte des Portes* [1] (VII).

Voici, dit-on, à quelle occasion Nouschirévan fit construire ce fameux boulevard. Il venait de conclure la paix avec le roi des Turcs [2]; pour la cimenter, il lui demanda la main de sa fille. Ayant appris que ce prince consentait à une double alliance, il lui envoya la fille de l'une de ses parentes, qu'il avait adoptée et fait élever dans son palais, la donnant pour sa propre fille. Le Turc ne se douta pas de la supercherie; il fit conduire sa fille auprès de Nouschirévan; puis les deux souverains eurent une entrevue à *Bersiliyé* [3], où ils se donnèrent des fêtes et se témoignèrent réciproquement beaucoup d'amitié.

Un jour, le roi de Perse ordonna à quelques-uns de ses officiers d'aller pendant la nuit mettre le feu au camp des Turcs. Le lendemain, le roi

(طبرستان), طبرسران, (لازنه) لاذقه, (لبان). Voyez les traités de géographie d'Ebn al-Vardi, et de Schérif el-Idrissy.

(1) *Djihan-numa*, impr., pag. 395. L'auteur cite un ouvrage géographique intitulé روض المعطار, ou *Jardins parfumants*, par le scheïkh Abou Abd-Allah Mohammed Homeïri, africain.

(2) C'est-à-dire, des Khazares, au nord du Caucase.

(3) برسليه. C'est peut-être Barschli, petite ville à 4 ou 5 lieues au nord de Derbend.

des Turcs lui porta des plaintes sur cet acte hostile commis par les siens. Nouschirévan feignit de l'ignorer; et, peu de jours après, il fit encore mettre le feu pendant la nuit au camp des Turcs. Leur souverain renouvela ses plaintes: cette fois, Nouschirévan lui en fit des excuses, et il réussit à l'appaiser. Puis le roi de Perse fit jeter des matières enflammées dans son propre camp, qui n'était composé que de huttes faites avec des roseaux, et lorsque le jour parut, il se plaignit au Turc, lui disant: « Vos gens fré-« quentent mon camp; je ne puis soupçonner « qu'eux. » Le Turc lui jura qu'il ignorait entièrement le fait. Alors Nouschirévan lui dit: « Mon « frère, mes troupes et les vôtres sont mécon-« tentes de notre paix, qui les prive de la gloire « des combats et des avantages du butin. Je « crains qu'elles n'en fassent tant que nous fini-« rons par nous brouiller; et quel fruit aurons-« nous retiré de notre réconciliation, qui vient « d'être scellée par une double alliance? Il fau-« drait, pour prévenir cette fâcheuse rupture, « que vous consentissiez à ce que j'élevasse un « mur qui séparerait nos deux empires. J'y met-« trai une porte, par laquelle personne ne pas-« sera sans notre permission. » Le Turc y consentit et retourna dans son pays. Alors Nouschirévan fit construire la muraille, où l'on laissa

une ouverture qui fut fermée par des portes de fer, et le Cosroïs confia la garde de ce passage à cent cavaliers, tandis qu'il fallait précédemment cinquante mille hommes pour le défendre [1].

Mais il existe deux autres opinions, qui sont même plus généralement répandues, au sujet du véritable fondateur de cette fameuse muraille. Les uns l'attribuent à Alexandre le Macédonien, surnommé *Zou-l-Cornaïn* (le Bicorne); les autres, à un plus ancien conquérant, aussi nommé *Zou-l-Cornaïn*, sur lequel on n'a que des notions très-vagues. J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur cette matière.

Pendant mon séjour dans la ville de la *Porte des Portes*, j'obtins quelques renseignements sur les peuples que renferment les monts Cabokh. Je vais d'abord parler de ceux qui habitent le revers méridional de cette chaîne.

Au royaume de Schirvan touche le canton de *Tabarsséran* (VIII), dont le prince est musulman, et neveu d'Abd-oul-Mélik, dernier gouverneur de la Porte des Portes.

Plus à l'ouest, on arrive au pays des *Gourdjes* [2], dont le roi est appelé *Berziban* [3], titre que

(1) Balazori, l. c.

(2) كرج ; كرخ, Kerkh.

(3) برزبان ; برزنيان, Berzénian; دربان, Dériban.

prennent tous les souverains de ce pays. Il est mahométan; mais ses sujets sont chrétiens.

On trouve ensuite le territoire de Tifliss, ville qui, moins grande que celle des Portes, est entourée d'une double muraille d'argile. Elle jouit, grace à la fertilité de son territoire, d'une abondance supérieure à celle de toute autre contrée. Quelqu'un m'a dit y avoir acheté dernièrement plus de 20 *rattels* (livres) de miel pour un dirhem (drachme). On y trouve, comme à Tabariyé (Tibériade, en Galilée), des eaux naturellement chaudes, qui servent pour les bains. Le Kour la traverse, et forme, en cet endroit, plusieurs cascades, qu'on met à profit pour moudre les grains. Les habitans de cette ville sont extrêmement probes et hospitaliers. Tifliss est l'une des places frontières les plus importantes de l'empire musulman, qui, de ce côté, est bordé de peuples ennemis (1).

Cette ville était, à l'époque de sa conquête par les Arabes, sous le règne du khaliphe Osman, le chef-lieu de la province arménienne de *Djorzan* (2), habitée par une grande nation chré-

(1) Ebn Haoucal, pag. 110.

(2) جُرزان; جزران, Djozran; جزوان, Djezvan; خزران, Khazeran; خزريّة, Khazeriyet; جزريّة, Djezeriyet, جوريـة, Djouriyet. La vraie leçon est *Djorzan*, d'après le *Mérassid-el-*

trenie de même nom (1), dont le roi actuel s'appelle *Tobighli* (2). Ce pays est défendu par des forteresses que le Cosroès Nouschirévan y fit bâtir; telles que *Sogdbil* (3), servant de place d'armes (contre les barbares); *Firouz-Cobad* (4), sur la frontière de l'empire romain, et une troisième nommée la porte de *Lazica* (5). C'est dans cette contrée que se trouve le lieu nommé *Temple de Zou-l-Cornain* (6), et que le Kour

Ittild, qui indique les consonnes et les voyelles de ce nom d'une province de l'Arménie, dont il dit que Tifliss est le chef-lieu. Dans le manuscrit de Balazori, ce nom est aussi écrit:

جرزان

(1) Balazori.

(2) طبيغي.

(3) صغدبيل. L'orthographe de ce nom est indiquée lettre par lettre, dans le *Mérassid-el-Ittilá*, avec cette explication: « Ville d'Arménie, sur la rive occidentale du Kour; à l'opposite « de Tifliss. »

(4) فيروز قباذ. « Ainsi nommée de Cobad, père de Nouschi- « révan; c'est une ville proche de la *Porte des Portes*, commu- « nément appelée *Derbend*. Nouschirévan fit bâtir en ce lieu « un château qu'il nomma *Bab-Firouz-Cobad* (Porte de Fi- « rouz-Cobad). » (Article du *Mérassid-el-Ittilá*.)

(5) باب لازقة.

(6) مسجد ذو القرنين

prend sa source (IX). Ce fleuve [1] traverse le pays d'Abkhaze, celui de Tifliss, et le territoire des *Savordiens* [2], peuple arménien très-redoutable, qui a donné son nom à une espèce de hache d'armes dont se servent les Sipahs et les autres troupes étrangères; on les appelle *haches savordiennes* (X). Enfin le Kour passe à trois milles de Barda'a, capitale de l'Arran, arrose le district de Bardadj [3], dépendant de cette ville, et reçoit, près du bourg de *Sanaret* [4], les eaux de l'Aras, qui viennent du côté de Trébizonde. Mêlés ensemble, ces deux fleuves se jettent dans la mer Khazare [5]. Le Kour et l'Aras donnent un poisson nommé *sermahi* [6], qu'on transporte

(1) « Le Kour, dit Mass'oudi, prend sa source dans la pro-« vince de Khazeran, خزران (Djorzan), du royaume de *Djor-djin*, جرجين. » Ce dernier nom est aussi écrit dans divers manuscrits جربين, *Djerbin*; جربر, *Djerir*, et جرجر, *Djer-djer*. Celui de *Djordjin* ressemble à Géorgie.

(2) السياوردية; سياوردية, Siavordiyet; ساروية, Sarouyet; سلوردية; Salourdiyet.

(3) برداج. Cette ville, sur le bord du Kour, est appelée Bardidj, بردیج, dans le *Mérassid-el-Ittilâ*, et d'autres géographies.

(4) الصنارة; صيادة, Sayadet; صارة; Zaret.

(5) Mass'oudi, chap. 15.

(6) سرماهی.

jusqu'en Irac-Adjem, à cause de sa chair délicate [1].

Au-delà du Djorzan, et près de la chaîne des monts Cabokh, est le pays des Abkhazes [2], peuple chrétien, dont le roi est vassal de celui des Alans, ses voisins (XI).

Les Djorzans et les Abkhazes payèrent un tribut au gouverneur de Tifliss pour les khaliphes, depuis la conquête de cette ville par les Musulmans, jusqu'au règne de Motévekkul [3]. Un certain Ishak, fils d'Ismaïl, commandait alors dans cette province, et avec ses Musulmans il tenait en respect les peuples voisins; mais partisan des Ommiades, et, si je ne me trompe, appartenant même à cette illustre branche des Coureyschs, il refusait de reconnaître l'autorité du khaliphe Abbasside. Dans l'année 237 (851-2), les Arméniens, s'étant insurgés contre leur gouverneur, Youssouf, fils de Mohammed, qui s'était saisi de la personne de *Bacaratt* (Pagrat), leur principal *battrik* (patricien), et l'avait envoyé à la cour du khaliphe, acte de violence qui coûta la vie à Youssouf et

(1) Ebn Haoucal, p. 110.

(2) الابخاز.

(3) C'est à dire plus de deux cents ans. Le khaliphe Motévekkul monta au trône le 24 zilhidjé 231 (22 août 846).

à la plupart des siens, que les Arméniens massacrèrent, le khaliphe Motévekkul fit marcher un corps d'armée, sous les ordres du Turc Bogha, pour châtier les rebelles. Ce général, après en avoir fait passer au fil de l'épée environ 30,000, et réduit à l'esclavage un grand nombre, qui furent vendus, se rendit à Débil (Tovin), d'où il partit l'année suivante pour assiéger Tifliss. Il prit cette ville d'assaut en 238 (852-3), et la livra aux flammes; on dit que 50,000 individus y périrent. Ishak, qui avait été fait prisonnier, fut tué avec ses enfans et ses gens. Après cette exécution, le général Bogha conquit plusieurs châteaux dans ces contrées, d'où il revint chargé de butin, et traînant une multitude de captifs [1]. Cependant, depuis cette époque, les Musulmans virent décliner leur puissance dans ces régions, et les peuples infidèles, très-redoutables, qui environnent Tifliss, ne voulurent plus être soumis à la cour khaliphale; ils s'emparèrent même de la plus grande partie du territoire de cette ville [2].

Le royaume de Djorzan est contigu au pays

(1) Mass'oudi, chap. 15. — *Kitab Duvvel-ul-Islam*, par Schems-ed-din ez-Zéhébi. — Tarikh Mounnédjim Baschi, tom. I.

(2) Mass'oudi, l. c.

des *Somtakhas* [1] (Somkhittes), qui sont les uns chrétiens, les autres païens, et qui n'ont pas de roi (XII). On trouve entre ce pays et le château des Alans le territoire des Sanariens [2], peuple chrétien, dont les princes prennent tous le titre de *korisgovos* [3] (chorévêque) [4]. Le nom propre de leur souverain actuel est Sennedjarib [5]. Les Sanariens se disent d'origine arabe, et descendans de Nézar, fils de Ma'ad, fils de Mazar, de la postérité d'O'caïl. Ils croient que leurs ancêtres sont venus s'établir très-anciennement dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui. Ils dominent sur plusieurs peuples de leur voisinage (XIII).

On trouve entre le Kour et le Schirvan le pays des *Schékis* [6], peuple chrétien, chez lequel il y a des Musulmans (XIV); ce sont des marchands et des artisans. Leur prince s'appelle

(1) الصمصى, Samssaha; الصّطّخا Sattakha.

(2) الصنـــاريّه; صباريّه, Sabariyé; صناديه, Sanadiyé; ضياريه, Ziariyé; ضاريه, Zariyé.

(3) كرسكوس; كرسكوش, Korisgovosch; كريكسو, Kerikssou; كركسوش, Kerkésousch. M. St.-Martin nous apprend que Khorisgobos veut dire, en arménien, *Chorévêque*. (*Mém. sur l'Arménie*, tom. I, pag. 234.)

(4) Ebn Mass'oudi.

(5) سنجاريب. Ebn Haoucal, p. 114.

(6) شكى; شكين, Schékines.

Ader, fils de Sémet, fils de Hamaïn [1]. Ce canton touche à celui de *Cabalah* [2], vrai repaire de brigands et de mendiants. Les habitants de la ville de Cabalah professent l'islamisme; mais ceux des campagnes environnantes sont chrétiens (XV). Le souverain actuel de Cabalah s'appelle *A'nbassat-el-A'ver* (Léon-le-Borgne) [3]. J'ai déja parlé du canton de Moucan, qui en est voisin.

Je passerai maintenant en revue les peuples qui habitent le revers septentrional des monts Caboukh.

A une petite distance, au nord de Derbend, on entre dans la principauté de *Khaïdac* [4], qui relève du khacan des Khazares. Celui qui règne aujourd'hui (332 de l'hég. et 943 de J.-C.) sur

(1) لدزبرسه بن هماين — ادر بن سمة بن هماين — بن هماير بن هام. Le dernier nom est peut-être *Hamam*, هيام, qui était usité chez les Arméniens.

(2) قبله; قيلة, Caïlat; قيلع, Caïda.

(3) عَنْبَسة الاعور. *A'nbassat* est un nom propre arabe, formé d'*A'nbass*, qui signifie *lion*.

(4) Les diverses copies de l'ouvrage de Mass'oudi, portent جيدان djidan; mais il me paraît hors de doute qu'il faut lire خيداق Khaïdac, puisque le pays ici désigné est encore habité par les Kaïtacs, peuple dont le nom est écrit قيتق, dans les traités de géographie d'Abou-l-Fetha et de Katib-Tchéléby.

ce pays est musulman; on le croit arabe et descendant de Cahtan. Il s'appelle Selifan [1], nom que portent, si je ne me trompe, tous les rois de Khaïdac. Il n'y a dans son pays d'autres Musulmans que lui, son fils et sa femme [2]. Il fait sa résidence dans la ville de Samander [3], qui est à quatre journées au nord de la ville des Portes [4], et seulement à deux fersenks de la frontière du petit royaume de Sérir [5]. Samander, fondée par Nouschirévan, était jadis la capitale du royaume des Khazares; mais, lorsqu'elle eut été conquise par Selman, fils de Rabiat, le souverain des Khazares transféra sa résidence à Itil [6]. Les environs de Samander sont couverts de vergers et de vignes; on en compte,

(1) سليفان; سلمان, Selman. Les princes de ce pays, qui résident actuellement à Tarkhou, prennent le titre héréditaire de *Schemkhal* ou *Schefkal*. C'est peut-être le même titre que Mass'oudi aura voulu désigner, et qui aura été altéré sous la plume des copistes.

(2) Mass'oudi, chap. 15.—Ebn Haoucal (pag. 145) dit que le roi de ce pays est parent et vassal du khacan des Khazares, et qu'il professe, ainsi que son suzerain, la religion judaïque; mais cet auteur écrivait trente ans après Mass'oudi.

(3) سَمَنْدَر.

(4) Selon Mass'oudi, chap. 15, à huit journées.

(5) Ebn Haoucal, pag. 145.

(6) Mass'oudi, l. c.

dit-on, quatre mille : aussi le raisin y est très-abondant. Sa population, dont les Khazares forment la plus nombreuse partie, se compose de mahométans, de chrétiens et de juifs, qui ont leurs mosquées, leurs églises et leurs synagogues. Les maisons y sont en bois, assez grandes, construites comme des huttes (de nomades), avec des toits élevés [1]. J'ai ouï dire que les sujets du prince de Khaïdak attaquent souvent les habitants de la ville des Portes [2] (XVI).

Au nord-ouest et à trois journées de distance de la ville des Portes, on trouve le pays montagneux de *Sérir* [3], qui contient douze mille villages, et dont la capitale s'appelle Djirakh [4]. Le roi de Sérir est chrétien ; il prend, comme ses prédécesseurs, le titre de *filan-schah*, et celui de possesseur du sérir, c'est-à-dire du trône [5]. Voici ce qu'on raconte sur l'origine du nom de *Sérir*. Lorsque Yezdedjurd, le dernier souverain

(1) Ebn Haoucal, *ibid.* Cet auteur ajoute que les Russes saccagèrent, en 358 (968-9), la ville de Samander, et ruinèrent les vergers et les vignobles qui couvraient ses environs.

(2) Mass'oudi, l. c.

(3) سرير.

(4) جيرخ ; جيرج, Djiredj; جرج, Djamardj; خندخ, Khandakh; خنوج Khanoudj.

(5) *Sérir* signifie *trône* en arabe, et de là probablement le conte que l'on fait sur le trône de Yezdedjurd.

de la dynastie perse des Sassanides, fuyant devant les Arabes (en 642), se retira dans le Khorassan, il envoya son trône d'or et ses trésors dans les monts Cabokh, sous la garde de l'un de ses officiers, qui descendait de Bahram Tchoupin. Ce seigneur persan se rendit maître du pays appelé aujourd'hui Sérir, et le transmit à sa postérité. Le souverain du Sérir a le droit de réduire ses sujets à l'esclavage. Il fait souvent des courses, au nord de ses frontières, sur le territoire des Khazares, ayant sur ce peuple voisin l'avantage qu'ont les montagnards sur les habitants des plaines (XVII).

On trouve, près du Sérir, le pays des *Zirhguéran* [1], nom qui signifie, en persan, *fabricants de cottes de mailles*. En effet, la plupart d'entre eux font de ces armures, ainsi que des sabres, étriers, mors, et toutes sortes d'instruments de fer. Ils sont chrétiens, mahométans ou juifs. Leur pays est hérissé de montagnes, qui leur servent de remparts contre leurs voisins (XVIII).

Au nord du Sérir et à l'ouest du Khaïdac, est le pays montagneux des *Goumikès* [2], peuple

(1) زرهگران; زردگران, Zerdguéran; دربگران, Derbguéran, etc.

(2) غميق.

chrétien, qui obéit à des chefs, mais n'a pas de roi. Il vit en paix avec les Alans (XIX).

Du territoire des Goumikès, on entre dans celui des Alans [1], qui est très-cultivé. Les habitations y sont si rapprochées, que lorsqu'un coq chante, tous les autres lui répondent jusqu'aux extrémités du pays. Le roi des Alans prend le nom héréditaire de *Kerkenedadj* [2]; sa capitale s'appelle *Magass* [3]. Il habite aussi des maisons de plaisance. Il a une armée de 30,000 cavaliers. Un de ses prédécesseurs embrassa le christianisme dans le premier siècle de la dynastie des Abbassides [4]. Avant cette époque, les Alans étaient païens; mais, il y a peu d'années [5], ils abjurèrent la foi du Christ, et chassèrent les évêques et les prêtres qui leur avaient été envoyés par l'empereur romain.

(1) آلان.

(2) كركنداج, كَرْكَرْنداج, Kerkernedadje; كدكنداج, Kedkendadje.

(3) مغص. Mass'oudi ajoute que ce nom signifie ديانة, en arabe, c'est à dire *dévotion, soumission, observance religieuse*. On trouve sur le bord du Tchérék, rivière qui se jette dans le Terek, un lieu nommé *Mokhatschla*, que nous indiquons pour la ressemblance de ce nom avec celui de *Magass*.

(4) Cette dynastie commença à régner en 749.

(5) Dans le texte d'Ebn Mass'oudi : *postérieurement à l'année* 320 (932), et il écrivait en 332 (943-4).

Entre le pays des Alans et les monts Cabokh s'élève une forteresse appelée *le Château de la Porte des Alans*, qui est assise sur un rocher très-éminent, au bord d'un fleuve, sur lequel on a jeté un pont en cet endroit. C'est l'unique route par où les Alans peuvent pénétrer dans les monts Cabokh. Ils doivent passer sur ce pont pour arriver à la forteresse, qui est d'ailleurs inexpugnable. Un seul homme qui la garderait pourrait défendre ce passage contre tous les rois barbares, à cause de sa hauteur extraordinaire, et de sa situation, qui commande le pont et le chemin. Elle possède, dans son intérieur, une source d'eau douce. C'est un des châteaux les plus renommés dans le monde pour sa force, et il est vanté dans les poëmes des Perses. Il fut bâti par l'ordre d'un ancien prince perse, nommé Isfendiar, fils de Gouschtasb, qui y mit une garnison, pour empêcher les Alans de pénétrer dans ces montagnes (1). Lorsque Masslamat, fils d'Abd-oul-Mélik, fils de Mervan, eut soumis à la domination des khaliphes les habitants des monts Cabokh, il confia à ses troupes arabes la garde de cette place. Elle a conservé

(1) Isfendiar, fils du roi de Perse Gouschtasb, de la dynastie des Keyaniens, fut tué en combat singulier, sous le règne de son père, cinq siècles avant J.-C.

jusqu'à nos jours une garnison arabe, qui reçoit ses vivres et ses vêtements de la ville frontière de Tifliss, située à cinq grandes journées du château des Alans (XX).

Les Alans ont pour voisins (à l'ouest) les *Caschakes*[1], grande nation qui est restée attachée aux croyances du sabéisme; son territoire s'étend depuis les monts Cabokh jusqu'à la mer *Ponttous*. C'est la plus belle race d'hommes parmi les peuples de ces montagnes. Il n'en est point où les individus des deux sexes aient les traits plus réguliers, le teint plus blanc, la taille plus élevée, la ceinture plus svelte, les épaules et les hanches plus larges; enfin, dont toutes les formes soient plus parfaites. Les femmes caschakes passent pour être voluptueuses. Les vêtements de cette nation consistent en tissus de lin, en écarlate, en étoffes de soie romaines et toutes sortes de draps d'or. Parmi les toiles de lin que les Caschakes fabriquent, il en est une espèce appelée *tala*[2], qui est plus fine et en même temps plus durable que celle de Dibik[3] (en Égypte). Un vêtement

(1) كشك.

(2) طلا.

(3) دبيق. Au temps d'Hérodote, les toiles de la Colchide étaient déjà renommées. Cet auteur cite, entre autres indices de l'origine égyptienne des habitants de la Colchide, leur habileté

de cette étoffe coûte jusqu'à dix dinars. On en exporte dans les pays mahométans voisins, où l'on en reçoit également d'autres cantons du Caucase; mais ceux de fabrique caschake sont préférés. Le pays des Caschakes est fréquenté par les marchands de Trébizonde, qui y viennent par mer, et les Caschakes visitent eux-mêmes ce port de la mer Ponttous, qui a des foires annuelles où se rendent des commerçants de beaucoup de nations, Musulmans, Romains, Arméniens, etc. (1). C'est à Trébizonde que se réunissent les marchands musulmans pour entrer dans l'empire romain, et c'est par Trébizonde que nous recevons les étoffes romaines de drap d'or, de lin et de coton, ainsi que les draps de laine et les étoffes russes; ce qui est la source d'un revenu considérable pour le fisc (2).

Les Caschakes ont sur le bord de la mer Ponttous des forteresses où ils se retirent, lorsqu'ils sont attaqués par les Alans. Ils ne leur seraient cependant pas inférieurs en forces, s'ils voulaient se soumettre à l'autorité d'un seul chef. On peut même dire que s'ils étaient unis entre eux, ni

dans l'art de tisser le lin, où seuls de tous les peuples ils égalaient les Égyptiens. (*Euterpe*, 105.)

(1) Mass'oudi, l. c.

(2) Ebn Haoucal, p. 112.

les Alans, ni les autres peuples de ces contrées ne pourraient leur résister (XXI).

Au-delà du territoire des Caschakes, il y a sur le bord de la mer (Noire) une vaste contrée, nommée *les Sept-Cantons* [1], qui est habitée par une grande nation chez laquelle il est difficile d'arriver. Je n'ai pas pu savoir quelle est sa religion.

Un grand fleuve, qu'on peut comparer à l'Euphrate, et qui, selon les uns, se jette dans le Pontous, selon d'autres, dans le golfe Maïtous, sépare les Caschakes d'une grande nation païenne nommée *Iram-Zates* [2]. Voici un fait singulier, mais bien connu : il arrive tous les ans une grande quantité de poissons dans ces parages; les habitants leur coupent la chair d'un côté pour s'en nourrir; eh bien! ces mêmes poissons reviennent l'année suivante, et présentent leur autre côté qu'ils avaient conservé intact. On voit alors qu'une nouvelle chair a remplacé celle qui leur avait été enlevée.

Ce pays est, dit-on, voisin d'une contrée fort remarquable. C'est une plaine d'environ cent milles d'étendue, environnée de quatre chaînes de montagnes très-escarpées, dont les cimes se

(1) En arabe, سبع بلدان.
(2) إرم ذات.

perdent dans les nues. On voit, au centre de cette plaine, une cavité dans le roc, si parfaitement circulaire, qu'on la croirait tracée au compas. Elle a cinquante milles de circonférence et deux milles de profondeur. Sa pente est droite comme un mur, de sorte qu'il est impossible d'y descendre. La nuit, on y voit briller beaucoup de lumières éparses; mais le jour, on peut distinguer des villages, des champs cultivés, des rivières, des hommes et des animaux. Tous ces objets paraissent très-petits, à cause de l'énorme profondeur de la cavité. On ignore de quelle nation sont les hommes qui l'habitent; on ne peut pas communiquer avec eux; car il leur est aussi impossible de gravir le pan vertical de cette cavité qu'il l'est à ceux d'en haut d'y descendre.

S'il faut en croire les récits des voyageurs, il y a, au-delà de ces montagnes, sur le bord de la mer, une autre cavité moins profonde, qui est garnie de forêts habitées par une espèce particulière de singes. Ils marchent sur deux pieds; ils ont le visage rond et toutes les formes humaines; seulement leur corps est couvert de poils : il ne leur manque enfin que la parole; encore saisissent-ils parfaitement tout ce qu'on veut leur faire entendre par signes. Ils sont si fins, que pour les prendre, il faut employer toutes sortes de stratagèmes. On a soin d'offrir

ces animaux aux princes voisins, qui en font un grand cas. Le singe est dressé à se tenir immobile derrière son maître, la main armée d'un instrument avec lequel il chasse les mouches. Comme il possède l'instinct de découvrir le poison qu'on aurait mis dans les boissons et les mets, son maître, lorsqu'il est à table, lui jette de chaque plat. Si le singe refuse d'en manger, on peut être sûr qu'il s'y trouve du poison [1]. Ces choses paraissent, à la vérité, bien étranges; mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu?

(1) Mass'oudi, chap. 15. — Ebn el-Vardi.

CHAPITRE II.

Colonie Arabe. — Djidan. — Sémander. — Fleuve Itil (Volga). — Ville d'Itil. — Pays des Khazares. — Leur langue. — Leur roi. — Le lieutenant du roi. — Leur religion. — La garde du khacan. — Respect des Khazares envers leur souverain. — Femmes du khacan. — Tombeaux des khacans. — Installation d'un nouveau khacan. — Tribunaux. — Mahométans à Itil. — Productions de la Khazarie. — Revenus publics. — Esclaves.

Après avoir passé toute une semaine dans la ville des Portes, je continuai ma route vers le fleuve *Itil* [1] (Volga). Je n'avais pas fait trois

(1) إيتل, Itil; إتل, Itel; اتل, Eetel; أتل, Etel; Atil dans Constantin-Porphyrogénète; Etil dans Rubruquis. L'auteur du Mérassid-ul-Ittilâ, et celui du Djihan-Numa (pag. 367), disent qu'il faut prononcer Itil. Ce mot signifie *fleuve* en turc, et les peuples turcs du Nord l'ajoutent aux noms de leurs rivières; ils disent : *Jaik-Idüli*, le fleuve Jaïk; *Ouloug-Itil*, le grand fleuve, c'est-à-dire le Volga; *Tolman-Idel*, ou la Kama, *Tana-Idel*, *Keskonna-Idel*, *Orman-Idel*, rivières qui coulent dans le gouvernement de Cherson. Il est remarquable que le Volga est encore aujourd'hui appelé *Rhau* par les Mordvas, peuples de race Tchoude ou Finoise, qui demeurent entre ce fleuve et l'Oca; ce qui nous confirme dans l'opinion que les peuples qui

milles que je me trouvai au milieu d'une colonie d'Arabes musulmans. On concevra que j'eus beaucoup de plaisir à rencontrer, loin de ma patrie, des hommes qui parlaient ma langue; ils n'en savaient même pas d'autre. Cette peuplade est là depuis l'époque où les Arabes firent la conquête de ces régions septentrionales. Les forêts et les rivières de son territoire lui servent de barrières contre les Khaïdaks, ses voisins au nord, et d'ailleurs elle est protégée par la garnison de la ville des Portes (XXII).

Je traversai la principauté de Khaïdac, et m'arrêtai à Samander, d'où il me fallut sept jours pour arriver à la capitale du royaume des Khazares (1). Elle est située sur les deux rives du fleuve *Itil*, dont elle a pris le nom (2), et à une petite distance de son embouchure dans la mer Caspienne. On dit que ce fleuve, qui vient du pays des Russes et des Boulgares (3),

habitaient ces contrées septentrionales, du temps de Ptolémée, appartenaient à la même race.

(1) خزر.

(2) Ebn Haoucal, p. 6.

(3) Ebn Haoucal, pag. 143. Selon Mass'oudi (ch. 15), l'Itil vient de la partie septentrionale du pays des Turcs; l'une de ses branches traverse la Boulgarie, et ce fleuve se jette dans la mer Maïttous. Mass'oudi croyait, comme on le verra plus bas, que le Don est un bras du Volga.

se divise, vers la fin de son cours, en plus de 70 branches, et que néanmoins il ne paraît pas éprouver de diminution, à cause de l'abondance de ses eaux, dont on peut distinguer la couleur de celle de la mer, jusqu'à deux journées de son embouchure. Elles se gèlent en hiver, parce qu'elles ne sont pas salées [1].

La ville d'*Itil*, longue d'environ un fersenk [2], est entourée d'un mur; ses deux parties, séparées par le fleuve, ont chacune deux portes, l'une sur l'Itil, l'autre sur la campagne. On y voit des marchés et des bains. Les maisons y sont éparses et ressemblent à des huttes; elles sont de bois et de feutre, mais il y entre un peu d'argile [3]. Le palais royal, situé sur le bord d'une île qui communique, par un pont de bateaux, à la partie occidentale de la ville [4], est le seul édifice qui soit en briques; car l'usage des briques est interdit pour les maisons des particuliers. Il n'y a que les gens du roi qui habitent

(1) Ebn Haoucal, pag. 145.

(2) *Id.*, pag., 143.

(3) Ebn Fozlan, ap. Frœhn, *Veteres memoriæ Chasarorum.* — Ebn Haoucal, pag. 143.

(4) Mass'oudi, ch. 15. Ebn Fozlan et Ebn Haoucal disent, au contraire, que le palais était situé dans la partie occidentale de la ville et loin du fleuve.

cette partie occidentale; l'autre, plus grande, et nommée *Khazeran* [1], est peuplée de mahométans, de chrétiens, de juifs et de païens.

On trouve dans le pays des Khazares quelques autres villes, parmi lesquelles je citerai *Balandjar* et *Khamlidje* [2]; mais on ne voit pas de villages aux environs de leur capitale. Le pays est néanmoins parsemé de champs cultivés, jusqu'à la distance de 20 fersenks. En été, les habitants d'Itil vont recueillir les moissons, qu'ils transportent à la ville en chariot ou en bateau. Le riz et le poisson forment leur principale nourriture [3].

La langue des Khazares diffère totalement du turc et du persan; elle n'a d'affinité avec aucun autre idiome [4]. Leurs traits physiques ne ressemblent pas non plus à ceux des Turcs. Ils ont les cheveux noirs. On dit au reste qu'il y a deux

(1) خزران ; خزروان, Khazervan.

(2) بَلَنْجر و خَمليج. Voyez *Nokhbet-ud-Dahr*. Schems-ud-din, de Damas, l'auteur de cette géographie, dit (Bab IX, fassel 4) qu'il y a, dans le pays des Khazares, quatre villes : *Khamlidje*, *Balandjar*, *Semender* et *Itil*.

(3) Ebn Haoucal, pag. 143. Le terrain fertile qui borde le Volga, dans la dernière partie de son cours, est resserré, des deux côtés de ce fleuve, par des plaines sablonneuses.

(4) Ebn Haoucal, pag. 145.

races de Khazares; que les uns, nommés *Cara-Khazares*, ou Khazares noirs [1], sont basanés et presque noirs comme les Indiens, tandis que les autres ont le teint blanc et de beaux traits [2].

Le roi des Khazares est issu de l'une des premières familles de la nation. On l'appelle *Ilk* ou *Bak* [3], et on lui donne le titre de grand-khacan (XXIII); mais ce roi n'exerce aucune autorité. Le pouvoir suprême est entre les mains d'un régent, qui se dit le lieutenant du khacan. Ce dernier n'a que les honneurs de la royauté. Il vit retiré au fond de son palais, ne prend nulle part aux affaires du gouvernement, ne se montre presque jamais en public, et n'est pas accessible aux particuliers. Toutefois, le régent lui rend les plus grands respects [4]; il va journellement lui faire sa cour, et ne paraît devant lui

(1) *Cara* veut dire *noir* en turc. Cette épithète aura été donnée aux Khazares par les peuples turcs leurs voisins. Or, les Turcs ont coutume de distinguer les branches d'une même nation par les surnoms de noirs, blancs, etc.; mais les géographes arabes auront pris cette dénomination à la lettre, et cru qu'elle indiquait la couleur de la peau.

(2) Ebn Fozlan, l. c. — Ebn Haoucal, pag., 145.

(3) يلك ; ياك.

(4) Ebn Fozlan, l. c. — Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 145. Suivant ce dernier, c'est le régent qui prend le titre de Khacan.

que pieds nus. Au moment où il le salue, il allume un morceau de bois qu'il tient à la main, et lorsque ce bois est consumé, il va s'asseoir sur le trône, à la droite du khacan. Le régent, décoré du titre de *khacan-bouh* (1), est chargé de la représentation royale; il commande l'armée, gouverne l'état, et dicte des lois aux princes tributaires. Après lui, vient le *kender-khacan* (2), puis le *tschaouschigar* (3). Le roi ne reçoit que ces grands dignitaires; personne autre n'est admis en sa présence (4).

Le khacan et le régent professent le judaïsme; ainsi qu'une partie des Khazares (5). Ce fut sous le règne du khaliphe Haroun-er-Raschid (6) que leur roi embrassa cette religion, et depuis lors, beaucoup de Juifs sont venus des pays musulmans et romains s'établir dans ses états. Leur nombre s'y est accru à la suite de la persécution que leur a fait essuyer dans l'empire romain

(1) خاقان بُه. C'est peut-être *Khacan-bey*.

(2) كندر خاقان.

(3) جاوشيغر. Comme l'a remarqué M. Frœhn, on trouve ici le nom persan et turc de *Tchaousch*.

(4) Ebn Fozlan, l. c.

(5) Ebn Fozlan, *ibid.* — Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 143.

(6) Ce khaliphe régna de 786 à 809.

l'empereur Romanous, actuellement régnant (944), pour les contraindre à embrasser la foi chrétienne [1].

Le khacan a une garde de douze mille hommes, tenue toujours au complet [2] et soldée [3]. Nul autre souverain dans ces contrées septentrionales n'a de troupes à sa solde. La plus grande partie de cette garde se compose de musulmans, appelés *Larssiyés* [4]. Ils vinrent anciennement du Khorazm, fuyant la famine et la peste qui ravageaient leur pays. Je ne sais pas la date précise de cet événement, mais il est postérieur à notre ère. Ces Larssiyés sont les meilleures troupes du khacan; c'est à eux qu'il se fie dans ses guerres. D'après leurs capitulations, ils jouissent du libre exercice de leur culte; ils ont des mosquées et font chanter

(1) Mass'oudi, l. c. Cet auteur ajoute: « Nous avons raconté, « dans nos précédents ouvrages, l'histoire de la conversion du « roi des Khazares à la religion juive. »

(2) Ebn Haoucal, pag. 143.

(3) Mass'oudi, ch. 15. Ebn Fozlan et Ebn Haoucal disent, au contraire, qu'ils n'avaient pas de solde fixe, mais qu'ils recevaient de temps à autre des provisions.

(4) لارسيّة; لارسنه, Larsséné; ارسيّة, Arssiyé; اربسية, Arissiyet.

l'ez'an [1]; c'est parmi eux que doit être choisi le principal ministre d'état; aussi le visir actuel est-il mahométan; il s'appelle Ahmed fils de Couya. Ces militaires sont enfin dispensés de servir dans les guerres que le roi des Khazares soutient contre des peuples mahométans; car ils ne veulent pas porter les armes contre ceux de leur religion. Ils sont au nombre de sept mille, tous armés d'arcs et de lances, couverts de casques, de cuirasses et de cottes de mailles. Leur nom est devenu commun dans ce pays à tous les Musulmans, que l'on appelle aussi *Larssiyés*. On voit, au reste, parmi les troupes du roi des Khazares, des Russes et des Sclabes païens [2].

Les militaires khazares qui ont tourné le dos à l'ennemi sont punis de mort. Si des généraux ont commis la même faute, ils sont conduits avec leurs familles devant le souverain, qui donne, en leur présence, leurs femmes et leurs enfants à qui il lui plaît. Il dispose également de leurs chevaux, de leurs effets, de leurs armes, de leurs maisons; puis le coupable est coupé par le milieu du corps, ou crucifié, ou pendu à un arbre; mais quelquefois le prince lui fait

(1) C'est l'annonce de l'heure de la prière, qui se fait du haut des minarets.

(2) Mass'oudi, ch. 15.

grace de la vie, et le met au nombre de ses écuyers [1].

Lorsque le khacan monte à cheval, il est suivi de sa garde, mais de loin, car elle se tient toujours à un mille de distance de sa personne. A l'aspect de ce souverain, ses sujets tombent la face contre terre; ils ne relèvent la tête que lorsqu'il s'est éloigné [2]. Personne ne passe même devant le tombeau d'un khacan sans mettre pied à terre et se prosterner. On ne remonte à cheval qu'après avoir perdu de vue le tombeau. Les Khazares ont un si grand respect pour leur roi, que s'il a jugé un seigneur digne de mort, mais que par égard pour son rang il ne veuille pas le faire périr en public, il lui ordonne de se tuer, et le condamné retourne chez lui pour s'ôter la vie [3].

Ce prince a, suivant l'usage établi, vingt-cinq femmes, qui sont prises parmi les filles des rois ses voisins et tributaires. Il est servi par soixante filles esclaves, toutes d'une beauté accomplie. Chacune d'elles a son habitation séparée; chacune est confiée à la garde d'un eunuque. Lorsque le khacan veut la voir, cet eunuque la conduit

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) *Ibid.*

(3) Ebn Haoucal, pag. 146.

jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, où il attend qu'elle sorte pour la ramener chez elle et ne plus la perdre de vue [1].

A la mort du khacan, on construit un grand édifice, contenant vingt pièces, que l'on tapisse d'étoffes de soie et or, et dans chacune desquelles on creuse un tombeau. Ce bâtiment est élevé au-dessus du fleuve, afin, disent les Khazares, que ni homme, ni démon, ni reptile, ne puissent atteindre le tombeau de leur roi. On répand dans ce sépulcre une poudre de pierre très-fine, qu'on recouvre d'une couche de chaux vive. Lorsque le khacan est inhumé en ce lieu, on coupe la tête à tous ceux qui l'y ont déposé, afin qu'on ne sache pas laquelle de ces pièces recèle son tombeau. Le sépulcre d'un roi est appelé *Paradis;* pour exprimer qu'il est mort, on dit qu'il est allé en paradis [2].

Lorsqu'un khacan est mort, c'est le régent qui désigne son successeur. Avant d'installer sur le trône le nouveau souverain, il l'exhorte à remplir scrupuleusement les devoirs que lui impose la dignité royale, et lui fait sentir combien il serait coupable de les négliger. Ensuite le régent lui passe au cou un cordon de soie, qu'il serre

(1) Ebn Fozlan, *ibid.*

(2) Ebn Fozlan, l. c.

comme pour l'étrangler, et quand le prince est sur le point de perdre la respiration, on lui demande combien de temps il veut régner; il le dit, et lorsque le terme qu'il a lui-même fixé est écoulé, on le tue [1]. J'ai même ouï dire qu'on ne le laisse pas régner plus de quarante ans, au bout desquels on lui ôte la vie, parce qu'on suppose que son esprit est affaibli par l'âge [2] (XXIV).

Il arrive quelquefois, dans les calamités publiques, que le peuple va trouver le régent et lui dit: « Nous avons consulté l'augure sur le roi et « sur son règne; les présages sont sinistres; dé- « fais-nous de ce khacan, ou livre-le-nous afin « que nous le fassions périr. » Quelquefois il leur livre le prince, et ils le tuent; ou bien il se charge lui-même de lui donner la mort; quelquefois il en a compassion, et lui sauve la vie, surtout lorsqu'on n'a réellement rien à lui reprocher. Telle est maintenant la coutume des Khazares; je ne sais pas si elle est ancienne [3].

Les Bourtasses, les Boulgares, les Russes, les Slaves et d'autres peuples, sont soumis au souverain des Khazares. On voit des individus de

(1) Ebn Haoucal, p. 146.

(2) Ebn Fozlan, l. c.

(3) Mass'oudi, ch. 15.

toutes ces nations dans la ville d'Itil, où il y a sept juges [1]. Deux de ces magistrats sont mahométans et prononcent d'après notre loi; deux sont Khazares et jugent d'après la loi hébraïque; deux sont chrétiens et jugent selon l'Évangile; le septième, qui est pour les Sclabes, les Russes et autres païens, juge par les règles de la raison naturelle. Dans les cas difficiles, ces derniers vont consulter les cadis mahométans et se conforment à leur décision [2]. Nul plaignant ne peut s'adresser directement au souverain; les juges seuls ont accès auprès de lui [3]; mais pendant les séances des tribunaux, les magistrats lui envoyent des messagers pour l'instruire des causes et prendre ses ordres [4].

Beaucoup de marchands et d'artisans mahométans sont venus s'établir dans le pays des Khazares, parce qu'ils y trouvent justice et sûreté [5]. On en compte, dit-on, au-delà de dix mille; c'est la plus nombreuse des quatre sectes; la moins nombreuse est celle des Juifs; mais toutes

(1) *Idem.* — Ebn Haoucal, p. 143. Il y en avait neuf, selon Ebn Fozlan.

(2) Mass'oudi, l. c.

(3) Ebn Fozlan, l. c.

(4) Ebn Haoucal, pag. 143.

(5) Mass'oudi, l. c.

les personnes qui composent la maison du roi sont de cette religion [1].

Les mahométans sont soumis, dans Itil, à l'autorité d'un préfet particulier, appelé *Khizmet* [2] qui est de leur religion, et nommé par le roi. Ils ont dans cette ville environ trente mosquées (Messdjids) et une cathédrale (Messdjid-Djami), [3] dont le minaret est plus élevé que le palais royal, avec des colléges où leurs enfants apprennent à lire le Cour'an. Si les Musulmans et les Chrétiens qui se trouvent dans le pays s'unissaient contre les Khazares, ils leur feraient la loi [4].

Dans l'année 310 (922-3), le roi des Khazares ayant appris que les Musulmans avaient détruit les temples des Juifs dans le pays d'*Albaboundje* [5], fit abattre le minaret élevé de la principale mosquée d'Itil, et mettre à mort les Muezzins de ce temple, disant que s'il ne faisait

(1) Ebn Fozlan. — Ebn Haoucal, pag. 143.

(2) خزمت.

(3) Ebn Fozlan. — Ebn Haoucal, pag. 143. Il y a cette différence entre *Messdjid* et *Messdjid el-Djami*, que c'est seulement dans ces dernières mosquées qu'on célèbre l'office divin, le vendredi. *Messdjid el-Djami* veut dire mosquée du vendredi.

(4) Mass'oudi, l. c.

(5) البابونج. Ce nom est probablement mal écrit.

pas démolir la mosquée même, c'était uniquement pour ne pas provoquer la destruction des synagogues dans les pays mahométans [1].

Il y a dans le pays des Khazares une chaîne de montagnes appelée *Batra*[2], qui court du midi au nord. Il s'y trouve des mines d'argent faciles à exploiter, ainsi que des mines de cuivre [3]. Ce pays n'a aucun produit qui s'exporte dans le Midi, si ce n'est la colle de poisson; car le miel, la cire, les pelleteries, que les Persans reçoivent de Khazarie, y sont apportés de Russie, de Boulgarie et de Couyaba [4] (Kiew) [5]. Il en est de même de ces peaux de castor que l'on exporte dans le monde entier, et qui ne se trouvent que dans les fleuves de ces trois contrées septentrionales. La plupart des fourrures, et même les plus belles, viennent de la Russie, ou de plus loin encore, du pays de Yadjoudje et Madjoudje, situé derrière la Russie; c'est de là que les mar-

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) باترة.

(3) Ebn-al-Vardi.

(4) كرثابة; كربانه; ce doit être كويابه Couyaba. La même ville est appelée Kioba, Kiova, par Constantin Porphyrogenète, *De adm. Imp.*, cap. IX.

(5) Ebn Fozlan, l. c. Ebn Haoucal, pag. 143 et 145.

chands russes les reçoivent, et ils vont les porter à Khazeran, qui, comme je l'ai dit, est la partie orientale de la ville d'Itil, habitée principalement par des marchands [1].

Les Khazares ne fabriquent pas d'étoffes; celles dont ils se vêtissent leur viennent des côtes méridionales de la mer Caspienne, de l'empire romain, et d'autres contrées voisines [2].

Les revenus de l'état se composent des droits que paient les voyageurs, et de la dîme des marchandises sur toutes les routes qui conduisent à la capitale. Les habitants donnent des contributions en nature, comme vivres, boissons, etc.

Les Khazares qu'on voit esclaves sont tous païens; car les Khazares païens vendent leurs enfants, et ont des esclaves de leur propre nation, au lieu que chez les Khazares chrétiens et juifs, de même que chez les musulmans, il n'est

(1) Ebn Haoucal, pag. 144 et 145.

(2) *Ibid.*, pag. 145. Le commerce entre les pays au nord et au midi de la mer Caspienne était fort ancien. Plus de mille ans auparavant, les Aorses, peuple établi sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, recevaient des mains des Arméniens et des Mèdes les marchandises de l'Inde et du pays de Babylone, qui étaient transportées à dos de chameau. (Strabon, lib. XI, cap. 5.)

pas permis de réduire en servitude ses co-religionnaires. Ces idolâtres ont coutume de se prosterner devant les personnes auxquelles ils doivent du respect (1).

(1) Ebn Fozlan, l. c. — Ebn Haoucal, pag. 143.

CHAPITRE III.

MENTION des Khazares sous la dynastie perse des Sassanides. — Leurs possessions au midi du Caucase, un siècle avant Mahomet. — Conquête du nord de l'Arménie par les Perses. — Fortifications élevées par les rois de Perse Cobad et Nouschirévan, pour défendre le passage du Caucase aux Khazares. — Domination des Khazares sur les pays au midi du Caucase, après la chute de la monarchie perse. — Conquêtes des Arabes dans l'Arménie, l'Azerbaïdjan et les cantons du Caucase. — Leurs guerres avec les Khazares dans les deux premiers siècles de l'islamisme. — Leur domination affermie sur la plupart des contrées montagneuses qui séparent la mer Noire de la mer Caspienne. — Tributs imposés par les Arabes aux petits princes de ces cantons du Caucase.

COMME le territoire des Khazares s'étendait jusqu'aux rives du Kour, à l'époque où le flambeau de l'islamisme dissipa les ténèbres de l'Arabie, nos ancêtres, en voulant étendre leurs conquêtes vers ces régions septentrionales, eurent, pendant plus d'un siècle, de fréquentes guerres avec les Khazares, auxquels ils finirent par enlever les contrées montagneuses qui séparent les deux mers méditerranées. Nous allons rapporter ce

que nous avons trouvé dans nos meilleurs ouvrages historiques, sur cette lutte sanglante, et sur les invasions des Khazares antérieures à l'hégire.

Nous lisons, dans l'histoire des Perses, que l'empereur romain Elianouss (Julien), celui qui, parvenu au trône, abjura la foi chrétienne, dans la guerre qu'il fit à Sabour, dont il conquit la capitale *Tissoun* [1] (Ctésiphon), avait une armée composée de Romains, de Khazares et d'Arabes [2].

Un siècle avant notre ère, la domination des Khazares s'étendait, au midi, jusqu'à l'Aras; car ils possédaient le Djorzan [3] et l'Arran, deux provinces de l'Arménie, qui est bornée, vers le septentrion, par la chaîne des monts Caboks [4]. Le reste de ce royaume était soumis aux Romains [5].

Le roi de Perse Cobad, fils de Firouz, en-

(1) طيسون. Dans l'année 362 de J.-C.

(2) Tabari, *Tarikh-el-Mulouk*, tom. III.

(3) جُرزان. C'est, comme on l'a vu plus haut, le pays dont Tiflis est le chef-lieu.

(4) *Merassid-el-Ittila*, art. Cabk.

(5) Balazori, *Futouh-el-Boldan*, chap. intit. *Futouh-Erminiyé*. Il nous semble que cet auteur se trompe, et, qu'à cette époque, la plus grande partie de l'Arménie obéissait au roi de Perse.

voya contre les Khazares une armée de douze mille hommes, qui conquit le pays situé entre l'Aras et le Kour. Ce prince s'empara aussi du Schirvan, et fit élever sur la limite septentrionale de cette contrée, depuis la mer jusqu'à la Porte des Alans, un rempart qui fut garni de trois cents forts; mais on négligea d'entretenir ce boulevard après la construction de la forteresse, nommée la Porte des Portes. Ce fut, comme nous l'avons dit, Nouschirévan, fils et successeur de Cobad, qui jeta les fondements de cette dernière ville. Ayant pris aux Romains tout ce qu'ils possédaient de l'Arménie, il fit bâtir, sur cette frontière de son empire un grand nombre de châteaux, où il mit en garnison de bonnes troupes, et entre autres l'élite des *Sissadjans* [1] (XXV); mais, après la chute de la monarchie des Perses, la plupart de ces places restèrent sans garnison et tombèrent en ruine [2].

Lorsque Hormouzd, fils de Nouschirévan, fut attaqué, d'un côté, par Sabé [3], khacan des Turcs (de la Transoxiane), qui s'avança avec trois cent mille hommes jusqu'à Badghiss et Hérat,

(1) السيسجان.

(2) Balazori, *Ibid.*

(3) سابه.

de l'autre, par l'empereur romain, qui parut sur sa frontière occidentale à la tête de quatre-vingt mille guerriers, le souverain des Khazares, profitant de ces circonstances, entra par la Porte des Portes dans le royaume de Perse, mettant tout à feu et à sang [1].

Après la chute de la dynastie des Sassanides, les Khazares et les Romains reprirent les provinces de l'Arménie qui leur avaient été enlevées par les Perses; mais ils ne les conservèrent pas long-temps. Le khaliphe Omar, vainqueur des Perses à Cadessiyah, et maître de Modaïn leur capitale, envoya, dans l'année 17 (638), plusieurs corps d'armée qui, commandés par les généraux Osman, fils d'Abou-el-Ass, Bekir, fils d'Abd-Oullah, et Abd-our-Rahman, fils de Rabi'at, soumirent au tribut la Mésopotamie, l'Azerbaïdjan, l'Arménie et même le Schirvan [2]. Ce ne fut toutefois que sous le règne de son successeur Osman que la domination des Arabes s'établit en Arménie. Par l'ordre de ce khaliphe, Moaviyah, son gouverneur dans la Mésopotamie, fit marcher contre l'Arménie un corps de six ou huit mille hommes, commandé

(1) Tabary, l. c.

(2) *Tarikh Mounnédjim Baschy*, tom. I. — *Djihan-Nouma*, impr., pag. 339.

par Habib, fils de Masslamah, qui s'était distingué dans la conquête de la Syrie et dans la guerre contre les Romains. Ce général se dirigea d'abord sur la ville de Calicala (Arzroum) (XXVI), qui se rendit par capitulation. Il y séjournait depuis plusieurs mois, lorsqu'il apprit que le *Battrick* (Patricien) Arminacus [1] avait assemblé, pour le combattre, une armée composée en partie d'Alans, d'Abkhazes et de Khazares. Il demanda incontinent du secours à Moaviyah et au khaliphe Osman. Le premier lui envoya mille hommes, qu'il mit en garnison à Calicala, et auxquels il distribua des fiefs dans les environs de cette place. Le khaliphe, de son côté, manda à son préfet dans la ville de Coufah de faire marcher au secours de Habib un corps de troupes sous les ordres de Selman, fils de Rabi'at, le Bahilien [2]. C'était un officier d'un grand mérite qui avait déja fait beaucoup de campagnes. Il partit de Coufah, à la tête de six mille hommes; mais Habib, voyant qu'il tardait d'arriver, attaqua l'ennemi, qui s'était avancé jusqu'au bord de l'Euphrate, le battit et lui fit éprouver une perte considérable.

Arrivant après la victoire, ceux de Coufah

(1) بطريق ارمیناقس.

(2) C'est à dire, de la tribu *Bahilé*.

n'en demandèrent pas moins à partager les dépouilles des vaincus. Les troupes de Habib ne voulurent pas y consentir; il s'éleva, à ce sujet, une altercation très-vive entre les deux chefs, et quelques Syriens menacèrent même de tuer Selman. Ce général porta ses plaintes au khaliphe, qui lui répondit que le butin appartenait de droit aux Syriens, et lui ordonna de marcher sur l'Arran.

Habib poursuivit ses opérations, et longeant la rive de l'Aras, il prit par capitulation les villes de Débil (1) et de Neschouï (2). Ayant reçu la soumission du *Battrik* du *Basfourradjan* (3), qui vint le trouver en personne, il s'avança vers le Sissadjan (4), où il vit les habitants armés. Il les mit en fuite, et s'empara du château fort de Vaiss (5); puis il imposa un tribut à la place forte

(1) C'est Tovin, qui était, depuis trois siècles, la capitale de l'Arménie. (*Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I, pag. 119.)

(2) Nakhtchouvan.

(3) البسفرّجان; le Vaspouragan, grande province de l'Arménie, située entre l'Aras et le lac de Van; Nakhtchouvan en était le chef-lieu.

(4) C'était la province arménienne de Siounikh.

(5) حصن ويص. Cette forteresse était peut-être le chef-lieu du canton montagneux de Vaïots-dsor, au centre du pays de Siounikh.

de Sissadjan, et marcha sur le Djorzan. Il fut joint en route par un député du Battrik et des habitants de ce pays, qui lui demandaient la paix. Habib leur adressa une lettre conçue en ces termes :

« Votre député est venu vers moi et vers les « fidèles qui m'accompagnent, disant de votre « part que nous sommes un peuple comblé des « faveurs de Dieu, et élevé par sa bonté au-des- « sus de toutes les autres nations. C'est la vérité, « et nous en rendons des graces infinies au sei- « gneur, qui a fait miséricorde à Mohammed, « son envoyé, et le meilleur des êtres qu'il a « créés « la paix soit avec lui! Vous me deman- « dez la paix et vous m'envoyez vos présents, « que je reçois comme un tribut; en consé- « quence, j'ai dressé pour vous une capitulation, « où j'ai stipulé certaines clauses. Si vous les « acceptez, il faut les accomplir; sinon, prépa- « rez-vous à la guerre, qui vous sera faite au « nom de Dieu et de son envoyé. Salut à qui « suit la bonne voie! »

Arrivé à Tiflis, il délivra aux habitants de cette capitale un acte par lequel il leur promit sûreté pour leurs personnes, leurs temples, leurs monastères, et l'exercice de leur culte, à condition que chaque chef de famille paierait un dinar de tribut.

Plusieurs villes (1) de ces contrées septentrionales se rendirent à Habib par capitulation. Il garantit à leurs habitants la vie sauve et la conservation de leurs temples et de leurs murailles, contre le paiement annuel d'une capitation et d'un impôt territorial.

Il accorda également la paix, moyennant un tribut, à plusieurs peuples de ces contrées, entre

(1) Voici les noms de ces villes, comme ils sont écrits dans l'exemplaire de l'ouvrage de Balazori, que possède la bibliothèque de Leyde :

وفتح حبيب [1] حوارح و [2] كسفريس و [3] كسال و [4] جبان و [5] سمجى و [6] الجردمان و [7] كستسجى و [8] شوشب و [9] نارلب *

[3] Kessal (?), selon Balazori, entre Barda'a et Tifliss, à 25 fersenks de cette dernière ville.

[4] C'est *Khounan*, خنان au confluent du Kour et de la rivière Ktsia. Ebn Haoucal dit que cette place était sur la route de Barda'a à Tifliss, à 22 fersenks de cette dernière ville, et à 21 de Schamcor.

[5] *Samsidji*, *Samtskhe*, forteresse et district à l'ouest de Tifliss. Moyse de Khorèn en fait mention.

[6] La forteresse de Djardaman, Kertaman, était probablement située au confluent d'une rivière du même nom, et du Kour. La petite rivière qu'on appelle aujourd'hui Hertamans tombe dans le Kour, à l'ouest de l'Acsou, et à une petite distance du confluent de l'Aras.

[8] C'est peut-être *Schauscheth*, nommé, par Moyse de Khorèn, au nombre des cantons de l'Ibérie. Il est situé au midi du Guriel.

Nous ignorons quels sont les autres lieux.

autres à celui qui habitait près de la Porte des Alans, aux Sanariens et aux Doudaniens (1).

De son côté Selman, fils de Rabi'at, le Bahilien, faisait la conquête de l'Arran. Les villes de Baïlécan et de Barda'a lui avaient ouvert leurs portes et s'étaient soumises, ainsi que les autres cantons de cette province, à payer un tribut au khaliphe. Un corps de son armée s'empara de Schamcor; puis ce général passa le Kour, près de son confluent avec l'Aras, et prit la ville de Cabalah. Continuant sa marche vers le nord, il reçut successivement les soumissions du prince de Schéki et d'Alcamibéran (2), des habitants de

(1) Nous allons transcrire ce passage de Balazori :

و صالح اهل [1] فلزحيب و اهل [2] ترماليب و [3] حاحيط و [4] حوخيط و [5] ارطهال و [6] باب اللان و صالـــــح [7] الصنارية و [8] الدودانيه اتاوة.

[3] C'est probablement Khakhitt, la *Kakhetie*, province occidentale de la Géorgie.

[4] Peut-être *Dschavakhéti*, sur la rive du Kour supérieur, près d'Akaltsiskhe.

[5] C'est sans doute la forteresse d'*Ardahan*, sur une petite rivière qui afflue dans le Kour, au midi d'Akaltsikhé.

[6], [7] et [8] *La Porte des Alans*, les Sanariens et les Doudaniens, dont il a été question dans le premier chapitre. Les autres noms nous sont inconnus.

(2) القميبران.

Djézan [1], du roi de Schirvan et des autres princes de ces montagnes; des habitants de Mascatt, de Schaberan et de la ville des Portes, qui s'engagèrent tous à payer un tribut : mais ce fut le terme de ses conquêtes. Après avoir passé la ville des Portes, il rencontra le khacan (des Khazares) à la tête de sa cavalerie; la bataille fut livrée sur le bord de la rivière Balandjar [2], et Selman y périt avec quatre mille Musulmans (Dieu leur fasse miséricorde!) [3].

Cette victoire dut livrer aux Khazares une partie des contrées qui venaient d'être soustraites à leur domination; ils les possédaient du moins en 95 (717-4), puisque nos historiens rapportent que Masslamah, frère du khaliphe Vélid, et gouverneur de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, fit en cette année une expédition contre les Turcs,

(1) حزان, ou peut-être جرزان.

(2) بَلَنْجر.

(3) Selon Mounnédjim-Baschi, cet événement eut lieu dans la septième année du règne d'Osman, c'est-à-dire, dans l'année 31 de l'Hégire (651-2 de J.-C.)

Les historiens arméniens rapportent que les Khazares firent, en 683 de J.-C., une invasion en Arménie, et tuèrent, dans une bataille, Grégoire, arménien, qui était gouverneur de ce pays pour les khaliphes. (Voyez *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I., pag. 338.)

et qu'il s'avança jusqu'à la Porte des Portes, dont il se rendit le maître [1].

Mais, en 99 (717-8), une armée khazare de vingt mille hommes pénétra par le Schirvan dans l'Azerbaïdjan. Le khaliphe Omar, fils d'Abd-oul-A'ziz, fit marcher contre les infidèles un corps de quatre mille hommes sous les ordres d'A'mrou, fils de Rabi'yi. On raconte que ce général, ayant représenté au khaliphe que quatre mille hommes ne pouvaient pas se mesurer avec vingt mille, en reçut cette réponse : *A'mrou, qu'importe au boucher le nombre des moutons; les troupes d'un roi juste sont toujours victorieuses.* En effet, par la grace divine, ce corps tua ou fit prisonnière la plus grande partie de l'armée ennemie [2].

En 104 (722-3), une armée musulmane entra dans le pays des Khazares et leur livra bataille; mais Dieu voulut que les vrais croyants fussent défaits, et qu'un grand nombre d'entre eux souffrissent le martyre. Ceux qui revinrent de cette

(1) Schems-ud-din ez-Zéhébi. — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi. — *Tacvim-et-Tévarikh*. Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de cette expédition. Nous avons suivi le *Tacvim*, abrégé chronologique de l'*Histoire mahométane*, par Katib-Tchélébi, impr. à Constantinople.

(2) *Nokhbet-ut-Tévarikh vé al-Akhbar*. — *Tarikh* Bénakéti. — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

malheureuse expédition furent sévèrement réprimandés par le khaliphe Yézid, qui conféra le gouvernement de l'Arménie à Djerrah, fils d'Abd-Allah, et lui donna une grande armée avec l'ordre de marcher contre les Khazares, que commandait le fils de leur khacan. Il leur livra bataille à une petite distance en deçà de la ville des Portes, au bord de la rivière Alazan [1], et remporta sur eux une victoire signalée. Poursuivant l'ennemi, les Musulmans arrivèrent devant le château de Hassadin [2], qui, pour éviter l'assaut, paya une forte contribution. La ville de Berghouca [3] leur ouvrit ses portes, après six jours de siége; Balandjar, l'une des principales forteresses des Khazares, fit une plus longue résistance; mais enfin les lions de l'islamisme la prirent d'assaut et passèrent la garnison au fil de l'épée. Ils firent dans cette place un butin si considérable, qu'après la déduction du quint, chaque homme reçut trois cents dinars [4].

L'année suivante, Djerrah fit une expédition

(1) الران.

(2) حصدين (حصين).

(3) برغوقا (برغر).

(4) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi. — La cinquième partie du butin appartient au souverain, d'après la loi mahométane.

contre les Alans, conquit plusieurs châteaux au-delà de Balandjar, et fit un riche butin.

Le khaliphe Yézid venait de mourir; Hischam, son frère, qui lui succéda, ôta à Djerrah, dans l'année 107 (725-6), le gouvernement de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie, qu'il donna à son propre frère Masslamah [1].

En 108 (726-7), le fils du khacan fit une invasion dans l'Azerbaïdjan et y assiégea plusieurs villes; mais le lieutenant de Masslamah, Hariss, fils d'A'mrou, le battit et le poursuivit. Lorsque ce général eut passé l'Aras, le fils du khacan lui livra un second combat, où les Turcs furent encore défaits et perdirent beaucoup de monde.

En 110 (728-9), Masslamah entra avec une grande armée dans le Schirvan et prit aux Khazares la forteresse la *Porte des Portes*. De là, il s'avança vers les villes de Hassadin et de Balandjar, dans le pays des Khazares, recevant l'hommage des princes de ces cantons montagneux. Cependant, sur la nouvelle que le roi des Khazares, l'infidèle appelé khacan, marchait avec des forces innombrables, il se retira. Les Musulmans furent atteints près de la Porte des Portes; ils firent alors volte-face. On se battit, pendant deux jours, avec un acharnement impossible à

(1) Zéhébi. — Mounnédjim Baschi.

décrire; par la grace divine, le khacan fut encore vaincu. Il prit la fuite, laissant entre les mains des Musulmans un immense butin. Cette victoire devint célèbre sous le nom de *bataille de l'argile* (1), parce qu'elle fut gagnée sur un terrain argileux (2).

Elle n'empêcha pas que l'année suivante Masslamah ne fût destitué du gouvernement de l'Azerbaïdjan, que le khaliphe Hischam conféra pour la seconde fois à Djerrah fils d'Abd-Allah. Ce général entra par le canton de Tiflis dans le pays des Khazares, et y prit la ville de Baizza (3); ce fut l'unique résultat de son expédition; il fit ensuite sa retraite (4).

Djerrah ayant appris, en 112 (730-1), que le fils du khacan des Khazarès, après avoir passé le Derbend, s'avançait sur l'Azerbaïdjan, à la tête d'une grande armée, partit d'Erdebil, par la route de Baïlécan et de Barda'a, avec toutes les troupes qu'il put rassembler, au nombre de vingt mille hommes, espérant recevoir promptement des renforts de Syrie; mais, avant leur

(1) فتح الطين.

(2) *Nokhbét-ut-Tavarikh.*

(3) البيضا. « Ville du pays des Khazares, au-delà de la « *Porte des Portes.* » (*Merassid-el-Ittilâ.*)

(4) Zéhébi.

arrivée, le fils du roi des Khazares l'atteignit avec cent mille hommes. On en vint aux mains à quatre fersenks de la frontière d'Arménie; la bataille dura trois jours, et l'armée musulmane essuya la plus terrible défaite; il n'en échappa que cinq cents hommes; tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Djerrah périt dans l'action; ses femmes et ses enfants tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui, ne trouvant plus de résistance, ravagèrent l'Azerbaïdjan et poussèrent des détachements jusqu'à Mossoul (1). Erdébil fut pris d'assaut, et le peuple musulman consterné pleura la mort de Djerrah comme la cause de ses calamités.

Pour en arrêter le cours, Hischam fit marcher contre les infidèles une armée de trente mille hommes sous les ordres de Sa'yid, fils d'A'mrou-el-Haréschi. Ce général, qui était en Syrie, s'avança avec rapidité vers l'Azerbaïdjan. Il apprit à Batchervan (2) que dix mille Khazares, campés à quatre fersenks de cette ville, gardaient cinq mille familles musulmanes captives. Il partit le soir, surprit les Khazares au point du jour,

(1) « La rivière près de laquelle cette bataille fut livrée, et un « pont sur cette rivière, furent dès lors appelés *Djerrah.* » (Balazori.)

(2) بَاجَرْوَان, ville de l'Azerbaïdjan, au nord d'Erdebil. Elle était anciennement la capitale du Moughan.

les passa presque tous au fil de l'épée et délivra les captifs, qui furent conduits en triomphe à Batchervan. Peu de temps après, Haréschi tomba sur une autre division de vingt mille hommes, qu'il dispersa, et il délivra les femmes et les enfants de Djerrah. Alors le fils du Khacan marcha avec toutes ses forces contre Haréschi, qui, se confiant dans l'assistance divine, alla à sa rencontre, quoique son armée fût bien inférieure en nombre à celle des Khazares. Il les joignit dans la plaine de Berzend [1]. La bataille fut terrible; déja les Musulmans commençaient à plier, lorsque les cris et les invocations des captifs qui se trouvaient au pouvoir des Khazares ranimèrent leur courage. Ils fondirent de nouveau sur les infidèles, et firent de tels prodiges de valeur, que les anges du haut des cieux les applaudirent. Ils remportèrent enfin la victoire et poursuivirent l'ennemi jusqu'au bord de l'Aras; puis revenant sur leurs pas, ils prirent possession de son camp abandonné, et délivrèrent les captifs, qu'ils conduisirent dans la ville de Batchervan [2].

Malgré sa défaite, le fils du khacan revint contre Haréschi, qu'il joignit sur le bord de la

(1) برزند, ville de l'Azerbaïdjan, à 25 fersenks au nord d'Erdebil, et au midi de Batchervan.

(2) *Nokhbet-ut-Tavarikh*. — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

rivière de Baïlecan; les infidèles furent mis en déroute pour la quatrième fois, et il s'en noya dans la rivière plus encore qu'il n'en périt par le fer musulman. Haréschi distribua à ses troupes le riche butin qu'il avait fait dans cette campagne, après en avoir prélevé la cinquième partie; qu'il envoya, avec la relation de ses victoires, au khaliphe Hischam. Ce prince satisfait l'honora d'une lettre très-flatteuse, et lui ordonna de continuer ses opérations. En même temps, il conféra à son propre frère Masslamah le gouvernement de l'Azerbaidjan et de l'Arménie (1) . . . .

Masslamah, ayant pris le commandement de l'armée, s'avança vers le Derbend sur les traces de l'ennemi, qui se retirait. Il reçut, dans sa marche, la soumission des princes de ces cantons montagneux, du Schirvanschah, Tabarseranschah, Filanschah, Haréschanschah et du prince de Mascatt. Il s'empara de la ville des Portes, dont il assiégea la citadelle, qui était gardée par mille Khazares. Après leur avoir vainement lancé des quartiers de roche et des fragments de fer, il prit le parti, pour les forcer à la reddition, de corrompre la source qui, par les soins du roi Nouschirévan, fournissait d'eau

(1) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

les citernes de la citadelle; il fit jeter dans cette source le sang et les intestins des bœufs et des moutons égorgés; alors la garnison se vit obligée d'évacuer la citadelle et prit la fuite au milieu des ténèbres de la nuit. Masslamah établit dans la Porte des Portes une colonie de quatorze mille Syriens, auxquels il donna la ville en propriété; aussi les citadins exigent une distribution d'argent de chaque nouveau préfet avant de lui permettre d'entrer dans leur ville. Par l'ordre de Masslamah, on y bâtit un arsenal et des magasins de vivres et de fourrages (1).

Ce prince fit, en 113 (731-2), une invasion dans les états du khacan, y conquit plusieurs villes et châteaux, brûla et dévasta différents districts et soumit le pays jusqu'au delà de Balandjar. Le fils du khacan périt même dans un combat qu'il livra aux Arabes; mais sur la nouvelle que les Khazares, renforcés par d'autres peuples, avaient une si grande armée, que Dieu seul pouvait en connaître le nombre, Masslamah dut songer à la retraite. Il ordonna à ses soldats d'allumer des feux comme de coutume, d'abandonner leurs tentes avec leurs effets et leurs bagages, et de se mettre en marche légèrement équipés. Il fit passer en avant les plus faibles, et

(1) Balazori.

mit les braves à l'arrière-garde. Rétrogradant à marches forcées, les Musulmans arrivèrent à la Porte des Portes, n'ayant plus qu'un souffle de vie [1].

La malheureuse issue de cette expédition fournit aux ennemis de Masslamah une belle occasion de lui nuire dans l'esprit du khaliphe. Mervan, fils de Mohammed, qui était oncle de ce souverain, et avait fait la dernière campagne, en imputa les revers à la conduite du général, et promit au khaliphe Hischam, s'il voulait lui donner cent vingt mille hommes et garder le secret sur l'expédition, d'aller tirer vengeance des Khazares. Hischam lui conféra le gouvernement de la Mésopotamie, de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, en remplacement de Masslamah, et fit avancer des troupes de tous côtés, en sorte que Mervan se vit bientôt à la tête de cent vingt mille hommes, entre troupes réglées et volontaires [2]. Il partit avec ces forces de Kessal [3], ville située entre Barda'a et Tiflis, à vingt-cinq fersenks de cette dernière, et pénétra, par la porte des Alans, dans le pays des Khazares, emmenant avec lui les princes des divers cantons du Caucase [4]. Il

(1) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.
(2) *Ibid.*
(3) كسال.
(4) Balazori.

passa le fleuve Elzem [1] et fit une incursion sur le territoire des Saclabes, qu'il transporta à Khakhitt [2]; mais ces captifs, ayant pris la fuite, après avoir tué leurs chefs, Mervan les poursuivit et les passa au fil de l'épée [3].

En 117 (735), ce prince fit marcher deux corps d'armée; l'un entra dans le pays des Alans et y prit trois châteaux; l'autre envahit le canton de Touman et prit le Toumanschah, que Mervan fit conduire à la cour du khaliphe. Hischam le renvoya dans sa principauté [4], pour laquelle il s'engagea à livrer annuellement cinquante jeunes garçons et autant de jeunes filles avec vingt mille mesures de grain. Le pays de *Zerenguéran* fut taxé à cinquante esclaves et à dix mille mesures de grain par an [5].

Mervan fit, en 119 (737), à la tête de cent

(1) الزم, Zéhébi; peut-être l'Alazan.

(2) حاحط. C'est peut-être la Khakétie, ou Géorgie orientale.

(3) Balazori.

(4) Zéhébi. — Mounnédjim-Baschi.

(5) Balazori. Le tribut en esclaves était fort anciennement usité dans les mêmes régions; car Hérodote (Thalie) nous apprend que les habitants du Caucase envoyaient cent garçons et cent filles au roi des Perses, tous les cinq ans; et jusque vers la fin du siècle dernier, plusieurs nations du Caucase livraient annuellement au khan des Tartares de Crimée un certain nombre d'esclaves des deux sexes.

mille hommes, une nouvelle invasion dans le pays des Khazares. Il passa par les villes de Balandjar et de Semender, et s'avança jusqu'à Baizza, résidence du khacan qui avait pris la fuite (1). Il surprit son armée, forte de quarante mille hommes, et la mit en déroute. Alors le khacan lui demanda la paix. Mervan ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il embrasserait l'islamisme. Le khacan et ses généraux vinrent au quartier de Mervan et professèrent la foi mahométane, conversion qui fut célébrée par de grands festins. Ce fut propablement à cette époque que les *Schamkhales*, les *Tagassoüanes*, les *Caïtakes* (2) et d'autres peuples de ces cantons se firent musulmans. Après cette glorieuse campagne, Mervan revint dans l'Azerbaïdjan, et envoya au khaliphe, son neveu, le quint du butin, qui était immense (3).

Ce général ne tarda pas à reprendre les armes.

(1) Zehebi. — Mounnédjim-Baschi.

(2) شمخال ; طغاسوان ; قيتاق. On désigne ici, sous le nom de *Schamkhales*, les Caïtakes, sujets du Schamkhal, ou prince du pays de Tarkhou. Les Caïtakes forment la plus grande partie de la population du Daghestan. Quant aux *Tagassouanes*, ils étaient peut-être une branche des *Souanes*, peuplade du Caucase, dont le territoire est situé au nord de la Mingrélie.

(3) Balazori. — *Nokhbet-ut-Tavarikh*.

Après avoir établi une colonie de Khazares entre la rivière Samour et Schabiran, dans le plat pays des Lezgues, il entra, en 121 (739), dans le Sérir; il y prit plusieurs châteaux, entre autres celui de Goumischka [1], où le roi du pays faisait sa résidence. Ce prince s'était retiré dans une autre place forte nommée Hiredj [2]; comme Mervan se disposait à l'y assiéger [3], il se rendit et s'engagea, en donnant des otages, à livrer chaque année mille têtes, moitié garçons, moitié filles, outre cent mille mesures de grains qui devaient être versées dans les magasins de la ville des Portes [4].

Ensuite Mervan entra dans le pays d'Arzoubattaran [5], auquel il imposa un tribut; delà il passa dans celui de Touman et puis dans celui de Hamrin [6] qui, [7] n'ayant pas voulu se soumettre, fut traité hostilement. Mervan y prit plusieurs châteaux et ravagea la contrée. Enfin la

(1) غومشكه.

(2) حيرج; c'est peut-être خيدخ, Khaïdakh.

(3) Zéhébi. — Moun.-Baschi.

(4) Balazori.

(5) ارزوبطران.

(6) حمرين. Il y a une forteresse nommée Hamry, à six ou sept lieues au nord-ouest de Derbend.

(7) Zéhébi. — Moun. Baschi.

paix fut conclue à condition que ce pays livrerait une fois seulement cinq cents esclaves, et qu'il fournirait tous les ans trente mille mesures de grains aux magasins de la ville des Portes [1].

Mervan parut devant la ville de Sindan [2], qui se rendit par capitulation, et il fut convenu que le souverain de ce canton livrerait une fois cent esclaves, et qu'il verserait annuellement cinq mille mesures de grains dans les magasins de la ville des Portes.

Le Tabarsseranschah fut taxé à dix mille mesures de grains, qui devaient être aussi transportées tous les ans aux magasins de la même ville. Le Filanschah fut, en considération de ses mérites, exempté de toutes contributions [3].

Ensuite Mervan entra dans le pays des Legzes, qui se soumirent à un tribut annuel de vingt mille mesures de grains. De là il passa dans le Schirvan, dont le roi s'engagea à donner un tribut annuel de dix mille mesures.

Mervan ordonna que, lorsque l'armée musulmane marcherait contre les Khazares, le prince de Schirvan et ses troupes formeraient son avant-garde; que lorsqu'elle se retirerait, ils seraient

(1) Balazori.

(2) سندان; var., مسدار.

(3) Balazori.

à l'arrière-garde; que le Filanschah resterait toujours au centre, et que le Tabarsseranschah formerait l'arrière-garde de l'armée musulmane lorsqu'elle se porterait en avant, et son avant-garde lorsqu'elle se retirerait.

Ensuite Mervan attaqua les Doudaniyens. Il était occupé contre eux, lorsqu'il apprit la mort du khaliphe Vélid fils de Yézid, qui expira le 6 rabi-ul-sani 125 (5 février 742) (1).

L'année suivante, Mervan parvint au trône; il régna six ans et fut le dernier khaliphe ommiade. Ce vainqueur des Khazares, vaincu en 132 (750), par le parti d'Abd-Oullah-Saffah, le fondateur de la dynastie des Abbassides et poursuivi jusqu'en Égypte, y fut tué dans un combat. Sa valeur lui avait fait donner le surnom de Himar (l'Onagre) (2). Il mourut âgé de soixante-neuf ans.

Sous la dynastie actuelle on a été rarement en guerre avec les Khazares. Par l'ordre d'Al-Manssour, deuxième khaliphe abbasside, son gouverneur en Arménie, Yézid fils d'Essed-es-Sélémi, demanda en mariage la fille du khacan

(1) Balazori.

(2) « Les Arabes, pour vanter la bravoure d'un individu, » disent : *Il est plus opiniâtre au combat qu'un onagre.* » (Moun. Baschi.)

des Khazares; elle lui fut accordée; mais peu après elle mourut, en couches. Ce gouverneur s'était emparé précédemment de la Porte des Alans, où il plaça des employés du fisc, et il avait subjugué les Sanariens, auxquels il imposa un tribut [1].

En 147 (764), les Turcs franchirent la Porte des Portes, entrèrent de vive force dans Tiflis, et ravagèrent ensuite l'Arménie. Le khaliphe Almanssour fit marcher contre eux une armée qui fut battue [2].

On n'entendit plus parler des Khazares jusqu'en 183 (799), sous le règne de Haroun-el-Raschid; ils firent alors une irruption dans l'empire. On diffère sur la cause qui leur fit prendre les armes. On dit que leur khacan ayant accordé sa fille en mariage à Fazel, fils de Yahia le Barmécide, la lui envoya, et qu'elle mourut à Barda'a. Ce prince, apprenant des officiers qui avaient accompagné sa fille, qu'on l'avait fait périr secrètement, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il passa la Porte des Portes à la tête de cent mille Khazares, et entra dans l'Arménie, où il exerça beaucoup de ravages, commit des atrocités inouïes, et enleva un grand nombre de

(1) Balazori.

(2) Zéhébi. — Moun. Baschi.

captifs; mais enfin le général Yézid, fils de Mézid, envoyé par le khaliphe, parvint à chasser ces barbares des pays mahométans (1).

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'histoire ne fait plus mention d'aucune guerre entre les Mahométans et les Khazares (XXVII).

(1) *Zubidet-ul-Fikret.* — *Tarikh el-Khouléfa min Kitab-el-U'youn ve el-Hadaik.*

CHAPITRE IV.

DÉPART d'Itil. — Bourtasses. — Pelleteries. — Boulgares. — Leur religion. — Introduction du mahométisme en Boulgarie. — Reconnaissance, par le roi de Boulgarie, de la suprématie du khaliphe de Bagdad. — Ambassade d'Ebn-Fozlan. — Audience d'Abou-el-Cassim Mahmoud. — Commerce des Boulgares. — Os fossiles. — Oiseau singulier. — Vissous. — Youra. — Pêche de la baleine sur la côte de Youra. — Jolie fille sortie de la tête d'une baleine. — Singulier effet de la présence des habitants de Vissou et de Youra sur le territoire boulgare. — Ertsayens.

JE m'embarquai dans la ville d'Itil, et remontant le fleuve de ce nom, je passai près du territoire des *Bourtasses* (1), qui habitent principalement les bords d'une rivière nommée comme eux, laquelle vient du pays des Boulgares et se jette dans l'Itil (2). Adonnés à la culture de la terre,

(1) بُرطاس. Selon Mass'oudi, les Bourtasses et les Boulgares étaient des peuples turcs, ce qui ne nous paraît pas exact; mais les Mahométans confondaient, sous le nom de Turcs, les peuples septentrionaux, comme les Grecs les confondaient sous le nom de Scythes.

(2) Il y a dans le gouvernement de Penza, une rivière nom-

ces Turcs demeurent dans des maisons de bois qui sont éparses. Leur langue diffère de celle des Boulgares. C'est de leur pays, dont l'étendue en longueur est de quinze journées, que viennent ces peaux si renommées de renard noir et roux qu'on appelle *bourtassiennes*. Celles de renard noir coûtent jusqu'à cent dinars la pièce et même davantage. Plus précieuses que la zibeline, la marte et toutes les autres fourrures, ces peaux sont réservées à l'usage des princes, qui portent avec ostentation des manteaux, des caftans, des bonnets fourrés de renard noir de Bourtasse (1).

Il faut deux mois pour remonter le fleuve en bateau, depuis Itil jusqu'à la ville de Boulgar (2), capitale d'un état de peu d'étendue; mais pour descendre le fleuve de Boulgar à Itil on ne met que vingt jours. La route par terre entre ces deux villes est d'un mois (3).

La ville de *Boulgar*, dont le nom est si connu

mée *Burdas*, qui afflue dans la Wischa. C'est probablement sur les bords de cette rivière, à l'ouest du Volga, que demeuraient les Bourtasses.

(1) Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 146. — On lit, dans Ebn al-Vardi, que c'est la pelisse (الفروة) de renard noir qui coûte cent dinars.

(2) بلغار.

(3) Ebn Haoucal, pag. 147.

au midi de la mer Caspienne, parce qu'elle sert d'entrepôt à nos marchandises [1], est peu considérable. Sa population et celle de la ville de Souad [2], qui en est voisine, ne montent ensemble qu'à dix mille ames. Les maisons y sont en bois; on les habite seulement l'hiver; en été, les Boulgares demeurent sous des tentes ou huttes éparses dans la campagne [3]. La température de ce pays est très-rigoureuse; on y voit de la neige même en été. Les Boulgares sont les hommes du monde qui supportent le mieux le froid, ce qu'on attribue à leur nourriture, qui consiste principalement en miel et en chair de castor et de petit-gris [4]. Dans ce pays le plus long jour a vingt heures ainsi que la plus longue nuit [5].

(1) Ebn Haoucal, pag. 6. Cet auteur ajoute : « Les Russes la « saccagèrent, ainsi que Khazeran, Itil et Semender, dans l'an- « née 358 (969), et firent ensuite une expédition contre l'em- « pire romain et l'Andalousie. »

(2) سوار; سواد, Souar.

(3) Ebn Haoucal, pag. 146. Cet usage se conserve encore dans les mêmes contrées. Les peuples de race tchoude ou finoise de la Russie orientale quittent leurs villages en été et vont habiter des huttes portatives.

(4) *Assar-ul-Bilad*, etc., par Zacaria de Cazvin, septième climat.

(5) Abou-Hamid el-Andaloussy, ap. Cazvini, art. Boulgar. Ebn Haoucal (pag. 146) raconte que, dans le pays des Boul-

Les Boulgares sont ou chrétiens ou mahométans. Ces derniers ont plusieurs mosquées dans la ville de Boulgar, et une mosquée cathédrale dans celle de Souad [1]. Le roi des Boulgares est actuellement de notre religion. Il embrassa l'islamisme sous le règne du khaliphe El-Moctédir-b-Illahi. Les uns disent qu'il prit cette résolution à la suite d'un songe [2]; les autres, qu'elle lui fut inspirée par un santon mahométan. Lorsque ce pieux personnage arriva à Boulgar, le roi et sa femme étant dangereusement malades, il les assura de leur guérison s'ils voulaient se convertir. Ils en prirent l'engagement. Ayant recouvré la santé, ils accomplirent leur vœu, et entraînèrent, par leur exemple, une partie de leurs sujets. Cette conversion irrita le roi des Khazares à un tel point, qu'il s'avança avec de grandes forces contre la Boulgarie. Lorsque les deux armées furent en présence et sur le

gares, la nuit est si courte au cœur de l'été, qu'un homme n'a pas le temps de parcourir à pied l'espace de deux fersenks avant le retour de la clarté, et que les jours y sont si courts en hiver, qu'à peine un musulman peut faire quatre Namazs de suite. Mass'oudi s'exprime autrement (chap. 15) : « Il y a des « personnes, dit-il, qui estiment que jusqu'au retour de l'au- « rore on n'a pas le temps d'y faire cuire le pot au feu. »

(1) Ebn Haoucal, pag. 5.

(2) Mass'oudi, l. c.

point d'en venir aux mains, le santon mahométan dit aux guerriers bulgares : *Ayez courage, et chargez l'ennemi aux cris d'Allahu ekber, Allahu ekber!* [1] (Dieu seul est grand). Aussitôt les Boulgares, faisant retentir l'air de ces paroles sacrées, se précipitèrent sur l'ennemi, qu'ils mirent en déroute. Peu après, le roi des Khazares ayant proposé la paix à celui des Boulgares, lui fit dire : *J'ai vu dans votre armée des géants montés sur des chevaux gris qui tuaient mes guerriers.* Le santon répondit : *C'étaient les troupes de Dieu.* On assure que cet homme pieux se nommait *Béla* [2], et que la nation chez laquelle il se fixa, pénétrée de respect pour ses vertus, adopta son nom; c'est pourquoi elle s'appelle Boulgare [3].

Quoi qu'il en soit, le roi des Boulgares, nommé *Almass* fils de *Schelki Balttouar* [4], écrivit au khaliphe Mouctédir pour le prier de lui envoyer des personnes capables de lui enseigner la vraie doctrine et les pratiques de l'islamisme, et d'autres qui lui bâtissent des mosquées, ainsi

(1) C'est le cri de guerre des mahométans.

(2) بلا.

(3) *Hist. des Boulgares* par le cadhi El Boulgari, citée par Cazvini.

(4) الس بن شلکی بلطوار.

qu'une forteresse où il pût se mettre en sûreté lorsque son territoire serait envahi par ses ennemis. Le khaliphe lui ayant accordé ses demandes, fit partir, au mois de safer de l'année 309 (juin 921), un de ses officiers nommé Ahmed fils de Fozlan, pour lui porter la robe d'investiture. Cet ambassadeur se rendit à Boulgar par le Khorazm et le pays des Baschkires. Il reçut à son arrivée l'accueil le plus distingué. Le roi fut solennellement revêtu de la robe d'honneur, et dès-lors il fit insérer dans les prières publiques le nom du khaliphe avant le sien, ne prenant plus que le titre d'émir des Boulgares et de vassal du souverain des vrais croyants [1].

Quelque temps après, un fils de ce roi des Boulgares allant en pélerinage (à la Mecque), passa par Bagdad et remit au khaliphe Mouctédir des étendards avec une somme d'argent [2].

Le jour fixé pour ma réception, je fus introduit chez le roi, qui était, ainsi que la reine, assis sur un trône couvert d'une étoffe de drap

(1) *Ibn Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit*, par M. Frœhn, Saint-Pétersbourg 1823, in-4° Einleit. p. LV et suiv. (art. Boulgar dans Yacout, récit d'Ebn Fozlan.)

(2) Mass'oudi, chap. 15.

d'or; ses enfants étaient en face de lui, et à sa droite siégeaient les grands de son royaume. Ce prince m'ayant invité à dîner, je m'approchai de sa personne. Il y avait sur la table un plat de viande; le roi en coupa un morceau et le mangea, puis un second, puis un troisième; ensuite il en coupa un morceau qu'il me donna. Lorsque je l'eus mangé, on posa devant moi une petite table; car on ne sert aucun individu avant que le roi lui ait offert à manger; mais dès qu'il a reçu cet honneur, on pose devant lui une petite table, qu'il emporte chez lui après le repas.

J'observai que tous ceux qui entraient chez le roi, même ses enfants et ses sœurs, ôtaient leur bonnet et le mettaient sous leur aisselle [1]. On reste ainsi la tête nue tant qu'on est en présence du roi. Lorsque le prince sort, tous ceux qui se trouvent sur son chemin se lèvent, ôtent leur bonnet et le tiennent sous le bras; ils ne se couvrent que lorsqu'il est passé [2].

(1) Cet usage paraît singulier aux mahométans, qui n'ôtent jamais leur coiffure pour saluer.

(2) Cazvini, art. *Saclabes*. Comme Yacout, en plusieurs endroits de son dictionnaire géographique, appelle *roi des Saclabes* le prince vers lequel Ebn Fozlan fut envoyé en ambassade, Cazvini, trompé par cette dénomination, rapporte les traits ci-dessus dans son article des Saclabes. Toutefois, comme nous l'apprend M. Frœhn (*Uber die Russen*, Einleit. p. 45.), Yacout,

Les Boulgares parlent la même langue que les Khazares; celle des Bourtasses est différente. La langue des Russes diffère également de celles des Khazares et des Bourtasses [1].

Les Russes portent à Boulgar les productions de leur pays, surtout des pelleteries; de cette ville, les marchandises sont transportées, par le fleuve Itil, dans les pays qui bordent la mer Caspienne [2]. Les Boulgares et les Slaves font aussi un commerce actif par caravanes avec le Khorazm; mais les steppes intermédiaires étant habitées par des Turcs nomades qui assaillent les voyageurs, cette route est périlleuse [3]. Les Khorazmiens vont eux-mêmes fréquemment chez les

après avoir nommé les Saclabes, dans son art. *Atil*, ajoute : *ce sont les habitants de Boulgar*, et dans son art. *Boulgar*, il dit tantôt *roi des Saclabes*, tantôt *roi des Boulgares*. Ailleurs, il énonce que c'est dans le pays des Boulgares que fut envoyé Ebn Fozlan. Cette synonymie prouve que Yacout regardait les Boulgares comme étant de race slave; ce qui nous paraît hors de doute.

(1) Ebn Haoucal, p. 146.

(2) *Idem*, p. 5 et 143.

(3) Mass'oudi, l. c. — Ebn Haoucal, p. 144. Ce dernier auteur dit : « C'étaient les Russes qui fournissaient de pelleteries « les habitants de Boulgar, avant la destruction de cette ville « par les Russes, dans l'année 358 (969). »

Boulgares et les Sclabes; ils les visitent aussi à main armée; dans ces saintes expéditions, ils pillent ces peuples infidèles et leur enlèvent des captifs (1).

On trouve souvent dans la Boulgarie des os (fossiles) d'une grandeur prodigieuse. J'ai vu une dent qui avait deux palmes de large sur quatre de long, et un crâne qui ressemblait à une hutte (arabe). On y déterre des dents semblables aux défenses d'éléphants, blanches comme la neige et pesant jusqu'à deux cents *menns*. On ne sait pas à quel animal elles ont appartenu, mais on les transporte dans le Khorazm, où elles se vendent à grand prix. On en fait des peignes, des vases et d'autres objets, comme on façonne l'ivoire; toutefois cette substance est plus dure que l'ivoire; jamais elle ne se brise.

(1) Ebn Haoucal, p. 144. — « A présent, dit cet auteur, « p. 147, il ne reste plus ni *Boulgares de l'intérieur* (Ebn « Haoucal les nomme ainsi pour les distinguer des Boulgares du « Danube), ni Bourtasses, ni Khazares; car les Russes les ont « tous attaqués, et leur ont pris leur pays, dont ils sont restés « en possession. Ceux qui ont échappé de leurs mains se sont « dispersés dans les contrées voisines. L'amour de la patrie ne « leur a pas permis de s'en éloigner à une plus grande distance, et « ils vivent dans l'espoir que les Russes leur accorderont la paix « en se contentant de leur soumission. »

On dit qu'il y a dans le pays des Boulgares un oiseau qui ne se trouve nulle autre part. La partie supérieure de son bec, qui est très-long, décline à droite pendant six mois de l'année, et à gauche pendant les six autres; mais lorsqu'il mange, les deux parties s'appliquent exactement l'une sur l'autre. On prétend que sa chair guérit du calcul dans la vessie, et que son œuf, lorsqu'il le dépose dans la neige ou la glace, la fait fondre comme si elle était exposée au feu [1] (XXVIII).

Le roi des Boulgares m'a dit qu'au nord de son pays, à la distance de trois mois de chemin, il y a un peuple nommé *Vissou* [2], chez lequel la nuit, en été, ne dure pas même une heure [3]. Les habitants de Boulgar y vont porter leurs marchandises, et leur commerce avec les Vissous se fait de cette manière : les Boulgares déposent chacun séparément leurs marchandises, qui sont distinguées par leurs différentes marques, et se retirent; puis ils reviennent et trouvent à côté de chaque objet une production du pays des

(1) Abou Hamid el Andaloussy, cité par Cazvini, art. *Boulgar.*

(2) ويشو; ويسو, Vischou.

(3) Ebn Fozlan, ap. Yacout; passage publié par M. Frœhn dans son ouvrage *Uber die Russen*, etc.

Vissous. Si elle convient au marchand, il la prend en échange, sinon, il la laisse et reprend sa marchandise. Ce trafic a lieu sans que les deux parties se voient, comme cela se pratique aussi dans le pays des Soudans (nègres) [1].

Les Vissous sont voisins du pays de *Youra*[2], qui est borné par la mer Ténébreuse. Dans ce pays, le soleil reste, en été, quarante jours de suite sur l'horizon; mais, en hiver, la nuit dure également quarante fois vingt-quatre heures.

Les habitants du Youra n'ont ni troupeaux ni champs cultivés; ils se nourrissent de poissons et des produits de leurs vastes forêts. Le chemin qui y conduit (de Boulgar) traverse une contrée toujours couverte de neige. On dit que les Boulgares y vont porter des sabres fabriqués dans les pays mahométans. Ces sabres n'ont ni poignée, ni ornements; ce sont de simples lames telles qu'elles sortent de la forge et de la trempe. Si on les suspend à un fil et qu'on les frappe du doigt, on les entend résonner. Les habitants de Youra les achètent à grand prix; ils jettent de ces sabres dans la mer Ténébreuse, et Dieu fait sortir du sein des ondes un poisson grand comme une montagne, que l'on voit poursuivi par un

(1) Cazvini et Bacouyi, art. *Vissou.*

(2) يورا.

autre poisson plus grand encore qui veut le dévorer. Le premier dirige sa fuite vers la côte de Youra; l'eau lui manque et il échoue près du rivage. Alors ceux qui ont jeté le sabre à la mer l'entourent dans des barques et découpent sa chair. Quelquefois l'eau, montant par l'effet de la marée, permet au poisson de retourner à la mer après qu'on en a coupé une énorme quantité de chair. D'autres fois il reste échoué, et les habitants achèvent de le dépecer. On prétend que quand ils ne jettent pas de sabre à la mer, ils ne voient pas arriver de poisson, et qu'ils souffrent de la famine.

J'ai ouï dire qu'un de ces poissons ayant échoué sur la côte de Youra, les habitants passèrent une corde dans ses ouïes et le tirèrent sur le rivage. Alors on vit sortir de l'une de ses ouïes une jeune fille d'une beauté accomplie, qui avait le teint blanc et rose et les cheveux noirs. Les habitants de Youra la mirent à terre; mais elle se frappait le visage, s'arrachait les cheveux et poussait des cris lamentables. Dieu lui avait créé sur le devant du corps une peau qui la couvrait comme un tablier depuis la gorge jusqu'aux genoux. Cette fille resta quelque temps parmi les habitants de Youra.

On raconte, entre autres choses étranges, que dès qu'un habitant de Vissou ou de Youra met

le pied dans le pays des Boulgares, la température, même au cœur de l'été, s'y refroidit au point que les fruits de la terre sont détruits par la gelée. C'est un fait avéré chez les Boulgares; aussi ne laissent-ils entrer dans leur pays aucun individu de ces deux nations [1] (XXIX).

A l'ouest des Boulgares sont les *Ertsayens*, dont le roi réside à *Ertsa* [2]. Je n'ai vu aucun étranger qui ait été chez eux, parce qu'ils tuent tous ceux qu'ils trouvent sur leur territoire. Les Ertsayens descendent le fleuve (Itil) avec leurs marchandises; mais ils ne disent rien de ce qui concerne leur commerce et leur pays, et ne permettent à personne de les y accompagner. C'est d'*Ertsa* qu'on reçoit (dans le midi) la zibeline, le renard noir et le plomb [3] (XXX).

(1) Cazvini, art. *Boulgar.*

(2) ارتا.

(3) Ebn Haoucal, p. 146.

CHAPITRE V.

Russes et Slaves. — Noms de leurs diverses nations. — Pays des Russes. — Leur commerce. — Mœurs de leurs négociants observées sur les bords du Volga. — Cérémonies de leurs funérailles. — Leur roi. — Temples des Slaves. — Expédition russe dans la mer Caspienne, et ravages sur ses côtes. — Seconde expédition dans la même mer; prise de Berdaà et combats des Russes avec les musulmans. — Pays et mer de *Varangue*.

Je profitai de mon séjour dans les villes de Boulgar et de Khazeran pour prendre quelques informations sur les Russes et les Sclabes (Slaves), peuples qui y sont assez connus, parce que leurs commerçants fréquentent en grand nombre les bords de l'Itil. Leur pays, situé à l'occident de celui des Boulgares, s'étend, l'espace de deux mois de chemin, du midi au nord et de l'est à l'ouest [1]. Les Russes et les Sclabes sont divisés en beaucoup de nations qui ont chacune leur roi, et qui se font souvent la guerre. Tous les Sclabes, au rapport des personnes les mieux instruites de leur origine, descendent de Ma-

(1) Ebn Haoucal, p. 6.

ri [1], fils de Japhet, et c'est à lui qu'ils font eux-mêmes remonter leurs généalogies [2].

Leur pays est si vaste, qu'à l'orient il fournit des esclaves aux Khorassaniens, et à l'occident aux Andalous. Ces derniers, qui les reçoivent de la Galice, de la France, de la Lombardie et de la Calabre, les réduisent à l'état d'eunuques, et les exportent en Égypte et en Afrique. Tous les eunuques sclabes qu'il y a dans le monde viennent d'Andalousie [3]. Les Sclabes sont, les uns chrétiens, de la secte de Jacob, les autres païens, sans livre sacré ni religion révélée. Le plus nombreux de ces peuples est celui qui s'appelle *Louza'ané* [4]. Il va trafiquer jusqu'en Andalousie, à Constantinople et chez les Khazares; mais la principale nation sclabe se nomme *Vélinana* [5]; on peut la considérer comme la souche des Sclabes. Jadis elle les dominait tous, et

(1) ماري. C'est probablement Madaï, troisième fils de Japhet, selon la *Genèse*, chap. 10, 2.

(2) Mass'oudi, chap. 32.

(3) Ebn Haoucal, p. 39. Les Arabes comprenaient, sous le nom d'*Andalousie*, la partie de l'Espagne qui était soumise aux mahométans.

(4) لوذعانة; لوذاعية, Louza'iyet: مودعانة, Moud'anet.

(5) ولينانا.

son roi, nommé *Madjek* (1), recevait l'hommage des autres princes sclabes; mais la désunion survint et affaiblit la puissance de ces peuples, en leur donnant à chacun un souverain particulier.

Les autres nations sclabes sont les *Istabouanas* (2), dont le roi actuel s'appelle *Saclandje* (3); *les Doulabés* (4), dont le roi s'appelle *Vantch-Slava* (5) (Wenceslaw); les *Namtchines* (6), dont le roi s'appelle *Grana* (7), et qui sont les plus braves, les meilleurs cavaliers de tous les Sclabes; les *Turcs* (8), qui en sont les plus beaux, les plus nombreux, les plus formidables; les *Ménabines* (9), dont le roi s'appelle *Zentobir (?)* (10); les *Moravas* (11), les *Sassines* (12), les *Kharvatines* (13),

(1) ماجك.
(2) إصطُبُوانَهَ; اصطبرانه, Istabrana.
(3) صقلانج; صقلايج, Saclaïdj.
(4) دولابه.
(5) وانج صلاوه.
(6) نامجـــين; نابجين, Nabtchines; بامجين.
(7) غرانه.
(8) ترك.
(9) منابن; منالى, Menali.
(10) زنتبير.
(11) مراوه.
(12) صاصين.
(13) حروانين; جزوانيق, Djézouanik.

les *Khaschanines* (1), les *Barandjabines* (2) et les *Serbines* (3). Ce dernier peuple est très-redoutable; cependant il relève d'un empire voisin. Chez les Serbines, lorsque le roi meurt, plusieurs de ses sujets se brûlent avec son corps, et l'on fait aussi périr ses chevaux dans les flammes, comme cela se pratique dans l'Inde.

De tous les rois sclabes le plus puissant est le roi *Dir* (4); il a de grandes villes, un pays bien cultivé, beaucoup de troupes. Les marchands mahométans fréquentent sa capitale. Un autre roi sclabe appelé *Avandje* (5) a beaucoup de villes; il fait la guerre aux Romains, aux Francs, aux Nogbardes (6) (Lombards), et à d'autres peuples qui sont tantôt vaincus, tantôt vainqueurs (7).

(1) خشانيل.

(2) برانجابين, probablement pour *Turandjanin* (Thuringiens).

(3) سربين.

(4) ملك الدير.

(5) ملك الاوانج.

(6) نوكبرد.

(7) Mass'oudi, ch. 32, intit., ذكر الصقالبة و مساكنهم و اخبار ملوكهم و تفرّق اجناسهم. Cet auteur, après avoir dit que la désunion affaiblit la puissance des Slaves, ajoute : « C'est « un sujet trop long pour être ici entamé; je l'ai traité avec « étendue dans mes ouvrages, اخبار الزمان et الاوسط.

C'est le pays des Russes et celui, encore plus au nord, des Yadjoudjes et Madjoudjes, qui fournissent le plus de pelleteries et les plus belles. De cette dernière contrée il en vient beaucoup en Russie. On ne trouve que dans les fleuves septentrionaux de la Russie, de la Boulgarie et de Couyaba (Kiew), ces castors dont les peaux sont exportées jusqu'en Andaloüsie, et même dans toutes les parties du monde.

Les Russes trafiquent avec les grands Boulgares, dont le pays est situé au nord de l'empire romain, à soixante journées de Constantinople. C'est une nation nombreuse et puissante, car elle imposa jadis un tribut aux Romains (1). Le roi des Boulgares, à la tête de cinquante mille hommes, fit une invasion dans l'empire romain, et poussa ses ravages jusqu'aux pays de Bordjan (2), de France, de Galice et d'Andalousie. De nos jours encore les Boulgares sont, par leurs incursions, très-incommodes à tous leurs voisins, qui n'ont d'autre moyen de s'en garantir que de s'enfermer dans leurs forteresses, et les habitants mêmes de Constantinople se croient à peine en sûreté contre eux derrière leurs murailles (3).

(1) Ebn Haoucal, p. 147.

(2) برجان.

(3) Mass'oudi, chap. 15. — Cet auteur, confondant les Boul-

D'un côté, les Russes vont trafiquer avec les Romains; de l'autre, ils transportent sur le fleuve Itil leurs pelleteries à Boulgar, d'où elles passent en Perse. Leurs vaisseaux descendent même ce fleuve jusqu'à *Khazeran*(1). C'est là que j'eus occasion de voir des Russes. Je n'ai jamais vu d'hommes plus robustes, ni d'aussi haute stature; ils sont grands comme des palmiers(2). Ils ont les cheveux blonds(3), et le teint vermeil. Ils ne portent ni vestes ni tuniques; mais les hommes se couvrent d'un manteau, avec lequel ils s'enveloppent d'un côté, laissant passer une de leurs mains(4). Les uns se rasent la barbe; les autres se la laissent croître, et la tressent comme nous tressons la crinière de nos chevaux(5). On voit sur la peau de chaque individu, depuis le cou jusqu'aux bouts des pieds, des arbres et toutes

gares du Danube avec ceux du Volga, croit que ce sont ces derniers qui font ces expéditions lointaines.

(1) Ebn Haoucal, p. 144 et 147.

(2) Ebn Fozlan, ap. Frœhn, *Uber die Russen älterer Zeit.*

(3) Cazvini, art. Saclabes.

(4) Ebn Fozlan, *ibid.* — Ebn Haoucal dit (p. 146): « Les « Russes portent des habits courts, au lieu que les Khazares et « les Boulgares les portent longs. »

(5) Ebn Haoucal, p. 146.

sortes de figures peintes [1]. Ils vont tous armés d'une hache, d'un couteau et d'un sabre, que jamais ils ne quittent. Leurs sabres sont damasquinés et de fabrique franque. Les femmes portent sur la poitrine une boîte, qui est de fer, cuivre, argent ou or, selon la fortune du mari, et d'un anneau contenu dans cette boîte pend un couteau. Elles mettent un ou plusieurs colliers d'or ou d'argent; car dès qu'un Russe possède dix mille drachmes, il donne un collier à sa femme; lorsqu'il en a vingt mille, il lui donne deux colliers, et si sa fortune augmente, il continue de donner à sa femme un collier chaque fois qu'il a acquis dix mille drachmes. Aussi voit-on de ces femmes parées d'un grand nombre de colliers. Ceux qu'elles estiment le plus sont de grains verts, et ressemblent aux chapelets dont on orne les vaisseaux. Ces grains se paient une drachme la pièce [2].

(1) « Les *Agathirses*, dit Pomponius Méla, se peignent le visage et les membres, plus ou moins, selon qu'ils sont plus ou « moins nobles; mais tous se peignent les mêmes figures et de « manière à ce qu'elles ne puissent pas être effacées. » (*De situ Orbis*, lib. 2, cap. 1.) C'était un peuple scythe.

(2) « Les femmes slaves, dit M. Karamsin, portaient de « longues robes et des ornements de grains de verre (bisser) ou « de métal, pris à la guerre ou acquis par des échanges avec les « marchands étrangers. » (*Ist. goss. ross.* t. 1, p. 66.)

Les Russes, en arrivant de leurs pays, amarrent leurs vaisseaux, et construisent sur la rive de l'Itil de grandes baraques de bois, dont chacune sert d'habitation à dix ou vingt hommes. Chaque marchand y a son siége particulier, où il est assis, entouré de filles esclaves qu'il a amenées pour les vendre. Les Russes n'ont pas honte de jouir de ces femmes aux yeux de leurs compagnons, et plus d'une fois il est arrivé qu'un marchand du pays, entrant dans une de ces baraques pour acheter une fille esclave, l'a trouvée couchée sous son patron, qui n'avait garde de se déranger.

Les Russes sont les hommes du monde les plus malpropres. Ils ne se lavent ni après avoir satisfait à certains besoins, ni après leurs pollutions, et s'ils se nettoyent chaque jour la tête et le visage, c'est avec une eau des plus sales. Le matin, une esclave apporte un grand vase d'eau qu'elle présente à son maître; il s'y lave le visage, les mains et les cheveux; il y peigne sa chevelure; il s'y mouche; il y crache; enfin il jette toutes ses ordures dans cette eau. Quand il a fini, l'esclave présente le bassin à son voisin, qui fait de même; puis elle continue la tournée, et présente successivement le bassin à tous ceux qui habitent la baraque; chacun s'y mouche, y crache, s'y lave la figure et la barbe.

Lorsqu'ils sont arrivés avec leurs bateaux au lieu de leur destination, ils débarquent, emportant du pain, de la viande, de l'ail, du lait et de la liqueur, et vont se présenter devant une grande statue de bois, à visage humain, qui est entourée de statues plus petites, derrière lesquelles on voit de longues pièces de bois fixées en terre. Le Russe s'approche de la grande figure, et lui adresse, en l'adorant, ces paroles : *O Seigneur ! je viens de loin, et j'ai tant de filles esclaves, tant de peaux de zibeline, tant d'autres marchandises* (il les nomme toutes). *Voici les présents que je t'ai apportés* (il les pose devant la statue); *fais-moi la grace de m'envoyer un chaland bien pourvu d'espèces, qui m'achète tout ce que j'ai à vendre, et qui ne me refuse pas ce que je lui en demande.* Après cette prière il se retire. Si, au bout de quelque temps, il n'a pas trouvé d'acheteurs, il revient une seconde et même une troisième fois avec de nouvelles offrandes, et à la fin il implore l'intercession des petites statues, qu'il appelle les *femmes et les filles de son dieu;* il va sans cesse d'une idole à l'autre, les adorant, leur adressant ses prières, et demandant leurs bons offices; mais lorsqu'il a vendu ses marchandises, il dit : *Dieu a exaucé mes vœux, je dois lui en témoigner ma reconnaissance,* et il immole un certain

nombre de bœufs et de moutons. Une partie de la chair des victimes est réservée pour les pauvres; on place ce qui reste devant la grande idole et devant les petites; pendant la nuit les chiens viennent manger ces viandes; alors celui qui les a offertes dit : *Mon Dieu est content de moi; il a consommé mon offrande.* Les têtes des victimes sont suspendues à la grande pièce de bois fixée en terre.

Lorsqu'un Russe tombe malade, on lui dresse une tente à l'écart, et l'on pose auprès de lui un peu de pain et d'eau; on ne va plus le voir pendant sa maladie, surtout s'il est pauvre ou esclave. Les corps des indigents sont brûlés dans des barques construites pour cet usage; ceux des esclaves sont livrés aux chiens et aux oiseaux de proie [1].

Les Russes ont coutume de brûler leurs morts, avec les chevaux, les armes et les effets précieux qui leur ont appartenu. Si le défunt était marié, on brûle avec lui ses femmes toutes vives [2]. Les femmes veulent elles-mêmes suivre

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) « Les Prussiens idolâtres, dit Pierre de Duysbourg, au-
« teur du quatorzième siècle, dans son *Cronicon Prussiæ*,
« croyaient que tout homme, noble ou non, riche ou pauvre,
« puissant ou faible, renaîtrait dans l'autre monde ce qu'il était
« dans celui-ci. C'est pourquoi ils brûlaient, avec le corps d'un

leurs maris sur le bûcher, afin de les accompagner en paradis. Ce même usage existe à Gana, à Cougha[1] et dans quelques parties de l'Inde, comme à Canoudje[2], excepté que chez les Indiens les femmes ne sont brûlées que si elles le veulent elles-mêmes. Lorsqu'une femme russe expire, on ne brûle pas son mari. Si le défunt était célibataire, on le marie après sa mort, et lorsque des hommes riches ont cessé de vivre, leurs esclaves femelles se brûlent volontairement avec eux[3].

« seigneur, ses armes, ses chevaux, ses esclaves des deux sexes, « ses habits, ses chiens de chasse, ses oiseaux de proie et tout « ce qui servait à la guerre. Les gens du commun étaient brûlés « avec ce qui appartenait à leur profession; car on croyait que « les morts, en ressuscitant, retrouveraient tout ce qui avait été « brûlé avec eux, et s'en serviraient comme dans l'autre « monde. »

Ceci explique pourquoi, selon Ebn Fozlan, sur le bord du Volga, les Russes du commun étaient brûlés dans des bateaux; c'étaient des marins.

(1) La ville de *Gana* était, à cette époque, la capitale d'un royaume de même nom, dans la Nigritie occidentale. La ville de Cougha est dans le même pays.

(2) *Canoudje*, située au confluent du Gange et du Calini, était alors la résidence du plus puissant souverain de l'Inde, et la plus grande ville de ce pays.

(3) Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, p. 146. — « Les an- « nalistes du moyen âge, dit M. Karamsin (*Ist. g. r.* tom. 1,

Comme j'avais entendu dire qu'à la mort de leurs chefs les Russes faisaient encore pis que de les brûler, je fus curieux de voir leurs cérémonies funéraires. J'appris bientôt qu'ils devaient rendre les derniers devoirs à un riche marchand qui venait de mourir. Le corps du défunt fut d'abord déposé dans une fosse, où on le laissa pendant dix jours; on employa ce temps à lui faire des vêtements neufs. Sa succession fut divisée en trois parts : l'une resta à sa famille, la seconde servit aux frais des habits, et la troisième à l'achat des boissons qui devaient être consommées le jour où l'on brûlerait son corps; car les Russes sont très-adonnés aux boissons fortes; ils en prennent nuit et jour, et il en est qui meurent le verre à la main. Ensuite la famille du défunt demanda à ses esclaves des deux sexes : *Qui de vous veut mourir avec lui?* Celui qui a répondu *moi*, ne peut plus se rétracter. Ce sont d'ordinaire les filles esclaves qui se dévouent ainsi à la mort. On demanda donc aux filles esclaves du défunt qui d'elles voulait le suivre. Il y en eut une qui répondit *moi*. Elle fut confiée à la garde de deux

« p. 61), attestent que les femmes slaves ne voulaient par sur-
« vivre à leurs maris, et qu'elles se jetaient sur le bûcher qui
« consumait leur corps. »

femmes qui furent chargées de la suivre partout et de la servir, et qui lui lavaient même les pieds. Cette fille passait les jours gaiement à chanter et à boire, tandis qu'on apprêtait les habits destinés au mort et qu'on faisait les autres préparatifs de ses obsèques. Le jour fixé pour les funérailles, c'était un vendredi, je me rendis sur le bord du fleuve, à l'endroit où se trouvait le vaisseau du défunt; je vis qu'on avait tiré à terre ce navire, et qu'on était occupé à l'élever sur quatre poteaux, autour desquels on avait placé de grandes statues de bois. On porta sur ce vaisseau une estrade de bois, un matelas et des carreaux couverts d'une étoffe romaine de drap d'or. Ensuite parut une vieille femme, appelée *l'ange de la mort*, qui arrangea ce canapé; c'est elle qui est chargée de faire coudre les habits funéraires et de veiller aux autres préparatifs; c'est elle aussi qui tue les filles esclaves qui se sont dévouées à la mort; elle avait l'air d'une furie.

Lorsque tout fut prêt, on alla prendre le défunt dans son sépulcre, d'où l'on retira un vase de boisson spiritueuse, des fruits et un luth, qu'on y avait placés auprès de lui. Il était vêtu de la robe qu'il portait au moment de sa mort. Je remarquai que sa peau était déja livide, par l'effet du froid de ce pays; mais d'ailleurs

il n'était pas du tout changé. On lui mit des caleçons, des pantalons, des bottes, une veste et une robe de drap d'or; on lui couvrit la tête d'un bonnet de brocard, fourré de zibeline, et on le transporta dans un pavillon qui avait été dressé sur le vaisseau. Il fut assis sur le sopha, et entouré de carreaux. On posa devant lui de la boisson, des fruits et des herbes odoriférantes, du pain, de la viande et de l'ail; autour de lui furent rangées toutes ses armes. On amena un chien; on le coupa en deux, et on en jeta les parties dans le vaisseau. On fit courir deux chevaux jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sueur[1]; puis on les mit en pièces, à coups de sabre, et on en jeta les morceaux dans le navire; deux bœufs furent ensuite coupés de même, et leurs chairs lancées dans le vaisseau; enfin on tua un coq et une poule, que l'on y jeta également.

Cependant la fille esclave allait et venait; je la vis entrer dans une tente, où un homme lui adressa ces paroles: *Dis à ton maître: J'ai fait*

(1) « Les Lithuaniens et les autres païens de ces contrées, dit « Pierre de Duysburg, brûlent les victimes suivant leurs rites, « dans les bois sacrés; mais avant de brûler les chevaux, ils les « fatiguent au point que ces animaux peuvent à peine se tenir « sur leurs pieds. »

cela pour l'amour de toi. Vers le soir, elle fut conduite près d'une espèce de piédestal nouvellement construit; elle y monta en posant ses pieds sur les mains de plusieurs hommes, et dit quelques mots; puis on l'aida à descendre; on l'y fit monter pour la seconde fois; elle prononça encore quelques paroles et redescendit; elle remonta une troisième fois, et, après qu'elle eut dit quelque chose, on la fit encore descendre; puis on lui présenta une poule dont elle coupa la tête, qu'elle jeta; les hommes en jetèrent le corps dans le vaisseau. Je demandai à mon interprète l'explication de tout ce qui venait de se passer. Il me dit: « La première fois qu'elle monte sur le piédestal, elle prononce ces paroles : *Je vois mon père et ma mère;* la seconde : *Je vois tous mes parents défunts qui sont assis;* et la troisième : *Je vois mon maître assis dans le paradis, qui est si beau et si orné de verdure, et auprès de lui, je vois des hommes et des esclaves; il m'appelle, je veux aller le rejoindre.* Alors ils la conduisirent au vaisseau; elle détacha ses deux bracelets, et les donna à la femme appelée *l'ange de la mort;* elle défit les deux anneaux qu'elle portait aux jambes, et les donna aux deux filles esclaves qui la servaient; c'étaient les filles de l'ange de la mort. Ensuite on la fit monter sur le vaisseau; elle y

fut suivie par des hommes armés de boucliers et de bâtons, qui lui présentèrent un vase de boisson spiritueuse; elle se mit à chanter et le but. L'interprète me dit qu'elle faisait ses adieux à ceux qui lui étaient chers. On lui donna une seconde coupe; elle la prit et entonna une longue chanson; mais la vieille femme la pressa de boire et d'entrer dans le pavillon où était son maître. Comme elle hésitait, la vieille la prit par la tête et l'entraîna dans le pavillon. Aussitôt les hommes se mirent à frapper de leurs bâtons sur les boucliers, pour couvrir les cris de la victime, de peur que les autres filles esclaves n'en fussent effrayées; ce qui les empêcherait de demander un jour à mourir avec leurs maîtres. Au même instant six hommes entrèrent dans le pavillon, entourèrent la victime et la couchèrent auprès du défunt. Deux d'entre eux la saisirent par les pieds; deux par les mains; la vieille lui passa une corde au cou et en donna les bouts aux deux autres hommes, qui l'étranglèrent; en même temps la vieille, tirant un grand couteau, l'enfonça entre les côtes de la malheureuse.

Alors le plus proche parent du défunt se présenta tout nu, alluma un morceau de bois, et marchant à reculons vers le vaisseau, tenant dans l'une de ses mains le bois enflammé, et

l'autre main posée sur son derrière, il mit le feu au bûcher sous le navire; puis les autres Russes s'avancèrent, tenant chacun un bâton enflammé qu'ils jetèrent dans le bûcher; le feu prit et le vaisseau fut bientôt consumé avec le pavillon, le mort et la fille esclave. Un vent terrible, qui s'était élevé, attisa le feu et accrut la flamme.

Entendant un Russe parler à mon interprète, je demandai ce qu'il disait. *Il dit*, tellé fut sa réponse : *Vous autres Arabes, vous êtes des insensés; car les personnes que vous chérissez, que vous honorez le plus, vous les mettez en terre, où elles deviennent la proie des vers; au lieu que chez nous, elles sont brûlées dans un instant, et vont droit en paradis.* Il ajouta avec de grands éclats de rire : *C'est par faveur pour le défunt que Dieu a suscité ce grand vent; il a voulu le voir arriver plus tôt;* et, en effet, il ne s'était point écoulé une heure que le vaisseau était réduit en cendres. On éleva sur ces cendres un tertre circulaire, au centre duquel fut placée une grande pièce de bois de bouleau, où l'on traça le nom du mort et celui du roi des Russes; après quoi les compatriotes du défunt se retirèrent.

On dit que ce roi des Russes entretient dans son palais quatre cents hommes d'élite, qui lui sont dévoués au point de se faire tuer pour lui

84764

et de mourir avec lui (1). Chacun d'eux est servi par une fille esclave, qui lui lave la tête, lui apprête ses mets et sa boisson ; chacun d'eux a une autre fille esclave pour concubine. Ces quatre cents compagnons du roi s'asseyent au pied du trône, qui est grand et orné de pierreries. Auprès du roi sont assises quarante filles esclaves destinées à sa couche. Quelquefois il use de ses droits sur l'une d'elles en présence de ses compagnons. Ce prince ne quitte pas même son trône pour satisfaire certain besoin ; il se sert alors d'un bassin. Il monte à cheval de son trône sans mettre les pieds à terre, et descend de cheval également sur son trône. Il a un lieutenant qui commande ses troupes en temps de paix comme à la guerre, et qui le supplée dans les affaires du gouvernement.

(1) « Chez les Huns Ephthalites, l'homme riche s'associait « une vingtaine d'amis, et même plus, dont il faisait ses com- « mensaux, et avec lesquels il partageait tout, en sorte qu'ils « étaient communs en biens avec lui ; mais à sa mort, il était d'u- « sage que tous ses compagnons fussent enterrés vifs dans sa « tombe. » (Procopii Cæsariensis *de Bello Persico*, lib. 1, cap. 3.) Ces Huns Ephthalites, appelés *Haittaliens* par les Perses, étaient une nation turque qui habitait, au cinquième et au sixième siècle, sur la frontière de la Perse, au midi de l'Oxus. (Voy. le *schahnamé*). Ils avaient occupé la Transoxane, qui fut appelée de leur nom *Haittal*.

Ce roi, lorsqu'il a jugé un différend entre deux de ses sujets, et qu'ils n'en sont pas contents, leur dit : *Décidez vous-mêmes votre querelle par le sabre.* Celui dont le sabre est le plus tranchant gagne son procès. On dit aussi qu'un Russe présente un sabre à son fils nouveau-né et lui dit : *Tu ne posséderas que ce que tu auras acquis par ton sabre.* Chez eux le voleur ou le brigand est pendu à un arbre, où son corps reste exposé jusqu'à son entière dissolution [1] (XXXI).

La langue des Russes diffère de celle des Khazares et des Bourtasses [2].

Il y a dans le pays des Sclabes des temples magnifiques, l'un desquels est situé sur une montagne qui, au dire des philosophes, est l'une des merveilles du monde. Ce temple est renommé pour son architecture, l'arrangement des pierres de diverses espèces et couleurs qui entrent dans sa construction, les ouvertures pratiquées à son sommet pour y observer le lever du soleil, les pierres précieuses qui y sont déposées, les signes indicatifs des choses futures qu'on y voit tracés, les sons qui se font entendre du faîte de cet édifice, et l'effet qu'ils produisent.

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) Ebn Haoucal, p. 146.

Un autre de ces temples a été bâti par un de leurs rois sur une montagne noire, qui est entourée d'eaux merveilleuses de diverses couleurs et saveurs, dont l'usage est permis à tout le monde. Il y a, dans ce temple, une grande idole représentant un vieillard qui touche avec un bâton des ossements humains. On voit sous son pied droit toutes sortes de fourmis, sous son pied gauche, des corbeaux et d'autres oiseaux du même genre. Les yeux y sont aussi frappés de singulières figures d'*Ethiopiens* et de *Zindjes* (1).

Un autre temple sclabe, sur une montagne baignée par un bras de mer, est construit en corail rouge et en émeraudes vertes. Au centre de cet édifice s'élève une grande coupole, sous laquelle on voit une idole dont les membres sont formés de quatre espèces de pierres précieuses : de chrysolite vert, de rubis rouge, de cornaline jaune et de cristal de roche blanc; mais sa tête est d'or. Vis-à-vis de cette idole est la statue d'une fille qui lui présente des offrandes et lui donne de l'encens. On attribue la fondation de ce temple à un philosophe (Hékim) qui vivait anciennement parmi les Sclabes, et qui, par ses artifices et ses adroites impostures,

(1) Habitants du Zanguebar, en Afrique.

avait su capter les cœurs et gouverner les esprits de tous ces peuples, malgré leur rudesse et la différence de leurs caractères (1).

Il y a en Russie une grande mine d'argent, comparable à celle de Pendjhir, dans le Khorassan (2).

Les Russes habitent une partie des côtes de la mer Pontous, qui est la mer des Russes (3) et des Boulgares. Les Russes seuls la fréquentent. Ils firent, il n'y a pas long-temps, une expédition dans la mer Caspienne; je ne puis pas me rappeler en quelle année; mais ce fut au commencement de ce siècle (4). Ils descendirent dans le Pont avec cinq cents vaisseaux montés chacun par cent hommes, et se présentèrent au détroit qui sépare cette mer de la Méotide, passage toujours gardé par une forte garnison de troupes

(1) Mass'oudi, ch. 62, intit. : ذكر البيوت المعاظم عند الصقالبة, ou *Des temples chez les Saclabes.* Mass'oudi ajoute qu'il a parlé de ce docte personnage (Hékim) dans ses ouvrages précédents.

(2) Mass'oudi, ch. 15. — La ville et la mine d'argent de Pendjhir sont dans les monts Hindoukesch et le district de Bamian. Ebn Haoucal, p. 170. — *Djihan-Nouma* impr. p. 238 et 254.

(3) « La mer du *Pont*, dit Nestor, qu'on appelle aussi la mer « des Russes », trad. de Scherer, p. 42.

(4) L'année 300 de l'hégire tombe le 18 août 912.

khazares (1); de là ils députèrent vers le roi des Khazares pour lui demander la permission de traverser son territoire, d'entrer dans le Volga et descendre ce fleuve jusqu'à la mer Caspienne, s'engageant à lui donner la moitié du butin qu'ils feraient sur les côtes de cette mer.

Leur proposition ayant été agréée, ils entrèrent dans le golfe Méotide, parvinrent à l'embouchure d'un fleuve (le Don), qu'ils remontèrent jusqu'au Volga (2), descendirent le Volga, passèrent par la ville d'Itil, et entrèrent dans la mer Caspienne. Se répandant alors dans cette mer, ils se mirent à infester les côtes du Guilan, du Deïlem, du Tabéristan, du Djourdjan, du pays de Naphtè (Bacou) et de l'Azerbaïdjan, où ils tuèrent beaucoup de monde, hommes, femmes et enfants, firent un butin considérable, ravagèrent, brûlèrent et ruinèrent tout ce qui se trouvait devant eux. Les peuples de ces côtes, qui n'étaient pas préparés à une semblable agression, n'ayant jamais vu d'ennemis étrangers dans cette mer, uniquement fréquentée jusqu'alors par des navires marchands ou pêcheurs,

(1) Il y avait à l'entrée du Bosphore cimmérien, sur la rive orientale, une forteresse nommée Tamatarkha (actuellement Tamañ) qui appartenait aux Khazares.

(2) Mass'oudi croyait que le Don est un bras du Volga.

ne surent pas se défendre contre ces barbares. Cependant les habitants de Barda'a, de l'Arran, de Baïlécan et de l'Azerbaïdjan, se réunirent sous les drapeaux de l'officier qui les gouvernait au nom d'*Ebn Abou-el-Sadj*, et s'avancèrent vers la côte de Naphte, ou de Bacou, dans le Schirvan, dont le roi, nommé Ali fils de Haïtam, était le prédécesseur du souverain actuel, Mohammed, fils de Yézid. Les Russes, après avoir pillé plusieurs contrées maritimes, étaient venus relâcher près de quelques îles à une petite distance de cette côte. Les Musulmans montèrent sur des barques et des vaisseaux marchands et allèrent les y attaquer; mais ils essuyèrent une défaite qui leur coûta plusieurs milliers d'hommes, tués ou noyés.

Les Russes continuèrent, pendant quelques mois, à inquiéter toutes les côtes de la mer Caspienne. Lorsqu'ils furent rassasiés de butin, et qu'ils eurent beaucoup de captives, ils se retirèrent à l'embouchure du Volga, d'où ils envoyèrent, selon leurs conventions, une partie de leur proie au souverain des Khazares. Il faut savoir que ce prince ne possède pas de vaisseaux, et que ses sujets ne sont pas marins; ce qui est heureux pour les mahométans, auxquels il pourrait, en cas contraire, faire beaucoup de mal. Les *Larssiyés* et les autres Musulmans d'Itil dirent

au roi : *Ces gens ont ravagé les pays mahométans ; ils ont tué nos frères, traîné en esclavage leurs femmes et leurs enfants ; nous voulons les venger.* Le roi, ne pouvant pas s'opposer à leur dessein, fit du moins avertir les Russes de leurs intentions hostiles. Les Larssiyés, au nombre d'environ quinze mille hommes, parmi lesquels il y avait des chrétiens, habitants d'Itil, sortirent de cette capitale, et, côtoyant le fleuve vers son embouchure, allèrent attaquer les Russes. Ceux-ci débarquèrent pour les recevoir. Le combat s'engagea et dura trois jours ; enfin Dieu donna la victoire aux Musulmans ; un grand nombre de leurs ennemis fut tué ou noyé ; il ne s'en sauva qu'environ cinq mille, qui remontèrent le fleuve sur leurs vaisseaux jusqu'au pays des Bourtasses, où ils débarquèrent pour continuer leur retraite ; mais les uns furent tués par les Bourtasses ; d'autres, qui entrèrent dans le pays des Boulgares musulmans, y éprouvèrent le même sort. On évalue à trente mille le nombre de ceux qui périrent sur la rive du Volga [1] (XXXII).

Nous nous crûmes désormais quittes des Russes ; mais ils firent, il y a quatre ans, une nouvelle expédition contre les pays mahométans. On les revit, en 332, dans la mer Khazare ; ils remon-

(1) Mass'oudi, ch. 15.

tèrent avec leurs vaisseaux le fleuve Kour, et parurent tout-à-coup devant la ville de Barda'a, capitale de l'Arran, à environ trois fersenks au midi de ce fleuve. Barda'a est une grande cité; elle s'étend l'espace d'un fersenk du nord au midi, et un peu moins de l'est à l'ouest. Située dans un territoire très-fertile, elle est environnée, à plus d'une journée de distance, de jardins, de vergers et de maisons de plaisance; aussi abonde-t-elle en fruits de toutes espèces, qui sont la plupart d'une qualité supérieure, comme les châtaignes, les noisettes, les figues, dont elle fait un commerce considérable, ainsi que d'autres fruits de la terre. Elle produit d'ailleurs une grande quantité de soie, ce qui provient de ce que les mûriers y sont une propriété communale, et la soie s'exporte dans le Farss et le Khouzistan. Maintenant cette ville n'est plus aussi florissante; mais on y voit encore beaucoup de marchés, d'hôtelleries et de bains publics, malgré tout ce qu'elle a souffert de la tyrannie de ses gouverneurs et par les entreprises d'insensés, depuis le temps où elle tomba au pouvoir des Russes (1).

La richesse de Barda'a pouvait donc tenter la cupidité de ces infidèles. L'officier qui comman-

(1) Ebn Haoucal, p. 110.

dait dans la ville, pour le gouverneur de l'Azerbaïdjan, sortit à leur rencontre avec une troupe de soldats deïlemites et de volontaires, forte de plus de cinq mille hommes. Il ne fallut aux Russes qu'un instant pour mettre ce corps en déroute. Les Deïlemites furent tous passés au fil de l'épée, et les fuyards poursuivis jusqu'à la ville, d'où se sauva précipitamment quiconque put se procurer une monture. Les Russes y entrèrent et publièrent tout de suite qu'ils accordaient la vie aux habitants. Ils tinrent parole; on doit même leur rendre la justice de dire qu'ils s'y conduisirent avec modération.

Cependant il arriva de toutes parts des troupes mahométanes; mais, attaquées par les Russes, elles lâchèrent pied. Tandis qu'on se battait, la populace de Barda'a sortit de la ville, et assaillit les Russes à coups de pierres, en les injuriant à grands cris. Ceux-ci avertirent la multitude de cesser les hostilités : elle n'en tint pas compte; il n'y eut que les plus sensés qui se retirèrent; les gens du peuple, et surtout les bergers, ne purent pas se contenir. A la fin, les Russes, perdant patience, firent proclamer l'ordre que tout le monde sortît de la ville dans l'espace de trois jours. Ceux qui avaient des montures partirent; mais beaucoup d'habitants restèrent dans la ville après le terme fixé. Les Russes en tuèrent

un grand nombre, et firent prisonniers dix-neuf mille individus, qui avaient échappé au massacre. Ils réunirent ensuite dans une mosquée beaucoup de personnes dont ils espéraient tirer une bonne rançon, et leur dirent que ceux qui ne se racheteraient pas seraient tués. Un particulier, qui était chrétien, s'employa en faveur de ces infortunés, et traita de leur délivrance avec les Russes, au prix de vingt drachmes par tête; mais les détenus, hormis quelques-uns plus sensés, refusèrent de payer cette rançon; et les Russes, voyant qu'ils n'en pouvaient rien obtenir, les tuèrent, à l'exception d'un très-petit nombre qui parvinrent à se sauver. Ensuite ces étrangers pillèrent la ville, réduisirent les enfants en esclavage, et choisirent parmi les femmes celles qui leur plurent.

Le malheureux sort de Barda'a excita la pitié et l'indignation dans les cœurs musulmans; on ordonna une levée en masse. Le gouverneur de l'Azerbaïdjan, Mohammed, fils de Moussafir, plus connu sous le titre de *El-Merzéban* (1), parvint à réunir trente mille hommes, avec lesquels il marcha contre les Russes; il fut battu et obligé de se retirer. Après cette victoire, les

(1) C'est un titre persan, qui signifie commandant de la frontière, *Markgraf*.

Russes restèrent tranquilles (à Barda'a), et y demeurèrent long-temps. Ils firent seulement une expédition jusqu'à Méragha; mais ayant mangé des fruits avec excès, ils s'attirèrent une maladie contagieuse qui en fit périr un grand nombre.

Enfin le Merzéban, songeant aux moyens de se défaire de ces hôtes incommodes, se décida à leur tendre un piége. Ayant placé une partie de ses gens en embuscade, il s'avança contre l'ennemi, avec le dessein de tourner le dos, et lorsque les Russes le poursuivraient, ceux de l'embuscade devaient, à un certain signal, tomber sur eux par derrière. En effet, le Merzéban attaqua les Russes, et, après un instant de combat, il prit la fuite; mais, ayant dépassé le lieu de l'embuscade, ses gens, au lieu de faire volte-face, continuèrent à fuir; chacun ne songeait qu'à se sauver. Le gouverneur a raconté lui-même à un de mes amis les détails de cet événement. « Je criai, dit-il, à ma troupe de « retourner à l'ennemi; mais personne ne m'o- « béissait, tant les miens avaient peur des « Russes. Je vis que, s'ils continuaient à fuir, « ils périraient tous par le fer ennemi, et que « les Russes, revenant ensuite sur ceux de l'em- « buscade, les passeraient également au fil de « l'épée. Dans ce moment je me décidai à faire

« face aux infidèles, quoique je n'eusse avec « moi que mon frère et l'un de mes officiers, « et je me préparai à la mort des martyrs. Alors « les Deïlemites eurent honte de ne pas suivre « mon exemple; ils revinrent, et nous fondîmes « sur les Russes, en donnant à l'embuscade le « signal convenu; elle les prit par derrière, nous « les combattîmes vaillamment, et leur tuâmes « beaucoup de monde, entre autres leur chef. » Les débris de cette troupe se réfugièrent dans la citadelle de Barda'a, nommée *Schéhéristan*, qu'ils avaient bien pourvue de vivres, et ils y transportèrent leurs captifs et leurs effets. Le gouverneur investit d'abord cette place; tandis qu'il en faisait le siége, il apprit qu'un corps de troupes, envoyé par le gouverneur des provinces de Moussoul et de Djeziré, était entré dans l'Azerbaïdjan, pour s'emparer de cette contrée. On sait que l'empire mahométan est livré à l'anarchie; que chaque gouverneur s'est rendu souverain dans son district, et que le khaliphe ne règne plus que sur l'Irac Aréb. Nassir-ud-Devlet, petit-fils de Hamdan, qui a hérité de son père le gouvernement de Moussoul et du Djeziré, voulait apparemment profiter des embarras de son voisin pour lui enlever l'Azerbaïdjan. Son cousin Abou-Abd-Allah Houssein, qu'il avait chargé de cette expédition,

s'était déja avancé jusqu'à Selmass, lorsque Mohammed, fils de Moussafir, instruit de sa marche, laissa une partie de ses troupes devant Schéhéristan, et alla avec l'autre au-devant de Housseïn. Il lui livra un combat, et mit en déroute son corps d'armée, qui était principalement composé d'Arabes. Sur ces entrefaites, Housseïn reçut une lettre de Nassir-ud-Devlet, qui lui annonçait la mort du généralissime Touzoun, et son dessein de marcher à Bagdad, lui mandant de venir le joindre pour l'accompagner dans cette expédition.

Touzoun avait été pendant vingt-huit mois tout-puissant dans Bagdad. C'était lui qui, l'année précédente (333 et 944), avait déposé le khaliphe Mottakki, et placé sur le trône Moustakefi-Billah. D'un côté, Nassir-ud-Devlet, de l'autre, Ahmed, fils de Bouyé, maître de l'Irac-Adjém, voulaient alors se saisir des rênes du gouvernement. Housseïn étant allé rejoindre son cousin, le Merzeban fut libre de revenir sur les Russes; mais il n'en était plus besoin; les maladies s'étaient accrues parmi ces étrangers, depuis qu'ils s'étaient enfermés dans Schéhéristan; affaiblis par une grande mortalité, ils avaient pris le parti de sortir de la place pendant la nuit, emportant sur leurs épaules leurs meilleurs effets. Ils gagnèrent le bord du Kour, sans que les as-

siégeants osassent les poursuivre, montèrent sur leurs vaisseaux et partirent. C'est ainsi que Dieu purgea les contrées musulmanes de cette troupe d'infidèles [1] (XXXIII).

Au nord du pays des Sclabes est celui des *Varangues* [2], situé sur un golfe de l'Océan septentrional qui s'enfonce vers le Midi. Cette contrée, habitée par un peuple nommé *Varangues*, a donné son nom à la mer qui la baigne; on l'appelle *Mer des Varangues*. C'est un pays au fond du Nord, où le froid est excessif, l'air très-dense, la neige permanente; climat qui ne convient ni aux plantes, ni aux animaux. Personne ne peut pénétrer dans ces régions, à cause des frimas, des ténèbres et de la neige [3].

(1) *Tarikh el Kamil*, par Ebn el Ethir, tome VIII.

(2) ورنک.

(3) Cazvini, art. *Varang*. — Aboul-Fetha.

CHAPITRE VI.

Des Turcs-Gouzes. — Des Turcs-Batchenakes, Batchgardes, Betchenis et Abougardés. — Guerre entre ces quatre peuples et les Romains. — Siége de la ville grècque de Valander. — Bataille gagnée par les Turcs. — Prise et sac de Valander. — Incursion des Turcs jusqu'aux portes de Constantinople. — Peuples septentrionaux descendants de Japheth.—Francs. — Suite de leurs rois depuis Clovis. — Galiciens. — Lombards.

Les contrées situées au midi du pays des Sclabes sont habitées par plusieurs nations turques. Les *Gouzes* parcourent avec leurs troupeaux des plaines sablonneuses. Leur territoire est séparé de celui des Khazares par un grand fleuve (le Don) qui unit l'Itil avec le golfe Méotide. Les Gouzes ne peuvent pas traverser ce fleuve en été; mais quelquefois il gèle; alors ils le passent avec leurs chevaux sur la glace, qui est assez forte pour les porter. Ils entrent ainsi dans la Khazarie, et si les troupes khazares, postées sur cette frontière, sont trop faibles pour les repousser,

le roi des Khazares marche contre eux en personne (1).

Les autres peuples turcs voisins, au midi, des Sclabes, sont les Batchenakes (2), les Batchgardes (3), les Betchenis (4) et les Abougardés (5); tous quatre issus de la même souche. Ils sont en partie nomades, en partie colons. Chacun d'eux a son roi et son territoire particulier, qui a plusieurs journées d'étendue. D'un côté, leur pays confine à celui des Khazares et des Alans, avec lesquels ils sont en paix, et de l'autre, il se prolonge jusqu'à la mer Pontouss (6).

Les *Batchenakes* ont de longues barbes et de grandes moustaches. Ils s'attaquent entre eux comme des bêtes féroces. Ils ne trouvent rien de honteux à jouir de leurs femmes aux yeux de tout le monde. Leur nourriture se compose

(1) Mass'oudi, ch. 15.

(2) بجناك.

(3) بجغرد ; باشغرد, Baschgard; باشقرد, Baschcard; باشجرد, Baschdjard.

(4) بجنى ; بجنا ; قجلى, Catchalis. Le géographe Schems-ed-din, de Damas, nomme les Betchenas بجنا, parmi les tribus turques comprises sous le nom collectif de *Captchakes*.

(5) ابوكردة ; ابوكودة; Abougoudat; ابوجردد, Aboudjerdad.

(6) Mass'oudi, ch. 15.

principalement de millet (1). Le pays qu'ils habitent maintenant n'est pas leur ancienne patrie; ils l'ont envahi après avoir émigré. (2)

Ces quatre peuples turcs, dont les Batchenakes sont le plus formidable, poussent leurs incursions jusqu'aux murs de la ville romaine (Constantinople). Ils ont encore fait la guerre aux Romains assez récemment; c'était après l'an 320 (932), ou peut-être dans cette année même. Voici à quelle occasion. Les Romains ont, sur la frontière du pays habité par ces quatre nations, une grande ville grecque appelée *Valander* (3), qui les tient en bride par sa situation entre la mer et des montagnes. Lorsque ces peuples turcs veulent pénétrer dans l'Empire romain, ils sont arrêtés par les obstacles que leur présentent les montagnes, la mer et la garnison de Valander. Or, ces peuples se faisaient alors la guerre pour une querelle qu'ils avaient eue au sujet d'un marchand musulman d'Ardebil qui, se trouvant en vertu des lois de l'hospitalité sous la protection de l'un de ces peuples, fut maltraité chez un autre. Tandis que les guerriers de l'une de ces nations, je ne me rappelle plus laquelle,

(1) Bacouyi, VIe climat.

(2) Ebn Haoucal, pag. 6.

(3) وَلَنْدَر ; وليدن, Vélidén.

étaient en campagne, les Romains de Valander, profitant de leur absence, entrèrent dans son pays, le pillèrent et en emmenèrent beaucoup d'enfants. Les Turcs, à cette nouvelle, firent la paix entre eux, se pardonnèrent mutuellement le sang versé, et résolurent de marcher tous ensemble sur Valander. Leur armée était de soixante mille cavaliers; mais ce n'était pas la totalité de leurs forces, car ils peuvent mettre sur pied cent mille hommes. Instruit de leurs desseins hostiles, l'empereur Romanous, actuellement régnant (en 332 ou 954), fit marcher contre eux une armée composée de cinquante mille Romains et de douze mille cavaliers, armés de lances et vêtus à l'arabe: c'étaient des étrangers nouvellement convertis au christianisme (1). Ils arrivèrent en huit jours près de Valander, où ils posèrent leur camp. Déjà les assiégés avaient essuyé une perte considérable.

Pour tenir tête à ces forces ennemies, les rois des quatre peuples turcs envoyèrent dans leurs pays chercher du renfort; ils firent un appel à tous les marchands musulmans qui s'y trouvaient, de la Khazarie, de l'Alanie, de la ville des Portes et d'autres contrées. Il y avait d'ailleurs parmi les Turcs beaucoup d'individus qui

(1) متنصرة.

professaient l'islamisme; ceux-ci ne se mêlaient avec les païens que lorsqu'il s'agissait de combattre les infidèles. Les deux armées étant rangées en bataille, les marchands musulmans s'avancèrent vers les corps de cavalerie composés de nouveaux chrétiens, lesquels étaient placés devant les troupes romaines, et les invitèrent à embrasser l'islamisme, leur offrant, s'ils voulaient capituler avec les Turcs, de les faire passer dans les pays mahométans; mais ils échouèrent dans leur tentative. On en vint aux mains, et les Chrétiens, fort supérieurs en nombre, eurent l'avantage. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille.

Dans un conseil que les rois des quatre peuples turcs tinrent pendant la nuit, celui des Batchenakes proposa aux trois autres de lui laisser le commandement en chef pour le jour suivant; ils y consentirent. Ce roi, dès l'aube du jour, rangea l'armée en bataille par escadrons de mille hommes. Suivant ses ordres, les escadrons de l'aile droite chargèrent d'abord, en décochant des flèches, l'aile gauche de l'ennemi, puis son aile droite, et finalement le centre; de même, son aile gauche chargea d'abord la droite des Romains, puis leur gauche, puis leur centre. Les charges se succédèrent continuellement dans cet ordre, et mirent en confusion les rangs

de l'ennemi. A leur tour les Romains chargèrent; mais ils ne purent enfoncer les Turcs; au contraire, leurs propres escadrons se rompirent. Alors les Turcs firent une charge générale, qui décida la déroute des Romains. Ceux-ci furent poursuivis et passés au fil de l'épée; il en périt environ soixante mille. Les Turcs montèrent sur leurs cadavres entassés pour escalader les murs de la ville, qu'ils prirent et saccagèrent. Ceux des habitants de Valander qui échappèrent à la mort furent réduits en esclavage. Au bout de trois jours, les vainqueurs marchèrent sur Constantinople, ravageant le pays qu'ils traversaient, tuant et faisant des prisonniers. Ils vinrent poser leur camp sous les murs de cette ville, et y demeurèrent quarante jours, échangeant les femmes et les enfants captifs contre des pièces de drap d'or et de soie; mais, quant aux hommes qu'ils avaient faits prisonniers, ils les égorgèrent tous. Ces Turcs ont, de notre temps, poussé leurs incursions jusqu'aux frontières de l'Andalousie, de la France et de la Galice [1] (XXXIV).

Les pays que nous venons de nommer sont situés vers les bornes de l'occident. On sait que

(1) Mass'oudi, ch. 15.

les Francs (1), les Sclabes, les Lombards (2), les Espagnols (3), les Yadjoudjes et Madjoudjes, les Turcs, les Khazares, les Bordjans (4) (XXXV), les Alans, les Galiciens (5) et d'autres peuples septentrionaux, descendent tous de Japheth, fils de Noé.

De tous ces peuples les *Francs* sont le plus nombreux, le plus policé, le plus soumis à ses souverains; celui dont le territoire est le plus vaste et contient le plus de villes et de forteresses; mais les *Galiciens* sont encore plus redoutables que les Francs; ils sont encore plus belliqueux. Un Galicien peut tenir tête à plusieurs Francs. Ces derniers obéissent tous, sans division, à un seul roi. Leur capitale, de nos jours, s'appelle *Baviera* (6); c'est une grande cité. Ils ont environ cent cinquante autres villes.

On dit qu'anciennement, avant l'ère de l'islamisme, les Francs habitaient l'île de Rhodes (7),

(1) الافرنجه.
(2) النوكبرد.
(3) الاشبانْ.
(4) برجان.
(5) الجلالقه.
(6) بوبره.
(7) رودس.

qui est située vis-à-vis d'Alexandrie. Cette île, où il y a un chantier de construction, appartient maintenant aux Romains. Les Francs étaient aussi les maîtres de l'île d'Acrittisch (Crête) (1), lorsqu'elle fut conquise par les Musulmans, qui la possèdent encore. L'Afrique et l'île de Sikilia (Sicile) (2) appartiennent maintenant aux Francs.

J'ai eu entre les mains, pendant mon séjour à Foustatt en Égypte, un livre que le prince Hakém, fils et héritier présomptif d'Abd-our-Ra'hman, souverain actuel de l'Andalousie, qui prend le titre d'*Émir des croyants*, avait reçu en présent d'un évêque nommé Goumar (3), dans une ville de France (4), en 328 (939-40). Il est dit, dans ce livre, que le premier roi de France, Clovis (5), était païen (*madjouss* ou mage), et que sa femme, nommée Grotilla (6) (Clotilde), le convertit au christianisme. Il eut pour succes-

(1) اقريطش.

(2) صقلية.

(3) الاسقف عومار; var., غرمان, Gorman.

(4) Le nom de cette ville est écrit جربدة, *Djerbeda*, dans le manuscrit de Paris, et دوسرة, *Doussera*, dans le manuscrit de Leyde.

(5) قلوبه.

(6) عرطله.

seur son fils Loudvic (1). Dagobert (2) succéda à son père..... et laissa le trône à son fils Loudvic (Clovis II), qui eut pour successeur son frère Carloman (3), fils de Dagobert, auquel succéda son fils Carla (4) (Charles Martel), qui eut pour successeur son fils Pepin (5) (le chef de la seconde race), père de Carla (Charlemagne). Ce dernier, qui régna vingt-six ans, était contemporain de Hakém, souverain de l'Andalousie. Après lui, ses fils se disputèrent le trône, et la division se mit parmi les Francs. Loudvic, fils de Carla (Louis-le-Débonnaire), devint leur roi, et régna vingt-huit ans et demi; c'est ce prince qui assiégea Tortose (6). Après lui régna, pendant trente-neuf ans et demi, son fils Carla (Charles-le-Chauve), qui envoya des présents à Mohammed, fils d'Abd-our-Ra'hman (7). Il eut

(1) لدريق.

(2) دغرت.

(3) قرلمان.

(4) قارله.

(5) سقق ; سبن.

(6) طرطوشه. « En 808, Louis assiégea en personne Tortose « (occupée par les Arabes), la prit par capitulation, et en en- « voya les clefs à l'empereur (Charlemagne), son père. » Velly, *Hist. de France*, tom. I, in-4°, pag. 258.

(7) Cinquième khaliphe ommiade en Espagne, qui régna de 238 (852) à 273 (886).

pour successeur son fils Loudvic (Louis II, le Bègue), qui régna six ans. Alors un gouverneur, nommé.....[1], se révolta contre lui, et devint maître de la France; il régna huit ans. Ce fut lui qui acheta des Madjousses (mages, païens), qui étaient dans son pays, une paix de sept ans au prix de 600 *rattels*[2] d'or et de 600 *rattels* d'argent qu'il leur paya.

Après lui Carla, fils de.....[3] (Charles III dit le Gros) régna pendant quatre ans; puis un autre Carla (Charles II dit le Simple) régna trente-un ans et trois mois. Il eut pour successeur son fils Loudvic (Louis IV dit d'Outremer) qui règne actuellement (c'est-à-dire en 336 (947-8), et il occupe le trône depuis dix ans[4].

Les Andalous n'ont pas de voisins plus redoutables que les Galiciens. Ils ont aussi à soutenir

(1) Ce nom est écrit نوسه dans un manuscrit, et قرمسه dans un autre. C'est peut-être Bozon, roi de Provence.

(2) En 884, Carloman, fils de Louis-le-Germanique, acheta des Normands une trêve de douze ans, au prix de douze mille livres d'argent. Le *rattel*, poids arabe, a 128 $\frac{1}{3}$ drachmes.

(3) بقوبره. C'est probablement pour *Baviera*, qui doit désigner ici Louis-le-Germanique, parce que le siége de son empire était en Bavière.

(4) Louis d'Outremer régna de 936 à 954.

la guerre contre les Francs; mais ces derniers ne sont pas aussi belliqueux que les Galiciens, dont le roi actuel, Rodmire [1], qui réside à Samoura [2], capitale du royaume de Galice, donne beaucoup d'occupation à Abd-our-Rahman. Avant lui régnait Ordon [3], qui succéda à Albouschen [4] (Alphonse) [5].

Quant aux *Nogbardes* [6] (Lombards), qui, comme nous l'avons dit, sont rangés au nombre des descendants de Japheth, leur pays est situé au nord de l'Afrique. Ils possèdent beaucoup d'îles très-peuplées, ainsi que beaucoup de villes, et sont très-puissants. Ils obéissent tous à un même roi, et tous leurs rois se nomment *Aren-*

(1) C'est Ramire II, roi d'Oviédo et de Léon, qui, en 938, remporta une grande victoire à Simancas, sur Abd-ar-Rahman (Abderame), prince ommiade, souverain de l'Andalousie. Ramire occupa le trône de 927 à 950.

(2) سمورة. Zamora, au bord du Duéro, dans le royaume de Léon.

(3) اردون. Ordogno II, père de Ramire II, qui régna de 914 à 923.

(4) اذبوشن. Alphonse IV, fils d'Ordogno, régna de 924 à 927; mais il avait succédé à son oncle Froïla, qui régna treize mois après la mort d'Ordogno.

(5) Mass'oudi, ch. 33, intit.: ذكر الافرنجة والجلالقة.

(6) النوكبرد.

guisse (1). Leur capitale, qui est la plus grande de leurs villes, s'appelle Benebent (2) (Benevent). Elle est divisée en deux parties par un grand fleuve qui la traverse; c'est un des plus grands fleuves de la terre; il s'appelle *Saïbatt* (3). Les Musulmans de l'Andalousie et de l'Afrique, voisins des Nogbardes, leur ont pris beaucoup de villes, telles que Bara (4) (Bari), Tarantou (5) (Tarante), Scha-

(1) ارنكيس; ادنكيس, Adenkiss. Lorsque Alboin, roi des Lombards, fut maître de l'Italie, il donna, en 571, à l'un de ses capitaines le duché de Bénévent, qu'il érigea en fief de sa couronne. Le quinzième duc de Bénévent, Ariguise, neveu du roi Didier, prit le titre de prince souverain, en 774, après la destruction du royaume des Lombards. Cette principauté fut plusieurs fois ravagée, vers le milieu du neuvième siècle, par les mahométans; qui s'étaient emparés de Bari et de Tarente, d'où ils faisaient des incursions dans le midi de l'Italie. A la demande du prince de Bénévent, Louis II, roi d'Italie, fils de l'empereur Lothaire, marcha contre les Sarrasins, et les ayant enfermés dans Bari et Tarente, il prit Bari en 871, après un siége de quatre ans, et puis Tarente, ce qui délivra l'Italie des Arabes.

(2) بنبث. C'est probablement *Benebent*, pour Benevent. Ce nom est écrit بنبث dans Schérif el Idrissy. (El Djiz 3, min el Iklim V.)

(3) سابيط, Sabato, rivière qui passe par Bénévent, et afflue dans le Vulturne.

(4) بارة.

(5) طارنس.

bramé (1) et autres de leurs grandes cités, qu'ils ont possédées pendant un temps; mais à la fin, attaqués par les Nogbardes, ils en furent expulsés après de longs combats, et ces mêmes villes sont actuellement entre les mains des Nogbardes (2) (XXXVI).

(1) شبرامه, peut-être Salerne.

(2) Mass'oudi, ch. 34, intit.: ذكر النوكبرد و ملوكها و آلاخبار عن مَساكِنها.

CHAPITRE VII.

Départ pour Bagdad. — Turcs-Baschcourdes. — Rempart de Zoul-Carneïn. — Voyage de l'interprète Sélam. — Description de la fameuse muraille de Zoul-Carneïn. — Traditions mahométanes sur la fondation de ce boulevard, et sur les Yadjoudjes et Madjoudjes. — Turcs Edkesches. — Turcs Gouzes. — Turcs Carloukes. — Turcs Tagazgazes. — Turcs Kimakes. — Turcs Kirguises. — Retour d'Abou-el-Cassim à Bagdad.

Après avoir rempli la mission dont j'étais chargé auprès du roi des Boulgares, je me préparai à retourner à Bagdad; mais je résolus de prendre une route différente de celle que j'avais suivie en allant à Boulgar. Je partis avec une caravane qui se rendait dans le Khorazm, et je traversai d'abord le pays des *Baschcourdes* (1) (Baschkires). Ce sont de tous les Turcs les plus féroces et les plus sanguinaires; aussi eûmes-nous grand peur tout le temps que nous fûmes sur leur territoire; car ils assaillent fréquemment les voyageurs, et après leur avoir coupé la tête qu'ils emportent,

(1) باشجرد ; باشقرد, Baschdjourdes.

ils laissent là leurs cadavres. Ces Turcs se rasent la barbe. Croirait-on qu'ils mangent jusqu'aux poux! J'avais engagé à mon service un Baschcourde qui s'était fait mahométan; je le vis un jour qui venait de trouver un pou dans le pli de son vêtement; il coupa cet insecte avec son ongle, le mit au bout de sa langue et le croqua; en même temps, nous ayant aperçus, il nous dit que c'était fort bon (1).

Je remarquai que tous les Baschcourdes portent sur eux la figure en bois du membre viril. Ils la baisent et lui adressent leurs prières. *O Seigneur*, lui disent-ils, *accorde-moi telle et telle chose.* Je dis à mon interprète de demander à l'un d'eux pourquoi il adorait l'image de cette partie du corps. *Parce que*, répondit-il, *je lui dois l'existence, c'est mon seul Créateur.* Ils ont cependant un grand nombre de divinités, telles que le dieu de l'hiver, de l'été, de la pluie, du vent, des arbres, des hommes, des brutes, de l'eau, de la nuit, du jour, de la mort, de la vie, de la terre et du ciel. Ce der-

(1) Si Ebn Fozlan, qui raconte ce trait de friandise, eût donné aux Baschcourdes le nom de *mangeurs de poux*, il n'aurait fait qu'imiter l'exemple d'Hérodote, et des géographes grecs et latins qui l'ont suivi; ils parlent tous des *Phthirophages*, peuple scythe, au nord de la mer Noire, probablement d'après quelque observation semblable à celle du voyageur arabe.

nier est, selon eux, le plus puissant de tous; mais néanmoins il tient conseil avec les autres; chacun d'eux approuve d'ailleurs ce que fait son compagnon. J'ai vu des Bachcourdes qui adoraient des poissons, et d'autres qui adoraient des grues. On me dit pourquoi ils rendaient un culte à ces oiseaux : à la suite d'un combat malheureux, les Baschcourdes étaient en déroute, lorsque des grues poussèrent des cris derrière les vainqueurs. Ceux-ci, croyant qu'ils partaient d'une embuscade, prirent eux-mêmes la fuite. Depuis lors, les Baschcourdes adorent la grue, qu'ils appellent leur divinité, parce qu'elle a mis en fuite leurs ennemis (1).

C'est dans ces contrées septentrionales que doit être le fameux rempart élevé par *Zoul-Carnéin*, contre les Yadjoudjes et les Madjoudjes. Il en est fait mention dans le Cour'an. Dieu y dit à notre prophète (à qui le Seigneur a donné salut et miséricorde) : « Ils (c'est-à-dire les in-« fidèles) t'interrogeront sur Zoul-Carnéin. Dis-« leur : Je vais vous en parler. Nous l'avons « rendu puissant sur la terre, et l'avons pourvu « de tout ce qu'il lui fallait pour arriver à ses « fins. Il marcha vers l'Occident, et, parvenu

(1) Ebn Fozlan, ap. Frœhn : *De Baschkiris quæ memoriæ prodita sunt*, ab Ibn Foszlano et Jakuto.

« jusqu'au lieu où le soleil se couche, il le vit « descendre dans l'onde bouillante. Près delà il « trouva un peuple (infidèle); nous dîmes : O « Zoul-Carnéin! châtieras-tu ce peuple, ou le « traiteras-tu avec douceur? Les infidèles, répon- « dit-il, je les châtierai, et plus tard ils paraî- « tront devant le Seigneur, qui leur infligera les « plus terribles peines; mais ceux qui ont la foi, « et qui pratiquent les bonnes œuvres, rece- « vront de belles récompenses, et nous ne leur « imposerons que des obligations faciles à rem- « plir. Ensuite Zoul-Carnéin s'avança jusqu'aux « bornes de l'Orient, et vit le soleil se levant sur « un peuple (infidèle) auquel nous n'avons pas « donné d'abri contre ses rayons. Il en agit de « même envers lui, et nous vîmes quelle était « sa sagesse. Ensuite, prenant une nouvelle « route, il arriva entre deux montagnes, au pied « desquelles il trouva un peuple qui comprenait « à peine le langage oral. O Zoul-Carnéin! lui « dirent-ils, les *Yadjoudjes* et *Madjoudjes* font « beaucoup de mal sur la terre. Nous te donne- « rons un tribut si tu veux élever un rempart « entre eux et nous. Il leur répondit : Ce que « Dieu m'a donné vaut mieux; assistez-moi de « vos bras, je construirai un mur entre eux et « vous. Apportez de la mine de fer, et entassez- « la jusqu'à ce qu'elle s'élève au niveau des deux

« montagnes. Il dit ensuite : Soufflez jusqu'à ce « qu'elle soit en feu ; puis il dit : Apportez-moi « de l'airain fondu que je l'y verse. Et ils (les « Yadjoudjes et les Madjoudjes) ne purent ni « le franchir ni le percer. Cela a été fait, dit-il, « par la grace de Dieu; et à l'époque qu'il a « fixée, il rasera le mur; car Dieu n'annonce rien « en vain (1). »

Il est certain qu'à la fin du monde les *Yadjoudjes* et *Madjoudjes* se répandront sur la terre ; car, selon notre livre sacré, Dieu a dit : « Anathème sur tous les habitants que nous « avons détruits ; ils ne reviendront pas (à la « vie) avant l'époque où le passage sera ouvert « aux Yadjoudjes et Madjoudjes, qui s'élanceront « alors de toutes les montagnes (2). »

Il y a un siècle environ, le kaliphe El-Vathik-billah (3) ayant vu en songe que la muraille élevée contre les Yadjoudjes et Madjoudjes s'était écroulée, fut alarmé de l'apparition de ce signe précurseur de la fin du monde, et chargea l'interprète Sélam, qui savait beaucoup de langues, d'aller sur les lieux vérifier le fait. Il lui donna

(1) Alcoran, 18e chapitre, intitulé : *La grotte de la Mecque.*

(2) Alcoran, 21e chap., intit. : *Des prophètes de la Mecque.*

(3) Vathik, petit-fils de Haroun-er-Raschid, régna depuis le 6 janvier 842 jusqu'au 22 août 846.

une suite de cinquante personnes, deux cents mulets pour ses bagages, beaucoup de provisions et une somme d'argent considérable. J'ai sous les yeux la relation que Sélam a donnée de son voyage. « Je partis, dit-il, de Sermenraï (1), muni « d'une lettre du khaliphe pour Ishak, fils d'Is- « maïl, son gouverneur en Arménie, que je « trouvai à Tiflis. Ce préfet nous remit une lettre « pour le roi de Sérir, qui nous en donna une « autre pour le roi des Alans, lequel nous re- « commanda à Filanschah, et ce prince nous fit « conduire auprès de Tarkhan (2), roi des Kha- « zares. Après nous être reposés vingt-quatre « heures dans la résidence de ce souverain, nous « continuâmes notre route avec cinq guides in- « struits qu'il eut soin de nous donner, et qui « nous accompagnèrent jusqu'aux confins du « pays des Baschkhardes (3). Au bout de vingt-six « jours de marche, nous trouvâmes une contrée « dont le sol noir et pierreux exhalait une odeur « si infecte, que nous pouvions à peine manger. « Dans l'espace de dix jours que nous mîmes à

(1) Sirre-men-raï ou Samara, ville qui avait été fondée au nord de Bagdad, sur la rive occidentale du Tigre, par Mo'tassim, père de Vathik, était alors la résidence du khaliphe.

(2) طرخان.

(3) سحرت.

« traverser ce pays, nous vîmes les ruines de « plusieurs villes, et l'on nous apprit qu'elles « avaient été détruites par les Yadjoudjes et Mad- « joudjes, à une époque très-reculée; car c'était « avant la construction du mur de Zoul-Carnéin. « Après vingt-sept autres jours de marche, nous « arrivâmes enfin près de ce fameux boulevard, « et nous entrâmes dans une grande ville, dont « le souverain porte le titre de khacan des *Ed-* « *kesches* (1). Elle est habitée par des Musulmans « qui parlent, les uns persan, les autres arabe, « qui ont des mosquées et des colléges. Ils nous « demandèrent d'où nous venions. Nous dîmes « que nous étions envoyés par le chef suprême « des Musulmans, pour examiner la célèbre mu- « raille. Ces gens parurent surpris en nous en- « tendant parler du khaliphe, ne sachant qui c'é- « tait. Ils nous demandèrent s'il était jeune ou « vieux ? Nous dîmes qu'il était jeune. — Où « il était ? Nous dîmes en Irac, dans une ville « appelée Sarmenraï. Ils nous avouèrent qu'ils « n'en avaient jamais entendu parler. A notre « tour, nous leur témoignâmes le desir de savoir « comment la religion musulmane était parvenue « jusqu'en ces lieux. Ils nous apprirent qu'il était « arrivé dans leur pays, il y avait déja long-

(1) ادكش; اتكش, Etkesches.

« temps, un homme monté sur un grand ani-
« mal qui avait de longues jambes et une bosse
« sur le dos (nous comprîmes que cet animal
« était un chameau). Il s'établit chez nous, di-
« rent-ils, et nous instruisit des dogmes et des
« rites de notre religion; il nous enseigna le Cou-
« r'an; et nous en expliqua le sens, que nous
« avons fidèlement conservé dans notre mémoire.

« Nous sortîmes de la ville, accompagnés de
« plusieurs *Edkesches*, pour aller visiter la fa-
« meuse muraille, qui n'en est qu'à deux milles
« de distance. Nous vîmes une gorge formée par
« deux montagnes, et défendue par un mur
« avec une porte de fer. Cette porte, qui a deux
« battants, est large de cent coudées et haute de
« cent cinquante. Les deux parties du mur au-
« quel elle est fixée ont chacune vingt-cinq cou-
« dées de long. Elles soutiennent un bâtiment
« qui s'élève jusqu'au niveau des deux monta-
« gnes, et se termine par une terrasse bordée
« d'un parapet, d'où s'élèvent des tiges de fer,
« en forme de cornes, inclinées l'une vers
« l'autre; au point de se toucher. Tout cet édi-
« fice est construit en briques de fer et de cuivre,
« qui furent soudées ensemble à l'aide d'un feu
« ardent, attisé par un grand nombre de souf-
« flets, de manière à ne plus former qu'une
« seule pièce; puis on versa sur le mur de

« l'airain fondu, pour lui donner une surface « polie.

« La porte est munie d'un verrou long de sept « coudées, épais d'une coudée et demie, fixé à « la hauteur de quarante coudées; quelques cou- « dées au-dessus, il y a une serrure qui excède « de cinq coudées la longueur du verrou. La « clé de cette serrure, longue d'une coudée et « demie, garnie de douze dents semblables à de « gros pilons, est suspendue par une chaîne de « fer à un anneau aussi grand que celui d'une « catapulte. Le seuil de la porte, élevé de dix « coudées, en a cent de longueur, et sert de « soubassement aux deux jambages. La porte de « fer et le cadenas ont l'air de sortir de l'atelier; « à tel point ils ont été préservés de la rouille « et des injures du temps par un vernis mer- « veilleux dont ils sont enduits.

« La porte de fer est flanquée de deux châ- « teaux, qui n'ont que cent coudées de circon- « férence; dans l'espace qui les sépare jaillit une « source d'eau douce. On conserve, dans l'un de « ces châteaux, les instruments qui ont servi à « la construction du mur; on y voit des pioches, « des soufflets, des seaux en fer, des chaudières « plus grandes que celles qu'on emploie pour la « fabrication du savon, placées sur des plate- « formes élevées, au nombre de quatre sur

« chaque plate-forme. On y voit aussi des restes « de matériaux; ce sont des tas de briques de « fer, longues d'une coudée et demie, larges « d'une coudée, épaisses de deux palmes, col- « lées ensemble par la rouille.

« Tous les vendredis, le commandant de ces « forts se rend à cheval à la porte de fer, suivi « de dix cavaliers armés de marteaux de fer, « avec lesquels ils frappent sur la porte. Les « sons qui en retentissent au loin font con- « naître aux Yadjoudjes et Madjoudjes que la « porte est bien gardée.

« Je demandai à des personnes qui se trou- « vaient là si elles avaient jamais vu des *Yad-* « *joudjes*. Elles me répondirent que, du sommet « de la porte de fer, elles en avaient vu un grand « nombre; qu'un vent impétueux s'étant élevé « en renversa trois dont la taille était au-dessous « de trois palmes; qu'ils ont des griffes au lieu « d'ongles, et les dents incisives semblables à « celles des animaux carnassiers; que, lorsqu'ils « mangent, on entend leur broiement, et qu'ils « ont de longues oreilles, dont l'une est toujours « dressée, et l'autre pendante.

« Après avoir pris note de tout ce que j'avais « vu, je partis, pour en faire mon rapport au « khaliphe, accompagné de plusieurs hommes « desdits châteaux, qui me servirent de guides,

« et nous prîmes la route du Khorassan. Nous « passâmes par les villes de Lochman, d'Aara- « ban, de Bersadjan, de Taran (1), de Samarcand, « et nous arrivâmes à la résidence (Nischâbour) « d'Abd-allah, fils de Taher, gouverneur du « Khorassan, auprès duquel nous demeurâmes « plusieurs jours. Ce seigneur me fit présent de « cent mille drachmes; il donna aussi une somme « d'argent à chacun de mes compagnons. En le « quittant, nous prîmes la route de Rayi, et ar- « rivâmes à Sarremenraï, après vingt-huit mois « d'absence (2). »

(1) C'est probablement Taraz, au nord du Sihoun.

(2) Ebn al Vardi, ch. *Arz Yadjoudj-u-Madjoudj* et *Zikr Khouroudj Yadj-u-Madj.* — *Geographia Nubiensis*, pars IX, climatis VI, pag. 267 à 270. — *Tarikh* Aaly Efendy, t. I, chapitres, *Der Siffet Yadjoudj* et *Tafssil monzamm der sahhat seddi mostahkam.* — *Tarikh Bedou-el-Khalicat*, chap. *Seir Zoul-Cornaïn fil Arzi vé Binahou es Seddé.* — Mirkhond, *Raouzat-us-Safa*, tom. I, chap. *Zikr Yadj-u-Madj -u-Binai seddi Iskender.* Après avoir donné la description de la fameuse muraille, ce dernier historien ajoute : « Quoique l'as- « tronome Mohammed de Ferganah et d'autres savants modernes « aient cherché à démontrer que tous ces détails sont faux, « comme néanmoins ils nous ont été transmis par les anciens « ouvrages historiques, je ne me suis pas permis de les rejeter, « je les ai donc rapportés fidèlement. » Au reste, tous les auteurs que nous venons de citer donnent, avec plus ou moins de détails, la relation de Sélam, d'après les traités de Géographie

Les commentateurs de notre livre sacré ne sont d'accord ni sur l'origine de *Zoul-Carnéin*, ni sur le temps où il vécut, ni sur la raison de son nom de *Bicorne*, et rapportent, à ces divers sujets, des traditions recueillies de la bouche de notre prophète et de ses disciples. Plusieurs l'ont confondu avec Alexandre le Macédonien, dont le nom ne se trouve seulement pas dans le Cour'an; d'autres avancent que c'était un souverain du Yémen, de la dynastie des Homéirs; mais l'opinion qui, aux yeux de nos docteurs, paraît la mieux fondée, c'est que Zoul-Carnéin descendait de Younan, fils de Noé, et qu'il fut contemporain d'Abraham, auquel, selon une tradition, il fit une visite à la Meçque. On l'a rangé parmi les prophètes, parce que Dieu, comme on le voit dans le Cour'an (1), lui adressa la parole, faveur qui n'a pu être accordée qu'à des êtres privilégiés et honorés d'une mission divine. Aussi la vie de Zoûl-Carnéin se trouve-t-elle placée, dans plusieurs de nos ouvrages historiques, entre celles des prophètes Salih (2)

d'Ebn Khourdadbé et d'Abou-Nassr-el-Djihani, qui florissaient au commencement du dixième siècle.

(1) Sourate 18.

(2) Salih est un prophète dont il est fait mention dans la 7e sourate du Cour'an. Il est dit que Dieu envoya Salih aux Tha-

et Abraham; mais cette opinion n'est pas généralement adoptée : toutefois, ceux-mêmes qui contestent au *Bicorne* la qualité de prophète, le rangent au nombre des hommes qui, par leurs vertus et leur piété, méritèrent le titre de *justes*.

Quant aux *Yadjoudjes* et *Madjoudjes*, tout ce qu'on en rapporte tient du merveilleux. Selon une tradition de notre prophète, ces géants, relégués aux bornes septentrionales de la terre, creusent tous les jours les fondements de la muraille qui les tient enfermés. Ils quittent chaque soir leur travail, et lorsqu'ils reviennent le lendemain pour le continuer, ils n'en trouvent plus aucune trace. Ils persisteront ainsi dans leurs vains efforts jusqu'à l'époque fixée pour la fin du monde; alors ils renverseront le rempart et fondront sur le genre humain. Les Musulmans chercheront un refuge contre eux derrière les murs de leurs villes et de leurs châteaux. Lorsque les Yadjoudjes auront détruit les autres habitants de la terre, ils voudront combattre les habitants des cieux. Un de ces monstres, brandissant son javelot, le lancera contre le ciel; le trait en retombera teint de sang, ou d'une matière semblable au sang : ce sera le si-

mudites, peuple païen, pour les exhorter à adorer le seul vrai Dieu. Le prophète Houd avait été son prédécesseur.

gnal de leur destruction. Dieu irrité leur enverra des vers (1) qui leur rongeront le cou, et ils périront comme des sauterelles. Au point du jour, les Musulmans, enfermés dans leurs murs, s'apercevront qu'il règne au dehors un profond silence; ils diront : *Quel est celui qui, consentant à se dévouer pour nous, ira voir ce que font ces Barbares?* L'un d'eux, certain de marcher à la mort, descendra du rempart et, à sa grande surprise, les trouvera tous couchés sans vie les uns sur les autres; alors il criera aux siens : *Rejouissez-vous! Dieu vous a délivrés de vos ennemis.* Les Musulmans sortiront, et leur bétail ira se repaître de la chair des morts, qui les engraissera mieux que les plus fertiles pâturages.

Selon une autre tradition, l'un des disciples du prophète lui demanda ce que c'était que les Yadjoudjes et Madjoudjes. « C'est, répondit-il, « un peuple innombrable. Aucun d'eux ne meurt « qu'il n'ait vu mille individus mâles de sa pos- « térité, tous revêtus de leurs armes. Il y en a « trois espèces : les uns ont la taille aussi élevée « que le cèdre de Syrie; elle est de cent vingt « coudées. Ceux de la seconde espèce sont en-

(1) Le ver appelé en arabe *nagaf*, نغف, qui se trouve dans les narines des chameaux et des moutons.

« core plus grands et plus forts. La taille de ceux « de la troisième varie depuis un palme jusqu'à « quarante coudées. Ces derniers ont de longues « oreilles, dont l'une est toujours dressée, et « l'autre couchée pour leur servir de vêtement. « Ils mangent les éléphants, les sangliers et tous « les autres animaux sauvages et immondes (1); « ils mangent même leurs morts. Lorsqu'ils mar- « cheront pour envahir la terre, leur avant-garde « aura déja atteint la Syrie, que leurs dernières « troupes seront encore dans le Khorassan. Ils « boiront les fleuves de l'Orient et le lac de Ti- « bériade (2). »

On dit que parmi ces Yadjoudjes il en est qui ont quatre yeux, deux au visage et deux à la poitrine, et qui sont couverts de poils comme les brutes. D'autres, dont la taille n'est que de trois coudées, ont le visage rond, les cheveux comme du duvet, le teint blanc, et des oreilles

(1) L'éléphant, le porc, l'âne, le mulet, le cheval, et tout animal carnassier, tout reptile, sont réputés immondes par la loi mahométane.

(2) *Tarikh Bedou-el-Khalecat*, chap. *Hadiss-es-Sedd ve Yadj. u Madj.* — Ebn al Vardi, art. *Zikr Khouroudj Yadj. u Madj.* — Mirkhond, tom. I, chap. *Zikr Yadj. u Madj.* — *Tarikh* Aaly Efendy, tom. I, chap. *Der Siffeti Yadjoudj.* — *Geogr. Nubiensis*, pag. 249. — *Djihan nouma*, impr., pag. 377.

qui leur pendent jusqu'aux épaules. Ils sifflent au lieu de parler (1).

Ces peuples doivent être issus de deux frères nommés Yadjoudje et Madjoudje, dont le père Manassekh (2) était fils de Japheth. Ils allèrent s'établir dans le nord, où leur postérité s'accrut tellement, qu'elle compose, dit-on, les neuf dixièmes de la population du globe.

Leur pays est borné au nord par l'Océan (3), et entouré d'une chaîne de montagnes, appelées *Cournan* (4), si escarpées qu'on ne peut les gravir, et dont les cimes, couvertes de glaces éternelles, sont voilées par des nuages qui jamais ne se dissipent. Elle part de la mer ténébreuse, et s'étend jusqu'aux confins de la terre cultivée. C'est derrière ces montagnes, remplies de gros serpents et de vipères, que demeurent les peuples Yadjoudje et Madjoudje. Ceux qui, en divers temps, essayèrent de les gravir jusqu'à leur sommet, pour voir ce qu'il y a au-delà, n'ont plus

(1) Ebn al Vardi, loc. cit.

(2) منسخ ; منسك, Manassek. C'est probablement Messek, sixième fils de Japhet, selon la Genèse, X, 2.

(3) Ebn Haoucal, pag. 5.

(4) قرنان, dans Ebn al Vardi; Cocaya, dans la *Géogr. Nub.*, pag. 247.

reparu, soit qu'ils aient été déchirés par les bêtes féroces, ou que les Yadjoudjes se saisissent des hommes qui pénètrent chez eux; toutefois il en est revenu quelques-uns par l'effet d'heureux hasards, et ceux-là ont rapporté avoir aperçu pendant la nuit beaucoup de feux dans le pays au-delà de ces montagnes; mais que par fois on n'y voyait rien qu'un épais brouillard[1](XXXVII).

Les monts *Morghan*[2], qui courent de l'est à l'ouest, dans un espace de dix-huit journées, séparent le pays des Yadjoudjes et Madjoudjes de celui des Turcs *Edkesches* et *Terkesches*. Les Edkesches, dont nous avons déjà parlé, ont le visage large, la tête grosse, beaucoup de cheveux, des yeux perçants, une langue particulière. Ils adorent le feu. Leur pays, situé à l'orient de celui des Gouzes, est vaste et fertile, riche en troupeaux, abondant en miel. Ils se nourrissent principalement de chair et de lait de cheval. Au midi de ce pays est le lac de Tahama[3], qui a 250 milles de circonférence, et à l'est de ce lac s'élève une montagne fort escarpée, nommée Djérad[4].

(1) *Geogr. Nubiensis*, pag. 247. — Ebn al Vardi, qui paraît avoir copié ici la géographie d'Édrissi.

(2) مرغان.

(3) تهامه.

(4) جراد.

En quittant le pays des Baschcardes, j'entrai dans celui des *Gouzes* (1), Turcs nomades qui habitent les plaines sablonneuses au nord de la mer caspienne et du lac de Khorazm, ainsi que les steppes qui séparent cette petite mer de la Transoxane, du Khorassan et de la mer caspienne. Leur territoire s'étend à l'est jusqu'à la ville d'Isbidjab sur le Sihoun, et au midi jusqu'à Dihistan, ville frontière du Djourdjan. Il embrasse par conséquent le Khorazm, qui ne consiste que dans une étroite lisière le long des deux rives du Djihoun, depuis Tahériyé, un peu au nord d'Amol, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Khorazm. Cette bande, arrosée par les eaux du fleuve et par les petites rivières qui s'y jettent principalement de l'ouest, est couverte de champs et d'habitations; mais, pour peu qu'on s'éloigne du Djihoun, on rencontre le sable (2).

La nation Gouze est divisée en trois branches, qui se distinguent par les noms de Gouzes *supérieurs*, *inférieurs* et *mitoyens* (3). La ville de Ha-

(1) الغزيّة.

(2) Ebn Haoucal, pag. 139, 140, 178, 182 et 183.

(3) Mass'oudi, ch. 7, intit.: ذكر جمل من الاخبار عن انتقال السجار.

ditsé (1), située à un fersenk du Sihoun, et à deux journées de l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Khorazm, est leur chef-lieu et la résidence d'hiver de leur souverain. Ils possèdent en outre les villes de Djend et de Khouara (2). Ces trois places, dont Haditsé est la plus grande, sont habitées par des Musulmans.

Les Gouzes échangent les produits de leurs troupeaux avec les habitants agricoles et manufacturiers du Mavera-un-Nehr et du Khorazm, contribuant sous ce rapport à la prospérité de ces deux pays. Leur commerce se fait principalement dans la ville de *Courcandje*, que nous autres Arabes appelons *Djourdjaniyé*. De cette capitale du Khorazm, au milieu de laquelle le Djihoun roule ses eaux, partent souvent des caravanes pour la Khazarie, le Mavera-un-Nehr et le Djourdjan. Elle est l'entrepôt des marchandises du nord, qui consistent surtout en peaux de renard, zibeline, castor et autres pelleteries, et en esclaves khazares, sclabes et turcs. Les esclaves turcs sont les meilleurs de la terre; aucuns autres ne leur sont comparables en beauté et en vigueur; aussi sont-ils très-chers. J'en ai vu dans le Khorassan qui coûtaient jusqu'à

(1) الحديثة. Ce nom signifie la *nouvelle* (ville).

(2) خوارة.

cinq mille dinars. Je ne sache pas que des esclaves d'aucune autre nation se vendent à un si haut prix. Il y a des filles esclaves turques qui s'achètent aussi cinq mille dinars, somme que ne valent pas même les esclaves romaines (grecques) les mieux élevées et les plus parfaites, à moins qu'elles n'aient le talent d'accoucher les femmes, ou qu'elles ne soient douées d'une belle voix [1] (XXXVIII).

Je traversai avec une nombreuse caravane la steppe des Gouzes, entre la mer Khazare et le lac de Khorazm, pour me rendre à la grande ville de Kourkandje. Il y avait, parmi mes compagnons de voyage, un marchand de Bokhara, qui était allé plusieurs fois jusqu'aux frontières de la Chine. En m'entretenant avec lui, j'obtins quelques notions sur les peuples turcs qui habitent ces régions orientales.

Le pays à l'est du Sihoun, depuis Isbidjab, c'est-à-dire, le Ferghana, le Schasch et les contrées qui avoisinent ces deux provinces à l'orient, appartiennent aux Turcs *Carloukes* [2]. Les Musulmans vont trafiquer avec ce peuple dans la ville de Taraz, qui est un peu au-delà du Djihoun; mais ils n'osent point dépasser cette ville, parce

(1) Ebn Haoucal, pag. 5, 171, 177, 184, 193 et 195.

(2) الخرلخيّه; الخرلجيّه, Kharloudjiyé.

qu'ils trouvent d'abord les campements des Carloukes. Euzkend est la dernière ville musulmane du côté de Ferghana. Les Carloukes et les Gouzes fournissent aux habitants du Mavera-un-Nehr des mulets, des chameaux, des ânes et des moutons, toutes sortes de pelleteries et des esclaves turcs. Le musc y vient du Tubbet et du pays des Kirguises; c'est le meilleur musc qu'il y ait au monde. Les habitants du Mavera-un-Nehr et du Khorazm, entourés de trois côtés de Turcs nomades et païens qui leur sont redoutables, doivent se tenir toujours prêts à les repousser; ce qui les rend belliqueux (1). Les Gouzes sont, par leur puissance, leurs voisins les plus dangereux. On remarque qu'ils ont la taille plus courte et les yeux plus petits que les autres Turcs. Les Carloukes sont les plus grands et les plus beaux. Leur souverain, décoré du titre de *khacan des khacans*, a plusieurs vassaux parmi les rois turcs. Efrassiyab, le vainqueur de la Perse, était l'un des anciens khacans de ce pays (2).

Après les Turcs Carloukes, on trouve les Turcs *Tagazgazes* (3), dont le pays, situé au nord du Tubbet, s'étend depuis les frontières du Khorassan

(1) Ebn Haoucal, pag. 177, 178, 193 et 195.

(2) Mass'oudi, ch. 13.

(3) التغزغز; البغزغز, Bagazgaz; طغرغر, Tagargar.

jusqu'à celles de la Chine (1). Il n'y a point, à cette heure, de nation turque plus puissante que celle-là. Son souverain porte le titre d'*Abar-khan* (2), et réside dans la ville de Couschan (3). On l'appelle le *roi des bêtes féroces*, et le *roi des chevaux*, parce qu'il n'y a pas de souverain au monde qui ait des troupes plus formidables, aucun qui soit plus sanguinaire, aucun qui possède un plus grand nombre de chevaux. Les Tagazgazes sont les seuls Turcs qui professent la religion de Manès (4).

A l'est des Gouzes et au nord des Carloukes sont les Turcs *Kimakes* (5), qui ont à l'orient les Turcs *Kirguises*, dont le territoire est situé au-dessus de celui des Tagazgazes : tous ces peuples turcs parlent la même langue (6).

J'atteignis enfin la capitale du Khorazm, d'où je me rendis avec une caravane à Djourdjan, et

(1) La lisière occidentale du grand désert Scha-mo formait la frontière de l'empire chinois.

(2) ابرخان ; افز خاقان, Afez Khacan ; ارخان, Erkhan.

(3) كوشان.

(4) Mass'oudi, ch. 13, intit. : ذكر ملوك الصين و الترك, et ch. 14, ذكر جمل من الاخبار عن البجار.

(5) الكيماكيه.

(6) Ebn Haoucal, pag. 5.

peu de temps après j'arrivai à Bagdad, bénissant la providence de m'avoir préservé de tous les dangers qui menacent les voyageurs dans les régions glacées du nord, et parmi les peuples barbares qui les habitent.

FIN.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE. (Pag. 3.)

Kessra Nouschirévan, le plus illustre des rois de Perse de la dynastie de Sassan, mourut dans l'année 579 de notre ère, après un règne glorieux de 48 ans, selon le Schahnamé.

Sous le règne de Hormouz, son fils et successeur, Bahram Tchoupin, gouverneur de l'Irac-A'djem et du Khorassan, général renommé par ses victoires sur les Turcs de la Transoxane, se voyant en butte aux traits de l'envie, et certain de sa disgrace, leva l'étendard de la révolte. A ce signal, Hormouz fut détrôné par une faction et privé de la vue; son fils, Khosrou Perviz, était à peine monté sur le trône de Ctésiphon, que, menacé par les armes de Bahram Tchoupin, il dut prendre la fuite, et se réfugia à Byzance. Le général rebelle s'empara de la couronne; mais il ne la conserva que deux ans. Vaincu par les Romains, qui soutenaient les droits de Khosrou Perviz, il courut chercher un asile auprès du khacan au-delà de l'Oxus. Bientôt il repassa ce fleuve avec une armée turque; mais à peine était-il entré dans le Khorassan, qu'il fut assassiné, en 593.

Dans plusieurs manuscrits de Mass'oudi, on lit,

au lieu de Bahram Tchoupin, *Bahram Djour*. Nous ignorons laquelle de ces deux leçons est la meilleure. Bahram Djour, ou, pour mieux dire, Bahram Kour, fut le 14ᵉ roi de Perse, de la dynastie de Sassan. Il régna de 421 à 440.

NOTE II. (Pag. 3.)

Il est aisé de reconnaître dans le nom de *Cabokh*, *Cabak*, donné par les Arabes à la chaîne de montagnes qui s'étend de la mer Caspienne à la mer Noire, celui de *Cavcas*, *Caucase*, qui la désignait chez les anciens, et qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Par un simple déplacement des points diacritiques, le nom de *Cabokh* قبخ, a été transformé en *Feth* فتح, qui signifie *victoire* en arabe; de sorte qu'on trouve dans la plupart des manuscrits, *Djebel-ul-Feth*, les *Monts de la Victoire*, au lieu de *Djébel-ul-Cabokh*; de même qu'on y lit souvent *Nittous* نيطس, au lieu de *Pontous* بنطس (le Pont-Euxin), et *Bahr Hazez* حزز, au lieu de *Bahr Khazar* خزر, *la mer des Khazares*, c'est-à-dire la mer Caspienne; cette dernière erreur est générale chez les Othomans.

L'antique nom de *Cavcas* est à peine connu des peuples actuels du Caucase. Selon les traditions géorgiennes, l'un des huit fils de *Thargamos*, patriarche qui passe pour être la souche des Arméniens, des Géorgiens, des Albaniens et de tous les peuples de ces montagnes, portait le nom de *Cavcas*, et il reçut

en lot la partie de cette chaîne, qui est à l'occident du fleuve Térék [1].

Les Arméniens donnent au Caucase le nom de *K'habgokh* [2], qui ressemble au *Cabokh* des Arabes et au *Caf-Couh*, ou mont *Caf*, des anciens Perses. Ceux-ci croyaient que le mont *Caf* environnait le monde habité, peut-être parce que le Caucase bornait au nord le monde persan.

On retrouve le nom de *Cabac* dans celui que les Circasses donnent à la petite Cabardie, plaine parsemée de collines, au pied du Caucase; ils l'appellent *Aghlo-Cabac* [3].

NOTE III. (Pag. 45)

On voit que l'antique nom du royaume de Perse, *Iran*, désignait aussi un canton du Caucase, dont la position n'est cependant pas bien déterminée. Le *Schahnamé*, dans la vie de Kesra Nouschirévan, fait mention d'une ville et d'un pays d'*Iran*, qui devaient être situés au midi du défilé appelé aujourd'hui *Derbend*, puisque le roi de Perse le fortifia pour empêcher les Turcs et les Alans de faire des incur

1 Chronique géorgienne de Vakhtang, dans *Reise in den Kaukasus und nach Georgien*, par M. Klaproth, tom. II, pag. 64 et suiv.

(2) *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 392, note 90.

3 Reineggs, *Beschreibung des Caucasus*, tom. I, pag. 281.

sions dans le pays d'*Iran*[1]. La géographie attribuée à Moyse de Khorén nomme le district d'*Iran* parmi ceux de la province d'Artsakh, laquelle faisait partie de l'Albanie.

Selon Schems-ud-din de Damas, « la première des « quatre Arménies était appelée *Iran* ایران; on y trou- « vait les villes de Baïlécan . . . . . et la Porte des Portes, « nommée aussi *Derbend*, qui veut dire défilé. » Ainsi donc, *Iran* et *Arran* désignaient également le pays compris entre l'Aras inférieur et Derbend.

Le nom d'*Arran*, maintenant restreint au pays enfermé par l'Aras et le Kour, vers leur confluent, s'étendait, dans les septième et huitième siècles, à la région qui borde la mer Caspienne depuis l'Aras jusqu'au Derbend[2]. *Aïran*, *Iran* ایران et *Arran* آران désignaient donc les mêmes contrées. Il est digne de remarque que les Ases ou Alans se nomment eux-mêmes *Iron*[3].

Le *Moucan*, dépendance du Schirvan, était situé entre les fleuves Kour et Aras, dans l'ancienne province arménienne d'Artsakh, nommée aujourd'hui *Carabag*[4]. Le *Mogan* est au midi de l'Aras et s'étend, à l'est, jusqu'à la mer Caspienne.

1 Chapitre intitulé : كُردیدنِ کسریٰ بکُردِ اَطراف.

2 Balazori.

3 *Voyage au Caucase et en Géorgie*, par M. Klaproth, tom. II, pag. 437.

4 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 359 et 365.

NOTE IV. (Pag. 5.)

Le nom de *Khazare*, donné à la mer Caspienne, atteste la puissance des Khazares, qui possédaient une partie de ses rives. Outre cette dénomination conservée jusqu'à nos jours, les mahométans désignent cette mer par les noms des différents pays qui la bordent; ils disent mer de *Schirvan*, de *Guilan*, de *Deïlem*, de *Djourdjan*, d'*Absukoun*, du *Tabéristan*, etc. Au rapport de Strabon[1], elle avait reçu le nom de Caspienne des *Caspi*, peuple du Caucase, jadis puissant, mais qui, de son temps, était déja rentré dans l'obscurité.

NOTE V. (Pag. 5.)

Les *Lekis*, *Lekzes*, *Lezghis*, habitent les plus hautes montagnes du Schirvan, et le versant septentrional du Caucase, au nord de Derbend, pays appelé aujourd'hui *Daghestan*.

Cette nation se divise en un grand nombre de peuplades qui connaissent à peine le nom générique de *Lekzes*, sous lequel elles sont confondues par les étrangers. Elles parlent différents dialectes d'une même langue, appelée par les Géorgiens *Maztalaro*[2],

1 Lib. XI, cap. 4.

2 Güldenstedt, *Reisen im Caucasischen Geburge*, Saint-Pétersbourg, 1787, in-4°, tom. I, p. 484. — Reineggs, *Allg. Beschreib. des Kaukasus*, tom. I, p. 169.

dont beaucoup de mots se retrouvent dans d'autres idiomes du Caucase, et même de l'Asie septentrionale, principalement dans les dialectes samoyède et finnois de la Sibérie [1].

Il est fait mention de deux villes lekzes dans les géographies de Cazvini et de Bacouyi, 6e climat. Voici ces articles :

« *Takhar* طاخر, ville populeuse, chef-lieu du « pays des Lekzes, à six journées de *Djanza* جنزه « (Gandja); le froid y est excessif; l'eau qui l'arrose « vient d'un fleuve nommé *Tsamour*, qui est gelé en « été comme en hiver. Ses habitants se nourrissent « d'une espèce de grain que nous appelons *sult* سلت, « en arabe, lequel ressemble à l'orge, mais qui a le « goût du froment. Ils sont musulmans, de la secte de « l'Imam Schafi'yi [2]. »

« *Sinass* سناس, ville du pays des Lekzes, sur la « côte d'une montagne très-élevée. Il fait, dans ce pays, « un froid excessif pendant sept mois de l'année. Il y « croît une espèce de grain nommée *sult*. Ses habitants « sont probes, bienfaisants, charitables et hospitaliers. « Ils exercent communément la profession d'armuriers, « fabriquant des cuirasses, des cottes de mailles et « toutes sortes d'armes [3]. »

1 *Voyage au Mont Caucase et en Géorgie*, par M. J. Klaproth, Paris, 1823, in-8°, tom. II, pag. 297.

2 Bacouyi, *Talkhiss-ul-Assar*, etc.

3 Cazvini, *Assar-ul-Bilad*, etc.

On trouve sur les cartes modernes du Caucase le village de *Takhir*, au bord d'une petite rivière qui va, du midi au nord, se jeter dans le Samour.

Voici, selon le voyageur Reineggs, ce que les Lekzes racontent de leur origine. Leurs ancêtres émigrèrent de l'Inde à une époque très-reculée, et vinrent s'établir dans le Schirvan, d'où ils se répandirent au nord du Caucase jusqu'au Don. Huit siècles après, leur territoire fut envahi par les Ghyssr (Khazares), nation nombreuse que les Perses avaient chassée du sud-ouest de l'Asie. Ce peuple, qui s'était avancé par l'Arménie jusqu'au pied du Caucase, ayant repoussé les Lekzes vers les plus hautes montagnes, occupa le Schirvan et la rive de la mer Gaspienne.

NOTE VI. (Pag. 5.)

Il existe aujourd'hui, dans la partie la plus élevée du Caucase oriental, une tribu lekze, dont le nom ressemble à celui de *Doudani*. Elle s'appelle *Dido*; les Géorgiens la nomment *Didoëthi*. Son territoire est sous les glaciers du Tourpi, au bord de la rivière *Cozlouc*, qui prend plus bas le nom de *Samoura*. Cette tribu et celle d'Unso, composées ensemble d'environ mille familles, habitent trente-quatre villages situés dans deux vallées bordées de rochers escarpés, qui leur servent de boulevards contre leurs voisins. Ce sont de féroces brigands. Ils sont encore païens;

1 *Reise in den Caucasus*, pag. 63.

ils mangent la chair de tous les animaux, et, dans leurs mariages, ils ne respectent pas les liens du sang [1].

NOTE VII. (Pag. 10.)

La ville de Derbend garde le défilé le plus fréquenté du Caucase, celui qui est formé par l'extrémité orientale de cette chaîne et par le rivage de la mer Caspienne. Elle est assise, en partie, dans une petite plaine, au bord de cette mer, en partie sur le penchant assez escarpé d'une montagne que la citadelle couronne. Ses murs, flanqués de tours, ont 120 pieds de haut, et neuf pieds d'épaisseur; ils sont de pierres de taille d'un calcaire coquillier [2]. Une grande porte de fer qui défend, au nord, l'entrée de cette ville, lui a fait donner le surnom de *Porte-de-Fer*. *Derbend* signifie, en persan, *défilé* et *barrière*.

D'un côté, le mur de Derbend s'avance dans la mer; de l'autre, il s'élève, après avoir ceint la ville, jusqu'à la citadelle, et s'étend même plus loin. Selon le prince Démétrius Cantémir, qui, à l'époque de la conquête de Derbend par les Russes, sous le règne de Pierre Ier,

1. *Erdbeschreibung* von Gaspari, Hassel, etc.; Weimar, 1821, tom. XII, pag. 749.

2 Joh. Jac. Lerch, *Tagebuch von einer Reise*, von 1733 bis 1735; im Büschings *Magazin*, th. III, s. 5. — *Hist. und Geogr. Beschreib. des Caspischen Meeres*, Dantzig, 1723, in-8°.

examina ce mur, depuis la ville jusqu'à 7 werstes (environ une lieue et demie) de distance à l'ouest, on ne voit plus que les ruines de ce fameux boulevard qui passait sur la cime des montagnes et plongeait au fond des vallées; il en restait seulement quelques tours qui ressemblaient, dit-il, à celles de Moscou. Le prince observa que ce mur était construit de grandes pierres coquillières, simplement superposées, sans liens de fer, ni ciment, et qui néanmoins se joignaient exactement, tant leurs surfaces étaient polies [1]. Mais aucune trace n'indique que ce mur se soit étendu plus loin, quoique, depuis des siècles, la renommée ait publié qu'un rempart élevé à travers le Caucase, selon les uns, par Alexandre, selon d'autres, par Nouschirévan, depuis le bord de la mer Caspienne jusqu'aux rives du Pont-Euxin, protégeait le midi de l'Asie contre les invasions des barbares du Nord; fable que les habitants de ces montagnes cherchent encore aujourd'hui à accréditer. On sait seulement qu'il existe, à l'extrémité occidentale du Caucase, un mur flanqué de tours, qui, dans l'espace de six lieues, sert de boulevard à la Mingrélie [2].

Il est donc probable qu'il n'y avait que les principaux défilés du Caucase qui fussent défendus par des

1 Bayer, *De Muro Caucaseo*, in *Comment. Acad. Scient. Petrop.*, 1728, tom. I, pag. 428 et 437.

2 *Relation de la Colchide ou Mingrélie*, par le P. Archange Lamberti, dans Thévenot, *Relation de divers Voyages curieux*, Paris, 1666, in-fol., tom. I, pag. 44.

murs et des tours. Ces ouvrages auront été construits sous la domination des rois de Perse; à une époque très-reculée, l'Ibérie et l'Albanie leur étaient déja soumises, et les fortifications qui protégent les frontières septentrionales de ces deux pays doivent être plutôt attribuées au gouvernement d'une puissante monarchie qu'aux peuplades demi sauvages du Caucase. Ces défilés étaient appelés par les Arabes, *Bab*, ou *Portes*, et la principale gorge, celle du Derbend, avait reçu le nom d'*El-Bab vé el-Ébvab*, la Porte et les Portes, ou d'*El-Bab el-Ebvab*, la Porte des Portes. Après ce passage, celui de la *Porte des Alans* était le plus fréquenté. La porte nommée *Saoul* par les géographes arabes est sans doute la même que celle de *Tzour*, dont Procope fait mention. Selon cet historien, c'était par ce défilé et par celui des Portes caspiennes que les Huns pénétraient dans le territoire romain ou perse. Il ajoute que le pays au nord du Caucase jusqu'aux Portes caspiennes appartenait aux Alans, peuple indépendant qui était souvent allié avec les Perses contre les Romains et d'autres nations[1]. Ainsi les Alans auraient possédé avant les Khazares les pays au nord du Derbend.

Reineggs dit que la forte ville de *Saoul*, qui appartenait jadis aux Ghyssrs (Khazares), est appelée aujourd'hui Cara-Caïdak, et qu'on voit encore les vestiges de ses murs, à 15 lieues environ à l'ouest de Derbend. L'ancienne province de *Saoul* comprenait

1 *Gothicæ Historiæ*, lib. IV.

les deux districts actuels de *Caïdak* et de *Cara-Caïdak*[1].

Outre la porte ou forteresse de *Saoul*, les géographes arabes nomment les portes de *Sérir*, de *Filan-Schah*, de *Tabarsséran*, et des Alans, qui défendaient sans doute divers défilés à l'ouest de Derbend; celles de *Mazaca*, de *Karouban*, d'*Iranschah* et de *Lian-schah*, dont nous ignorons la position; la porte de *Schabéran*, qui conduisait probablement à la ville de ce nom, voisine de la mer, au midi de Derbend; la porte de *Samsidjy*, peut-être la forteresse de *Samtsikhe* dont Moyse de Khorèn fait mention, située à l'ouest de Tiflis, dans une chaîne de montagnes qui séparent la Géorgie du Guriel[2]; enfin, la forteresse de *Lazica*, qui devait être sur la frontière du pays des Lazes, peuple qui habitait la Colchide, séparée de l'Ibérie par une branche du Caucase que les anciens appelaient monts *Moskhiques*; ce qui nous paraît d'autant plus probable qu'on lit, dans l'ouvrage de Mass'oudi (chap. II), que le Pontouss s'étend depuis le pays de Lazicat لازقة jusqu'à Constantinople.

Quant à la partie du mur de Derbend qui se trouve plongée dans la mer, il s'agit de savoir si elle fut construite au sein des eaux, ou si elle a été baignée par l'élévation du niveau de la mer Caspienne. Nous

1 *Reise in den Caucasus*, tom. I, pag. 65, 103 et 106.

2 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I, pag. 77.

observerons qu'il existe des bâtisses submergées sur un point assez voisin de la même côte. Des extrémités de la ville de Bacou partent deux murs qui s'enfoncent dans la mer à la distance de soixante pas. Le géographe Abd-our-Raschid, appelé *Bacouyi*, du nom de sa ville natale, écrivait, en 1403, que la mer avait englouti une partie des murs et des tours de Bacou, et qu'elle faisait de tels progrès que, de son temps, elle était près d'atteindre la grande mosquée de cette ville. Son témoignage est confirmé par celui du capitaine russe Soïmonow, qui, levant la carte de ces mêmes côtes, en 1719, vit dans la baie de Bacou, à deux werstes (une demi-lieue) au midi de cette ville, et à quatre brasses de profondeur, les ruines d'un grand édifice en pierre, dont quelques sommités paraissaient encore au-dessus de la surface des eaux, et qui avait été, à ce qu'on lui dit, un *Caravan-Serai*[1]. On pourrait en induire que c'est aussi par une invasion de la mer qu'une partie du mur de Derbend se trouve plongée dans les ondes.

NOTE VIII. (Pag. 12.)

Le Tabaristan de Mass'oudi est, sans doute, le canton de *Tabasséran*, situé à l'ouest du territoire de Derbend,

1 *Auszug aus dem Tagebuche des Schif-Hauptmanns* Fedor Iwanowitsch Soimonow, *von seiner Schiffarth auf der Caspischen See*, bey Müller, *Samlung russischer Geschichte*, B. VII, p. 336.

et habité par des Lekzes. C'est un pays d'environ huit lieues d'étendue, hérissé de hautes montagnes, de rochers escarpés et d'épaisses forêts[1]. La ville de Tabasséran, chef-lieu de ce canton et résidence de son souverain, est l'entrepôt du commerce entre la Perse et le Daghestan[2]. Le *Djihan-Numà* (impr. p. 402) fait aussi mention de *Tabarsséran* طبسران dans le pays des Lekzes, sur la pente méridionale du Caucase, et ajoute que c'est un château fort, dont le rayon est habité par quarante mille familles. Il est plusieurs fois question du pays de *Tabarsséran* طبرسران dans l'Histoire des premières Conquêtes des Arabes, par Balazori.

NOTE IX. (Pag. 15.)

Le *Djorzan* (car telle est la prononciation indiquée par l'auteur du *Merassid-el-Ittilà* et par la ponctuation du manuscrit de Balazori) était, suivant les géographes arabes, la province la plus septentrionale de l'Arménie, et avait pour chef-lieu Tiflis. Nous ignorons quelles étaient ses limites. Lorsque les Arabes, vers l'année 30 de l'hégire (650), firent la conquête du Djorzan, le prince de ce pays portait le titre de *Battrik* (Patricien), d'où l'on pourrait induire qu'il relevait de l'empereur

1 *Tableau des provinces situées sur la côte occidentale de la mer Caspienne, entre les fleuves Terek et Kour*, par Marschall de Bieberstein, Saint-Pétersbourg, 1798, § IX, p. 12.

2 Reineggs, *Reise in den Caucasus*, pag. 112.

de Byzance. La ville de Tiflis fut dès-lors occupée par les Arabes, et resta sous la domination mahométane jusqu'à l'année 514 (1120-1). « A cette époque, dit « Grégoire Aboul-Faradje, les Gourdjes, c'est-à-dire « les Khazares, alliés avec les Captchaques et d'autres « peuples, ayant fait une invasion dans les pays ma- « hométans, l'émir Ilgazy, Dobaïs, fils de Sadaka, et « Togroul-Bey, roi de l'Arran et de Naktchivan, « allèrent, avec leurs forces réunies, à la rencontre de « l'ennemi jusqu'auprès de Tiflis. Les Musulmans, « quoiqué au nombre de trente mille hommes, furent « mis en déroute, et perdirent beaucoup de monde ; « car les Gourdjes les poursuivirent l'espace de dix « fersenks, les tuant ou les faisant prisonniers. Ils en « prirent quatre mille ; mais le roi Togroul-Bey, « Ilgazy et Dobaïs se sauvèrent. Les Gourdjes étant « revenus sur leurs pas, mirent le siége devant Tiflis, « et s'en emparèrent l'année suivante. »

De cette époque date la fondation du royaume de Géorgie, *Gourdjistan*, ou pays des Gourdjes. Nous avons vu que Mass'oudi distingue les Gourdjes des habitants du Djorzan, et qu'il place le territoire des Gourdjes, au dixième siècle, dans les parties les plus élevées du Caucase, au nord-est de la Géorgie. Leur roi portait le titre héréditaire de *Berziban* ; c'est peut-être la qualification persane de *Merziban*, qui veut dire *commandant de la frontière*.

« Les *Gourdjes*, dit l'auteur du *Mérassid-el-Ittilà*, « sont une nation chrétienne qui habitait dans les « monts Cabac et le pays de Sérir ; ils devinrent si

« puissants, qu'ils s'emparèrent de la ville de Tiflis. « Leur pays est appelé de leur nom. Ils sont nom- « breux et formidables. »

On trouve dans le même dictionnaire géographique l'article suivant :

« *Téflis*, ou *Tiflis*, ville de la première Arménie, « selon d'autres, de l'Arran. C'est le chef-lieu du « pays de Djorzan, voisin de *la Porte des Portes*, ville « d'une haute antiquité, dont les habitants parlent la « langue arménienne; elle fut conquise par les Gourdjes, « qui y tuèrent un grand nombre de musulmans ; ils « en restèrent les maîtres, et en traitèrent les habitants « comme leurs sujets, jusqu'à l'année 623 (1226), que « Djélal-ud-din Khorazmschah marcha sur Tiflis, et « délivra de leur joug les mahométans qui l'habitaient. « Il y plaça un gouverneur et une garnison ; mais, se « voyant maltraités par leurs nouveaux maîtres, les « citadins appelèrent les Gourdjes et leur livrèrent la « ville, que les Khorazmiens furent obligés d'évacuer. « L'année suivante, les Gourdjes, craignant que les « Khorasmiens ne revinssent avec des forces supé- « rieures auxquelles ils ne pourraient résister, aban- « donnèrent Tiflis après y avoir mis le feu. »

Ce n'est pas ici le lieu de décrire les deux invasions du sultan turc qui couvrirent la Géorgie de sang et de ruines, mais la laissèrent néanmoins aux Géorgiens.

Le géographe Schems-ud-din de Damas dit que l'on comprenait sous le nom d'Arméniens les *Savourdiyens*, les *Sanariens* et les *Gourdjes*, trois peuples chrétiens.

L'historien Balazori nous apprend que la ville de Tiflis était dans le canton de *Mandjalis* رستاق منجلس, province de *Djorzan-el-Hormouz*. جرزان الهرمز.

Ce nom de Hormouz désigne sans doute une ancienne forteresse qui était la résidence des souverains du pays. « Vis-à-vis le pont de Mtskhetha, dit M. J. Kla-« proth, on trouve les ruines du château-fort d'*Armazi*, « ou *Armaz-Tsikhe* (ce dernier mot signifie en géorgien « *forteresse*), qui fut, dit-on, bâti par Karthlos, le « prétendu patriarche de la nation géorgienne, sur une « montagne du même nom, près du confluent de « l'Aragvi et du Kour : c'était sa résidence habituelle, « et la montagne s'appelait, d'après lui, *Karthli*, jus-« qu'à ce que le premier roi géorgien Pharnavaz y « plaçât l'idole d'Armazi (le Hormouzd des Perses), « qui donna son nom à cet endroit. *Armaz-Tsikhe* fut « ensuite détruite. — — — Ce fut pendant long-« temps la demeure des rois géorgiens, et c'est, sans « doute, l'Ἁρμοξικὴ de Strabon, l'Ἁρμάστικα de Ptolémée, « et l'*Hamastis* que Pline place près du Kour [1].

On voit que dans le nom de *Djorzan-el-Hormouz*, cité par Balazori, *Djorzan* est un substantif qui régit *Hormouz*. On en trouverait peut-être la signification dans la langue géorgienne ou l'arménienne. Dans cette dernière le mot de *Dsor* signifie *vallée*. Quant au nom de *Mandjalis*, il ressemble à celui de *Mankliats*,

1. *Voyage au Caucase et en Géorgie*, tom. I, pag. 518.

qui, selon Moyse de Khorèn[1], désignait un canton de l'Ibérie.

Le Djorzan ne serait-il pas la *Chorzéna* de Strabon? « La *Chorzène*, dit ce géographe, et la *Cambysène*, « sont les provinces d'Arménie les plus septentrionales, « par conséquent les plus exposées aux frimas; elles « confinent au Caucase, à l'Ibérie et à la Colchide[2]. » Dans la prononciation des noms étrangers, les Arabes substituent souvent le son *dj* au *kh* et au *gh*.

Il est fait mention du Djorzan, sous le nom de Khazeran, dans les Annales d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie[3]. Voici la traduction du texte arabe de cet historien :

« Héraclius passa de Constantinople à Trébizonde, « où il s'arrêta pour rassembler des troupes et donner « ses ordres. Il demanda l'assistance du roi de *Khazeran*, conclut avec lui un traité, et lui fit présent d'un « trône, où ce prince devait s'asseoir lorsqu'il serait au « palais (impérial). Il demanda aussi du secours au roi « d'*Abkhaze*, et lui donna une couronne pour s'en « couvrir la tête lorsqu'il viendrait au palais. Il en de- « manda également du roi de *Sanaria*, fit avec lui un « traité, et lui donna un trône pour s'y asseoir lorsqu'il « serait en présence de l'empereur ».

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 357.

2 *Rer. Geogr.*, lib. XI, cap. 13.

3 Tome II, pag. 230.

NOTE X. (Pag. 15.)

Les *Savortiens*, peuple arménien, habitaient une partie de la vallée où coule le Bortschalo qui afflue dans le Kour. Le district de *Berdadje* s'étend depuis l'embouchure de la rivière de *Berdadje*, appelée aujourd'hui Bortschalo, jusqu'au confluent du Kour et de l'Aras[1].

NOTE XI. (Pag. 16.)

Les *Abkhazès*, dit Constantin Porphyrogénète[2], habitaient la côte septentrionale de la mer Noire, depuis le fleuve Nicopsis, qui les séparait, à l'ouest, du pays des Zikhes, jusqu'à Soteriopolis, qui en était éloignée de trois cents milles; mais nous ignorons quel est le fleuve appelé Nicopsis, et la position de Soteriopolis.

L'Abkhasie actuelle est séparée de la Circassie, au nord et au nord-ouest, par le Caucase, dont les rameaux la traversent jusqu'à la mer. Elle confine vers le sud-est, à la Mingrélie[3]. Les Abkhases et les Tcher-

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 181 et 464.

2 *De adm. Imp.*, cap. 42.

3 Gaspari, etc., *Erdbeschreib*, tom. XII, pag. 690.

casses parlent des dialectes très-différents de la même langue [1].

Les Abkhazes furent convertis au christianisme, vers l'année 550, par les soins de l'empereur Justinien [2].

NOTE XII. (Pag. 18.)

Les deux leçons صمصخا et صطخا indiquent suffisamment que Mass'oudi avait écrit صمطخا *Somtakha;* et comme il place ce pays sur les confins du Djorzan, il est d'autant plus probable qu'il aura voulu désigner la contrée montagneuse de *Somkhiti*, ou *Somkheth*, située au sud-ouest de Tiflis. C'est du nom de cette ancienne province de l'Arménie, que les Géorgiens ont donné aux Arméniens en général le nom de *Somékhis.*

Selon Mass'oudi, les Somkhites n'avaient pas de roi. Chaque district obéissait probablement à des anciens, élus par les habitants ; espèce de gouvernement qui existe encore chez plusieurs peuples du Caucase.

NOTE XIII. (Pag. 18.)

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de rapporter, au sujet des *Sanariens*, les notions que

1 Güldenstedt *Reisen*, t. I, pag. 463.

2 Procopius, *De Bello gothico.*

M. Saint-Martin nous donne sur ce peuple du Caucase, dans ses Mémoires sur l'Arménie[1].

« Au-delà du pays de Schaki, au milieu des mon-
« tagnes qui séparent la Géorgie du Schirvan, on trou-
« vait un petit pays dont le peuple paraissait appar-
« tenir à la nation des Oudiens, qui était issue de la
« race arménienne.

« Ce pays portait le nom de *Dzanar*, ou *Dzanark'h;*
« il occupait la plus grande partie des montagnes com-
« prises entre la porte des Alains et le Schirvan; on y
« trouvait un défilé pour traverser le Caucase, et qui
« portait le nom de porte de *Dzak'han.* Il était gouverné,
« au dixième siècle, par un prince chrétien qui recon-
« naissait la suprématie des rois d'Arménie, et qui, quoi-
« que laïc, portait le titre ecclésiastique de *chbrévêque,* en
« leur langue, *K'horisgobos.* Mass'oudi fait aussi mention
« du pays de Dzanar, qu'il appelle *Sanariah* صنارية,
« qui était gouverné par un prince chrétien fort puis-
« sant, qui portait le titre de kereskous كرسكوس.
« Ibn Haukal parle aussi des peuples de Dzanar, qu'il
« appelle Sanary سنارى, et dit que, de son temps,
« ils étaient gouvernés par un prince nommé *Sendjarib.*

« Ce nom paraît être le même que celui de Senek'-
« harim, nom assez commun chez les Arméniens, et
« qui était ordinairement altéré de cette façon par les
« Arabes. Les Arméniens prétendent que cette petite
« souveraineté fut fondée par quelques prêtres de la

1 Tom. I, pag. 233.

« Chaldée, qui, pour éviter les persécutions des kha-
« liphes de Baghdad, se réfugièrent dans l'Oudi, auprès
« du prince de Kartman, qui leur donna asyle; mais
« peu après, redoutant encore la colère des khaliphes,
« ils se retirèrent dans les gorges du Caucase, où ils
« fondèrent la principauté de Dzanar, et choisirent
« pour chef un d'entre eux, nommé *David*, qui prit
« le titre de *chorévêque*. Les Arabes donnent aussi à
« cette nation une origine étrangère à l'Arménie, puis-
« qu'ils prétendent qu'elle est originaire de l'Arabie,
« et issue d'une branche de la tribu d'Okaïl, qui habi-
« tait dans les environs de Mareb, dans l'Yemen, et
« qui descendait de Nazar, fils de Maad, l'un des
« anciens chefs des tribus arabes. Il serait possible
« que les princes de ce pays fussent descendus de
« quelques Arabes forcés d'abandonner leur patrie
« pour leur attachement au christianisme. Les tradi-
« tions arméniennes ne contredisent pas sur ce point
« les traditions arabes; mais il nous semble que le
« nom même de Dzanar existait déja bien long-temps
« avant l'établissement de ces fugitifs dans le Caucase;
« car Ptolémée place dans ces mêmes contrées un
« peuple qu'il appelle *Sanarœi*, au-dessus, dit-il,
« de l'Albanie, position qui répond exactement à celle
« de Dzanar. Les princes de cette région entretenaient,
« au dixième siècle, des relations politiques avec la
« cour de Constantinople, qui, dans les actes de sa
« chancellerie, les appelait Ἀρχων τοῦ τζαναρίας. »

NOTE XIV. (Pag. 18.)

Le pays des *Schékines* était, sans doute, le canton montagneux que l'on appelle encore *Scheki*, près de la rive gauche du Kour, entre le district de Gandja, la Géorgie, le Schirvan et le Daghestan.

NOTE XV. (Pag. 19.)

Cabalah, ville et canton du Schirvan, à l'ouest de la nouvelle Schamakhié, entre l'Acsou et le Gardeman. Ses habitants sont Arméniens.

NOTE XVI. (Pag. 21.)

La partie des contrées au nord du Derbend, que l'on comprend aujourd'hui sous le nom de *Daghestan*, ou de *pays de montagnes*, est encore habitée par les Caïtoukes. Un petit prince de cette nation réside dans la ville d'*André*, *Andrew*, ou *Endery*, située près de la rivière Actasch. Plus à l'est, sur la rive du Coïsou, paraissent encore les ruines de l'ancien *Endery*, que l'on serait tenté de prendre, à la ressemblance des noms, pour Semender, si le *Derbend-Namé*, cité par M. Reineggs[1], et en dernier lieu par M. Klaproth[2], ne disait positivement que l'ancienne Samander est la ville actuelle de Tarkou.

1 Page 92.

2 *Magasin asiatique*, t. I, p. 266, note 1.

NOTE XVII. (Pag. 22.)

Nous ne connaissons pas exactement la position du *Sérir*. Mass'oudi se contente de dire que tel pays confine à tel autre. Nous avons dû chercher à indiquer d'une manière plus précise leur situation relative. Nous présumons que le petit royaume de Sérir était dans les montagnes, au nord-ouest de Derbend, entre le territoire des Caïtakes et celui des Coumikes.

On a vu que, selon Balazori, le roi de Sérir prenait le titre de *Hérarzan-schah*, et que celui de Filan s'appelait Filan-schah. Mass'oudi rapporte, au contraire, que Filan-schah était le titre héréditaire des rois de Sérir. Le *Mérassid-ul-Ittila'* semble concilier ces deux assertions différentes, dans son article de *Filan*, que voici :

« *Filan*, ville et canton près de la Porte des Portes, « dans le royaume des Khazares. Les habitants de ce « pays sont chrétiens, et ont une langue particulière. « Leur souverain prend le titre de *Filan-schah*, qui « appartient exclusivement au roi de *Sérir*, et c'est « pourquoi le pays de Sérir est appelé *Filan*. On dit « que le *Sérir* est un district du *Filan* ».

NOTE XVIII. (Pag. 22.)

On trouve, dans la *Géographie de Bacouyi*, 6e climat, un article sur les *Zirhguerans*, dont voici la traduction :

« *Zirhguerans*, c'est-à-dire fabricants de cottes de

« mailles, nom de deux bourgs au-delà de la *Porte des* « *Portes*, sur l'une des cimes des monts *El-Bourz*. Ces « bourgs sont entourés de villages, de champs cultivés, « de jardins et de forêts. Leurs habitants ont la taille « haute, les cheveux blonds et de beaux yeux. Ils « n'exercent d'autre métier que celui de fabricants de « cottes de mailles et de cuirasses. Riches et généreux, « ils aiment les étrangers, surtout ceux qui possèdent « quelque science ou qui savent écrire. Grace au dif- « ficile accès de leur pays, ils ne paient de tribut à « personne. Ils ne professent aucune religion (révélée). « Lorsqu'un des leurs est mort, ils coupent ses membres, « les dépouillent de la chair, et recueillent ses os dans « un vêtement, sur lequel ils inscrivent le nom du dé- « funt, celui de son père, l'année de sa naissance et « celle de sa mort, et qu'ils appendent dans l'intérieur « de la maison; ensuite, ils prennent la chair et la « donnent à manger, si c'est un homme, aux corbeaux, « si c'est une femme, aux vautours ».

Cette même partie du Caucase fournissait encore, au treizième siècle, d'excellents armuriers. Le missionnaire Rubruquis, revenant de Tartarie, en 1253, passa les défilés du Derbend avec une escorte de vingt Mongols, chargés de le protéger contre les Alans qui infestaient cette route. « Il y avait deux de ces Mongols, « dit Rubruquis (Chap. L), qui portaient une espèce « d'armure, comme nos halecrets ou cuirasses; leur « ayant demandé d'où ils avaient eu ces armes-là, ils « me dirent qu'ils les avaient gagnées sur les Alains, « qui sont excellents artisans à les forger. »

Lorsque le fameux Timour, après avoir ravagé les pays au nord de la mer Noire, traversa, en 1396, le Caucase pour retourner en Perse, « les habitants de « *Zeregheran*, dit son biographe Schéref-ud-din-Ali, « de Yezd, habiles ouvriers en cottes de mailles, « vinrent au-devant de l'empereur lui offrir leur « obéissance; ils lui firent quantité de présents de « chefs-d'œuvre de leur métier : sa hautesse les reçut « avec toutes sortes d'honnêtetés, et leur fit ses libé- « ralités [1]. »

Reineggs a trouvé dans le Caucase la même peuplade d'armuriers dont parlent Mass'oudi et Bacouyi :

« Au sud-ouest de Cara-Caïdak, dit-il, est une peu- « plade de 1200 familles appelée *Couvetschis*, ou fabri- « cants de cuirasses, depuis très-long-temps établie « dans le Caucase; car l'histoire du Derbend (écrite « dans le 11e siècle) en fait mention sous le nom de « Serkuwan (il faut lire Zirhgueran) : cette petite « nation se prétend originaire d'Europe; toutefois sa « langue n'a pas la moindre affinité avec aucune langue « européenne; mais elle est également étrangère à « toutes celles du Caucase, et ce peuple se distingue « de ses voisins, non-seulement par cette différence « d'idiome, mais aussi par ses mœurs, ses usages, son « amour de l'ordre et sa probité. Les *Couvetschis* se ser- « vent de tables, de chaises, de bois de lit, ainsi que de « couteaux et de fourchettes, à la manière européenne.

1 *Histoire de Timur-Bec*, trad. de Petis de la Croix, t. II, pag. 388.

« Les uns sont commerçants, les autres armuriers, « fabriquant des fusils, des pistolets, des sabres, des « couteaux, des cottes de mailles; et comme il n'y a, « ni en Perse, ni en Anatolie, d'aussi bons armuriers « qu'eux, les produits de leurs forges y sont recherchés « et à haut prix. Les *Couvetschis* ne se livrent pas, « comme leurs voisins, au brigandage; mais, garantis « par leurs rochers, ils prennent de bonnes précautions « pour leur propre défense. Ils gardent soigneusement « les deux seuls défilés qui donnent accès à leur pays, « et ne permettent, ni à leurs voisins, ni à d'autres « étrangers de pénétrer sur leur territoire. Ils ont un « dépôt de leurs productions dans un grand village sur « leur frontière, où ils trafiquent avec les étrangers. « Ils sont mahométans [1]. »

NOTE XIX. (Pag. 23.)

« Le territoire des Coumikes, ou Tchétchengues, « dit Jac. von Stæhlin, est borné, à l'ouest, par le « grand fleuve Souncha, qui le sépare de la petite « Cabardie; au nord, par le Térék, et à l'est, par l'Aksaï [2]. » Cependant les Coumikes, de nos jours, habitent principalement les rives du haut Coïsou.

On voit que les Caïtaks, les Sérirs et les Goumikes se partageaient le pays qui est aujourd'hui appelé

1 Reineggs, *Beschreib des Caucasus*, p. 107 et suiv.

2 *Nachrichten von Tschirkassien*, dans Buschings *Magasin*, t. VI, p. 465.

Daghestan. Il est probable que ces peuples étaient Lezgues, comme ceux qui habitent maintenant les mêmes contrées. Une partie considérable de cette population professait encore, à la fin du 17ᵉ siècle, la religion de Moyse.

« Dans le pays de Boïnak, dit Nicolas Witsen[1] (qui « écrivait en 1690), ainsi que dans les principautés « tartares (Lezgues) circonvoisines, il y a des milliers « de Juifs. On estime que, dans la principauté d'*Osmin* « ou *Otsme*, ils sont bien au nombre de quinze mille. « Ils se disent originaires de Babel. La plupart cultivent « la terre; d'autres se livrent à divers genres d'industrie, « au lieu que presque tous les Tartares (Lezgues) font « le métier de soldat ou de brigand; mais, sous le « rapport des traits, des mœurs et du costume, ces « Juifs ne diffèrent nullement des Tartares.

« Les *Kaumouks*, ou *Leikses*, dit le même auteur « dans un autre endroit[2], sont mahométans. Ils se « disent descendre des anciens Assyriens. »

NOTE XX. (Pag. 25.)

On voit, par la description de Mass'oudi, que des nations qui habitaient le versant septentrional du Caucase, les Alans étaient la plus puissante. Dans le

1 *Noord en Oost Tartarye*, t. II, pag. 567. Cet ouvrage se compose de relations et de descriptions qui avaient été fournies à Witsen sur presque toutes les parties de l'Asie.

2 *Ibid.* pag. 703.

moyen âge, on les appelait *Ases*. Les Géorgiens leur donnent encore le nom d'*Ossi*, et à leur territoire celui d'*Ossethi*. Ammien Marcellin dit qu'ils furent appelés *Alans*, du nom de montagnes, *ex montium appellatione cognominati*[1], et Eustathius observe que leur nom veut dire *montagnard*, du mot *Ala*, qui, dans la langue des Sarmates signifie *montagnes*[2]; mais les Alans se nomment eux-mêmes *Ir*, ou *Iron*. Nous observerons, à cet égard, que, dans le *Schah-namé*[3], la contrée du Derbend est désignée sous le nom de *Iran*, et qu'au rapport de Reineggs[4], la partie orientale du Caucase, depuis les sources du fleuve Térek jusqu'au Derbend, était anciennement appelée *Iran*. Cette région comprend aujourd'hui une partie du pays des Ases, le pays des Tchetchenzes, et le nord du Daghestan.

Selon Procope, les Alans étaient un peuple Goth. « Peu de temps, dit-il, avant le règne d'Augustule, les « Romains avaient attiré dans leur alliance les Skirres, « les Alans et d'autres peuples Goths[5]. « Il dit encore : « Les Vandales émigrèrent des bords de la Méotide vers « le Rhin, après avoir appelé à eux les Alans, qui sont « aussi une nation gothique[6]. »

1 *Rer. Gestar.* Lib. XXXI.

2 Eustathii, *Comment.* in Dionys. Perriget. v. 305.

3 *Vie de Nouschirevan*, chap. *Guerdiden-i Kessra guird attraf.*

4 *Reisen in den Caucasus*, t. I, p. 32.

5 *Gothicæ Hist.* lib. I.

6 *Hist. Vandalicæ*, lib. I.

Les Alans sont au nombre des peuples barbares du nord qui acquirent une grande renommée par leurs invasions. Ils habitaient très-anciennement le pays situé vers les sources du Jaïk ; s'étant établis par la suite au nord du Caucase, sur les rives du Tanaïs et les côtes des Palus-Méotides, ils firent, d'abord sous le règne de Tibère, puis sous le règne de Titus, deux invasions au midi du Caucase, où ils ravagèrent l'Arménie et la Médie [1]. Leur domination, qui s'étendait sur une partie du nord de l'Asie, fut renversée, dans le 4e siècle, par les Huns, qui les vainquirent et en firent un grand carnage. Les restes des Alans furent obligés de marcher sous les drapeaux des Huns, et allèrent avec eux envahir le pays d'Ermenrich [2]. Selon Ammien, qui nous a laissé une description de ces peuples, les Alans étaient nomades, et n'avaient d'autres habitations que leurs chariots. Ils combattaient à cheval, légèrement armés. Leur mœurs étaient moins grossières que celles des Huns, et l'on remarquait que leurs chefs avaient presque tous les cheveux blonds.

Dans le cinquième siècle, les Alans, joints aux Suèves et aux Vandales, entrèrent dans la Gaule, se dirigèrent vers les Pyrénées, franchirent ces monts et ravagèrent l'Espagne, que ces trois peuples se partagèrent : les Suèves s'établirent dans la Galice, les

1 Flav. Josephus, *De Antiquit.* lib. XVIII, cap. VIII. — Id. *De Bello judaïco*, lib. VII, cap. VII, edit. Havercampii. — Hegesippus, *De Hierosolymitano Excidio*, cap. LI.

2 Ammianus Marcellinus, *Rer. Gest.* lib. XXXI.

Alans dans la Lusitanie et la province de Carthagène ; les Vandales dans la Bétique. Ces derniers ne tardèrent point à passer en Afrique, et conquirent la Mauritanie [1]. Il y avait un corps d'Alans dans l'armée de Gensérich en Afrique [2]. A cette même époque, des Alans se partageaient les terres du Valentinois, en France ; ils se mettaient en possession des districts de la Gaule ultérieure, que le patricien Ætius leur avait donnés, expulsant les seigneurs de ces cantons, et soumettant par les armes les habitants qui ne voulaient pas leur obéir [3].

Voici quelle est l'origine des Alans, s'il faut en croire l'ancienne chronique géorgienne de Wakhtang. Lorsque les Khazares firent leur première invasion en Géorgie (on n'en indique pas l'époque), leur roi donna à son fils Ouobos les prisonniers géorgiens qu'il avait enlevés dans le Khartel-Somkhitti, ou Géorgie arménienne, avec tous les pays du Caucase, depuis l'extrémité occidentale de ces monts jusqu'au Térek. Ouobos se fixa dans ces contrées, et ses descendants sont les *Ousni*, c'est-à-dire les habitants de l'Osethie actuelle [4].

La forteresse que les auteurs arabes désignent sous le nom de *Château de la Porte des Alans*, était, sans doute, le fort de Dariel, dont on voit encore des

1 Isidori, Archiep. Hispalensis, *Hist. Vandalorum.*

2 Procopius, *Hist. Vandalicæ*, lib. I.

3 Prosperi *Chronicon.*

4 Klaproth, *Reisé*, etc., t. II.

vestiges, sur la rive gauche du fleuve Térek, près de sa source. Ce château, situé presque au sommet du versant méridional du Caucase, dominait une étroite vallée, formée par de hautes montagnes très-escarpées. Selon l'Histoire de Géorgie, Dariel fut bâtie sous le règne de Mirvan (qui occupa le trône depuis l'an 167 jusqu'en 123 avant J. C.) pour servir de boulevard à la Géorgie contre les irruptions des Khazares [1].

M. Klaproth pense que Dariel est la fameuse porte Caucasienne, dont Pline l'ancien parle en ces termes: « Là, où les montagnes s'entr'ouvrent subitement, on « voit des portes garnies de poutres ferrées. Au bas, « le fleuve *Diri-Odoris* roule ses ondes, et sur un rocher « en deçà de ce fleuve, est un château nommé *Cumania*, « bâti pour défendre ce passage contre des peuples « innombrables ». Le nom *Diri-Odoris*, dit M. Klaproth, semble cacher le nom géorgien *Terghis-Mdinare*, qui signifie *la rivière de Terghi.*

On ne pouvait pas, selon l'observation de Reineggs, choisir pour une forteresse une position plus avantageuse que celle de Dariel; car mille hommes de garnison suffiraient pour disputer ce passage à cent mille. On voit encore les ruines de ses murs à près de sept cents pieds au-dessus du fleuve, ainsi qu'un bel aquéduc taillé dans le roc, et un escalier voûté qui descendait le long du rocher jusqu'au bord du Térek, pour servir sans doute à monter de l'eau au château

1 *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, par M. J. Klaproth, t. I, pag. 460.

quand l'aquéduc n'en fournissait pas assez [1]. Cet escalier et une tour sont les deux monuments les mieux conservés de cette ancienne forteresse en ruine [2].

La difficulté du passage de Dariel provenait de ce que le Térek était resserré par des rochers escarpés qu'il fallait gravir; mais, il y a peu d'années, l'empereur Alexandre fit ouvrir, sur le bord de cette rivière, une route plus commode, qui forme à présent la principale voie de communication entre la Russie et la Géorgie [3].

M. Lehrberg observe avec raison que les rivières qui viennent du nord se jeter dans la mer Noire, comme le Tanaïs ou Don, le Danube et d'autres, ont probablement reçu leurs noms des Alans, ou Ases, dans la langue desquels *Don* signifie *eau* et *rivière*. Aussi s'ajoute-t-il aux noms des rivières qui coulent dans leur pays, comme *Arradon*, *Kuredon*, *Usdon*, etc. [4].

Cette circonstance vient à l'appui des témoignages historiques, qui nous font connaître que les Alans, ou Ases, occupaient anciennement les contrées au nord de la mer Noire.

1 Reineggs *Reise*, pag. 225.

2 *Reise in die Krym und den Kaukasus*, von Engelhardt und Parrot, Berlin 1815, in-8, pag. 162.

3 *Ibid.* pag. 159 et 162.

4 *Untersuchungen* zur Erläuterung der ælteren Geschichte Russlands. St.-Pétersb., 1816, in-4, pag. 399.

NOTE XXI. (Pag. 27.)

C'est le peuple que nous connaissons sous le nom de *Tcherkesses*, ou *Circasses*. Le pays qu'il habitait au dixième siècle est appelé *Casatchia* par Constantin Porphyrogénète, qui le place au midi du Caucase; au nord de cette chaîne était l'Alanie [1]. On voit donc que les Caschakes occupaient à peu près les mêmes régions où l'on trouve aujourd'hui les Circasses, qui sont encore appelés *Caschakes* par leurs voisins actuels, les Ossètes et les Mingréliens. Les Russes les connaissaient jadis sous le nom de *Cassogues*. Toutefois les Circasses se nomment eux-mêmes *Adighé* [2].

« Au midi de la Casatchia, dit Constantin, était la « Papaghie, et au midi de la Papaghie, la Zekhie, qui « s'étendait l'espace de 300 milles; sur la côte de la mer « Noire, depuis le fleuve Oucroukh (le Couban), qui « la séparait de Tamatarkha (Taman), jusqu'à la ri- « vière de Nicopsis, limite de l'Abasgie. » Il ajoute que les *Zekhes* possédaient des îles près de la côte, où ils se réfugiaient lorsque les Alans faisaient des invasions dans leur pays; et Mass'oudi nous apprend que les Caschakes avaient, sur le bord du Pont-Euxin, des places fortifiées où ils cherchaient un asyle contre les Alans. Les *Zekhes* et les *Caschakes* étaient deux branches de la même nation. George Intenario, qui

1 *De Adm. imp.*, cap XLII.

2 *Voyage au Caucase*, par M. Klaproth, t. II, pag. 377.

nous a donné la description du pays des Circassiens, dit qu'ils se nomment eux-mêmes *Adiges*, mais que les Grecs et les Italiens les appellent *Ziches*.

Schems-ud-din de Damas place au nord de la mer Noire un peuple chrétien nommé *Ezkesch* ازكش, qui était voisin des Alans, des Russes et des Bordjans. Plusieurs autres géographes en font aussi mention; peut-être désignent-ils les *Zekhes*.

Ne serait-ce pas du nom de *Caschak*, prononcé *Casak* par les Alans, *Cassogue* par les Russes, que vient le nom de *Cosaque*? On peut alléguer à l'appui de cette opinion que, dans le gouvernement de Penza, les Cosaques sont appelés Tscherkasses [1].

NOTE XXII. (Pag. 31.)

Il est digne de remarque que l'on trouve encore, au nord de Derbend, une peuplade arabe, nomade, composée de 800 familles qui descendent, dit-on, des colons que les khaliphes envoyèrent dans cette contrée lorsqu'ils l'eurent conquise, vers le milieu du huitième siécle [2].

NOTE XXIII. (Pag. 34.)

Tous ces titres sont turcs. *Ilk* signifie le premier, *princeps*. *Bak* est sans doute le même nom honori-

1 Gaspari etc., *Neue Erdbeschreibung*, t. XII, pag. 416.

2 Idem, *ibid.*, pag. 739.

fique que *bik*, ou *bey*. *Khacan* était le titre des souverains turcs et tatares. Les princes turcs de la Transoxane, dont il est souvent parlé dans l'histoire des Perses, y sont toujours désignés par le titre de *khacan;* mais il fut aussi adopté par les chefs d'autres nations, comme, par exemple, les rois des Avares et ceux des Boulgares. Ainsi, quoique les Khazares ne fussent pas de race turque, leur souverain prenait des titres usités chez une nation qui avait été long-temps puissante dans le nord de l'Asie.

Constantin Porphyrogénète et son continuateur parlent du *khacan* et du *bey* des Khazares [1].

NOTE XXIV. (Pag. 40.)

On serait tenté de croire que c'est un conte des voyageurs Ebn Fozlan et Ebn Haoucal, si M. Klaproth ne nous apprenait, d'après les historiens chinois, qu'un semblable usage s'observait à l'inauguration de chaque khacan des Turcs, dans des temps antérieurs à la puissance des Khazares. « Quand on proclamait « un khacan, disent ces historiens, les Grands le por- « taient sur un feutre, et lui faisaient faire neuf tours; « à chaque tour, il était salué par tout le monde. En- « suite on le mettait à cheval, et on lui jetait autour « du cou une pièce de taffetas avec laquelle on le ser- « rait si fort, qu'il était près d'expirer. On le relâchait, « et à l'instant on lui demandait combien de temps il

1 *De Adm. imp.*, cap. XLII. — Stritter, t. II, pag. 567.

« comptait régner. Le trouble de son esprit ne lui per-
« mettait pas de répondre au juste à cette demande ;
« on regardait cependant sa réponse comme une pré-
« diction sur la durée de son règne [1].

NOTE XXV. (Pag. 48.)

Les *Sissadjans* étaient la postérité de Sisag, quatrième descendant de Haïg, que les Arméniens regardent comme la souche de leur nation. Sisag alla s'établir dans le pays situé entre l'Aras et le lac de Sevan, contrée qui fut appelée *Sisagan*, et que l'on désigne aussi sous le nom de *Siounikh*. « Lorsque, au
« milieu du deuxième siècle avant notre ère, dit
« M. Saint-Martin [2], le premier Arsacide, Vagharschag,
« monta sur le trône d'Arménie, il forma du pays
« occupé par la postérité de Sisag une grande prin-
« cipauté qui porta le nom de *Sisagan*, et plus géné-
« ralement celui de *Siounik'h;* elle formait, à cette
« époque, la limite, du côté du nord-est, du pays
« habité par les peuples qui parlaient la langue armé-
« nienne. Cette souveraineté fut pendant fort long-
« temps l'une des plus puissantes qui existèrent dans
« l'Arménie. Elle fut gouvernée, jusqu'à la fin du on-
« zième siècle, par une race de princes qui furent
« d'abord soumis aux rois d'Arménie, mais qui, après

1 *Journal Asiatique*, Paris, 1826, t. VII, p. 267.
2 *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, pag. 210.

« la conquête de l'Arménie par les Persans, jouirent « presque de tous les droits de l'indépendance. — « Après la conquête de la Perse par les khaliphes, les « princes des Siouniens conservèrent leur indépen- « dance et combattirent plusieurs fois avec succès « contre les Arabes. Ce fut vers cette époque que se « forma la principauté particulière de *Sisagan*, qui « occupait la partie orientale du pays des Siouniens. « Ces deux souverainetés contractèrent souvent des « alliances avec la race royale des Pagratides. Les « princes des Siouniens entretenaient des relations « politiques et diplomatiques avec les empereurs de « Constantinople, qui, dans les actes de leur chancel- « lerie, leur donnaient, aux neuvième et dixième « siècles, le titre d'Ἄρχοντοῦ Συνῆς, princes de Syn. »

Le nom arménien de *Sisagan* est écrit *Sissadjan* par les Arabes, qui, nous l'avons déja fait observer, substituent souvent le son *dji* au *ghe* persan et arménien.

NOTE XXVI. (Pag. 50.)

Voici, selon Balazori, l'origine de la ville de *Calicala*. Arminacouss, prince arménien, qui, à la faveur des troubles de l'empire romain, s'était emparé d'une partie de l'Arménie, laissa, en mourant, une veuve nommée Cali, qui fonda la ville de Calicala. Ce nom signifie : *Bienfait de Cali.* M. Saint-Martin pense que Calicala est altéré du nom arménien *Garin-K'hagakh*, donné à la même ville que les

Grecs appelaient *Théodosiopolis*. Elle était située près d'Arzroum [1].

NOTE XXVII. (Pag. 71.)

Nous venons de rapporter ce que nous avons trouvé sur les Khazares dans les ouvrages manuscrits d'auteurs mahométans que nous avons été à même de consulter. Nous allons maintenant recueillir les notions qu'on trouve ailleurs sur ce peuple, en commençant par citer ce que l'ancienne histoire de Perse, qui nous a été conservée dans le *Schahnamé*, raconte d'une invasion des Khazares dans l'Asie mineure, à une époque très-reculée.

Gouschtasb, fils du roi de Perse Lohrasb (qui régnait environ 450 ans avant notre ère), se voyant calomnié auprès de son père, alla chercher un asyle à la cour du *Caïssar* de *Roum*, c'est-à-dire, du César, ou de l'empereur du Roum. Par ce dernier nom, Firdaoussy, de même que les autres écrivains mahométans, désigne l'Asie mineure. Le poète persan n'a pas fait attention que le règne de Lohrasb était fort antérieur aux Césars et à la domination romaine. Dans un chapitre précédent, il commet une autre erreur de ce genre; en parlant d'une époque qui devança de plusieurs siècles la naissance de Jésus-Christ, il dit que le Caïssar rassembla les évêques سقف, les patriarches بطريق et les catholicons جاثليقان.

1 *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, pag. 215, note a.

Le jeune Gouschtasb était à la cour du Caïssar, ou du souverain de l'Asie mineure, dont la résidence n'est pas indiquée autrement que par le nom de *Scharistan* شارستان, qui signifie *ville*, lorsqu'il parut sur la frontière du Roum une armée khazare خزر, conduite par le roi de cette nation, Eliass الياس, fils de Mihrass مهراس, guerrier renommé par sa valeur et ses nombreuses expéditions. Le Caïssar consulte son hôte sur le parti qu'il doit prendre. Tentera-t-il de désarmer l'ennemi, en lui prodiguant ses trésors, ou marchera-t-il à sa rencontre? Le jeune prince persan opine pour le combat, et promet la victoire. Déja les deux armées sont en présence. Dans ce moment un émissaire de l'astucieux roi des Khazares paraît devant Gouschtasb, et veut l'engager, par de brillantes promesses, à abandonner le parti du Caïssar; mais ses offres séduisantes sont repoussées avec dédain. Alors, les trompettes donnent le signal du combat. Le Caïssar avait confié le commandement de son aile droite à son fils *Sacaïl*, et lui-même conduisait l'aile gauche. Les guerriers des deux armées se confondent; l'air retentit soudain du cliquetis des armes, et des fleuves de sang coulent dans la plaine. Gouschtasb aperçoit Eliass et court à sa rencontre; les deux cavaliers se joignent, armés de lances et de flèches. Eliass veut porter un coup terrible à son ennemi; Gouschtasb l'esquive avec adresse, et frappe de sa lance la cuirasse du Khazare, qui tombe de cheval comme un homme ivre. Il le saisit par la main, et le

traîne aux pieds du Caïssar. Puis, il fond sur l'ennemi, tue, ou fait prisonniers nombre de guerriers, et, laissant aux Romains le soin d'achever la victoire, il revient auprès du Caïssar, qui embrasse étroitement le jeune héros, en rendant graces au Créateur du triomphe de ses armes [1].

Les Khazares n'étaient pas connus quatre siècles et demi avant l'ère chrétienne; mais comme le peuple qui fit alors une invasion dans l'Asie mineure venait sans doute du Caucase, Firdaoussy l'a désigné par le nom de la nation qui, de son temps, dominait au nord de cette chaîne, et faisait des irruptions dans le midi de l'Asie.

C'est vraisemblablement par la même raison que l'ancienne chronique géorgienne de Vakhtang donne le nom de *Khazares* à un peuple qui, selon ce qu'elle rapporte, fit une invasion en Géorgie, avant même le règne du roi de Perse Féridoun, d'un siècle antérieur à celui de Lohrasb. Les Khazares, dit cette chronique, ayant alors franchi les deux défilés appelés *portes de Derbend et de Dariel*, dévastèrent la Géorgie et l'Arménie, et imposèrent un tribut aux habitants de la Géorgie et du Caucase. Le roi des Khazares donna même à son fils Ouobos la partie du Caucase qui est à l'occident du Térek, et à l'un de ses neveux le pays des Lekes, situé sur la côte de la mer Caspienne, au nord de Derbend; mais la Géorgie fut délivrée du

1 Règne de Lohrasb, chap. : فرستادن قیصر کشتاسب را بجنگ الیاس.

joug des Khazares par Féridoun, et passa sous la domination des rois de Perse [1].

Les historiens arméniens nous apprennent que les Khazares firent une invasion en Arménie, sous le règne de Vagharsch, fils de Tigrane, lequel perdit la vie dans une bataille qu'il leur livra en l'année 198 de notre ère. Ils pénétrèrent aussi dans ce royaume au temps de Tiridate II, fils de Khosrow, qui régna de 259 à 314. Dans la première moitié du sixième siècle, lorsque Cobad, père de Nouschirévan, occupait le trône de Perse, les Huns (probablement les Khazares) franchirent le Caucase, ravagèrent l'Arménie et poussèrent leurs incursions jusque dans l'Asie mineure [2].

Les historiens de Byzance parlent des Khazares, pour la première fois, à l'occasion d'une irruption qu'ils firent, en Perse, dans l'année 626, de concert avec l'empereur Héraclius. Ils passèrent par les portes Caspiennes, et pénétrèrent dans l'Azerbaïdjan, sous les ordres de Ziebil, lieutenant-général de leur khacan. Ziebil ayant été rendre hommage à l'empereur romain, descendit de cheval dès qu'il aperçut ce monarque, et se prosterna devant lui avec toute sa suite. Héraclius honora le général khazare, en l'appelant son fils ; il lui posa même sa propre couronne sur la tête. Ziebil

1 Chronique de Vakhtang dans *Reisen in den Caucasus und nach Georgien*, von M. J. Klaproth, t. II, p. 64 à 86.

2 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. St-Martin, tome II, pag. 301, 305 et 330.

laissa à l'empereur une grande partie de son armée, et retourna dans son pays [1].

Il y eut deux alliances de famille entre les khacans des Khazares et les empereurs romains. Justinien Rhinotmète épousa, en 702, la fille du khacan, et en 731, Léon l'Isaurique fit épouser à son fils Constantin Copronyme la fille du souverain des Khazares, après qu'elle eut embrassé la foi chrétienne. De ce mariage naquit, en 750, Léon, surnommé le Khazare, qui succéda à son père [2]. Dans son traité *de l'Administration de l'empire*, Constantin Porphyrogénète blâme sévèrement ces alliances avec des rois barbares. Il recommande à son fils de ne pas suivre de semblables exemples, lui citant le terrible et immuable statut de Constantin-le-Grand, inscrit sur la table sacrée de l'église de Sainte-Sophie, lequel défend à tout empereur romain, sous peine d'anathème et d'excommunication, de contracter quelque affinité avec le chef d'une nation qui serait étrangère aux Romains par ses mœurs, et surtout d'une nation non chrétienne; les seuls Francs exceptés, avec lesquels le grand Constantin permit à ses successeurs de s'allier par le mariage, non-seulement parce qu'il tirait lui-même son origine des contrées qu'ils habitent, mais aussi en considération de l'antique noblesse et splen-

1 Nicephorus Patriarcha, Theophanes, Anastasius, Cedrenus, ap. Stritter, *Memoriæ Populor.* etc., Tom III, p. 550.

2 *Ibid.* Tom. II, p. 565.

deur de ce peuple, et de ses étroites liaisons avec les Romains [1].

Dans ce même écrit, Constantin Porphyrogénète indique à son fils la conduite politique qu'il devra tenir pour se garantir de la puissance des Khazares. Il lui conseille de cultiver l'amitié des Gouzes et des Alans, parce que ces peuples peuvent tenir en échec les Khazares, leurs voisins, et les forcer de respecter le territoire de l'empire. « Avec l'alliance des Alans, « lui dit-il, les Romains n'ont point à craindre que les « Khazares viennent attaquer leurs possessions dans la « Chersonèse; car les Alans n'auraient qu'à s'avancer « au nord pour leur couper la communication entre « le Wolga et le Don; ensorte que les Khazares, tant « qu'ils seront menacés par les Alans, ne pourront « rien entreprendre contre les provinces romaines [2]. »

Il y avait un corps de Khazares parmi les troupes étrangères qui étaient au service des empereurs de Byzance [3].

Constantin Porphyrogénète a consigné, dans son livre *des Cérémonies de la cour de Byzance*, les titres que les empereurs romains donnaient aux souverains étrangers dans les lettres expédiées de leur chancellerie, et la valeur de la bulle d'or qu'on attachait aux différentes missives. Si cette valeur était proportionnée à

1 *De Adm. Imp.*, cap. XIII.

2 *Ibid.*, cap. II.

3 Const. Porphyr. *De Cærimoniis Aulæ Byzantinæ*, Lipsiæ 1751, in-fol., lib. II, cap. XLIV, p. 381 et cap. XLIX, p. 400.

la considération dont jouissaient les princes étrangers à la cour de Byzance, il faudrait en conclure que le khacan de Khazarie était regardé comme le plus puissant de ces princes. Les lettres que l'empereur lui adressait portaient cette suscription : *Au très-noble et très-illustre khagan de Khazarie ;* et elles étaient scellées avec une bulle d'or de trois solides, tandis qu'on n'attachait qu'une bulle d'or de deux solides aux lettres impériales destinées pour le pape, le roi de France, les princes d'Alanie et d'Abasgie, les archontes ou souverains de Rossie (Russie), Chrobatie et Moravie, des Serbes, des Turcs (Hongrois) et des Patzinakes [1].

Au rapport des historiens du Bas-Empire, les Khazares occupèrent, dans le septième siècle, le pays qui venait d'être abandonné par les Boulgares. « Lorsque, disent-ils, après la mort de Crobat, roi des « Boulgares, ses cinq fils se furent séparés, chacun à « la tête de son peuple, et que les quatre puînés eurent « émigré vers l'occident, l'aîné, nommé Batbaïa (var. « Bathaia, Bathala, Basian, Baian), restant seul dans « le pays à l'est du Don, la nombreuse nation des « Khazares sortit de la Berzylie, contrée voisine de la « Sarmatie, et s'empara de tout le pays à l'est de ce « fleuve, jusqu'au Pont-Euxin. Alors Batbaïa, prince « de la première Boulgarie, fut forcé de leur payer un « tribut, et il le leur paie encore. » Cet événement est placé, sans date précise, sous le règne de Constantin III, entre les années 642 et 668. —

1 *Ibid.* lib. II, cap. XLVIII, p. 397, et seq.

Nous ignorons quelle est cette contrée que les historiens de Byzance appellent *Berzylie*. On a lu, dans le chapitre premier, que Nouschirévan, ayant fait la paix et conclu une alliance de famille avec le roi des Turcs (Khazares), au nord de Derbend, eût avec lui une entrevue à *Berssiliye* برسليه La Géographie attribuée à Moyse de Khorène nomme les *Barséliens* parmi les peuples qui habitent la Sarmatie; elle dit que l'Ethil (Volga) se divise en soixante-dix bras qui défendent la nation des *Barséliens*. On y trouve encore ce passage : « Le roi du Nord, ou le khagan, « est le prince des Khazares; la reine, ou la Khathoun, « femme du khagan, est de la nation des *Barséliens* [1]. »

Au nord du Caucase, ce n'étaient pas seulement les Boulgares qui payaient un tribut aux Khazares; l'annaliste russe Nestor nous apprend que plusieurs peuples Slaves étaient également leurs tributaires, et qu'ils s'affranchirent de cette obligation lorsqu'ils eurent été réunis sous le sceptre d'un prince russe. Oleg, successeur de Rurik, défendit en 884 aux Sévériens, et l'année suivante aux Radimitsches, de rien payer aux Khazares. Or, ces peuples habitaient le pays à l'orient du haut Dniéper, qui est arrosé par la Desna et la Soscha; ce qui fait voir jusqu'où s'étendait, à l'ouest, la domination des Khazares. Sviatoslaw, petit-fils de Rurik, leur fit la guerre, en 965. Il les vainquit et leur prit la ville de *Belaïa-Wescha* sur le

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. St-Martin, t. II, p. 355.

Don [1]. Depuis lors, il n'est plus question des Khazares dans les Annales russes.

Il est probable que c'est de la même expédition de Sviatoslaw que parle Ebn Haoucal [2], lorsqu'il dit : « Les Russes vinrent, en 358 (969), et tuèrent les « habitants des bords de l'Itil, Khazares, Boulgares et « Bourtasses, dont ils occupèrent les pays. Les habi- « tants d'Itil (capitale des Khazares) se réfugièrent, « les uns dans la forteresse *la Porte des Portes*, les « autres dans une île de la mer Caspienne, nommée « *Siahcouyé*. A la même époque, les Russes saccagèrent « la ville de Semender et son territoire, qui était cou- « vert de vignes et de vergers. » Il y a, entre la date de Nestor et celle du géographe arabe, une différence de quatre années; mais le témoignage de ce dernier auteur, qui était contemporain, mérite peut-être plus de foi.

La place de *Belaïa-Wess*, que Sviatoslaw prit aux Khazares, avait été construite par des architectes grecs. A la demande du khacan et du beg des Khazares, l'empereur Théophile leur avait envoyé, en 834, des ingénieurs qui bâtirent une forteresse sur la rive du Don, pour défendre la frontière orientale de la Khazarie contre les incursions des Petchénègues, et cette place, ajoute Constantin Porphyrogénète, où les Khazares entretinrent une garnison qu'on relevait

1 Nestors *Russische Chronike*, übersezt von Scherer, Leipzig 1774, in-4°, p. 53 et 85.

2 Ms. de Leyde, p. 145.

tous les ans; reçut le nom de *Sarkel*, qui veut dire, en khazare, *l'hospice blanc* [1]. Or, *Belaïa-Wess* signifie, en russe, le *bourg blanc;* et M. Lehrberg démontre que cette forteresse devait être située à environ soixante-dix werstes de l'embouchure du Don [2].

On est étonné que la chute d'une puissance qui domina dans le nord pendant plusieurs siècles ne nous soit connue que par ce peu de mots de l'historien Cédrène : « L'empereur Basile II Porphyro-« génète envoya, en 1016, une flotte en Khazarie, « sous les ordres du duc Mongus, fils d'Andronic, qui, « avec l'assistance de Spheng, frère du souverain « russe Wolodimir, soumit cette contrée, après avoir « fait prisonnier, dans une bataille, George Tzula, roi « des Khazares [3]. » La chronique de Nestor ne parle pas de cette expédition combinée des Grecs et des Russes; on n'y trouve aucun prince du nom de Spheng; et, dans l'année 1016, c'était Sviatopolk, fils de Wolodimir, qui régnait sur la Russie; mais on voit dans ces Annales que les Russes s'étaient emparés, avant l'année 988, de Tmoutarakan ou Tamatarga (Taman), ville khazare sur la rive orientale du Bosphore cimmérien; car le grand-duc Wolodimir, faisant cette année le partage de ses états entre ses douze fils, donna à Mstislaw la principauté de Tmoutarakan.

1 *De Adm. Imp.*, cap. XLII.

2 *Untersuch.* zur Erlauterung der alteren Geschichte Russlands, pag. 441.

3 Ap. Stritter, *Mem. popul.*, t. II, p. 577.

On lit encore dans ces Annales que Mstislaw fit, en 1022, la guerre aux Cassogues (c'est-à-dire aux Caschakes, ou Circasses), qu'il soumit au tribut; et qu'en 1023, il marcha contre le grand-duc Jaroslaw, son frère, à la tête d'une armée composée de Khazares et de Cassogues [1].

Au dixième siècle, le territoire des Khazares était borné, au midi, par la mer Caspienne et les derniers rameaux du Caucase; à l'ouest, par le Don, qui le séparait du pays des Gouzes et des Patchinakes, Turcs nomades; par les Palus-Méotides et le Bosphore cimmérien, où était située la ville khazare de Phanagorie, ou Tamatarkha. Au nord, ils avaient pour voisins les Boulgares du Volga, et à l'orient, des Baschkires et des Turcs Gouzes, qui parcouraient les steppes au nord-est de la mer Caspienne.

On voit, par les relations de Jean du Plan-Carpin [2] et de Guillaume de Rubruquis [3], que la Chersonèse Taurique était appelée Khazarie, dans le treizième siècle; d'où il est naturel d'inférer que cette presqu'île avait appartenu aux Khazares; mais à quelle époque fit-elle partie de leur domaine? nous n'avons pu trouver aucun témoignage historique qui le fasse connaître : du moins est-il certain que, dans le dixième siècle, toute la Chersonèse était province romaine. Fut-ce plus tard? dans le siècle suivant, la puissance

1 Nestor, trad. de Schérer, p. 109 et 123.

2 Chap. IV.

3 Chap. I et XIV.

des Khazares cessa d'exister ; ou était-ce antérieurement ? A la vérité, Procope, qui écrivait vers l'an 530, nous apprend que les Huns possédaient tout le pays situé entre Cherson, dernière ville de l'empire romain, et Bosphore, jadis république, qui en était éloignée de vingt journées [1] ; mais ces Huns étaient-ils des Khazares ?

Nous lisons, dans la Vie des Saints, que, sous le règne de Constantin VI, qui occupa le trône depuis 780 jusqu'en 797, saint Jean de Parthenite, évêque d'un peuple Goth qui demeurait au nord de la mer Noire et relevait du khacan des Khazares, prit la fuite pour se soustraire aux mesures de rigueur dont il était menacé de la part de ce souverain, parce qu'il travaillait à détacher de son obéissance le peuple dont il était le pasteur spirituel [2]. On a cru que ces Goths habitaient la Chersonèse, et l'on en a conclu que cette presqu'île était alors sous la domination des Khazares ; mais Procope nous parle d'un peuple Goth établi, de son temps, à l'est du Bosphore cimmérien, et qui, professant la religion chrétienne, avait obtenu que l'empereur Justinien lui envoyât un évêque. Ne serait-ce pas le peuple dont il est question dans la vie de saint Jean, évêque de Gothie ?

Les Khazares sont fréquemment appelés *Turcs* par les historiens grecs et arabes. Les premiers les

1 *De Bello Persico*, lib. I, cap. XII.

2 *Acta Sanctorum*, Antverpiæ 1709, in-fol., t. V, p. 190. 26 junii.

distinguent, par le nom de *Turcs orientaux*, des Hongrois, qu'ils appelaient aussi Turcs, et dont le pays est souvent désigné, par eux, sous le nom de *Turquie :* les *Turcs orientaux qu'on appelle Khazares*, disent les historiens Théophanes et Anastase [1]: Il est vrai qu'à cette époque les peuples du midi confondaient sous le nom de *Turcs* les nations demi-barbares du nord de l'Asie ; mais peut-être aussi cette dénomination fut-elle donnée aux Khazares parce que leur armée était, en grande partie, composée de Turcs. Nous avons vu que les *Larssiyés*, qui étaient, sans doute, des Turcs mahométans, composaient le noyau de leurs forces militaires ; et comme leur territoire était environné de Turcs nomades, Gouzes, Petchénégues, Baschkires, etc., on peut supposer que dans leurs guerres ils avaient des corps auxiliaires de ces peuples ; car la population khazare ne devait pas être nombreuse. Leur puissance détruite, le pays qu'ils possédaient fut occupé par ces mêmes Turcs, connus des Orientaux sous le nom de *Captchaks*, et sous celui de *Coumans* par les nations au nord et à l'ouest de la mer Noire. Sous le nom générique de Captchakes étaient confondus un grand nombre de tribus turques, l'une desquelles s'appelait *Alars* الارس, selon le géographe Schems-ud-din de Damas [2] ; ce sont peut-

1 Ap. Stritter, *Mem. popul.* t. III, p. 550.

2 *Nokhbet-ed-dahr* etc., ms. arabe de la biblioth. de Leyde. Dans le ms. de cet ouvrage qui existe à la bibl. de Paris, ce nom est écrit *Alasch* الاش.

être les *Larssiyés*, dont il est question dans Mass'oudi. Le même géographe rapporte, d'après *Ebn-el-Ethir*, que les Khazares, un certain temps après qu'ils eurent embrassé le judaïsme, furent attaqués par une armée du Khorassan, qui s'empara de leur pays et les subjugua. Cet historien raconte aussi qu'ils se convertirent à l'islamisme, dans l'année 204 (819-20), et à l'occasion suivante : « Attaqués, dit-il, par les Turcs, « ils appelèrent à leur secours les habitants du Kho- « razm, qui leur dirent : *Vous êtes païens ; vous n'avez « qu'à devenir musulmans, et nous vous secourrons.* « Alors les Khazares se convertirent, à l'exception de « leur roi, et furent secourus par les Khorasmiens, « qui chassèrent les Turcs. Cela fait, le roi des Khazarès « embrassa aussi l'islamisme[1]. »

De même que l'on ignore comment et à quelle époque précise la monarchie khazare fut détruite, on ne sait pas encore à quelle race d'homme ils appartenaient. Ils n'étaient pas Turcs ; le géographe Ebn-Haoucal, leur contemporain, dit que leur langue n'avait aucune affinité avec la langue turque. Il ne reste aucun vestige de la langue khazare, si ce n'est le nom déja cité de *Sarkel*, qui, au rapport de Constantin Porphyrogénète, signifie *hospice blanc*. Un auteur moderne anonyme observe que *sarghéli* veut dire, en hongrois, *lieu jaune*, de *sarga*, jaune, et *hély*, lieu[2].

1 *Nokhbet-ud-dahr.*

2 Uber die slawischen und rossischen Namen der 7. Wasserfalle, in den *Beitragen zur Kenntniss Russlands*, t. I, p. 410.

Cependant les Khazares n'étaient pas de la même race que les Magyares, puisque Constantin Porphyrogénète rapporte que les Cabares, qui étaient une des tribus khazares, forcés d'émigrer, à la suite d'une guerre malheureuse qu'ils avaient eu à soutenir contre d'autres tribus de la même nation, s'étaient retirés chez les Hongrois, qui occupaient alors, c'est-à-dire, à la fin du neuvième siècle, les plaines au nord de la Crimée, et qu'ils firent partie de la nation hongroise, quoique leur langue fût différente du hongrois [1]. Au reste, les Khazares et les Magyares étaient voisins, lorsque ces derniers habitaient le pays arrosé par le Don; mais, vers l'année 894, les Khazares, alliés aux Ghouzes, ayant envahi le territoire des Patchinakes, qui s'étendait du Volga au Jaïk, ces derniers, à leur tour, attaquèrent les Magyares, et les chassèrent de leur pays. Il paraît que, malgré cette séparation, le khacan des Khazares conserva quelque autorité sur ses anciens voisins, puisqu'il voulut leur donner un roi dans la personne de Lébédias, son gendre, l'un des principaux chefs des Magyares, et que, sur le refus de Lébédias, il les invita, par ses députés, à proclamer Arpad. Conformément à ses desirs, ils le proclamèrent en l'élevant sur un bouclier. Arpad fut le premier roi des Magyares, qui jusqu'alors n'avaient obéi qu'aux chefs de tribus, et il transmit le sceptre à sa postérité [2].

Selon l'historien arabe Ebn-el-Ethir, les Khazares

1 *De Adm. Imp.* Cap. XXXVII à XL.

2 *Ibid.* Cap. XXXVII.

étaient de la même race que les Géorgiens; mais le géographe Schems-ud-din de Damas, en rapportant cette assertion d'Ebn-el-Ethir, ajoute qu'elle n'est pas exacte, et que les Khazares étaient Arméniens [1]. On sait que les Géorgiens et les Arméniens se disent les descendants du patriarche *Thogorma*, qu'ils appellent *Thorgoma*. Or, il existe, en faveur de l'origine caucasienne des Khazares, un témoignage qui serait sans doute le plus authentique, s'il était certain que le document qui le renferme ne fût point supposé. C'est une lettre d'un roi des Khazares au ministre des finances d'un souverain arabe de l'Andalousie. Ce ministre, nommé Khasdaï, qui était Juif, ayant ouï dire qu'il existait dans le nord de l'Asie un prince qui professait la religion judaïque, ainsi que la plupart de ses sujets, prit la résolution de lui écrire, afin de savoir la vérité sur un fait aussi intéressant pour les Israélites, et en obtenir des renseignements au sujet de son royaume. Dans la lettre qu'il adresse au roi des Khazares, le ministre juif commence par se faire connaître. Il se dit habitant de Cortoubah (Cordoue), capitale de l'Andalousie, et serviteur d'Abd-our-Rahman (souverain de la dynastie des Ommiades, qui régna de 912 à 961), dont il lui trace la généalogie, et exalte la puissance, en lui vantant la richesse de ses États. Comme ce monarque recevait fréquemment des ambassadeurs de la part d'autres souverains, tels que le roi des Germains, le roi des

1 *Nokhbet-ud-dahr.*

Sclabes, le roi de Constantinople et d'autres, Khasdaï, s'informant toujours auprès de ces envoyés des nouvelles de ses frères les Israélites dans les pays lointains, apprit enfin, de la bouche de certains ambassadeurs du prince du Khorassan, lesquels exerçaient la profession de marchands, qu'il existait un royaume juif appelé *Cosri*; mais il ne voulut pas ajouter foi à leurs paroles, les croyant dictées par le désir de capter sa bienveillance. Toutefois, quelque temps après, des ambassadeurs de Constantinople lui apprirent qu'il y avait en effet un royaume khazare, dont le souverain, nommé Joseph, professait la religion judaïque, et d'où il arrivait, dans les ports de l'empire romain, des navires chargés de poisson, de pelleteries et d'autres marchandises. Khasdaï exprime le vif plaisir que cette nouvelle lui a fait éprouver, et annonce au roi des Khazares qu'il lui adresse cette lettre dans l'espoir d'obtenir des informations plus précises, le suppliant de satisfaire sur plusieurs points à sa juste curiosité. Comment des Israélites, lui demande-t-il, sont-ils venus s'établir dans ce pays? Quelle est l'étendue de votre royaume, le nombre de vos sujets, la force de votre armée, la quotité des impôts, l'ordre de succession, la suite de vos prédécesseurs, la langue nationale, le mode d'administrer la justice, enfin, quels sont vos voisins?

Le roi des Khazares daigna répondre à plusieurs de ces questions dans une lettre qui commence ainsi: « Joseph, roi des Togarmiens, à Raf Khasdaï, fils « d'Isaac, fils d'Esra, Espagnol, etc. Nous savions déja

« ce que tu nous as mandé de ton pays et de la famille « de ton souverain ; car nos ancêtres et les siens se « sont adressés des lettres, comme l'attestent nos « archives et les vieillards de notre pays.

« Sache que nous sommes de la postérité de Japhet, « et les descendants de son fils Thogarma. Nous lisons « dans les livres généalogiques de nos ancêtres que « Thogarma eut dix fils : *Agüor*, *Tirous*, *Ouvar*, « *Ougin*, *Bizal*, *Tarna*, *Cozar*, *Tsanour*, *Boulgar*, « et *Savir*. Nous sommes issus de Cozar. Nos premiers « ancêtres, peu nombreux, eurent à combattre des « nations puissantes ; mais Dieu leur donna le courage « et la force d'expulser ces nations de leurs territoires ; « ils les poursuivirent jusqu'à un grand fleuve appelé « *Dona*, où elles sont encore établies, non loin de « Constantinople, et les Cozares occupèrent les contrées « qu'elles avaient dû abandonner.

« Au bout de plusieurs siècles, un descendant de « Cozar, le roi Boulan, ayant vu, en songe, un ange « qui l'instruisit de l'excellence de la foi judaïque, « interrogea des docteurs chrétiens et mahométans, « pour connaître quelle est la meilleure des trois reli- « gions, et, après cet examen, il se convertit au « judaïsme, que ses sujets embrassèrent à son exemple.

« Mais ce fut l'un de ses petits-fils et successeurs, « le pieux roi Obadias, qui établit dans ce royaume « les lois et les cérémonies sacrées de notre religion, « et qui éleva chez nous des temples à la Divinité.

« Il eut pour successeur son fils Ézéchias, auquel « succéda son fils Manassès ; puis régna Énoch, frère

« d'Obadias, et après Énoch, son fils Isaac; ensuite le « trône passa, de père en fils, à Zabulon, fils d'Isaac, « à Manassé, Nissi, Menachem, Benjamin, Aharon; « enfin, à moi, Joseph, qui suis fils d'Aharon : ainsi « le trône n'a été occupé que par des fils de roi; tout « étranger en est exclu. »

Joseph parle ensuite de l'étendue de son royaume, traversé par un grand fleuve, appelé *Juzzag*, sur les deux rives duquel, près de son embouchure, est située sa capitale, qui a trois parasanges de longueur et de largeur. Le palais du roi se trouve sur une île; c'est là qu'il réside en hiver; mais, au mois de mars, époque où les habitants quittent la cité pour aller passer la belle saison au milieu de leurs champs et de leurs jardins, le roi, qui a d'ailleurs deux autres résidences, part, avec ses ministres et les grands officiers de sa cour, et va jusqu'à une grande rivière nommée *Varschan* (ou Orschan), qui coule à vingt milles de sa capitale; ensuite, il parcourt tout son royaume, dont il décrit les limites; description qui n'est cependant pas très-claire.

« En suivant, dit-il, la côte (orientale) de la mer « (Caspienne), on trouve les habitants de Gargan « (Djourdjan), port de mer situé à un mois de distance « de notre royaume; ils sont mes tributaires. Vers le « midi, il y a, entre nos frontières et la Porte des Portes, « quinze nations nombreuses, qui habitent les mon- « tagnes; elles nous paient toutes un tribut, ainsi que « les habitants du pays de *Bassa* (?) et de *Tanat* (?) « jusqu'à la mer de Constantinople, à la distance de

« deux mois de chemin. A l'occident, treize peuples, « également très-nombreux, habitent les bords de la « mer de Constantinople et le pays au nord jusqu'à la « mer d'Youzag. Ces derniers demeurent dans des villes « sans murailles, et occupent tout le désert jusqu'aux « limites des *Higriens* (?). Leur pays s'étend l'espace de « quatre mois de chemin, et leur nombre égale celui « des sables de la mer; ils sont tous mes tributaires. « J'accorde aux Russes le passage, pour qu'ils entrent « dans leur territoire; ils leur font des guerres ter- « ribles, et si je le leur permettais, ils dévasteraient « tout le pays des Ismaélites jusqu'à Bagdad. »

Nous trouvons, dans cette lettre, des notions qui s'accordent avec les récits des historiens grecs et des géographes arabes. En disant que la nation qui habitait, avant les Khazares, le pays arrosé par le Volga, et qui fut chassée de son territoire par ces peuples, alla s'établir sur les bords du Danube, le roi Joseph indique assez clairement les Boulgares, dont une partie, selon les historiens de la Byzantine, émigra des bords du Volga, et l'autre, avec son prince Batbaya, fut obligée de se soumettre aux Khazares qui arrivaient de la Berzylie.

Ce que le roi Joseph dit du passage que les Russes obtenaient du roi des Khazares, pour aller faire la guerre à d'autres nations, confirmerait, s'il en était besoin, les relations arabes des deux expéditions russes dans la mer Caspienne; et le peu de détails que le roi khazare donne sur sa capitale, est conforme aux descriptions de Mass'oudi et d'Ebn Haoucal.

Ces deux lettres furent publiées en hébreu, sous le titre de *Caoul-Moubesser*, ou d'*Annonce joyeuse*, par Isaac, fils d'Abraham, fils de Jehoudah A'crisch. L'éditeur nous apprend que, dans un voyage qu'il fit, en 1562, de Constantinople en Égypte, il lui tomba entre les mains une lettre adressée par Raf Khasdaï au roi des Cozares, ainsi que la réponse de ce prince, et qu'il avait jugé utile de les rendre publiques, pour faire connaître que les Juifs, depuis leur dispersion, avaient possédé un royaume sur la terre. Le texte de ces deux lettres fut inséré, avec une traduction latine, par le savant Jean Buxtorf, dans sa préface du *Liber Cosri* (ou Livre du Khazare), qu'il fit imprimer à Bâle en 1660.

Ce dernier ouvrage, traduit de l'hébreu par Buxtorf, contient l'exposition des dogmes du judaïsme, selon les principes des rabbins, dans des dialogues supposés entre un roi khazare païen, qui, connaissant les ténèbres où il est plongé, cherche à découvrir quelle est la meilleure des religions, et un savant rabbin, qui s'efforce de lui démontrer que sa croyance est la seule véritable. Averti en songe que Dieu agréait ses vertus, mais désapprouvait les pratiques de son culte, ce prince, doué d'une ame pieuse, après avoir longtemps médité sur le meilleur mode d'adorer l'Éternel, se décide à consulter un philosophe (païen), et l'interroge sur sa croyance. Peu satisfait de ses réponses, il fait venir un chrétien, puis un mahométan; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent le convaincre; il s'adresse enfin à un docteur juif; les premières paroles du.

rabbin lui inspirant de la confiance, il écoute avec attention le développement de sa doctrine, et, entraîné par la force de ses arguments, il embrasse la foi israélite, qu'il fait également adopter à son peuple.

On voit que c'est une fiction dont un docteur rabbinite a fait usage, pour exposer, sous la forme de dialogues, les articles de sa croyance, et combattre les opinions des philosophes, ainsi que les principes des Juifs caraïtes. Jehudah Hallevi, ou le Lévite, Juif espagnol du douzième siècle, qui écrivit, en langue arabe, cet ouvrage très-estimé des Juifs de sa secte, nous apprend que le rabbin qu'il met en scène conversant avec le roi khazare vivait quatre siècles avant lui, et, selon des savants israélites plus modernes, cet interlocuteur était Rabbi Isaac Sangari.

Le livre de Cosri, divisé en cinq parties, fut traduit de l'arabe en hébreu par Rabbi Jehudah-Aben-Tybon, et de cette dernière langue en latin par Johan Buxtorf; mais cet érudit hébraïsant ne veut pas croire à l'existence du royaume juif, dont il n'est fait mention, dit-il, nulle autre part. J. P. Baratier, qui, à l'âge de onze ans, traduisit la *Relation des Voyages de Benjamin de Tudèle*, et y joignit huit dissertations pleines de recherches, dont la septième[1] contient une version française des deux lettres mentionnées, par lui faite de l'hébreu; ce jeune savant, qui, selon le témoignage de son père, parlait couramment le latin à l'âge de

1 *Voyage de Rabbi Benjamin de Tudèle*, in-12, tom., II, pag. 285 et suiv.

quatre ans et demi, qui, à six ans, lisait le grec et apprenait déja l'hébreu, traite aussi de fable tout ce que contient la lettre du roi Joseph. Selon lui, c'est une fiction de Khasdaï, qui voulut donner de la considération à ses co-religionnaires, en publiant qu'il existait un royaume juif. Basnage n'y croit pas non plus. Il dit, après avoir fait mention des mêmes lettres : « Mais il y a ceci de fâcheux, qu'on a beau chercher « ce royaume, on a beau en avoir la description faite « par le roi Joseph, on ne le trouve point. Benjamin « de Tudèle, qui voyagea partout, au douzième siècle, « pour chercher les restes de sa nation, ne découvrit « pas ce royaume si fameux. Tous ceux qui sont venus « depuis n'ont pu le déterrer. Cela seul suffit pour « faire voir qu'il est chimérique, et que c'est une ima- « gination, que l'envie d'avoir un royaume gouverné « par des Juifs a fait naître[1]. » Il fallait le témoignage des géographes arabes pour constater un fait qui paraît si peu vraisemblable. On pourrait citer, comme une preuve ultérieure de sa réalité, que les Lesghes et plusieurs autres peuplades du Caucase appellent encore aujourd'hui les Juifs du nom de *Ghyssr*, qui est leur manière de prononcer celui de Khazare[2].

1 *Hist. des Juifs*, 1707, in-12, tom. V, liv. VII, ch. 1, pag. 1446.

2 Reineggs, *Réise in den Caucasus*, pag. 64.

NOTE XXVIII. (Pag. 81.)

Il y avait, au dixième siècle, deux royaumes boulgares, l'un sur le Volga, l'autre sur le Danube. Le premier est appelé *Boulgarie noire* par Constantin Porphyrogénète[1], et *Grande-Boulgarie*, par Théophanes.

Voici comment cet historien rapporte la dispersion des peuples Boulgares : Sous le règne de Constantin (642-668), Crobat, souverain de la Grande-Boulgarie, pays situé près des Palus-Méotides et arrosé par le fleuve Cuphis[2], chef aussi de la nation appelée *Catragore*, qui appartient à la même race (que les Boulgares), laissa cinq fils : l'aîné, Batbaïan, demeura dans sa patrie; le second, Cotragus, ou (Cathargus), passa le Don, et se fixa vis-à-vis de son aîné; le troisième, nommé Asparuch, s'établit entre le Dniester et l'Onglon. Le quatrième et le cinquième émigrèrent jusqu'au-delà du Danube; le quatrième passa même avec toutes ses troupes dans la Pannonie, et se soumit au khacan des Avares, qui régnait sur cette contrée[3].

Nous avons vu que, selon Ebn Haoucal, la ville de Boulgar, sur le Volga, fut saccagée par les Russes.

1 *De adm. Imp.*, cap. XII.

2 Ce fleuve, suivant Théophanes, se jetait dans le Pont-Euxin, vers son extrémité (orientale), près de Nécropyles et d'un promontoire appelé *la Face du Bélier*.

3 Ap. Stritter., tom. II, pag. 504.

dans l'année 358 de l'hégire, qui commence le 24 de novembre 968. Nestor ne fait pas mention de cet événement; et cependant il rapporte que le grand-duc Sviatoslaw fit, en 964, une expédition sur les bords de l'Occa et du Volga; qu'en 965, il attaqua et vainquit les Kozares; qu'en 966, il vainquit les Wætitsches, habitants du pays arrosé par l'Oka et la Wætka, dans le gouvernement actuel de Cazan, et qu'il leur imposa un tribut; qu'en 967, il fit la guerre aux Bolgares du Danube, et s'empara de leur capitale Perejaslavl: mais, selon cet annaliste, Sviatoslaw était à Kiew dans les années 968 et 969[1]. Il n'avait donc pas assisté à l'expédition dont parle Ebn-Haoucal, ou cet auteur se sera mépris, en croyant que la capitale des Boulgares saccagée par les Russes était celle du Volga.

Le continuateur de Nestor fait mention de plusieurs guerres entre les Russes et les Boulgares, dans le cours du douzième siècle, et désigne la capitale des Boulgares sous le nom de *Briæchimow*[2].

En 1223, des troupes de Tchinguiskhan firent une invasion dans le pays des Boulgares[3], et en 1236, ce petit royaume fut subjugué par les Mongols, qui saccagèrent alors la ville de Boulgar[4].

On voit encore les ruines de cette ancienne capitale

1 Nestor, trad. de Schérer, pag. 85 et suiv.

2 Sylvestre, continuateur de Nestor, trad. de Schérer, pag. 178, 222, 229, 246 et 250.

3 *Tarikh el-Kamil*, par Ebn el-Ethir, tom. XII.

4 *Djami ut-Tevarikh*, par Raschid, règne de Coubilaï.

dans le district de Spask, du gouvernement de Cazan, à environ vingt-huit lieues au sud de la ville de Cazan, et à deux lieues de la rive orientale du Volga. Ces restes, qui consistent dans quelques bâtiments en pierre, des tours, des caves, des tombeaux, et au milieu desquels on trouve un village nommé *Bolgari*, construit des débris de ces anciens édifices, sont entourés d'un rempart qui peut avoir une lieue et démie de circonférence et d'un fossé large de dix-huit pieds[1]. Pallas, qui le premier les a décrits, ne croit pas que le cours du Volga ait pu varier au point de passer maintenant à près de deux lieues de cette ville, s'il eût jadis baigné ses murs[2]; cependant, comme le terrain intermédiaire est bas et souvent inondé par les eaux du fleuve, il paraît, au contraire, probable que la ville de Boulgar était jadis située sur sa rive[3], conformément au témoignage des géographes arabes.

Dans l'année 1722, le czar Pierre 1er, se rendant, par les fleuves Moscwa, Occa et Wolga, sur la côte occidentale de la mer Caspienne, visita avec intérêt les ruines de Bolgar. Lorsqu'il fut à Astrachan, il écrivit au gouverneur de Cazan, pour lui recommander de

1 *Die Ruinen Bulghars*, beschrieben vom Prof. Erdmann zu Kasan, in den *Neuen allg. Geogr. Ephemeriden*, B. VII, s. 397, und 408.

2 *Voyages*, tom. I, in-4°, pag. 184.

3 Gerh. Fr. Müller, *Abhandl.* von der Völkern, welche vor Alters in Russland gewohnt haben (1772), in Buschings *Magazin*, th. XVI, s. 308.

faire étayer les anciens édifices qui y restaient encore debout et de veiller à leur conservation[1]. Ce gouverneur reçut aussi l'ordre de faire copier les inscriptions tumulaires qui se trouvaient à Bolgari. On en traduisit quarante-neuf, dont quarante-six étaient en arabe, et ne contenaient qu'une sentence de l'Alcoran, le nom du mort, sa qualité et le lieu de sa naissance. De ce nombre, vingt-deux étaient de l'année 623 de l'hégire (1226); les autres, depuis l'année 619 (1222), jusqu'à 742 (1341). Les trois dernières étaient arméniennes, et portaient les dates de 557 (1162), 984 (1576), et 986 (1579)[2].

Les cuirs de Russie sont encore appelés *boulgar*, dans la Boukharie; cette ancienne dénomination indique qu'on y recevait jadis ces cuirs de la ville de Boulgar.

Au rapport de l'historien connu sous le nom de *Mounnedjim-Baschi*, lorsque les premiers pélerins boulgares, après la conversion de ce peuple au mahométisme, passèrent par Bagdad pour aller à la Mecque, quelques-uns d'entre eux, questionnés sur leur origine, dirent qu'ils descendaient d'une race croisée de Turcs et de Saclabes (Slaves), et qu'avant d'embrasser l'islamisme, ils étaient chrétiens[3].

1 *Auszug* aus dem Tagebuch des Schif-Hauptmanns, Fedor Ivanowitsch Soïmonow, etc., bey Müller, *Samlung russischer Geschichte*, t. VII, p. 212.

2 Pallas, *Voyages*, in-4°, t. I, p. 189.

3. *Tarikh* Mounedjim-Baschi, t. I, art. *Ummet Boulgar*.

Selon le *Mérassid-ul-Ittila*, abrégé du grand dictionnaire géographique de Yacout, *Boulgar* était la capitale des Saclabes.

Passons aux Bulgarès du Danube. Leur émigration des contrées au nord de la mer Caspienne doit être antérieure à l'époque indiquée par Théophanes, puisque les Boulgares firent, dès l'année 501 de notre ère, une incursion dans l'Illyrique et la Thrace, et c'est la première fois qu'il est parlé de ce peuple dans l'Histoire du Bas-Empire.

En 678, sous l'empereur Pogoniate, les Bulgares, qui, peu auparavant, étaient venus s'établir dans le pays au nord du Danube, près de la rivière Onglon, ayant vaincu les Romains qui voulaient les en chasser, passèrent le Danube et occupèrent la Mysie inférieure, où ils subjuguèrent sept peuples slaves qui l'habitaient. Les Romains se virent forcés d'acheter par un tribut la paix de ces Barbares.

Depuis lors, les Bulgares firent souvent la guerre à l'Empire. Ils dévastèrent plusieurs fois la Thrace, et pénétrèrent jusqu'aux portes de Constantinople; mais ils furent convertis par les soins des empereurs de Byzance, vers l'année 867, et la religion chrétienne eut plus de force que les armes impériales pour contenir ces redoutables voisins [1].

Le souverain des Boulgares, en 578, prenait le titre de *khacan*. Deux fils du roi des Boulgares contemporain de l'empereur Constantin Porphyrogénète

1 Cedrenus, Zonaras, Nicephorus, ap. Stritter, t. II, p. 506.

s'appelaient *Conar-Tékin* et *Boulias-Tarkhan*[1]. *Tékin* et *Tarkhan* sont deux titres turcs : le premier se donnait, chez les Turcs, aux chefs de tribus ; le second, accordé comme une grande distinction, faisait jouir de certains priviléges. L'adoption de ces titres semble indiquer l'origine asiatique des Boulgares, et leur ancienne proximité de l'empire turc.

Constantin Porphyrogénète dit que les Boulgares appelaient leurs chefs *Voïlades*[2]. C'est probablement le titre slavon de *Voïvode*, altéré par une plume grecque. Les Boulgares étaient de la même race que les Slaves. « Selon tous les annalistes russes, dit Pierre « Ryfschkow, et d'après la *Synopsis* de Kiew, im- « primée, les Boulgares parlaient un dialecte slave[3]. »

Mass'oudi, Ebn Haoucal, et d'autres auteurs arabes, confondent souvent les Boulgares du Danube avec ceux du Volga.

Le nom de ce fleuve paraît identique à celui de *Bolghar*, que les Russes prononcent *Volgar*, et nous a été probablement transmis par les Russes. Ils disaient sans doute, *le fleuve des Volgars*, comme les Arabes disaient, *le fleuve des Khazares*, les uns ayant plus de relations avec les habitants du fleuve supérieur, et les autres avec les habitants du fleuve inférieur. On a vu que le nom d'*Etil* signifie *fleuve*, dans les langues turques.

1 *De Cœrim. Aulæ Byzant.*

2 *Ibid.*

3 *Orenburgische Topographie ;* übersezt von Ch. H. Hase, in *Buchings Magazin*, th. V.

NOTE XXIX. (Pag. 84.)

Les *Youras* des géographes arabes sont les *Youhras* des historiens russes. Ils habitaient le pays arrosé par l'Ob inférieur et ses affluents, à l'est des monts Ourals, c'est-à-dire, le cercle actuel de Verkhotourié, dans le gouvernement de Perm, et les cercles de Bérézow et de Tioumen, dans celui de Tobolsk; contrées habitées maintenant par des Vogoules, nation tchoude ou finoise, et par des Samoyèdes. Les Youhras, ou Yougres, appartenaient à la même race que les Vogouls et les Ostiaks de l'Ob[1].

Dans l'occident, au neuvième siècle, les *Magyares*, ou *Hongrois*, furent appelés *Ougres*. Ce nom ne prouverait-il pas leur affinité présumée avec les Youhras au-delà des monts Ourals. Ils avaient d'ailleurs émigré d'une contrée qui est aux pieds de ces monts.

Le territoire des Vissous était situé au nord de celui des Boulgares, et confinait à celui des Youras. Les Boulgares allaient porter leurs marchandises chez les Vissous. A cette époque, il n'y avait guère d'autres voies de communication dans ces contrées que le cours des rivières; il est donc probable que c'est par la Kama que les Boulgares se rendaient dans le pays des Vissous, ou Vischous. Or, en remontant

1 Lehrberg, *Untersuch. zur Erläuter. der alteren Geschichte Russlands*, s. 95.

la Kama jusqu'au soixantième degré de latitude, on trouve la rivière de *Vischéra*, qui s'y jette, et prend sa source dans les monts Ourals. C'est peut-être sur les bords de cette rivière que demeuraient les Vissous : alors, ils auraient été séparés par les monts Ourals des Youras.

Une ancienne chronique russe, qui donne les noms des peuples de race tchoude, ou finoise, établis dans la Permie et les contrées circonvoisines, nomme, entre autres, les *Vouitchajanes*, qui pourraient bien être les Vischous des géographes arabes [1].

NOTE XXX. (Pag. 84.)

Les *Ertsayens* étaient un peuple tchoude, qui demeurait à l'est de la rivière Oka, et au midi de la ville actuelle de Nijneï-Nowgorod, c'est-à-dire sur la rive droite du Volga, entre l'embouchure de la Kama et celle de l'Oka.

Cette même contrée est encore occupée par les *Erdsad*, qui composent avec les *Mokschad*, leurs voisins, la nation que les Russes appellent *Mordwa* [2].

NOTE XXXI. (Pag. 103.)

La plupart des peuples slaves nommés par Mass'oudi n'étaient pas soumis à la monarchie russe, ni compris par conséquent sous le nom de Russes; ce sont les

1 Lehrberg, p. 57.

2 Pallas, *Voyages*, tom. I, pag. 123.

Slaves occidentaux, Polonais, Bohêmes, Moraves, etc.

Le nom du premier peuple slave dont Mass'oudi fait mention, peut être lu *Loudoghané* et *Louz'ané*. Si la première leçon est la bonne, l'auteur arabe indique, sans doute, les Slaves établis sur les bords du Ladoga, c'est-à-dire les Novgorodiens. S'il faut lire *Louz'ané*, ne seraient-ils pas les *Luczannes*, *Loutchannes* des anciennes chroniques slaves? Nous connaissons, dit l'historien polonais Lelewel, quatre peuples de ce nom: l'un, à l'ouest de l'Oder; le second, en Bohême; le troisième, sur le bord de la Vistule; le quatrième, en Wolhinie [1]. Seraient-ce les *Lenzanenis* de Constantin Porphyrogénète, ou les *Lenczanes* de Nestor? Cet annaliste dit que les Slaves qui vinrent s'établir sur la Vistule portaient d'abord le nom de *Lenczanes*, et qu'ils prirent ensuite celui de Lechy. Dans sa carte cyclographique de la Sarmatie, pour l'année 900, le comte J. Potocki place les Dulébiens et les Luczannes entre les sources du Dniester, du Bog et du Przipiec.

Par *Volinana*, ou *Volinaya*, Mass'oudi désigne-t-il les Volhiniens, ou les *Winoules*, appelés aussi *Winithes*, ou bien les Polænes? et s'il indique ces derniers, sont-ce les Polænes qui habitaient les rives du Dniéper, et dont Kiew était le chef-lieu, ou les Polænes de la Vistule,

1 *Bemerkungen* über Matheus Cholewa. V. Anhang zu Vincent Kadlubek, ein historisch-kritischer Beytrag zur slavischen litteratur, aus dem polnischen des Grafen J. M. Ossolinski, von S. G. Linde, Warschau, 1822, in-8.

qui donnèrent leur nom à la Pologne? Le nom d'homme *Madjek* ressemble au *Meschtschech*, *Metchco*, des Slaves, qui est le même nom que Mietchislaw.

Isttabouana, dont on peut retrancher la première voyelle, que les Arabes ajoutent aux mots étrangers commençant par deux consonnes, rappellent les *Stavanni*, peuple qui, suivant l'indication de Ptolémée[1], habitait le pays au nord des sources du Boristhène. Le comte J. Potocki les place dans le district de Wilkomirski, au nord de Wilna[2].

Les *Doulabés* sont les *Doulèbes*, qui, au temps de Nestor, habitaient les bords du Bug, dont les eaux se jettent dans la mer Noire.

Le nom de *Namtchines* ressemble tellement à celui de *Nemtché*, par lequel les peuples slaves ont coutume de désigner les Allemands, qu'on peut supposer ici une erreur de la part de l'auteur arabe; il aura cru que les *Namtchines* devaient être rangés parmi les Sclabes. Mass'oudi fait mention de ce même peuple dans un autre ouvrage qui a pour titre, *Kitab-et-Tenbih vé el-Ischraf;* voici ce passage :

« Parmi les grands fleuves renommés qui se jettent « dans la mer Ponttous, est celui qu'on appelle *Tanaïs*, « lequel vient du Nord. Ses rives sont habitées par « une nombreuse population de Sclabes, et par d'au- « tres peuples enfoncés dans les régions septentrionales.

1 Lib. III, cap. 5.

2 *Hist. anc.* du Gouvernement de Podolie, in-4, Introd., pag. VI.

« Un autre de ces grands fleuves est le *Dina* et *Mo-*
« *rava*[1], nom qu'il porte aussi chez les Sclabes. Il a
» plus de trois milles de large, et coule à plusieurs
« journées au-delà de Constantinople. Sur les bords de
« ce fleuve demeurent les *Bamtchines* البامحين et les
« *Moravas*, peuples sclabes. Ces mêmes rives étaient
« habitées par les Boulgares, lorsqu'ils embrassèrent
« le christianisme. »

Parmi les noms des peuples slaves que l'histoire nous a conservés, on ne trouve pas non plus celui de *Sassines;* mais ne serait-ce pas encore une erreur de Mass'oudi, qui aura cru que les Saxons étaient un peuple slave?

Les *Khorvatines* sont les Khorvates, Khrovates, Croates, qui, selon Constantin Porphyrogénète[2], habitaient, au dixième siècle, le pays au-delà de la Turquie (Hongrie), près des frontières de la France (de l'empire des Francs); c'est-à-dire, la partie de la Pologne située immédiatement au nord des monts Carpathes, ou le palatinat actuel de Cracovie. On les

1 Il y a dans le Ms. de la Bibliothèque royale de Paris ربته et بلاوة *Rita* et *Bèlava;* بامحين *Bamtchines* et المراوة el *Moravat.* Cette dernière leçon rectifie celle de Bélava; car les Moraves habitaient les bords de la Morava, qui afflue dans le Danube. Au lieu de Rita, il faut sans doute lire دينا Dina, puisqu'il ne peut être ici question que du Danube dont le vrai nom est *Douna.*

2 *De Adm. imp.*, cap. 30 et 31.

appelait *Chrovates blancs* (Belochrovati), pour les distinguer des Chrovates de la Dalmatie. Ces derniers, s'étant séparés de leurs compatriotes, étaient venus s'établir, sous le règne de l'empereur Héraclius, dans la partie septentrionale de la Dalmatie, d'où ils chassèrent les Avares, et avaient été convertis au christianisme par les soins du même empereur, tandis que les Chrovates blancs étaient encore païens au milieu du dixième siècle. Constantin nous apprend aussi que le territoire de ce peuple était souvent ravagé par ses voisins, les Francs, les Turcs (Hongrois) et les Patchinakes.

Les *Serbines* sont les Serbes blancs, qui, selon Constantin Porphyrogénète, habitaient, au nord de la Turquie (Hongrie), dans le voisinage des Chrovates blancs, un pays appelé par eux *Boïkhi*, limitrophe de la France (de l'empire des Francs); c'est-à-dire, qu'ils occupaient la Silésie, la Bohême et la Lusace. Le nom de *Blancs* les distinguait d'une partie de la même nation, qui, s'étant réfugiée dans l'empire romain, sous le règne d'Héraclius, avait reçu, en 639, la permission de s'établir dans les contrées méridionales de la Dalmatie. Ceux-ci étaient devenus chrétiens; mais au milieu du dixième siècle, les Serbes blancs étaient encore païens, et c'est d'eux, par conséquent, que parle Mass'oudi, puisqu'il en rapporte un usage païen. Les Serbes et les Chrovates, subjugués par Charlemagne, dans les années 805 et 806, étaient encore soumis à l'empereur d'Occident.

Quant aux *Turcs*, aux *Manabines*, *Khaschanines*

et *Barandjanines*, nous ignorons quels sont ces peuples, que Mass'oudi range parmi les Slaves; mais si, comme nous le présumons, ce dernier nom doit être écrit *Tourandjanines*, il désignera les *Thuringiens*, et l'auteur arabe aura compris parmi les Slaves trois peuples allemands qui, du midi au nord, bordaient la frontière de la Germanie: celui du Danube, qu'il appelle *Namtché*, les *Thuringiens*, et les *Saxons*.

Mass'oudi ne nous donne pas les noms des Slaves orientaux; il paraît les confondre sous la dénomination de *Russes*; mais Nestor nous les a conservés, ainsi que ceux des peuples tchoudes ou finois, qui, ayant été réunis avec eux sous le même sceptre, dans la seconde moitié du neuvième siècle, composèrent la monarchie russe. Avant cette époque, tous ces peuples obéissaient à des chefs particuliers, et plusieurs d'entre eux payaient un tribut au khacan des Khazares. L'arrivée d'une poignée d'étrangers au milieu de ces nations, qui vivaient ignorées dans leurs épaisses forêts, leur donna une impulsion dont les effets se firent sentir au loin. Nous nous arrêterons un instant à cette importante révolution, opérée par les *Varègues*, et nous citerons les faits déjà rapportés par plusieurs auteurs, à l'appui de leur opinion, que ces Varègues étaient originaires de la Scandinavie.

Les habitants de cette vaste péninsule ne se contentaient pas, au neuvième siècle, de ravager les côtes de l'Océan; ils faisaient des expéditions navales à l'orient de la Baltique, où ils avaient imposé un tribut

aux Finois, ainsi qu'à leurs voisins, les Slaves établis sur les bords du lac Ladoga. Ces Slaves Novgorodiens ne tardèrent cependant pas à chasser les Varègues de leur territoire; mais, se voyant en proie aux discordes civiles, ils se décidèrent à les rappeler. « Ils envoyèrent, « dit Nestor, de l'autre côté de la mer, chez les *Varègues-* « *Russes;* car ces Varègues s'appelaient Russes, comme « d'autres se nommaient Suédois, Normands, Anglais « et Goths. Leurs députés dirent aux Russes, de la « part des Tchoudes, des Slaves, des Krivitsches : « *Notre pays est vaste et fertile ; mais il y manque le* « *bon ordre ; venez nous gouverner.* On choisit trois « frères qui vinrent avec leurs familles et une suite « nombreuse : l'aîné, Rurik, s'établit à Nowgorod ; « le second, Sinéus, à Biélozéro ; le troisième, Truwor, « à Isborsk. De ces Varègues le pays fut appelé *Russie.* « Les habitants actuels de Nowgorod sont d'origine « Varègue ; auparavant, ils étaient Slaves. »

Ce fut en 862 que les trois frères Varègues-Russes arrivèrent sur les bords du lac Ladoga, et reçurent les soumissions des peuples tchoudes et slaves de cette contrée. Ils étendirent promptement leur domination à l'orient et au midi ; le nom national de ces étrangers devint commun aux peuples réunis sous leur empire, et le nouvel état, fondé par Rurik, agrandi par ses successeurs, fut appelé *Rossie*, véritable prononciation de ce nom, qui est même indiquée par les historiens du Bas-Empire, et par l'Arabe Yacout, dans son dictionnaire géographique.

On serait plus étonné de ne trouver dans les an-

ciennes chroniques de la Scandinavie aucune mention de ces Varègues, qui avaient fondé un grand empire, s'il n'était constaté que les plus anciens de ces monuments sont de plusieurs siècles postérieurs à l'époque en question. Un pareil laps de temps, sans le secours de l'écriture, avait bien pu effacer, chez les Scandinaves, le souvenir d'événements qui s'étaient passés dans des pays lointains, quoiqu'ils fussent glorieux pour les Varègues; mais, existait-il alors, dans la Scandinavie, un peuple appelé *Rosse*? Nous n'en connaissons point d'autres qui aient pu porter ce nom que les habitants du *Roslagen*, province située au nord de Stockholm, sur la partie de la côte la plus rapprochée de la Finlande, avec laquelle elle communique par les îles d'Aland. Il est donc probable que ce fut du *Roslagen* que se firent les premières communications entre la Suède et la Finlande; ce qui explique pourquoi les Finois donnent aux Suédois le nom de *Ruotsilaïni*, et à la Suède le nom de *Ruotsima*; les terminaisons *laïni* et *ma* signifiant, en finois, *peuple* et *pays*.

On trouve cependant un témoignage de l'existence, au neuvième siècle, d'un peuple scandinave nommé *Rossé*, et il a été fréquemment cité par les auteurs modernes qui ont fait des recherches sur l'origine des fondateurs de l'empire russe. Les *Annales Rerum Francorum*, depuis la mort de Charles Martel jusqu'à l'année 882, dont l'antique manuscrit fut trouvé dans le couvent de Saint-Bertin, rapportent que l'empereur Louis-le-Pieux reçut, en 839, à Ingelheim, des am-

bassadeurs de l'empereur romain Théophile, avec des lettres où ce monarque lui exprimait le désir de resserrer les liens d'amitié qui subsistaient entre les deux empires, et lui faisait part des victoires qu'il venait de remporter sur ses ennemis. Il lui recommandait en même temps plusieurs individus qu'il avait fait partir avec ses ambassadeurs et qui, se disant *Rosses* de nation, assuraient avoir été envoyés par leur roi, nommé *Chacan*, pour porter à Théophile des paroles d'amitié. Cet empereur priait Louis-le-Pieux de faciliter leur retour dans leur patrie, par les pays de sa domination, afin qu'ils pussent éviter les territoires des nations barbares et féroces qu'ils avaient traversés avec beaucoup de dangers, en se rendant à Constantinople. Louis ayant pris des informations sur ces individus et appris qu'ils étaient Suédois, soupçonna qu'ils avaient été envoyés pour examiner secrètement ce qui se passait dans les états des deux empereurs, et donna l'ordre de les détenir jusqu'à ce qu'on pût connaître le vrai but de leur voyage. Il manda à Théophile qu'il avait accueilli ces étrangers à sa recommandation, et que s'il était constaté qu'ils fussent venus dans de bonnes intentions, il leur fournirait les moyens de retourner dans leur patrie, à moins que la route ne fût trop périlleuse, et que, dans ce cas, il les ferait reconduire à la cour de Théophile[1].

Il a été observé avec raison que le nom de *Chacan*

1 *Annales Francorum Bertiniani*, ap. Duchêne, tom. III, pag. 195.

ne doit être pris ici que pour le nom propre scandinave de *Hakan*. A l'époque en question, la Suède était divisée en petits états; il est probable que l'un d'eux s'appelait *Rosse*, quoique nous ne puissions maintenant trouver ce nom que dans celui de *Roslagen*. Mais, n'existerait-il pas encore d'autres indices de l'origine scandinave des fondateurs de l'empire russe? Il est reconnu, qu'au défaut de témoignages historiques, c'est à sa langue qu'on peut, le plus sûrement, distinguer à quelle race d'hommes un peuple appartenait. Or, les noms des officiers et des seigneurs varégues qui nous ont été conservés par les Annales russes sont les mêmes que ceux qui étaient usités parmi les Scandinaves, comme, par exemple, Rurik, Trouvor, et les noms de la plupart des députés d'Oleg et d'Igor qui signèrent les traités de paix conclus entre ces souverains russes et les empereurs de Byzance, dans les années 906, 911 et 945. Ces traités commencent ainsi : Nous, Rosses de naissance, Karl, Inegeld, Farlaff, Weremund, Roulaw, Goudi, Roald, Lidoulfast, Stemid, etc. « Parmi les cinquante noms « des députés et marchands russes qui signèrent le « traité de 945, il n'y en a, dit M. Karamsin [1], que « deux ou trois de slaves; tous les autres sont « normands. »

Nous pouvons d'ailleurs reconnaître la langue des Varègues-Rosses par quelques mots que Constantin Porphyrogénète nous en a conservés. Cet empereur a

1 *Ist. Gossoud. Ross.*, t. I, p. 150.

consigné, dans le neuvième chapitre de son précieux Traité *de l'Administration de l'Empire*, les noms des principales cataractes du Dniéper, en langue slave et en langue russe.

« La première, dit-il, est appelée dans ces deux langues *Essoupi*, qui signifie *ne pas dormir.* » En suédois, on dirait, aujourd'hui, *ej sofva.*

La seconde était appelée par les Rosses *Oulvorssi*, c'est-à-dire, *île de la Cataracte. Holmfors*, en suédois, signifie *Cataracte de l'île.*

La troisième, dit Constantin, se nomme, en slave, *Guélandri*, c'est-à-dire, *son de la Cataracte*, et il omet ici le nom rosse; mais il s'est probablement mépris, en rapportant le nom rosse au lieu du nom slave; car *Gœllande*, participe de *gœlla*, signifie *résonnant* en suédois, et Lehrberg nous apprend qu'aujourd'hui la même cataracte est appelée, en slavon, *Svonezkoï*, mot formé de *Svon*, qui signifie *Son* [1].

La quatrième était appelée par les Rosses *Æifar*, parce que les pélicans faisaient leurs nids dans les rochers de cette cataracte. Le même mot, écrit *Ooijevaar*, et prononcé *Ouyefar*, signifie en hollandais, *cigogne.* On voit que les Varègues, ne trouvant pas, dans leur idiome, le nom du pélican, y ont substitué celui d'un autre oiseau aquatique.

La cinquième cataracte était appelée *Barouforos* par

1 *Beschreibung* des untern Dniepers und seiner Wasserfälle, p. 359.

les Russes, et *Volniprakh* par les Slaves. Constantin dit que ces deux mots signifient *grand lac;* mais nous croyons qu'il se trompe : car *Volniprakh* veut dire, en slavon, *Cataracte des Vagues.* Or *Baroufors* a la même signification dans les langues germaines; *Baar* veut dire *vagues* en hollandais, et *fors* veut dire cataracte en suédois. Cette cinquième cataracte, selon Lehrberg, est encore appelée *Wolnyi* [1].

La sixième recevait des Rosses le nom de *Léanti*, c'est-à-dire, *jaillissante*, *bouillonnante. Qvællande*, *Wællande*, participes des verbes suédois *quælla*, *wælla*, ont la même signification : ce qui ferait croire que la première syllabe a été omise.

Enfin, la septième était appelée par les Rosses, *Strouboun*, qui signifiait *petite Cataracte;* en suédois *Strœmmen* est un torrent; c'est-à-dire, un courant d'eau moins rapide que la cataracte.

On voit que les sept noms, en langue rosse, des cataractes du Dniéper, se retrouvent dans les langues germaines actuelles, avec quelques légères modifications dont on ne doit pas être étonné, puisqu'il y a près de mille ans que ces noms scandinaves ont été écrits par une plume grecque.

Les lois russes, qui furent rédigées au milieu du onzième siècle, sous le règne du grand-duc Yaroslaw, trahissent également leur origine scandinave; on s'aperçoit qu'elles furent tracées d'après les coutumes introduites par les Varègues [2].

1 *Beschreibung*, etc., p. 368.

2 Karamsin, *Ist. Gossoud. Ross.*, tom. II, chap. 3.

On reconnaît d'ailleurs, à leurs premières entreprises, de quelle race étaient ces Varègues-Rosses. A peine ont-ils établi leur domination sur les peuples slaves, que, fidèles à leurs habitudes normandes, ils se mettent à la tête de leurs nouveaux tributaires, et vont, par le Dniéper et la mer Noire, braver l'empire romain jusque sous les murs de Byzance. Dès l'année 866, deux chefs varègues, Ascold et Dir, princes de Kiew, parurent dans le Bosphore avec deux cents navires. Depuis cette époque, les Russes dominèrent sur la mer Noire, et nous voyons qu'ils firent même deux expéditions dans la mer Caspienne.

L'ouvrage souvent cité de Constantin Porphyrogénète fournit une nouvelle preuve que les *Varègues-Rosses* étaient des étrangers qui dominaient sur les Slaves. « Au commencement du mois de novembre, « dit cet empereur[1], les princes russes sortent de « Kiavo (Kiew), avec toute la nation russe, et se « rendent dans les cantons des Berbianes, Drougou- « bites, Krivitches, Serbes et autres Slaves, tributaires « des Russes. Ils y demeurent l'hiver; et au printemps, « lorsque la glace a disparu, ils descendent le Dniéper « jusqu'à Kiavo. — Lesdits peuples slaves, ajoute-t-il, « construisent des barques, qu'ils conduisent à Kiew, « pour les vendre aux Russes. » On voit que les Russes composaient une nation à part; c'était la maison, la garde, le noyau des troupes du souverain, descendant de Rurik.

1 *De Adm. imp.*, cap. 9.

Un historien estimé, G. F. Müller, observe que si l'auteur incertain de la vie de l'empereur romain Lacapène, et Syméon Logothète, dans un fragment publié par Bandouri [1], rapportent que les Russes passent pour avoir la même origine que les Francs, c'est que, sous le nom de Russes, ils entendaient les Varègues, ou hommes du nord, qui étaient, en effet, ainsi que les Francs, de race germaine, et parlaient anciennement la même langue. Après avoir cité un passage de Nestor, qui prouve que les Varègues introduisirent le nom de *Russes*, il en rapporte un autre de la *Stepennaïa*, dans la Vie de la grande-duchesse Olga, où il est dit : *C'est des Varègues que nous avons été appelés du nom de Russes* [2].

Nous n'avons fait que rapporter sommairement les preuves recueillies par des auteurs estimés, en faveur de l'opinion que les Varègues, fondateurs de l'empire russe, et le nom même de *Russe*, sont venus de la Scandinavie. Au nombre de ces auteurs, sont T. S. Bayer, Gerh.-Fr. Müller, Thunmann, A.-L. Schlœzer, Lehrberg, Karamsin, Siestrencewicz de Bohusz ; mais plusieurs historiens, tels que Lomonossow, Tatitschew, Schtcherbatow, Ewers, sont d'un avis contraire.

M. Ewers enseigne que les Warègues-Russes étaient

1 *Imper. Orient.* Tom. II, p. 33 et 967.

2 *Origines gentis et nominis Russorum*, discours académique tenu à Pétersbourg en 1749, dans Joh. Christ. Gatterer, *Allgem. Hist. Bibliothek*, Halle, 1768, V. Band, s. 335.

un peuple khazare, qui habitait, au dixième siècle, la côte au nord-ouest de la mer Noire; mais le célèbre professeur de l'université de Dorpt ne nous a point paru heureux dans le choix de ses preuves et de ses arguments [1].

Nous allons maintenant citer, de divers manuscrits orientaux, quelques passages sur les Russes et les Slaves, qui n'ont pu trouver place dans le texte.

Ebn Haoucal dit [2] qu'il y a trois peuples russes : « L'un est voisin des Boulgares, et son roi réside dans « une ville nommée *Couyaba* (Kiew), qui est plus « grande que Boulgar. Un autre, plus puissant, se « nomme *Slaviyé* الصلاوبه et son roi s'appelle [3]. . . . « Le troisième s'appelle *Ertsanié* الارثانيه et son roi « réside à Ertsa. »

On voit que Ebn Haoucal désigne ici les Boulgares du Danube, et qu'il comprend parmi les Russes un peuple finois, les *Ertsayens*.

Le géographe Schérif-el-Idrissy, dit, dans son *Nouzhet-ul-Mouschtak*, au rapport du géographe Schems-uddin-Mohammed de Damas, qu'il y avait, de son temps, c'est-à-dire, au douzième siècle, quatre

1 On peut voir Joh.-Phil.-Gust. Ewers, *Vom Ursprunge des russischen Staats* 1808, in-12. — Idem, *Geschichte der Russen*, Dorpat, 1816, in-8. — *Uber die Wohnsitze der ältesten Russen*, Sendschreiben an den Staatsrath Gustaw Ewers, Dorpat, 1825, in-4.

2 Ms. de Leyde, p. 146.

3 Le nom manque dans le manuscrit.

nations saclabes: les *Slaves* صلاويه, les *Brasses* براصيه, les *Krakes* كراكيه (var. كراكزيه) et les *Ertsanes* ارثانيه; que chacune de ces nations tirait son nom du pays qu'elle habite, excepté les *Ertsanes;* que ceux-ci demeurent dans des forêts, près de l'Océan (septentrional), comme des bêtes fauves, et qu'ils mangent tous les étrangers qu'ils trouvent sur leur territoire [1].

« Le pays des *Rosses*, dit Yacout [2], est voisin de « celui des Sclabes et des Turcs. Ils ont un langage « particulier, et un culte religieux qui ne leur est « commun avec aucune autre nation. *Moucadessy* rap- « porte qu'ils habitent une île malsaine, où ils sont à « l'abri de toute attaque. Leur population est d'environ » cent mille ames. Ils n'ont ni moissons, ni troupeaux. « Les Sclabes font des incursions dans leur pays et les « pillent. »

« La ville de *Roússia* روسيه, dit Scherif-el-Idrissy [3], « est située à vingt-sept milles de Mattarkha (Taman), « près d'un grand fleuve qui vient du mont *Coucaya.* » قوقايه. Dans un autre endroit [4], le même auteur place le mont Coucaya au nord de la place forte *Babun* بابون dans le pays des Boulgares (probablement du Danube),

1 *Nokhbat-ed-dahr*, etc.

2 Art. *Rous*, dans le Dict. géograph. intitulé : *Ma'djem-ul-Boldan*, trad. de M. Frœhn, dans son ouvrage *Uber die Russen*, etc.

3 *V.* 6e partie du VIe climat.

4 6e partie du VIIe climat.

et ajoute qu'au-delà de ces monts, le pays est inhabité, à cause de la rigueur du froid.

« Les Russes, dit le géographe Schems-ud-din, de « Damas, tirent leur nom de la ville de Roussia روسيا, « sur la côte septentrionale de la *mer des Russes* (la mer « Noire). On dit qu'ils descendent de Rous, fils de « Turc, fils de Toudj طوج. Ils habitent plusieurs îles « de la mer Méotide, et possèdent des vaisseaux de « guerre avec lesquels ils combattent les Khazares. Ils « entrent alors dans un autre golfe (ou détroit خليج), « lequel communique à la mer des Khazares, et font « des incursions dans leur pays. Autrefois, ils étaient « païens مجوسيه; mais ils ont embrassé le christia- « nisme.

« La mer des Russes, ou la mer de Soudac, est une « mer ténébreuse, souvent agitée par de violentes tem- « pêtes, qui la rendent très-dangereuse; les vaisseaux « y sont subitement engloutis. On ne la traverse que « pour aller chercher des peaux de zibelines et de « castors, ou bien des esclaves qu'on amène du pays « des Turcs, jusqu'à sa côte (septentrionale). Les « Russes et les pirates infestent continuellement cette « mer, où l'on trouve sept îles habitées par un peuple « nommé *Russe*, qui est chrétien. On y voit des villes, « des champs, des vergers et des pâturages. Il y a, sur « les bords de cette mer, un grand nombre d'hyènes « et d'ours.

« Quant aux Saclabes, les uns croient qu'ils des-

« cendent de Saclab, fils de Litta ليطى, fils de Younan,
« fils de Yafeth ; les autres, qu'ils sont de la postérité
« de Saclab, fils de Madaï, fils de Yafeth. Ils habitent
« le nord, et avant qu'ils eussent été subjugués par les
« Romains, ils occupaient tout le pays situé du nord
« au midi, entre la mer de Roum (Méditerranée) et
« l'Océan ; c'est pourquoi l'on trouve des captifs sa-
« clabes en Andalousie et dans le Khorassan ; car ils
« eurent des guerres avec les Turcs et avec les Romains,
« et ces derniers s'emparèrent de la plus grande partie
« de leur pays, qui est situé sur la côte de la mer de
« Roum et contient des villes et des forteresses. »

C'est à cause du grand nombre de Slaves (Sclaves, Esclavons) qui furent réduits à la captivité, dans leurs guerres avec les empereurs francs, au neuvième siècle, que l'on employa dès-lors, dans plusieurs idiomes de l'Europe, le nom de cette nation, pour désigner les esclaves en général.

« Selon Abou O'baïd-al-Bécri, les Saclabes forment
« une nation si puissante et redoutable, que, sans leur
« division en un grand nombre de branches et de
« tribus, aucun peuple au monde ne pourrait leur
« tenir tête. Ceux d'entre eux qui habitent Constan-
« tinople se trouvent bien du froid et meurent dans
« les grandes chaleurs.

« Les Russes ont pour voisins les Alans et les
« Bordjans, qu'on dit frères, ainsi que les Ezkesches :
« ces peuples sont chrétiens [1].

1 *Nokhbet-ed-Dahr.*

« Le pays des Saclabes, dit le géographe Cazvini[1], « est situé dans la partie occidentale du sixième et du « septième climats, dans les régions les plus élevées « des montagnes du Roum, et près du pays des Kha- « zares. Selon Ebn-el-Kulli, Roum, Saclab, Ermen et « Frendj, étaient tous quatre fils de Litta ليطى, fils « de Kéloukhim كلوخيم, fils de Yafeth, fils de Nouh. « Ces quatre frères s'établirent dans différentes contrées « qui prirent leurs noms. Les Saclabes se divisent en « un grand nombre de branches : ils ont les cheveux « blonds, la carnation rouge, et des corps très-robustes. »

Le même géographe fait mention des trois villes suivantes, dans le pays des Saclabes.

« *Schouschitt* شوشيط, château fort, où l'on trouve « une source d'eau salée, quoiqu'il n'y ait pas du tout « de sel dans cette contrée. Lorsqu'on en a besoin, on « prend de l'eau de cette source, on en remplit des « chaudières, que l'on place dans des vases de pierre, « sous lesquels on allume un grand feu ; le liquide se « condense et se trouble ; on le laisse refroidir, et il « dépose un sel blanc ; c'est ainsi qu'on se procure du « sel blanc dans tout le pays des Saclabes. »

Vattarbourouna واطربورونة château fort, voisin de celui de *Schouschitt*. Il s'y trouve une source d'eau singulière ; on l'appelle *la source de miel*, parce qu'au premier instant elle a le goût du miel; mais ensuite elle est astringente, qualité qu'elle reçoit des arbres qui l'entourent.

1 *Assar-ul-Bilad*, art. Saclab.

Maschaca مشقة (On lit à la marge du manuscrit de Leyde ces mots écrits d'une autre main : le vrai nom est Mascou مسقو), grande ville près de la mer, au milieu de forêts impénétrables à une armée. « Le souverain de cette ville s'appelle *Maschaca;* c'est « de lui qu'elle a reçu son nom. Elle abonde en miel, « en viandes et en poisson. Les troupes du roi « ne consistent qu'en infanterie, parce que dans ce « pays on n'élève pas de chevaux. Ce roi distri- « bue toutes ses villes à ses guerriers pour leur servir « d'apanages, et, dans le besoin, il leur fournit les « chevaux (l'auteur oublie ce qu'il vient de dire de la « cavalerie), les selles, les brides, les armes et tout ce « qu'il leur faut. Quiconque devient père, soit d'une « fille ou d'un fils, reçoit une pension du roi. Lorsque « ce fils a atteint l'âge de puberté, on le marie; le roi « se fait donner par le père du jeune homme la dot « convenue, et la remet au père de la future; car, chez « eux, la dot se donne d'avance. Ainsi, celui qui a « deux ou trois filles devient riche; celui, au contraire, « qui a deux ou trois fils, devient pauvre. Les mariages « se font au gré du roi, et non à la volonté des parents, « ou des enfants. Le roi fournit à toutes leurs dépenses; « en général, il traite ses sujets avec la tendresse d'un « père. Ces Saclabes sont très-jaloux de leurs femmes, « en quoi ils diffèrent des autres Turcs. »

L'auteur du *Modjmel-et-Tévarikh vé el-Cassas* مجمل التواريخ و القصص (manuscrit persan de la Bibliothèque royale de Paris), dit que les rois des

Saclabes prennent les titres de (————) سوبت et de (————) سونج. Dans le Djihan-Nouma, (imprimé p. 372), ces noms sont écrits سرتبا et سونج, et il est dit que le premier est le titre que les Saclabes donnent à leur chef; que le second, est le titre de ses ministres.

Voici comment l'historien arabe Ebn-el-Ethir rapporte la conversion des Russes au christianisme. « Les « deux fils de Romanous (Romain II), Basile et « Constantin (Basile II et Constantin IX), souverains « de Constantinople, demandèrent au roi des Russes « du secours contre leurs ennemis, et lui donnèrent « leur sœur en mariage; mais elle ne voulut pas se « livrer à un prince qui n'était pas de sa religion; alors « il se fit chrétien : c'est ainsi que la foi chrétienne fut « introduite parmi les Russes. Lorsqu'il eut embrassé « le christianisme, elle se donna à lui; ce fut dans « l'année 375 (985–6 [1]) »

Les historiens du Bas-Empire ne font mention qu'accidentellement, et même en parenthèse, du mariage de Wladimir, grand duc de Russie, avec la princesse Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin Porphyrogenète, à l'occasion dont parle Ebn-el-Ethir. Bar- « das Phocas s'étant révolté contre ces princes, envoya « une partie de son armée, sous les ordres du patrice « Delphina, à Chrysopolis, sur le Bosphore, vis-à-vis de « Byzance. L'empereur, après avoir vainement exhorté

1 *Tarikh el Kamil*, citation de Schems-ud-din de Damas, dans son *Nokhbet-ed-Dahr*.

« ce général à se retirer de Chrysopolis, à ne point « rester campé devant la capitale, ayant équipé des « vaisseaux pendant la nuit, y mit des Russes (car il « en avait obtenu du secours, parce qu'il avait donné « sa sœur Anne en mariage à leur prince Wladimir) « et passant avec eux le détroit, sans être aperçu de « l'ennemi, il l'attaqua et n'eut pas de peine à le « vaincre [1]. » Le mariage fut en effet suivi de l'introduction du christianisme en Russie, par le zèle d'Anne et de Wladimir, qui s'était converti à l'arrivée de son épouse.

Sous le règne de Romain et de Constantin, associés à l'empire, il y avait au service impérial des vaisseaux russes, montés par des Russes [2]. On comptait six cent vingt-neuf Russes dans une armée navale qui fut envoyée contre la Crète sous le même règne, en 949 [3].

NOTE XXXII. (Pag. 108.)

Mass'oudi, qui nous fait connaître cette étonnante expédition des Russes, ne se rappelle pas précisément en quelle année elle eut lieu; mais il dit que ce fut après l'année 300 de l'hégire (912-3). Une circonstance peut nous rapprocher de la date de cet événement. Notre auteur fait mention du gouverneur de l'A-

1 Cedrenus et Zonaras, ap. Stritter, *Mémor. Populor.*, etc., t. II, p. 1009.

2 Const. *de Cerim*, lib. II, cap. 44, p. 381.

3 Id. *Ibid.*, p. 384.

zerbaïdjan, qu'il nomme le fils d'Abou-el-Sadj. Celui qu'il désigne est Aboul-Cassim Youssouf, fils d'Abou-el-Sadj, qui avait reçu, en 296 (908-9), du khaliphe El-Moctédir-b-Illah, le gouvernement de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, à charge de payer annuellement au fisc la somme de cent vingt mille dinars. Il occupait, depuis dix ans, ce poste important, lorsqu'il se mit en état de rébellion. Attaqué, vaincu et fait prisonnier en moharrem 307 (juin 919) par l'eunuque Mouniss, premier ministre du khaliphe, il fut promené dans les rues de Bagdad, monté sur un chameau et la tête couverte d'un bonnet garni de queues de renards. Youssouf demeura en prison jusqu'à l'année 310 (922). Il en sortit par l'intercession de l'eunuque Mouniss et fut présenté au khaliphe, qui lui rendit ses bonnes graces, le fit revêtir d'une robe d'honneur, et lui conféra la préfecture des provinces de Raï, Cazvin, Ebher, Zendjan et Azerbaïdjan, pour lesquelles il s'engagea à payer annuellement au trésor la somme de cinq cent mille dinars, et de fournir des vivres aux troupes qui y étaient cantonnées. Youssouf partit de Bagdad pour l'Azerbaïdjan, au mois de djemadi-ul-akhir (octobre) de la même année.

En 314 (926-7), ce gouverneur fut mandé à Bagdad, et placé à la tête d'une armée que le khaliphe envoyait à Vassitt, pour arrêter les progrès du fameux hérésiarque Abou Taher-el-Carmatti. Il resta en observation à Vassitt jusqu'à la fin de ramazan 315 (fin de novembre 927); alors, par ordre du khaliphe, il se porta en diligence sur Coufah, menacée par les

Carmattes; mais il ne put sauver cette ville, qui fut prise la veille de son arrivée. Il livra bataille à Abou-Taher, le 9 schewal (7 décembre), et fut complètement défait par ce rebelle, qui n'avait pourtant que sept cents cavaliers et huit cents fantassins. Youssouf fut blessé dans cette action et fait prisonnier avec un grand nombre des siens. Abou-Taher le fit soigner; mais, peu de temps après, ayant remporté une nouvelle victoire sur une armée du khaliphe encore plus nombreuse, et apprenant que Youssouf et ses autres prisonniers, persuadés qu'il serait battu, s'étaient tenus prêts à s'échapper, il les fit tous mourir.

D'après ces circonstances de la vie de Youssouf ben Abou-el-Sadj, rapportées dans le huitième volume des *Annales mahométanes*, par Ebn-el-Ethir (ms. arabe de la bibl. d'Upsal), l'expédition des Russes dans la mer Caspienne ayant eu lieu après l'année 300 (912-3) et lorsque Youssouf était gouverneur de l'Azerbaïdjan, doit être placée, soit entre 912 et 919, ou entre 922 et 927, c'est-à-dire, sous le règne d'Igor, fils de Rurik, de ce même prince qui parut, en 941, devant Byzance avec une flotte nombreuse, et ravagea les environs du Bosphore.

Après avoir raconté la malheureuse issue de cette expédition, Mass'oudi finit par ces mots : « Depuis « cette époque, les Russes ne sont plus revenus dans « la mer Caspienne. » Il écrivait en 332 (943-4), et c'est dans la même année qu'Ebn-el-Ethir place l'apparition des Russes dans le Kour, et la prise de Barda'a par ces étrangers, sans avoir fait mention de leurs

premières courses sur les rives de la mer Caspienne.

Au reste Mass'oudi annonce qu'il n'a fait ce récit que pour réfuter l'opinion de ceux qui soutiennent que la mer Noire communique, par les Méotides, à la mer Caspienne: « Car, si cela était, dit-il, les Russes, « maîtres de la mer Pontous, auraient pu entrer direc- « tement dans la mer des Khazares. Or, il est certain « que cette mer ne communique à aucune autre; c'est « une petite mer close. Quant à ce que nous venons « de rapporter de l'expédition navale des Russes, c'est « un événement bien connu de tous les peuples de ces « parages; elle eut lieu après l'année 300; mais sa date « précise m'a échappé. Peut-être ceux qui disent que « la mer des Khazares communique au détroit de « Constantinople, la confondent-ils avec la mer Pon- « tous et Maïttous, qui est la mer des Boulgares et des « Russes; mais Dieu sait mieux que nous ce qui en est.

Les Russes étaient les maîtres de la mer Noire sans y avoir ni port ni côte.

« Le territoire des Patzinatkes, dit Constantin Por- « phyrogenète, s'étend depuis la rive du Bas-Danube, « vis-à-vis de Distra, jusqu'à Sarkel (sur le Don), « ville des Khazares. Il est arrosé par beaucoup de ri- « vières, dont deux grands fleuves : le Dniester et le « Dniéper. Les rives du haut Dniéper sont habitées par « les Russes, qui descendent ce fleuve pour se rendre « dans les provinces romaines. La Patzinakie embrasse « toute la Russie. »

1 *De Adm. imp.*, cap. 42.

D'après le traité conclu entre Igor et les Grecs, comme l'observe M. Karamsin, l'embouchure du Dniéper était hors des limites de la Russie. « Il est pro- « bable, ajoute cet historien, que nos possessions n'al- « laient que jusqu'aux cataractes [1]. » Mais comme les Russes dominaient dans la mer Noire, Mass'oudi en aura conclu naturellement qu'ils possédaient une partie de sa côte. « La mer Pontous, dit cet auteur « (chap. 15), est la mer des Russes; aucune autre « nation n'y navigue. Ils habitent une partie de ses « côtes.

« La mer *Pontous*, dit-il plus loin, est la mer des « Boulgares et des Russes, ainsi que des Betchénis, « des Batchenakes et des Baschcardes, trois nations « turques qui habitent près de cette mer. » Il est probable que sous le nom de *Baschcardes*, Mass'oudi désigne les Magyares ou Hongrois. Nestor, qui écrivit ses annales au commencement du douzième siècle, dit aussi que la mer de Pont est appelée la *mer des Russes;* mais à cette époque les Russes possédaient sur cette mer la ville de Cherson, que Wolodimir avait prise aux Grecs en 988, et Tamatarkha, qu'ils avaient enlevée précédemment aux Khazares.

Nous apprenons de Constantin Porphyrogenète comment les Russes préparaient leurs expéditions navales, et entraient dans la mer Noire. « Les barques, « dit cet empereur, qui arrivent de l'extrémité de la « Russie à Constantinople, partent de Nemogard

1 *Ist. Goss. Ross.*, t. I, p. 479, note 493.

« (Nowgorod), où réside Sphendosthlabos (Swiatos-
« law), fils d'Igor, prince de Russie. Il en vient
« aussi du château de Milinisc (probablement Smo-
« lensk), de Teliutz (Ljubetsch), Tzernigog (Tcher-
« nigow) et Busegrad (Wyschgorod). Toutes ces em-
« barcations descendent le Dniéper et se réunissent
« devant le château de Kioava (Kiew), appelé *Sam-*
« *batas*. Mais les Sclaves nommés Crivètes (Kri-
« vitsches), leurs tributaires, les *Lenzanènes*, et les
« autres Sclaves, construisent dans leurs montagnes
« des canots qu'ils lancent dans les rivières voisines,
« lorsque la chaleur de l'air a fait fondre la glace. Ils
« les conduisent dans le Dniéper, et se rendent par ce
« fleuve à Kiow, où ils les vendent aux Russes. Les
« Russes n'achètent que les barques; des débris des
« vieux bateaux, ils fabriquent eux-mêmes les rames,
« les chevilles et les autres pièces nécessaires; ils les
« pourvoient de tout ce qu'il faut pour le service; et
« au mois de juin ils descendent le Dniéper jusqu'au
« chateau de Bitetzebe (Wititschew) qui leur appar-
« tient. Ils s'y arrêtent deux ou trois jours, et lorsque
« toutes les barques sont réunies, ils continuent à
« descendre le fleuve. » Quoique Constantin désigne les barques russes par le nom de *monoxyla* (canots), il est difficile de croire que les Russes se hasardassent dans la mer Noire sur de pareilles embarcations.

L'empereur décrit ensuite comment ils passaient les sept cataractes du Dniéper. On sait que ces obstacles à la navigation sont causés par des bancs de rochers qui barrent le fleuve, les uns, dans une partie de sa lar-

geur, les autres, totalement. Arrivés à la première cataracte, les Russes mettaient pied à terre et conduisaient, avec de grandes perches, leurs barques le long du rivage. Ils franchissaient de la même manière la seconde et la troisième cataractes; mais la quatrième offrait plus de difficultés; il fallait décharger les barques pour les traîner sur terre ou les porter sur les épaules. On conduisait les esclaves enchaînés, et après avoir marché l'espace de six mille pas, on se rembarquait. Les Russes passaient, en longeant la rive, les trois dernières cataractes. Pendant tout ce trajet d'environ quinze lieues, ils étaient souvent obligés d'en venir aux mains avec les Patchinakes. Ils s'arrêtaient quelques jours, à l'embouchure du fleuve, pour équiper leurs navires avant d'entrer dans la mer Noire [1].

Constantin dit ailleurs que les Russes partent du Dniéper pour se rendre sur les côtes de la Boulgarie noire, de la Khazarie et de la Syrie [2].

Nous avons vu que, pour faire leur expédition dans la mer Caspienne, les Russes entrèrent dans la mer d'Asow par le Bosphore cimmérien, détroit gardé par des troupes khazares qui étaient probablement en garnison dans la forteresse de Tamatarkha, sur sa rive orientale. De la mer d'Asow ils auront remonté le Don jusqu'au point où il s'approche le plus du Volga, et transportant leurs barques légères à travers la chaîne

1 *De adm. imp.*, cap. 9.

2 *Ibid.* cap. 42.

de montagnes peu élevées qui sépare les deux fleuves, ils les auront lancées dans le Volga.

On voit encore aujourd'hui des barques franchir l'espace entre ce dernier fleuve et le Don. Le fer des mines de l'Oural est chargé sur la Kama, dans des barques qui descendent le Wolga jusqu'au bourg de Dubowka, sur la rive droite de ce fleuve, où elles arrivent, d'ordinaire, à la fin de l'automne. Comme le lit du Wolga est peu profond, ces bateaux doivent être plats; mais il sont longs et larges, et l'on y charge de 12 à 15,000 pouds de fer. A Dubowka, les barques sont défaites et placées avec le fer sur des traîneaux qui les transportent, en hiver, l'espace de 40 wersts (8 à 9 lieues), jusqu'à la rivière d'Ilavla, où l'on construit avec les mêmes matériaux des barques plus profondes, qui entrent dans le Don et vont aborder à Taganrok[1].

Dans son récit de l'expédition navale des Russes, Mass'oudi désigne les environs de Bacou sous le nom de *côte de naphte*. Plus loin il dit qu'il y a dans ce canton des sources de naphte blanc et autres, et que, s'il ne se trompe, il n'en existe nulle autre part au monde : « Dans ce pays de naphte, ajoute-t-il, sur la « côte de Schirwan, il y a un foyer volcanique, d'où « les flammes s'élèvent à une très-grande hauteur. » En effet, le canton de Bacou est renommé pour ses sources de naphte blanc et noir; mais on y observe

1 Pl. Krug, *Chronologie der Byzantier*, Saint-Pétersbourg, in-8, 1810, s. 209.

un autre phénomène : il s'échappe du sol, en plusieurs endroits, un gaz inflammable qui est mis à profit par les habitants, et entre autres par des Guèbres, aux yeux desquels cette terre est sacrée à cause du feu qu'elle recèle. Des tuyaux plantés dans le sol servent de conducteur au gaz, qu'on allume soit pour s'éclairer, soit pour faire chauffer les aliments, et qu'on emploie même pour calciner la chaux [1]. Au rapport d'un voyageur moderne, on voit quelquefois, dans les environs de Bacou, des flammes légères, d'une teinte bleue pâle, qui semblent couvrir toute la contrée; elles paraissent surtout en automne, après la pluie, dans des nuits chaudes et obscures [2].

NOTE XXXIII. (Pag. 115.)

Les Russes demeurèrent plus d'une année dans l'Arran, puisqu'ils y débarquèrent en 332 (943-4), et qu'ils n'en partirent qu'à l'époque de la mort de Touzoun, qui arriva le 23 de moharrem 334 (5 septembre 945). On serait étonné que ces guerriers, qui devaient être peu nombreux, eussent pu se maintenir si longtemps sur le territoire mahométan, si l'on ne savait que déja l'empire des khaliphes était livré aux convulsions de l'anarchie. La cour de Bagdad, qui ne disposait plus, immédiatement, que des ressources de l'Irac

1 Lerch, *Tagebuch von einer Reise*, im Büschings *Magazin*, th. III, s. 12, und. 22.

2 Reineggs, *Reisen*, p. 155.

Areb, devait employer ses forces peu imposantes à réduire, soit des armées d'hérétiques, soit des gouverneurs rebelles ; et d'ailleurs le souverain des Musulmans se trouvait dans la dépendance de ses milices, composées, en grande partie, d'esclaves turcs, dont les chefs disposaient à leur gré du trône khaliphal. Il y eut, pendant le séjour même des Russes à Barda'a, une révolution dans Bagdad. Le khaliphe Mottaki, redoutant les desseins du turc Abou-l-Véfa Touzoun, généralissime de ses troupes et ministre tout-puissant, résolut de profiter de l'absence momentanée de ce chef militaire, qui était allé à Vassitt, pour se soustraire à sa domination, en quittant la capitale. Ayant mandé à Nassir-ud-Devlet, fils de Hamdan, gouverneur de Moussoul, d'envoyer un corps de troupes aux portes de Bagdad, pour favoriser son évasion, il sortit de cette résidence avec son harem et ses officiers, et arriva à Moussoul dans le mois de Rabi-ul-Akhir de l'année 332, (décembre 943).

L'année précédente, Nassir-ud-Devlet commandait dans Bagdad, et il avait fait épouser sa fille au fils de Mottaki; mais un soulèvement des milices turques contre son autorité l'ayant forcé de quitter cette capitale, il avait été remplacé par le turc Touzoun.

Les deux chefs rivaux se disputèrent alors la personne du khaliphe. Touzoun marcha contre Nassir-ud-Devlet, le battit en deux rencontres et s'empara de Moussoul, où il leva une contribution de cent mille dinars. Découragé par ces revers, Mottaki manda à Touzoun qu'il reviendrait à Bagdad, si ce général lui garantis-

sait la sûreté de sa personne. Touzoun convoqua une nombreuse assemblée, composée de cadhis, de princes de la maison d'Abbas et de la maison d'Ali, ainsi que de personnes notables de tous les ordres de l'état, et jura, en leur présence, soumission et fidélité à Mottaki; serment solennel qui fut certifié par les signatures de tous les témoins.

Alors Mottaki partit de Rokka pour Bagdad, malgré les conseils de Nassir-ud-Devlet et ceux d'Akschid, gouverneur de l'Égypte, qui s'était rendu auprès de lui, et l'invitait à passer dans ce pays. Cependant le khaliphe se méfiant encore de Touzoun, s'arrêta dans la ville de Hit, et lui dépêcha un de ses officiers, pour lui demander la confirmation de sa promesse par un nouveau serment. Touzoun jura une seconde fois, et sortit de Bagdad, le 20 de moharrem 333 (13 sept. 944), pour aller au-devant de son souverain. L'ayant rencontré à Sindiyah, il descendit de cheval, se prosterna et dit au khaliphe : *En vous rendant hommage, j'accomplis mon serment.* Il conduisit ce prince à son camp, manda aussitôt de Bagdad Mostekefi, cousin de Mottaki, lui prêta foi et hommage, et fit sur-le-champ crever les yeux à Mottaki. On rapporte que lorsque le khaliphe subit cette opération dans le pavillon où on l'avait fait descendre, il jeta des cris, arrachés par la douleur, et que ses femmes poussant des gémissements, Touzoun, pour étouffer leurs plaintes, fit sonner les instruments militaires autour de la tente. Ensuite il y entra et dépouilla le prince aveugle des insignes impériales; il lui ôta son man-

teau, son sceptre et son cachet qu'il remit au nouveau khaliphe.

Le règne de Mostekefi ne fut pas long. Au bout d'un an, Touzoun étant mort, Ahmed, fils de Bouyah, qui était déja maître d'une grande partie de la Perse, et se trouvait à Ahvaz, s'approcha de Bagdad avec des forces imposantes. Alors la milice turque, qui avait perdu son chef, évacua la capitale et se retira dans le gouvernement de Moussoul. Le prince déilémite entra dans Bagdad, et rendit hommage au khaliphe, qu'il allait gouverner. Mostekefi combla de graces son nouveau tuteur : il le fit revêtir d'une robe précieuse, lui offrit un collier et des bracelets, lui donna un étendard, voulut que son nom fût gravé sur la nouvelle monnaie, le chargea de présider, en sa place, à la prière publique, et lui conféra le surnom de *Moïzz-ud-Devlet.*

Cependant Nassir-ud-Devlet, gouverneur de Moussoul, renforcé par les Turcs, qui, en évacuant Bagdad, d'où ils l'avaient chassé deux ans auparavant, étaient allés se ranger sous ses drapeaux, marcha sur la capitale, pour en disputer la possession au prince déilémite. Les deux compétiteurs se livrèrent plusieurs combats sous les murs de la ville, qui finit par avoir deux maîtres : Ahmed, ayant Mostekefi en son pouvoir, passa dans la partie de Bagdad qui était à l'occident du Tigre, et le quartier oriental de cette cité fut occupé, pendant quelque temps, par Nassir-ud-Devlet.

Le prince déilémite résolut alors de détrôner Mos-

tekefi, qu'il accusait d'entretenir des intelligences avec son ennemi. Il se présenta, un jour, devant ce souverain, baisa la terre et s'assit sur un siége qu'on lui avança; peu après il entra deux officiers de sa suite qui firent mine de vouloir baiser les mains du khaliphe. Ce prince les leur ayant tendues, ils les saisirent et le tirèrent à bas de son trône; puis, ils lui otèrent son turban, le lui passèrent autour du cou, et l'emmenèrent à l'hôtel de leur chef. Au même instant le palais du khaliphe fut livré au pillage des soldats déilémites. Ahmed fit venir Fazel, cousin de Mostekefi, lequel se tenait caché dans Bagdad, pour se soustraire aux poursuites de ce prince qui, le sachant protégé par Ahmed, voulait s'en défaire, et le proclama khaliphe sous le nom d'El-Motti'. Le nouveau souverain fit aussitôt crever les yeux à son prédécesseur; c'était le troisième khaliphe vivant qui avait été déposé et privé de la vue.

Vaincu dans un dernier combat, et obligé d'évacuer Bagdad, Nassir-ud-Devlet était retourné à Moussoul. Par sa retraite, Ahmed resta le maître de la capitale, où il exerça jusqu'à sa mort, en 356 (967), une autorité souveraine.

Quant à Mohammed, fils de Moussafir, surnommé *El-Merzéban*, c'est-à-dire, le *commandant de la frontière*, qui était, à cette époque, gouverneur pour le khaliphe de l'Azerbaïdjan et de l'Arran, il mourut en 346 (957-8) [1].

1. *Tarikh-el-Kamil*, par Ebn-el-Ethir, tom. VIII. — *Rihan-ul-Schébab fi Mératib-el-Adab*, par Mohammed, fils d'Ibrahim.

NOTE XXXIV. (Pag. 121.)

Les Turcs *Batchenakes*, appelés *Patzinakes* par les historiens Byzantins, et *Pétchéniéguis* par les Russes, habitaient anciennement les bords du fleuve Jaïk, au nord de la mer Caspienne. « Ils se nommaient « jadis *Cancar*, » dit Constantin Porphyrogénète; ce nom ressemble à celui des *Cancalis*, peuple turc que l'on trouve établi dans les mêmes contrées au douzième siècle. Selon l'auteur impérial, ces Patzinakes en furent expulsés, vers l'année 894, par leurs voisins les Khazares, alliés aux Turcs-Gouzes, et ces derniers occupèrent leur territoire. Les Patzinakes émigrèrent dans la direction de l'ouest, et s'emparèrent à leur tour du pays des Madjares, voisin de celui des Khazares, appelé *Lébédias* du nom du premier voivode des Madjares, et arrosé par le fleuve *Khidmas*, nommé aussi *Khingilous*, qui est sans doute l'Ingul, l'un des affluents du Bog. Repoussés vers l'ouest, les Madjares s'établirent dans une contrée que l'on appelait, du fleuve qui la traverse, Etel et Couzou, ou peut-être Etel-Ouzou; on croit que c'est la Moldavie. Quelques années après, les Madjares, qui venaient d'élire Arpad, leur premier roi, furent une seconde fois attaqués par les Patzinakes. Chassés de leurs nouvelles demeures, ils passèrent dans le pays que leurs descendants occupent encore, et que nous appelons Hongrie [1].

1 Const. Porph. *De Adm. imp.*, cap. 37 et 38.

Au dixième siècle, les Batchenakes ou Patchenakes possédaient les plaines au nord de la mer Noire, depuis le Don jusqu'à l'embouchure du Danube. « Leur territoire, dit l'empereur Constantin Por-« phyr., s'étend depuis la rive du Bas-Danube, en face « de Distra, jusqu'à Sarkel, ville des Khazares (sur « le Don); pays arrosé par plusieurs fleuves, dont « deux, le Dniester et le Dniéper, sont très-considé-« rables. Les rives du Haut-Dniéper sont habitées par « les Russes, qui descendent ce fleuve pour se rendre « dans les provinces romaines. La Patzinakie borde « toute la Russie, et s'étend jusqu'au Sarat et au Bu-« rat (les rivières Szereth et Pruth) [1]. »

Les Patzinakes avaient pour voisins, à l'est, les Gouzes, les Alans et les Khazares; au nord, les Mordouins et les Russes; à l'ouest, les Hongrois et les Boulgares du Danube; au midi, les habitants de la Chersonèse. Ces nomades s'étaient rendus redoutables à tous ces peuples par leurs courses dévastatrices. Aussi l'empereur Constantin Porphyr. recommande à son fils : « d'entretenir soigneusement la paix avec les Pat-« zinakes, de rechercher même leur alliance et de « leur envoyer chaque année des présents, parce que « si on les avait pour ennemis, ils pourraient ravager « le territoire de Cherson (c'est-à-dire la Crimée [2]). « Tant que l'empereur romain, dit-il ailleurs, sera » sûr de l'amitié des Patzinakes, il n'aura rien à

1 *Ibid.*, cap. 42.

2 *Ibid.*, cap. 8.

« craindre ni des Russes, ni des Hongrois, ni des « Boulgares ; car si ces nations marchaient contre « l'empire, les Patzinakes, soit en vertu de leur alliance « avec nous, soit par l'effet de nos lettres et de nos « dons, pourraient aisément envahir et dévaster leur « pays, traîner en captivité leurs femmes et leurs en- « fants [1]. »

Au temps de Constantin Porphyr., la nation Patzinake était divisée en huit tribus [2], dont cet empereur nous a conservé les noms. Il désigne aussi les six villes qu'elle possédait ; les noms de ces villes se terminent en *cat*, comme la plupart des noms de ville dans le Turkestan et la Transoxane. Quatre tribus Patzinakes demeuraient à l'est du Dniéper ; les quatre autres, à l'ouest de ce fleuve [3].

Nous apprenons du même auteur que les Patzinakes les plus voisins de Cherson colportaient en Russie, en Khazarie, en Zéchie, les productions de la Chersonèse, et surtout des étoffes de soie et de laine. Ils vendaient aux Russes des chevaux, des bœufs et des moutons. « Les Russes, dit Constantin, étant « voisins des Patzinakes, sont exposés à leurs incur- « sions ; c'est pourquoi ils cherchent à conserver la paix « avec eux. Ces nomades, ajoute-t-il, sont aussi très- « redoutés des Turcs (Hongrois), qu'ils ont souvent « vaincus, et presque exterminés [4]. »

1 *Ibid.*, cap. 4 et 5.

2 Selon Cédrène il y en avait treize.

3 *De Adm. imp.*, cap. 37.

4 *Ibid.*, cap. 2, 3 et 6.

Ce fut en 915 que les Pétchénègues parurent pour la première fois sur la frontière de la Russie, et depuis lors ils y firent de fréquentes invasions [1]. L'empire romain fut aussi, à diverses reprises, exposé aux ravages de ces nomades. Nous voyons dans Mass'oudi, que vers l'année 932, les Batchenakes, les Baschcardes et deux autres peuples turcs s'avancèrent jusqu'à Constantinople. Il nous paraît certain que, sous le nom de Baschcardes, Mass'oudi désigne les Madjares ou Hongrois. Ebn Haoucal dit (p. 146) : « Il y a « deux nations Baschkhartes بشخرت ; l'une habite à « l'extrémité de l'occident (il faut lire de l'orient), « derrière les Boulgares, auxquels elle est soumise; « l'autre, plus nombreuse, est voisine des Batche- « nakes ; de race turque comme ces derniers, elle « demeure aussi près de l'empire romain. » Les Hongrois sont évidemment désignés sous le nom de *Baschcardes*, par les géographes Yacout et Cazvini, ainsi que par les historiens des Mongols, Alaï-ed-Din, de Djouvéin, et Raschid-ed-din, de Hémédan, qui dans leurs relations de la conquête de la Hongrie, en 1241, par Batou, donnent à ce pays le nom de *Baschcardie*. Enfin, les missionnaires qui parcoururent le nord de l'Asie dans le treizième siècle semblent considérer les Madjares et les Baschcardes comme appartenant à une même nation. Jean du Plan Carpin dit (chap. IV): qu'il y a immédiatement au nord, après la Russie, les *Morduins* et *Bilères*, c'est-à-dire la grande *Bulga-*

1 Nestor, trad. de Schérer, p. 66 et passim.

rie, les *Bastarques*, qui est la grande *Hongrie*, etc.; et Guillaume de Rubruquis nous apprend (ch. XXIII): « Que la grande rivière Jagag (Jaïk) vient du septen- « trion et du pays de *Pascatir;* que le langage de ceux « de *Pascatir* et des Hongrois est le même; que c'est « de ce pays de *Pascatir* que sortirent autrefois les « Huns, qui, depuis, furent appelés *Hongrois*[1]. »

On voit qu'il y avait deux Baschguirdies comme deux Bulgaries; que les contrées d'où étaient sortis les Magyares et les Boulgares du Danube étaient nommées *Grande-Baschguirdie*, et *Grande-Hongrie*, et que les Magyares sont originaires du pays où le Jaïk prend sa source, pays qui est encore habité par des Baschkires; mais si les Baschkires sont un peuple turc, comme leur langue semblerait le prouver, ils ne peuvent pas avoir la même origine que les Magyares, dont l'idiome est tout-à-fait différent; et néanmoins ces derniers sont nommés Turcs par les Grecs-Byzantins. On voit que c'est la destinée de ce peuple de n'être pas appelé de son vrai nom.

L'histoire du Bas-Empire nous fournit une nouvelle preuve de l'identité des Baschcardes et des Magyares. En effet, non dans l'année 932, comme le rapporte Mass'oudi, mais en 934, les Turcs ou Hongrois firent une invasion dans l'Empire, ravagèrent la Thrace, et vinrent poser leur camp sous les murs de Constantinople. L'empereur prodigua l'or pour obtenir la paix

1 *Collection de Voyages en Asie*, publiée par Pierre Bergeron. La Haye, 1735, in-4.

de ces Barbares, et racheter ses sujets captifs. Ils rentrèrent dans l'Empire en 943, et dictèrent encore une paix qui ne dura que cinq ans [1]. Ainsi l'auteur arabe et les historiens de Byzance parlent de la même expédition, faite par les Hongrois unis aux Batchenakes et à d'autres peuples turcs. Par le nom de *Vélender*, Mass'oudi a peut-être voulu désigner la ville d'Andrinople.

En terminant son récit de l'expédition des quatre peuples turcs jusqu'aux portes de Constantinople, Mass'oudi ajoute : « Ces Turcs ont, de notre temps, « poussé leurs incursions jusqu'aux frontières de l'An- « dalousie, de la France et de la Galice. » Il veut sans doute parler de l'irruption des Hongrois, en 914, sous le règne de l'empereur Conrad, dans la Saxe et dans les contrées qui bordent le Rhin, en Lorraine et en France; pays qu'ils mirent à feu et à sang.

Alliés avec les Hongrois, les Russes et les Boulgares, les Patzinakes firent, en 970, la guerre à l'empire romain. Dans le cours du onzième siècle, ils y entrèrent plusieurs fois, et y commirent de grands ravages. Ils furent vaincus, en 1096, par l'empereur Alexis Comnène, qui leur fit éprouver une perte considérable. Ils continuèrent cependant leurs incursions dans le douzième siècle; mais, après l'année 1197, l'histoire byzantine n'en fait plus mention. D'autres peuples turcs, les Coumans ou Captchakes, étaient devenus puissants dans les contrées au nord de la

1 Voy. Stritter, *Mem. Populor.*, t. III, p. 617.

mer Noire et de la mer Caspienne. Nous les voyons remplacer les Khazares, les Gouzes et les Petchénègues, sans savoir ni quand ni comment cette révolution s'opéra. Il nous est seulement connu que lorsqu'ils furent subjugués par les Mongols, dans l'année 1237, leur territoire s'étendait du Jaïk au Danube.

Il est fait mention de l'autre peuple turc appelé *Betchena*, parmi les tribus Ogouzes qui étaient en Perse, dans le douzième siècle, sous la domination des Seldjoukides.

NOTE XXXV. (Pag. 18.)

Ptolémée (liv. III, chap. 5) nomme les *Burgiones*, qui, suivant son indication, auraient habité au nord des monts Carpathes, non loin des sources de la Vistule; c'est-à-dire, ou dans la Galicie, ou dans le grand-duché de Varsovie.

Il est fait trois fois mention du pays de *Bordjan*, dans les Éléments astronomiques d'Alfargani. Dans la description du sixième climat, il est placé à l'ouest de Constantinople; dans le septième et le huitième climat, à l'est du pays des Saclabes; indications qui, on le voit, sont assez vagues.

Selon Scherif-el-Idrissy, le *Bordjan* était sur la côte septentrionale de la mer Noire, à l'ouest de la Russie, près de l'embouchure du Dniéper, et ce géographe nomme plusieurs villes qui y étaient situées, comme

Zancra, *Bistéris*, *Roussou-Castro*, *Megali-Thermæ*, *Anou-Castro*, *Goulouni*, *Baschéga*, *Akli*, *Islibious*.

Cazvini dit, dans sa géographie qui a pour titre : *Assar-al-Bilad*, etc., septième climat : « *Bordjan*, pays « de forêts, dans les régions du nord, où le plus court « jour n'est que de quatre heures, où la plus longue nuit « en dure vingt, *et vice versa*. Ses habitants sont païens. « Ils font la guerre aux Saclabes. Ils ressemblent aux « Francs, dans la plupart des choses, et ont de l'apti- « tude pour les arts industriels, ainsi que pour la na- « vigation. »

Voici ce qu'en dit Abou-l-Fétha (*Tacvim-el-Boldan*, manuscrit de la Bibliothèque de Leyde) : « *Borschans*, « appelés aussi *Bordjans ;* selon Ebn-Saïd, *Borschan* est « le chef-lieu d'une nation appelée *Bordjan*. Elle était « anciennement puissante et renommée; mais elle fut « subjuguée par les Allemands, qui l'exterminèrent, au « point qu'il n'en reste pas un seul individu. »

« Les Russes, dit le géographe Schems-ud-din de « Damas (*Nokhbet ud Dahr*, Bab. IX, Fassl. 4), sont « voisins des Alans et des *Bordjans* (deux peuples que « l'on dit frères), ainsi que des *Ezkesches ;* tous ces « peuples sont chrétiens. »

On trouve dans la Chronologie mahométane de Zehébi, qu'en 193 de l'hégire (808-9), l'empereur romain fut tué dans une bataille contre les *Bordjans*. Il veut sans doute parler de la catastrophe de Nicéphore, quoique ce fût en 811 que cet empereur périt, avec une grande partie de son armée, dans une bataille contre les Boulgares. Le même fait se trouve rapporté

dans le *Tacvim-ut-Tévarikh*, de Katib Tchéléby, mais sous l'année 191, et en ces termes: « Le *Tacafour* du « Roum est tué dans une bataille contre les *Bordjans*. » *Tacavor* est le titre de roi en arménien, et il s'emploie souvent, par les auteurs mahométans, pour désigner les rois chrétiens; mais il est possible que, dans les manuscrits arabes que Katib Tchéléby aura compilés, il y ait eu *Nikefor*, qui, à un point près, s'écrit de même.

Ces passages historiques, joints aux indications géographiques, nous font croire que les *Bordjans* sont les Boulgares du Danube.

NOTE XXXVI. (Pag. 128.)

Dans un précis d'histoire universelle écrit en persan, au commencement du quatorzième siècle, sous le titre de *Raouzat-Ouli-ul-Elbab*, par Abou-Souleïman Daoud, de Bénakét, ouvrage dont nous avons donné une courte notice à l'article XIX de notre préface, on trouve une description de l'Europe, que l'on a d'autant plus raison de croire extraite du troisième volume du *Djami-et-Tévarikh*, par le Khodjia Raschid-ed-din, que Daoud de Bénakét annonce lui-même qu'il a puisé principalement dans cet ouvrage les matériaux de son abrégé. Comme ce troisième volume ne se trouve probablement pas en Europe, nous allons traduire la description de Daoud contenue dans le second chapitre (Bab) de la sixième section (Cassm), de son

Raouzat, sous ce titre : *Du pays des Francs* (Efrendj), *de ses mers et de ses îles*.

« Le pays des Francs est vaste et situé au nord-ouest « du monde habité. Il est borné au midi par la mer des « Romains (Méditerranée), qui s'étend de l'est à l'ouest, « depuis Tandja طنجه (Tanger) jusqu'en Syrie ; au nord, « par le pays des Russes, celui des Turcs et d'autres ; « à l'est, par le pays de Younan (Ionie, Grèce) ; à l'ouest, « par l'Océan occidental.

« Cette région est divisée en trois parties : la première, « à l'orient, est le pays d'*Alqmania* الامانيه ; la se- « conde, au centre, le pays d'*Afranssa* افرنسه ; la « troisième, le pays d'*Andalous* اندلس. La capitale « du pays des Francs, فرنكستان est *Roumia* روميه ; « elle fut fondée par *Satournous* ستورنوس, que la « Bible désigne sous le nom de Nemrod. Il avait un « fils indigne, qui, craignant d'avoir un frère, se saisit « de son père et le priva de la virilité. Satournous prit « le parti de se soustraire, par la fuite, à de nouvelles « violences de la part de son fils ; il passa dans le pays « de *Roumia*, et y fonda la ville de ce nom, où cha- « cun de ses officiers fit bâtir une maison proportionnée « à son rang. Lorsque *Romoulous* روملوس fut roi, « il éleva un mur autour de cette ville, à laquelle il « donna son propre nom ; mais les étrangers l'appellent « *Harouma* هرومه. Elle devint le chef-lieu de la con- « trée et la métropole des pays francs فرنج. Elle a, de « circuit, environ vingt fersenks, et ses murs sont

« flanqués de trois cent soixante tours. C'est dans le « mois grec d'*Ayar* ایار رومی (mois de mai) de « l'an 4480 de l'ére d'Adam, que fut construit le mur « de cette ville.

« Après Romoulous, sept rois de sa postérité ré- « gnèrent successivement dans l'espace de deux cent « quarante ans. De leur temps vivait le *sage Socrate* سقراط حکیم.

« Après le septième descendant de Romoulous, « chaque année l'on installait un autre souverain, qui « était déposé au bout d'un an. Cet ordre de choses « avait duré quatre cent quatre-vingts ans, lorsque « *Djoulious* جلیوس (Jules) parut; depuis son avène- « ment au trône, les souverains se succédèrent de père « en fils. Djoulious, après avoir vécu cinquante-six ans, « laissa le trône à *Agostous* اغسطوس, qui fut con- « temporain de *Cristous* کرسطوس. Les Caïssars résí- « dèrent long-temps à Rome. Cette ville est à présent « le siége des papes بابان, qui sont les vicaires du « Messie. Elle est aujourd'hui très-florissante.

« Le pays des Francs commence en face de la côte « du Magréb (Afrique occidentale), là où les deux con- « tinents sont si rapprochés qu'ils ne laissent à la mer « que cinq fersenks de largeur; détroit que nous ap- « pelons *Zokak* (en arabe), et qui a vingt fersenks de « long. Cette terre des Francs, c'est l'*Isbania* اسبانیا, « dont l'étendue en longueur est d'un mois de chemin,

« et qui contient beaucoup de villes florissantes, sa-
« voir *Balenssia* بلنسية, *Murcia* مرسية, *Diania* دبانية,
« (Dénia), *Schattéba* شاطبة, (Xativa, aujourd'hui
« San Felipe), *Tolaïttila* طليطلة (Tolède), *Ischbilia*
« اشبليا (Séville), *Corttoba* قرطبة (Cordoue), ainsi
« que plusieurs îles, telles que *Ibissa* ابسا *Mayorcd*
« ميوركه et *Sikiliya* صقيلية Tous ces pays furent
« conquis par les Musulmans, dans les premiers temps
« de l'islamisme, et appartinrent aux souverains du
« *Magréb*; mais, en 660 (1262), le *rei Calattounia*
« رى كلطونية, (le roi de Catalogne) les prit aux
« Musulmans, et ils paient maintenant leur tribut au
« *rey d'Isbania.* Pour empêcher que les Musulmans
« qui habitaient l'île de Sikilia ne s'unissent avec les
« Africains, on les transporta dans la ville de Nou-
« tchéra نوجيرة qui est au centre du pays des
« Francs, et l'on envoya des chrétiens dans cette île;
« mais lorsque les Musulmans eurent pris la ville
« d'*A'ka* (Saint-Jean-d'Acre) et détruit les églises dans
« le pays d'Iran, sous le règne du sultan Gazan, fils
« d'Ergoun, les Francs tuèrent, par représailles, ces
« Musulmans, qui étaient au nombre de près de deux
« cent mille [1]. La plupart des habitants de Tolaïttila

1 L'auteur dit dans le chapitre des empereurs d'Allemagne, dont il donne la suite jusqu'à Adalberttous ادالبرطوس qui régnait de son temps (il écrivait en 1317) que Tofloss طفلس

« (Tolède) sont des Israélites, descendants de Yahouda, « fils de Yacoub. »

(Adolphe), prédécesseur de ce prince, avait fait tuer près de 200,000 Musulmans dans la ville de *Noutchira* نوجيرة Voici le fait comme il est rapporté par les historiens italiens : En 1243, les Sarrasins de Sicile s'étant de nouveau révoltés contre l'empereur Frédéric II, quoiqu'ils en eussent été bien traités, furent attaqués par Riccard, comte de Caserte, et forcés dans les deux villes de Jeta et d'Entella, situées sur de hautes montagnes, et qui furent incontinent rasées. Pour être plus sûr de l'obéissance de ces mahométans, qui pouvait être regardée comme précaire tant qu'ils auraient la facilité de tirer des renforts de la côte d'Afrique, l'empereur les fit transporter en terre-ferme, dans la province de Capitanata, où il leur donna la ville de Nuceria ou Lucéra, sur la frontière de la Puglia, après l'avoir fait évacuer par les habitants chrétiens; dès-lors cette ville fut appelée Nuceria des Sarrasins. (Voyez Thomæ Fazelli, ordinis prædicatorum, *De rebus siculis*, Francof. ad Mænum, 1579, in-fol., p. 438, et *Annali d'Italia*, compilati da Lodovico Ant. Muratori, Milano, 1744, tom. VII, in-4, pag. 177.) Un annaliste italien, Giovanni Villani (Cronic., lib. VI, cap. 14) rapporte que cette colonie de Sarrasins était composée de vingt mille hommes en état de porter les armes, avec leurs familles; mais Muratori observe que ce nombre paraît exagéré, vu l'étendue de la ville de Nucera. Il y avait près de soixante ans que ces Sarrasins y étaient établis, lorsqu'il plut, en 1301, au roi de Naples, Charles II d'Anjou, de purifier son royaume de *cette peste humaine*, et *de les offrir en holocauste à Dieu*, comme dit un religieux qui a écrit l'histoire de Naples :

« An. 1301, Carolus, postquam filio justa persolvit, Sara-« cenos, qui sexagesimum jam annum Luceriam occupaverant,

« A l'extrémité de l'occident, et au nord de la pointe « de l'Afrique, est un pays long d'un mois de chemin, « dont le souverain, puissant et renommé, s'appelle « *reï Portougala* برتكلـ رى. Il possède de grandes « richesses et une armée innombrable. Ce prince et le « *reï d'Isbania* se livrent fréquemment des batailles. « Vis-à-vis de ce royaume, il y a, au milieu de l'Océan, « deux îles : l'une, nommée *Ibernia* إبرنيا, a cela de « particulier qu'il s'y trouve des reptiles venimeux, « mais point de souris. Ses habitants deviennent très- « vieux. Ils ont le visage rouge, une haute taille, des « corps robustes, et beaucoup de bravoure. Il y a dans

« ejicere statuit, ut ea hominum fæce, qua plurimi inficiebantur, regnum purgaret, ratus, maximum pro filio sacrificium « Deo facturum, si scelerates homines expulisset. Hanc vero « curam Joanni Pipino demandavit, qui Luceriam profectus, « edictum promulgavit, ut si Saraceni suscipere baptismum nollent, liceret eos à quolibet, tanquam majestatis reos, interfici : qui vero ipsorum Christo nomen dare vellet, liceret ei sua « bona possidere, Italiamque incolere. Quo edicto promulgato, « major Saracenorum pars solum vertit ; reliqui fidem suscepere, quam tamen ad speciem profitebantur. At, quoniam « tegi mendacium diu nequit, ad unum omnes brevi interiere, « quodque armis consequi Carolus primus non potuit, pietate « secundus obtinuit, quam maximum regnorum munimentum « esse sæpius comprobatum. ». Voyez Nicolai Parthenii Giannettasii Neapolitani, *Hist. Neapolitana*, Neapoli, 1713, in-4.

L'empereur Adolphe de Nassau n'eut aucune part à cette exécution, car il avait été tué plusieurs années auparavant.

« ce pays une source remarquable ; si l'on y enfonce « un bâton, sa surface est pétrifiée au bout d'une « semaine.

« L'autre île, plus grande, s'appelle *Inglater* انكلتر. « Elle a des montagnes riches en mines d'or, d'argent, « de cuivre, d'étain et de fer. Les arbres fruitiers y « abondent. On y voit, entre autres choses remar- « quables, un arbre qui, au lieu de fruits, produit des « oiseaux. Il y croît des gousses grosses comme des « pommes ; chacune renferme un oiseau qui est sus- « pendu à la branche par le bec. Lorsque le fruit est « mûr, l'oiseau perce de son bec la gousse et en sort. « On le garde pendant dix ans ; il devient aussi grand « qu'un canard, et c'est principalement de sa chair que « se nourrissent les habitants de ce pays. Il y a, dans « les deux îles, des moutons dont la laine sert à tisser « le drap et l'écarlate. Le souverain de ces deux îles « s'appelle *Skottland* سقوطلاند ; il paie un tribut « au roi d'Angleterre.

« Un autre pays très-vaste et renommé, qui tient « de plusieurs côtés au continent, mais dont une partie « est baignée par la mer, touche à l'Alamania, et son « souverain s'appelle *reï da Frans* ريدا فرانس. L'An- « gleterre, roi des îles, lui paie un tribut.

« L'Alamania appartient au Caïssar, qui reçoit l'hom- « mage et le tribut du reï da Frans, ainsi que de douze « autres souverains puissants.

« Près de l'Alamania est le pays d'*Abouimiya* ابوبميا « (Bohême) dont le souverain, nommé *Saki* ساقى

« relève du Caïssar; il a cent mille hommes de ca-
« valerie.

« Ce pays est voisin d'un autre royaume, dont le
« souverain puissant est appelé *Polonia* بولونيا. Ce
« roi mourut, il y a quelques années, et Saki s'empara
« de son royaume, qu'il conserve encore de nos jours.
« On y trouve des montagnes riches en pierres pré-
« cieuses.

« Près du pays de Polonia est l'île de Svétia سوتيه
« (Suède), sur les côtes de laquelle la mer jette de
« l'ambre rouge et blanc.

« Près de là est une autre île dont le souverain
« s'appelle *Gotlanda*, گوتلاندة, du nom de l'île
« même. Une troisième île voisine s'appelle *Norviga*
« نورويكه, et son roi porte aussi le même nom. On
« raconte que cette île se prolonge jusqu'au-dessous
« du pôle, en sorte que le pôle est à son zénith. Ses
« montagnes sont éternellement couvertes de neige,
« et l'on y trouve du cristal. Tous les animaux de ce
« pays sont blancs, par l'effet du froid excessif qui y
« règne; on en tire des faucons blancs. On dit que les
« hommes y ont, même dans leur enfance, les che-
« veux, les cils et les sourcils blancs. Leur plus long
« jour, à l'époque où le soleil entre dans le capricorne,
« est de deux heures, et il y a vingt-deux heures de
« crépuscule, où il fait assez clair pour qu'on puisse
« lire une écriture fine. Lorsque le soleil arrive au
« cancer, c'est l'opposé. Quant à l'opinion populaire,

« qu'il existe une région de ténèbres, les gens dignes « de foi, natifs de cette île, disent qu'elle est couverte « d'un bout à l'autre d'un éternel brouillard, en sorte « qu'il y fait toujours obscur; c'est pourquoi on l'ap- « pelle *le pays ténébreux*. On y trouve peu d'animaux; « les hommes y sont très-grands et corpulents; mais « ils vieillissent vite.

« En face de l'Afrique et à côté de l'Isbania, est « un pays appelé *Caltalounia* كلتلونيه, dont le roi « se nomme *rei Caltalounia*. On extrait des montagnes « de ce pays, du vif-argent, de l'or, de l'argent et du « cuivre. Il y a là trois villes: *Falenssia*, *Murcia* et « *Mayorca*. Ses habitants sont très-braves; c'est au « point qu'ils regardent comme honteux de mourir « naturellement, et qu'ils tiennent à honneur d'être « tués.

« A l'orient de la Caltalounia, est un pays nommé « *Barouña* برونا, qui est très-cultivé, et au-delà, « également vers l'orient, près du pays du *reï da* « *Frans*, une autre contrée nommée *Doulouza* دلوزه « (Toulouse). Plus haut il y a une grande ville nommée « *Baris* برس (Paris), très-peuplée, et dont les habi- « tants sont singulièrement portés à l'étude des sciences. « On dit qu'elle renferme près de cent mille étudiants. « Entre *Baris* et la *Caltalonia*, il y a un pays nommé « *ré de Nafara* رد نفره (roi de Navarre), dont le « souverain est ami de celui du *Magréb*.

« Ce pays est voisin d'une contrée maritime floris-

« sante, qui se nomme *Djenova* جنوه (Gênes). Son « souverain possède deux cents galères قترقه, cha- « cune montée par trois cents hommes de guerre. « C'est dans ce port que s'embarquent tous les mar- « chands francs qui vont en Égypte, en Syrie, en « Afrique, dans le Roum et à Tébriz.

« Il y a, au-dessus de ce pays, également vers « l'orient, un désert qui s'étend à environ quarante « fersenks; il est entouré de vingt-deux villes floris- « santes, qui n'obéissent pas à un prince héréditaire; « mais les principaux habitants élisent chaque année « pour souverain un homme vertueux, et à la fin de « l'année, on publie que quiconque a éprouvé des in- « justices est libre de porter plainte. Les plaignants se « présentent, et absolvent leur prince des injustices « qui pouvaient lui être imputées; ensuite on installe « un autre chef.

« Ce pays est voisin d'un autre appelé *zou Mantoulia* « زو مانتوليه, (Mantoue), lequel touche au pays de « *Markè-zou-Terfisch* ماركه ذو ترفيش (Marquisat de « Trévise). Au-dessus de ces deux contrées, qui pro- « duisent de grands chevaux que nous appelons *tubi-* « *tschak* توبجاق, il y a un grand royaume, dont le « souverain, nommé *Battrik Makalia* بطريق ماكليا, « possède beaucoup de troupes. On y trouve du « cristal pur.

« Au nord de cette contrée est le pays de Lonbardia

« لنبرديه, et celui de *Hetlandia* هتلانديـــه (pour « Milandia).

« Il y a près du pays de *Battrik* une vaste contrée « qui touche au pays de *Kerem* قرم (Crimée) et de « *Boulgar*. Nocaï, descendant de Djoudji, fils de « Tchinguiz-Kan, fait souvent des incursions dans ce « pays, appelé *Madjaristan* ماجرستـــان (Hongrie).

« Au midi de la Lombardie est le pays de *Harke-* « *dancouna* هركدنكونا (Marche d'Ancône), où réside « le pape. Ce pays a la mer au midi, et fait face au « *Kiblah* (c'est-à-dire à la Mecque).

« A l'est du pays de Roumia (Rome), est le pays « de *Canpania* كنبانيه, et, au-dessus, celui de *Carlou* « كارلو (Calabre), qui s'étend l'espace d'un mois de « chemin. Il est baigné par la mer de deux côtés, à l'ouest « et au nord. On en exporte du corail rouge. Près de « ce pays, du côté de l'Afrique, il y a une grande île, « nommée *Sikiliah*, où l'on trouve du corail et beaucoup « de mines, et dont le roi, nommé *Ridjal* ريجال « (Roger), reçoit un tribut du souverain de Tounis en « Afrique. Ridjal a donné sa fille au fils du *roi d'Ara-* « *gon* دارگون ری, et lui a fait présent de la Sikiliah, « qui a près de deux cents fersenks d'étendue[1]. Cette

1 C'est la révolution qui eut lieu, en 1282, par les Vêpres siciliennes. Pierre III, roi d'Aragon, époux de Constance, fille de Mainfroi, et petite-fille de l'empereur Frédéric II de Ho-

« île offre beaucoup de choses remarquables, entre « autres, une montagne qui lance toujours du feu. On « raconte, qu'aux époques de la conjonction et de « l'opposition du soleil et de la lune, on peut aper- « cevoir la flamme à la distance de plusieurs fersenks. « Ce feu fait bouillir l'eau d'une grande rivière qui « coule au pied de la montagne. De Tounis jusqu'en « Sicile, on compte cinquante milles par mer.

« Entre *l'Alamania* et la *Norviga* est le pays « d'*Adoussia* ادوسيا, dont les montagnes sont « pleines de métaux, et entre l'Alamania et le « *reï da Frans*, il y a un pays nommé Ben- « der بندر (peut-être Flandre), qui a pour capi- « tale et résidence royale la ville d'Ariss اريس. « (peut-être Arras). A cinq fersenks de cette ville, on « trouve une plaine déserte où s'élève une église très- « grande et célèbre qu'on appelle *Joannes* ايوانس « Il y a dans cette église beaucoup de monde et des « mets très-rares. Chaque année, par l'ordre de la « Providence, lorsque le soleil arrive au premier degré « du capricorne, les airs au-dessus de cette plaine se « remplissent d'étourneaux مرغ سار qui, tenant chacun « dans leur bec une baie d'olive, les déposent dans

henstaufen, devint maître de la Sicile, dont il dépouilla la maison d'Anjou. L'auteur persan désigne le roi de Sicile sous le nom de *Ridjal*, parceque le premier roi de Sicile s'appelait *Roger*.

« l'église et aux environs. On les voit pendant trois « jours et trois nuits, après lesquels ils disparaissent. « On dit qu'il n'y a pas d'oliviers à cent fersenks de « cet endroit, et que personne ne sait d'où les oiseaux « apportent ces olives. Or, les habitants les rassem- « blent, et s'en servent, soit pour apprêter leurs « mets, soit pour en brûler l'huile dans leur église.

« Les Francs ont tracé la carte de l'hémisphère oc- « cidental, et ils l'appellent *Babmondou* باب مندو « (mappemonde). Ils parlent vingt-cinq langues diffé- « rentes. Chaque nation a la sienne, et n'en comprend « pas d'autres. Elles n'ont en commun que l'alphabet « et les chiffres. »

Dans un autre chapitre, l'auteur décrit les différents degrés de souveraineté chez les Francs.

« La première dignité parmi les Francs est celle de « *pape*, nom qui veut dire *père*. Ils le considèrent comme « le vicaire du Messie. La seconde dignité est celle de « *Caïssar*; en langue française, le *Caïssar* est appelé « *Empereur* آن برور, ce qui signifie sultan des sultans. « La troisième dignité est celle de *reï da Frans*, ou « de padischah des padischahs. L'empereur n'est pas « un monarque héréditaire; il est élu pour son mérite, « parmi un certain nombre de personnes notables, et « puis élevé au trône; au lieu que le *reï da Frans* hé- « rite de ses ancêtres le pouvoir souverain. L'empe- « reur actuel est très-puissant et renommé. Douze « padischahs lui obéissent, et chaque padischah com-

« mande a trois *meliks* (princes). Le quatrième degré « est celui de *reï*.

« La dignité de pape est très-éminente ; car toutes « les fois qu'il s'agit de faire un Caïssar, sept personnes « des plus considérables, chargées de l'élire, tiennent « conseil ; savoir : trois marquis مرحبيا, trois grands offi- « ciers et un padischah. Ils choisissent d'abord, parmi « les seigneurs francs, environ dix personnages, et ils « élisent celui qui est le plus pieux, le plus vertueux, « tempérant, habile, ferme et majestueux, en un mot, « celui qui est doué des plus belles qualités, et ils lui « mettent sur la tête une couronne d'argent, dans « l'empire d'Alamania, qui, selon l'opinion des Francs, « comprend un tiers du monde habité. De là, ils se « rendent en Lonbardia, où ils lui placent sur la tête « une couronne d'acier ; puis ils vont à Rome la grande, « qui est la ville du pape, et le pape lui pose une cou- « ronne d'or sur la tête. Alors le nouvel empereur se « jette à terre ; le pape lui met le pied sur la tête et sur « le cou, et lui marche sur le corps ; ensuite l'empe- « reur monte à cheval, et il est proclamé *Caïssar*. Les « souverains des Francs et tous les peuples francs lui « sont soumis ; ses commandements sont respectés sur « terre et sur mer dans tous les pays francs. »

NOTE XXXVII. (Pag. 145.)

C'est dans les livres sacrés, ou dans les traditions des Hébreux, que Mahomet aura puisé ses notions

des *Yadjoudjes* et *Madjoudjes*. Il est fait mention de Gog et Magog dans les prophéties d'Ézéchiel et dans l'Apocalypse de saint Jean. Ezéchiel (chap. 38 et 39) prophétise qu'à la fin des temps Dieu suscitera Gog, maître du pays de Magog et souverain des seigneurs de Mesech et de Thubal; que ce prince, à la tête d'une innombrable cavalerie, où seront les Perses, les Éthiopiens et les Libyens, Gomer avec ses troupes, la maison de Thogorma du nord, et plusieurs autres peuples, viendra des limites du septentrion fondre comme un ouragan sur le pays d'Israël, pour le piller et exterminer ceux qui, étant revenus habiter ses montagnes long-temps désertes, se croyaient désormais en sûreté dans leurs villes sans portes ni remparts. « Mais, dit le Seigneur, je t'attirerai, ô Gog! « des extrémités du nord, vers les montagnes d'Israël, « et te laisserai entrer dans mon pays, afin que les « païens apprennent à me connaître. Alors il y aura « un grand tremblement de terre dans le pays d'Israël; « les montagnes seront renversées; les murs s'écrou- « leront. Je te punirai, ô Gog! par la peste et par le « sang; je lancerai sur toi et sur ton armée une pluie « de pierres, de feu et de soufre. Tu seras défait sur « les monts d'Israël; je te livrerai en proie aux oiseaux « et aux bêtes féroces; Gog et ses troupes seront ense- « velis dans Israël. J'enverrai le feu sur Magog et sur « ceux qui se croient en sûreté dans les îles. C'est « ainsi que je me ferai connaître, respecter et glorifier « par la multitude des païens, qui apprendront que je « suis le Seigneur. »

Et dans l'Apocalypse (chap. 20, v. 8): « Satan sortira « pour tromper les nations qui habitent aux quatre « coins de la terre, Gog et Magog, afin de les réunir « au combat; nations innombrables comme le sable de « la mer. Elles traverseront la terre, et environneront « le camp des saints et la ville chérie; mais le feu du « ciel les consumera. »

Mahomet, qui altérait les noms et les faits pour cacher les sources étrangères où il les avait puisés, convertit les noms de Gog et Magog en Yadjoudje et Madjoudje, et les commentateurs du Cour'an se sont plu à représenter sous des formes monstrueuses les Barbares qu'ils croyaient prédestinés à envahir la terre peu avant la fin du monde. Ils placent les Yadjoudjes et Madjoudjes au-delà du fameux rempart, dans le nord de l'Asie, et d'après des autorités aussi respectées, tous les géographes mahométans font mention de ces peuples fabuleux dans la description du septième climat, qui comprend la zone la plus septentrionale du globe. On crut d'abord que les Yadjoudjes étaient derrière le Caucase; mais, à mesure que les connaissances géographiques s'étendirent, on les recula vers le nord, et ils furent enfin placés sur les côtes de la mer Ténébreuse, c'est-à-dire de la mer Glaciale.

C'était une opinion anciennement répandue en Asie, que le grand Alexandre avait élevé un mur à travers le Caucase, pour empêcher les Barbares du nord de pénétrer en Perse. Il en est fait mention par

deux historiens juifs, Ægésippe et Josephe[1], qui vivaient dans le premier siècle de notre ère. Sans doute que les murs et les tours qui défendent les principaux défilés du Caucase ont donné lieu à ce récit exagéré; et, comme on avait coutume d'attribuer à quelque monarque célèbre les monuments dont on ignorait l'origine, on imagina qu'Alexandre avait élevé cet immense rempart; mais le prophète arabe, voulant donner à cet ancien conte une source céleste, trouva peut-être le nom d'Alexandre trop vulgaire, et lui substitua celui de *Bicorne*, qui fait sans doute allusion aux deux cornes d'Ammon figurées sur les monnaies de ce conquérant.

On sait toutefois qu'Alexandre n'a jamais été dans le Caucase. L'opinion contraire dérive probablement d'une erreur de Quinte-Curce, qui transporte tout d'un coup son héros des monts Parapamisades, près de Hérat, au mont Caucase, entre la mer Caspienne et la mer Noire, ajoutant qu'Alexandre mit dix-sept jours à franchir le Caucase, où se trouvait le rocher auquel Prométhée fut attaché, et que le héros macédonien fonda auprès de cette chaîne de montagnes une ville qui fut appelée Alexandrie[2]; mais ailleurs, il dit que l'Inde est arrosée par beaucoup de fleuves célèbres, qui prennent leurs sources dans le mont

1 Ægesippi, *De Hierosolymitano Excidio*, cap. 51.—Flav. Josephi, *De Bello Judaïco*, lib. VII, cap. 7.

2 Lib. VII, cap. 3.

Caucase[1]; ainsi Quinte-Curce entend sous ce nom, les monts Himalaya et Hindoukesch. Arrien[2] et Strabon[3], qui signalent cette méprise, la supposent volontaire. Ils soupçonnent que l'historien, pour ajouter un nouveau rayon à la gloire de son héros, avait voulu faire croire que, dans le cours de ses conquêtes, il avait aussi franchi le Caucase. On sait, au reste, que les anciens appelaient Caucase toutes les chaînes de l'Asie, qu'ils distinguaient néanmoins par des noms particuliers[4].

L'expédition de Sélam prouve qu'on ne savait pas, au neuvième siècle, où était le fameux rempart élevé contre les Yadjoudjes et Madjoudjes. Son itinéraire nous conduit bien au-delà du Caucase. Des bords du Volga, Sélam s'achemina vers le pays des Baschcartes (Baschkires), c'est-à-dire, vers le Jaïk supérieur; de là, il passa dans le pays des Edkesches, qui était situé au nord de celui des Gouzes; or, les Gouzes habitaient les steppes qui s'étendent au nord de la mer Caspienne et du lac Aral. D'après cette relation, qui indique soixante-trois jours de marche, Sélam dut arriver aux monts Ourals. Une partie de cette chaîne, qui sépare la Russie de la Sibérie, abonde en mines de fer, de plomb et de cuivre. L'aspect de quelqu'une de ces montagnes aura pu faire croire à Sélam qu'il

1 Lib. VIII, cap. 9.

2 Lib. V.

3 Lib. V et XI.

4 Voyez Arrien, Pline l'Ancien, Jornandès, etc.

avait enfin découvert le rempart de Zoulcarnaïn, décrit dans le Cour'an, et il aura imaginé tous les détails qui se trouvent dans son récit. Peut-être avait-il vu le défilé des monts Ourals que les anciennes chroniques russes désignent sous le nom de *Portes de Fer*.

Le célèbre poète persan Firdaoussy, qui florissait à la fin du dixième siècle, fait construire à Alexandre la fameuse muraille contre les Yadjoudjes, et l'on voit qu'il a suivi les traditions recueillies et amplifiées par les commentateurs du Cour'an. Voici une traduction libre de ce morceau du Schahnamé, qui se trouve sous le titre : *Reften-i Iskender bé Bakhter u Besten-i Sedd-i Yadjoudje.*

« Dans son expédition en Orient, Alexandre approche d'une jolie ville, dont les habitants sortent à sa rencontre. Accueillis avec bonté et questionnés sur leur pays : « O grand roi, dirent-ils, dans ces mon-« tagnes que notre sort est à plaindre ! Les *Yadjoudjes* « et *Madjoudjes* viennent nous molester jusque dans « nos murs. Ces êtres ressemblent à des singes ; ils ont « le visage et la langue noirs, leurs yeux sont rouges « comme le sang, leurs dents longues comme des dé-« fenses ; ils ont le corps velu et livide, la poitrine, le « nez et les oreilles de l'éléphant. Lorsqu'ils sont cou-« chés, une de leurs oreilles leur sert de matelas, et « l'autre de couverture. Chacune de leurs femmes met « au monde mille enfants mâles. Qui pourrait con-« naître leur nombre ? Infatigables comme le chameau, « ils égalent à la course l'onagre. Ils se nourrissent de « dragons que la mer, lorsqu'elle est agitée au prin-

« temps par les tempêtes, vomit sur le rivage, et qui, « enlevés par les vents impétueux, sont jetés dans leurs « montagnes ; mais ils deviennent maigres par un froid « rigoureux, et alors leur voix est aussi faible que celle « de la colombe, tandis qu'au printemps ils rugissent » comme des lions. O grand monarque! délivrez-nous « de ces affreux ennemis, et nous vous bénirons, et « votre gloire sera éternelle. » Alexandre médita quelques instants, et leur dit : « Avec l'aide de Dieu, je vous « délivrerai de ces maux. » — « O Seigneur, s'écrièrent-« ils, que la fortune te soit toujours propice ! tout « ce que nous possédons est à toi ; nous te serons « à jamais dévoués. » Suivi d'une foule de savants, Alexandre va examiner la montagne. Par ses ordres, des forgerons sont amenés. On apporte du cuivre, du fer et du plomb, une immense quantité de chaux, de pierres et de bois. Les maîtres maçons et forgerons mettent la main à l'œuvre. Un mur large de cent coudées s'élève entre les deux pans de la montagne entr'ouverte ; pour le construire, on met alternativement une couche de fer et une couche de plomb, sur lesquelles on verse du cuivre et du soufre fondus. Ce mur était creux depuis sa base jusqu'à son sommet aussi élevé que la montagne. On remplit ce vide de naphte, d'huile et de charbon ; puis on alluma ces matières, et par l'ordre d'Alexandre, cent mille forgerons, armés de soufflets, attisèrent le feu jusqu'à ce que les métaux fussent fondus en une seule masse. Ce mur célèbre d'Alexandre préserva le monde de la méchanceté des Yadjoudjes. »

Firdaoussy vient de rapporter les fictions des Arabes mahométans ; mais, dans la vie de Kessra-Nouschirévan, il attribue à ce monarque, d'après l'histoire de Perse, la fondation de Derbend. Voici la traduction de ce chapitre, intitulé : *Guerdiden Kessra guird attraf.*

« Le Cosroës Nouschirévan parcourait ses états, à la tête de son armée, pour s'instruire, par ses yeux, de l'état de ses peuples, et rendre la justice. Partout, sur son passage, il faisait proclamer que quiconque avait à se plaindre pouvait s'adresser au monarque. Suivant les rives de la mer Caspienne, il passa par Gourgan, Sari, Amol, et parvint à une haute montagne, du sommet de laquelle il aperçut un pays couvert de forêts. Comme il admirait cette belle contrée en adorant l'auteur de la nature, des habitants lui dirent : « O monarque ! nous serions heureux si les « Turcs n'entraient pas dans notre pays ; mais, sans « cesse exposés à leurs incursions, nous n'osons pas « lever la tête ; ils enlèvent et les hommes et les trou- « peaux. Si les cultivateurs, si les commerçants pou- « vaient se livrer en sûreté à leurs travaux, l'abondance « régnerait en ces lieux ; car il n'en est point au monde « de plus fertile. Protége-nous, grand roi, et nous « serons délivrés de nos maux. » Le schah rendit graces à Dieu de ce qu'il avait pu entendre les plaintes de ces infortunés, et dit à son ministre : « Le créateur n'ap- « prouve pas que nous soyons joyeux tandis que nos « peuples souffrent. Ne laissons pas ruiner cette belle « contrée, couverte de jardins, de pavillons et d'eaux

« courantes, riche en troupeaux et en bêtes fauves. Ne « permettons pas que la ville d'*Iran* soit pillée. »

« Il ordonne à son ministre de faire venir de l'Inde, du Roum et d'autres contrées, des architectes et des maçons habiles pour construire un mur qui empêche l'ennemi de venir ravager l'Iran. Le mur fut élevé, et muni d'une grande porte de fer. Le monarque y plaça des gardiens, et, poursuivant sa route, il se dirigea des bords de la mer vers le pays des Alans, auxquels il envoya un de ses officiers pour demander leur soumission. A l'arrivée de son ambassadeur, les guerriers alans s'assemblent. Cette cavalerie, toujours prête à faire des incursions, était la terreur de la ville d'Iran. Elle n'y laissait ni vêtements, ni argent, ni or; elle enlevait hommes, enfants et troupeaux. Cependant, lorsque les chefs des Alans eurent entendu le message de Cosroës, ils partirent avec des offrandes, avec de la terre et de l'eau. Ils se présentèrent devant le pavillon du monarque, et lui rendirent hommage en répandant l'or à ses pieds, et témoignant avec des larmes de sang leur repentir de leur conduite passée. Cosroës ordonna qu'on bâtît promptement une ville défendue par de hautes murailles, afin que l'ennemi ne pût pas y pénétrer; et, quittant ces lieux, il prit avec son armée la route de l'Inde. »

On est surpris de retrouver dans la mythologie scandinave quelque chose des fictions arabes sur les Yadjoudjes et Madjoudjes. « Dans le Nord, dit M. Gust. Geyer (auteur d'une Histoire de Suède, dont le premier volume a récemment paru), « est l'habitation

« souterraine de *Hel*, la demeure des *Nains* et des « *Svertalphes*. Dans le Nord demeurent les Rimthourses, « ou les géants des frimas, les mauvais esprits, « ennemis des dieux et des hommes. Un mur, qu'ils « menacent sans cesse de percer, les sépare de la partie « centrale de la terre, où est situé Asgard, séjour des « Dieux. » Cette cosmographie, ajoute le savant professeur d'Upsal, appartient proprement à l'ancien Iran et à l'Asie centrale [1].

NOTE XXXVIII. (Pag. 148.)

Ce furent les Turcs *Gouzes*, ou *Ogouzes*, qui, sous la conduite des petits-fils de Seldjouc, conquirent, dans la première moitié du onzième siècle, la Perse et l'Asie mineure, où ils furent communément désignés par le nom de *Turcmans*, et, trois siècles plus tard, leurs descendants fondèrent la monarchie othomane, dont les souverains sont issus du chef d'une petite tribu de Turcmans qui, à l'époque de l'invasion de Tchinguiz-Khan en Perse, émigra du Khorassan vers l'Asie mineure.

1 *Svea Rikes Hafder*, Upsala, 1825, tom. I, p. 401.

FIN.

ERRATA.

Page 22, dernière ligne, *au lieu de :* Goumikès; *lisez :* Goumikes.

Page 26, ligne 15, *au lieu de :* ainsi que les draps de laine et les étoffes russes; *lisez :* les draps de laine, ainsi que les habits russes.

Page 54, note 8, *au lieu de :* la Potte; *lisez :* la Porte.

KELÉDOR,

Histoire Africaine.

IMPRIMERIE MOREAU,
rue Montmartre, n. 39.

KELÉDOR,

Histoire Africaine,

RECUEILLIE ET PUBLIÉE

PAR M. LE BARON ROGER,

OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

EX-COMMANDANT ET ADMINISTRATEUR DU SÉNÉGAL ET DÉPENDANCES.

Paris,

CHEZ A. NEPVEU, LIBRAIRE,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

1828.

INTRODUCTION.

Le Sénégal est peu connu, et les notions, en petit nombre, qu'on a sur ce pays sont inexactes ou fausses. Il offre cependant, au plus haut degré, tout ce qui peut intéresser. Là, rien ne ressemble à ce qu'on voit dans notre Europe. Le ciel, la terre, la nature entière s'y montrent sous un aspect extraordinaire. Le climat, les saisons confondent nos habitudes et nos idées. La végétation prend un caractère particulier, présente les phénomènes les plus curieux; le moins remarquable, sans doute, n'est pas l'énorme dimension du baobab [1], colosse du règne

[1] *Adansonia-digitata.* J'en ai mesuré dont le tronc avait près de cent vingt pieds de circonférence, en suivant ses contours et ses saillies.

végétal. Les animaux n'ont rien de commun avec les nôtres; parmi les oiseaux, depuis le délicat et brillant soui-manga jusqu'à l'autruche gigantesque; dans les ondes, depuis le poisson électrique jusqu'au lourd hippopotame, au hideux et vorace crocodile; sur la terre, depuis l'élégant, le pétulant galago, jusqu'à la haute girafe, à l'immense boa, au lion fier et terrible, à l'éléphant monstrueux, tout a pour l'observateur cette empreinte d'imposante originalité, qui le fait marcher de surprise en surprise, qui l'occupe, l'attache, lui procure de continuelles émotions et les plus nobles jouissances. En contemplant le grand nombre des productions colossales de la nature, que contient cette partie de l'Afrique, c'est surtout au Sénégal qu'on est tenté d'appliquer le mot des anciens, *Africa portentosa.*

Mais, au milieu de tant de merveilles si dignes d'attention et d'étude, l'homme se

fait encore, comme partout, le spectacle le plus digne de lui-même.

D'un côté, sur la rive droite du fleuve, vivent plusieurs tribus de Mores qui ont conservé toutes les habitudes des anciens peuples nomades. Changeant de demeures, suivant les besoins de leurs troupeaux, tantôt ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays et se rapprochent du grand désert, tantôt ils placent leurs tentes de poil de chèvre et de chameau sur les bords même du Sénégal. L'aspect de ces camps, villages mobiles, tout ce qui les accompagne, la vie qu'on y mène, ne peuvent rassasier la vue de l'Européen; son imagination en est toute ébranlée; il se croit transporté dans les temps les plus reculés. Ce sont les usages, les mœurs, les costumes, les scènes des patriarches; toutes les peintures de la Bible se déroulent dans sa mémoire, et, mises en action, elles lui paraissent encore plus naïves et plus vraies.

Autour du camp sont de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres; docile et fidèle serviteur, le cheval barbe est attaché par les pieds à l'entrée de la tente de son maître. Cependant rien n'attire plus l'attention que le dromadaire, cet animal si difforme, mais si sobre, si admirablement calculé pour le désert, qui sert tout à la fois de monture pour les cavaliers et de voiture pour les bagages. Il ne faut pas moins que son secours pour que l'homme puisse franchir ces *lacunes de la nature*, suivant la belle expression de Buffon; pour qu'il ose s'engager dans ces vastes solitudes, sans verdure et sans eau, brûlées par un soleil sans nuages, et qui seraient frappées de l'immobilité de la mort, si le vent n'y faisait parfois tourbillonner des sables embrasés.

Mais comment se défendre d'impressions encore plus vives, en considérant ce tableau sous le point de vue moral et philoso-

phique? en approfondissant cette législation, cette organisation sociale si anciennes, si remarquables? Comment expliquer le contraste de tant d'indépendance de caractère et de tant de liens politiques, de tant de vertus domestiques et de tant de crimes extérieurs, de tant de courage et de tant de lâcheté, d'une hospitalité si religieuse et d'un si féroce brigandage!

Tandis que la rive droite du Sénégal est ainsi parcourue plutôt qu'habitée par une population ayant le teint basané, de grands traits, la figure allongée, le nez aquilin, les lèvres minces, le front haut et large, les yeux vifs, le regard assuré; comme si cette contrée devait réunir tous les genres de phénomènes, comme si un simple cours d'eau devait établir une ligne de démarcation absolue entre des hommes de races et de couleurs si différentes, sur la rive gauche ne se trouvent que des peuplades de nègres.

Les uns aborigènes sont du plus beau noir, grands, bien faits, d'un visage presque européen ; les autres, venus de l'intérieur, sont plus petits, ils ont les traits fins, les membres délicats et la peau d'un noir rougeâtre.

De ce côté du fleuve, les hommes ne sont plus nomades ou pasteurs; ils ont des demeures fixes, réunies en assez grands villages ; là, les mœurs, entièrement opposées, sont celles d'une population agricole. Le nègre s'attache au sol; il a besoin, en quelque sorte, des souvenirs de la famille et du premier âge ; il tient surtout à l'emplacement de la case paternelle, au champ qu'ont cultivé ses ancêtres. Entouré de ses femmes, de ses enfans, possesseur indolent et paisible d'un cheval et d'un petit troupeau, le chef de famille développe un caractère calme, indépendant et qui n'est pas sans dignité. Peu avancé dans les habitudes de notre genre de civilisation, il est cependant

plus loin de l'état sauvage qu'on ne le croirait; il aime à raisonner, il voudrait s'instruire; et, pour montrer qu'il est déjà sur la voie des perfectionnemens, une observation suffira, c'est qu'on rencontre des villages dans lesquels il existe plus de nègres sachant lire et écrire l'arabe, qui est pour eux une langue morte et savante, qu'on ne trouverait dans beaucoup de campagnes de France de paysans sachant lire et écrire le français!

Les institutions politiques ne sont pas moins curieuses à observer. Ici (dans le pays de Walo), c'est un royaume organisé féodalement; les chefs prennent le nom de la province ou du village qu'ils gouvernent; à la possession du sol sont attachés les droits de justice, d'amende, de confiscation, de péage, d'aubaine; ces droits se subdivisent, passent en partie des suzerains aux vassaux; la dime des récoltes est perçue au profit du

chef politique, et, dans quelques endroits, il la partage avec le *sérign* ou prêtre; déjà plusieurs *communes* se forment; elles ont des magistrats et des conseils.—Trouver, dans cette partie de l'Afrique, le régime féodal qui a dominé toute l'Europe à l'époque où les grands fiefs commençaient à devenir héréditaires, le même régime qu'on a reconnu aussi sur plus d'un point du continent et dans les îles de l'Inde, quel sujet de réflexions! Les peuples doivent-ils partout faire de la même manière leurs premiers pas vers la civilisation?

A côté (dans le Fouta-Toro), c'est une république théocratique; les nègres y sont enthousiastes de la liberté; leur zèle pour la religion de Mahomet est souvent un aveugle fanatisme. Fiers jusqu'à l'insolence, ils se croient au-dessus de leurs voisins; le maintien grave, l'air solennel des chefs, leurs costumes même, leurs principes et leurs dis-

cours rappellent les citoyens de l'ancienne Grèce et de Rome républicaine. Mais, inquiets, ambitieux, turbulens, ils changent sans cesse leur principal chef; la liberté multiplie pour eux ses orages; les partis, la guerre civile déchirent presque continuellement leur pays.

De même que chacune de ces populations diverses a ses mœurs, ses lois, son organisation sociale, chacune d'elles possède aussi ses traditions, ses fables et son histoire. Quelle source d'études variées, d'observations précieuses, pour un esprit éclairé qui combine les effets et les causes, qui voit dans les contes, dans les récits populaires, autre chose encore que des faits !

Ce serait une entreprise vraiment utile et grande que de recueillir tous les élémens de l'histoire de cette contrée, d'en décrire le sol, le climat, les productions naturelles, les diverses races d'hommes, leurs habi-

tudes si différentes, leurs préjugés, leurs intérêts si opposés. Combien ces tableaux ne seraient-ils pas neufs et variés ! Quel vaste champ ouvert à la curiosité de tous, aux méditations du philosophe !

Ces idées m'occupaient, et je regrettais de n'être pas appelé à remplir cette tâche, lorsqu'il m'a semblé qu'on pourrait du moins donner un aperçu, comme une espèce d'avant-goût de ce grand travail, en présentant, dans un cadre plus rétréci, quelques notions locales et quelques épisodes historiques. Le récit de la vie de *Kelédor* offrait cet avantage ; des événemens célèbres dans le pays s'y rattachaient ; quelques souvenirs, quelques descriptions y trouvaient nécessairement place ; je m'arrêtai au projet de rédiger en français cette histoire qui, d'ailleurs, n'est pas par elle-même dépourvue d'intérêt. Il est vrai qu'il n'y est pas question des Mores, qui jouent un si grand rôle dans ces ré-

gions, qui méritent à tant de titres d'être mis en scène ; j'ai pensé qu'ils pourront aisément fournir matière à une autre esquisse du même genre.

J'aurais pu, j'aurais dû peut-être prendre moi-même le rôle d'historien, et ne pas mettre aussi directement en scène Kelédor, pour lui faire raconter ses aventures ; mais son récit avait laissé dans mon esprit une si vive impression, que j'ai craint de lui faire perdre, par un intermédiaire, quelque chose de sa couleur, de sa force et de sa vérité ; il m'a paru préférable de me borner à n'être, en quelque sorte, que son traducteur.

Si l'on trouve quelquefois, dans la narration de ce nègre, des pensées, des opinions, des sentimens, des expressions qui semblent au-dessus de sa portée, et qui auraient mieux convenu à son historien qu'à lui-même, qu'on se persuade bien que ces hommes ne sont pas, autant qu'on le croit com-

munément, dépourvus d'intelligence, de sensibilité, d'énergie ; qu'on réfléchisse de plus que celui dont il s'agit a vécu dès sa première jeunesse avec les Européens, qu'il a été long-temps soldat et même officier à Saint-Domingue, qu'il a vu beaucoup, et qu'il n'y a rien d'étonnant que ses idées et son langage se ressentent du genre de vie qu'il a mené.

KELÉDOR,

Histoire Africaine.

LIVRE PREMIER.

Les eaux du Sénégal s'étaient gonflées trente-deux fois, à la suite d'autant de saisons des pluies (1), depuis que les fidèles enfans de Mahomet, les nègres Toukouleurs, avaient chassé les Siratiks, anciens rois du Fouta-Toro, en substituant au despotisme de ces princes une république théocratique, dirigée par les ministres de la religion (2). Le grand, le pieux Abdoul-Kader était alors Almami; c'est le titre qu'on donne au chef du pays. Sa réputation de sagesse et de sainteté répandait au

loin son parfum. Il avait consolidé dans le Fouta-Toro le nouveau système politique ; il avait calmé les factions toujours soulevées avant lui ; il s'était fait craindre et s'était rendu l'arbitre des peuplades environnantes. Les voyageurs, les pélerins venaient des contrées les plus éloignées le consulter, l'entendre, le voir, implorer sa bénédiction ; et ils s'en retournaient contens, édifiés, sanctifiés, objets, pour les peuples, de respect et d'hommages.

Dans sa toute puissance, dans ses succès, Abdoul-Kader vit la main de Dieu ; il en devint plus exigeant, plus entreprenant. Les uns ont pensé qu'il avait formé le vaste projet de réunir sous la même législation, et de soumettre à son autorité spirituelle et même temporelle, tous les pays voisins. Les autres l'ont cru toujours animé d'un zèle dévot, pur d'ambition personnelle. Quoi qu'il en soit, après avoir réglé l'intérieur du Fouta-Toro, on le vit pousser au-dehors son influence et ses prétentions religieuses. Il faisait des remontrances aux nations et aux princes ; il leur donnait des conseils, leur adressait des instructions et même des ordres. *Almami de Boudou* (3),

d'une part, le *Bour-be-Ghiolof* (4), le *Brak de Walo* (5), de l'autre, étaient souvent effrayés de ses messages et de ses menaces. Le *Damèl de Caïor* (6) paraissait seul dédaigner ses projets orgueilleux et son intervention, qu'il repoussait hautement.

Cette résistance, ce dédain offensèrent vivement Almami, qui résolut de s'en venger et de déployer en même temps toutes ses forces. Il réunit les élimanes (7) et les principaux guerriers, en présence du peuple habitué dans ce pays à prendre une grande part aux affaires. Rien de tumultueux comme ces sortes d'assemblées. Chacun s'y place sans ordre, sans rang; on se presse, on se foule auprès des chefs; on parle, on crie, on s'agite, et la confusion dure jusqu'à ce qu'un orateur annonce l'intention de se faire entendre. Alors règne un profond silence, et rarement le discours est interrompu. Mais, dès qu'il est terminé, le bruit, le mouvement recommencent et redoublent; tous ensemble font leurs réflexions, approuvent, blâment, et s'abandonnent librement aux élans de leurs passions. Cette explosion n'est pas de longue durée; qu'un nouvel orateur se présente, il est sûr d'obtenir à son

tour le même silence, suivi d'un pareil tumulte. Des journées entières se passent dans ces sortes de débats publics, car les nègres du Fouta-Toro, zélés républicains et naturellement grands parleurs, aiment à faire de la politique ; ils se plaisent à discuter leurs intérêts généraux et ceux de leurs voisins.

Autant ce peuple est brouillon, turbulent, autant les principaux du pays affectent de calme et même de dignité. Les imans, ou plutôt les *élimanes*, comme on dit au Sénégal, sont les chefs des provinces et des plus grands villages; au-dessous d'eux sont les *tam-sirs*, espèces de docteurs de la loi, très-influens et qui visent aux premiers emplois; tous lisent, écrivent l'arabe et comprennent tant bien que mal quelques passages du Koran. Quelques-uns des anciens chefs du régime des siratiks, sous les titres d'*ardo* et de *kerno*, conservent assez d'autorité dans la république. Les premiers commandent surtout aux Foulhs ou Peulhs, pasteurs et nomades.

Les assemblées de tous ces chefs ont vraiment quelque chose de très-imposant. On est étonné du goût avec lequel ils drapent leurs vêtemens, de la gravité de leur maintien, de

l'ordre et de la force de leurs pensées, de la finesse et de la facilité de leur diction.

Abdoul-Kader, les voyant réunis, leur adressa une allocution religieuse et pleine d'onction. En les félicitant sur leur bonheur de vivre soumis aux lois du prophète, il exalta leur imagination, la satisfaction qu'ils éprouvaient d'eux-mêmes et le sentiment de leurs forces. Ensuite, il fit ressortir l'influence qu'ils exerçaient déjà sur les peuples voisins, dans l'intérêt de la religion; il cita les passages du Koran qui prescrivent de combattre les infidèles jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme, ou qu'ils s'obligent à payer tribut (8); enfin, tournant tout à coup l'attention sur le pays de Caïor, il gémit de ce que la religion de Mahomet y faisait si peu de progrès, de ce que le peuple n'y suivait pas les préceptes du Koran, de ce que Damèl lui-même donnait l'exemple de tous les égaremens et n'accordait aucune protection aux marabouts. « Lorsque je pense à ces déplorables abus, dit-il en terminant, je crois entendre les reproches, les ordres du prophète : Que font mes serviteurs du Fouta-Toro, s'écrie la voix sainte! Les ai-je rendus puissans pour qu'ils négligent ma

gloire? Pourquoi souffrent-ils que, si près d'eux, on profane, on insulte ma loi? Aux armes, enfans! ceux qui combattent pour Dieu sont assurés des trésors du ciel; ils disperseront devant eux leurs ennemis, comme le souffle embrasé de l'est soulève et chasse la poussière du désert. »

Une rumeur générale de satisfaction, de vives acclamations se prolongèrent dans l'assemblée; plusieurs élimanes parlèrent dans le même sens, avec d'autant plus de succès qu'ils montrèrent plus de fanatisme. « Le prophète a remis sa cause entre nos mains, disait l'un d'eux; c'est trop différer. Il nous écoute, il nous regarde! Guerre à ces êtres abrutis, indignes du nom d'hommes, qui boivent les liqueurs et le vin prohibés par la religion. Guerre à ce roi ennemi de Dieu et de l'humanité, qui réduit arbitrairement en esclavage les gens libres de son pays! qui refuse la liberté aux esclaves sachant lire dans le Koran! Vengeance contre celui qui maltraite les marabouts! Mort à celui qui vend à des Chrétiens des Musulmans comme esclaves! Vénérable Almami, pourquoi tarder? Suivons ta pieuse

inspiration; marchons; une gloire éternelle, les bénédictions célestes nous attendent. »

L'enthousiasme de la liberté, l'exaltation du fanatisme étaient au comble; Abdoul-Kader lui-même eut quelque peine à modérer l'activité de l'incendie qu'il avait allumé. Cependant il fit décider qu'une députation se rendrait auprès de Damèl, pour l'inviter à réformer sa conduite et celle de son peuple, à suivre les lois du prophète, à reconnaître Almami comme chef des croyans, à respecter les marabouts, à se faire marabout lui-même.

Les trois députés chargés de cette mission furent Élimane-Rinnghio, Élimane-Tkiofi, et Ardo-Wadabé. Porteurs d'une lettre insolente d'Almami, ils partirent montés sur de beaux chevaux, suivis de plusieurs cavaliers, de leurs serviteurs et d'un chef gawèndo (9), espèce de bouffons particulière au pays.

Arrivés à la résidence de Damèl, les ambassadeurs furent logés chez le chef du village, chargé de les recevoir et de les nourrir. Le roi les fit visiter, complimenter, et leur envoya chaque soir un bœuf et un mouton. Le quatrième jour, il leur accorda une grande au-

dience de réception. Les détails n'en seront peut-être pas sans intérêt.

Pour parvenir jusqu'à Damèl, il leur fallut traverser trois cours, communiquant par des cases, dont les portes très-basses forçaient à se courber jusqu'à terre. Dans la troisième cour était un grand hangard ouvert seulement par-devant; des armes, des selles, des harnais étaient suspendus aux parois intérieures; au fond, sur une large estrade peu élevée, on voyait Damèl accroupi à la manière orientale. Il fumait dans une longue pipe, et s'appuyait mollement sur deux jeunes filles qui bouclaient ses cheveux, ou plutôt lui maçaient agréablement la tête (10). De côté, sur l'estrade, étaient sa mère et ses femmes; à ses pieds s'étaient assis son boukanèk ou premier ministre, et son grand marabout (11). Les chefs, dans leur costume militaire, formaient devant lui un demi-cercle, derrière lequel se groupaient une quantité de *kédos* ou guerriers armés, dont les rangs, demi-circulaires et réguliers, s'étendaient jusqu'au dehors de la cour. Tout le monde était assis.

Damèl, en habit de guerre, portait une large tunique jaûne à grandes manches rele-

vées; sur l'étoffe étaient écrits divers passages du Koran, comme préservatifs de dangers. Un caleçon jaune, dont la partie supérieure était fort ample, lui serrait la cuisse au-dessus du genou; ses jambes étaient nues. Il avait aux pieds des sandales; tous les assistans, par respect, avaient ôté les leurs avant d'entrer, suivant un antique usage. Dans sa ceinture de cuir rouge étaient passés, d'un côté un riche poignard, de l'autre un pistolet monté en argent; de droite à gauche, plusieurs fils de cuir bien travaillés soutenaient une rangée de gris-gris (12) de diverses couleurs, et son *nafa*, sorte de porte-feuille artistement relevé d'ornemens en or. Une belle pagne bleue (13), roulée largement, se déployait avec grâce sur sa poitrine, et retombait ornée de franges par-dessus ses épaules; une semblable pagne lui servait de turban. Sur son front était placée une espèce de diadême composé de gris-gris de différentes formes. Il tenait à la main un sceptre ou bâton de commandement.

Après avoir passé par les trois portes basses, les envoyés foulhs furent introduits. Sur leur tunique bleue, les élimanes portaient deux grandes pagnes blanches ornées d'une bande

rouge sur les bords; ces pagnes, très-bien drapées depuis les épaules jusqu'à la moitié des jambes, descendaient en plis arrondis sur la poitrine, recouvrant entièrement le bras gauche, et laissant le droit libre. Leur col était nu; leur tête n'était couverte que d'une ample calotte rouge, signe des docteurs de la loi; ils tenaient à la main droite un chapelet composé de noyaux de dattes bien polis. Dans leur démarche et leur attitude, tout respirait le calme, la décence et la dignité.

Ardo était vêtu d'une tunique bleue très-courte, quoique large, et serrée sur ses reins par une pagne blanche roulée, dont les deux bouts pendaient sur le côté; une autre pagne de même couleur tombait en écharpe de droite à gauche; une légère chaîne en or soutenait son *nafa* sur sa poitrine, où se faisait remarquer un grand poignard. Trois petits gris-gris noirs lui formaient une espèce de collier; sa tête était nue. Il avait des anneaux d'or aux oreilles et à l'index de la main gauche; à chaque cheville, il portait un anneau de fer; un petit chapelet à grains noirs était roulé sur son poignet droit. Dans la main gauche, il tenait une épée à lame plate, évidem-

ment de fabrique européenne. C'était un homme grand, assez maigre; sa démarche était dégagée; son air hautain tenait quelque chose de l'audace et peut-être de l'insolence.

Le gawèndo fut le seul qu'on admit avec les envoyés dans l'enceinte du cercle; le reste de la suite se tint debout en dehors.

Au moment de leur entrée, les griots et griottes (14) de Damèl, placés au fond de l'estrade, faisaient retentir les airs de leurs voix bruyantes, accompagnées de claquemens de mains, des sons criards de quelques instrumens à cordes et des coups étourdissans de leurs tambours. Ils chantaient à tue-tête l'antique chant royal (15):

« Voilà, voilà la grande famille! Voilà le Damèl le plus noble! le Damèl le plus brave! le Damèl le plus généreux! Voilà! voilà la source de toutes les faveurs, de toutes les richesses!

» Voilà la grande, voilà la noble famille! aucune autre ne lui peut être comparée. Tremblent, périssent ses ennemis! La lance de Damèl ne pardonne pas. A genoux, à genoux! Damèl! c'est la victoire! c'est la vengeance!

» Voilà la grande, voilà la noble famille!

Amis, ennemis, apportez vos offrandes ! Le monde entier appartient à Damèl. Le noble Damèl est maître de votre vie et de vos biens ! Si Damèl l'ordonne, vivez heureux, mourez contens.

» Voilà, voilà la grande famille! voilà le Damèl le plus noble ! A genoux, à genoux, amis ! ennemis ! quiconque voit Damèl n'a plus rien à désirer. Voilà, voilà le noble Damèl ! »

Les envoyés du Fouta avaient fait en entrant dans le cercle la génuflexion d'usage; les deux élimanes l'avaient cependant reduite à une profonde inclination, car les marabouts de Fouta regardaient comme honteux de rendre un si grand hommage à un buveur d'eau-de-vie, pour lequel ils se croyaient obligés, par principes de religion, d'avoir beaucoup de mépris. Ardo avait mis un genou en terre, suivant la coutume de l'ancienne cour des siratiks; le gawèndo resta long-temps prosterné.

Damèl ne leur fit qu'un léger salut, sans cesser de fumer, à demi-couché sur les genoux des deux jolies filles qui soutenaient sa tête et qui promenaient, en se jouant, leurs doigts dans sa chevelure.

Les griots n'en continuaient pas moins leur assourdissante musique.

Tout à coup, Damèl se relève sur son séant, fait un simple mouvement de la main ; le calme et le silence le plus absolu règnent au même instant.

Il demande aux envoyés de leurs nouvelles, de celles d'Almami ; et, après avoir reçu les complimens d'usage, il les interroge sur l'état dans lequel se trouve leur pays.

« Le Fouta-Toro jouit d'une heureuse paix, répondit Élimane-Tkiofi ; le pieux Almamï Abdoul-Kader attire sur nous et sur lui les bénédictions de Dieu et du prophète.

» — Que me veut Almami? quelle est votre mission ?

» — Nous ne venons que pour la paix et pour la volonté de Dieu (16).

» — Je le suppose bien ainsi ; expliquez-vous. »

Élimane reprit : « La loi de Dieu, apportée au monde par son saint prophète, est la seule que suive le pays de Fouta-Toro ; les docteurs de cette loi sacrée, et les plus savans Musulmans qui lisent dans le Koran, sont devenus les chefs du peuple ; ils le dirigent pour

son avantage, tant dans ce monde périssable que dans la seconde vie promise aux vrais croyans. Depuis cette époque, tout prospère dans notre patrie. Précédemment, les siratiks, en s'écartant des principes salutaires de la religion, en négligeant les prières, les ablutions, les pratiques saintes; en usant des alimens prohibés et des liqueurs fermentées, refoulaient la nation dans les temps de barbarie, antérieurs aux lumières religieuses que nos pères ont reçues; ils attiraient ainsi sur nous les malédictions du ciel. Nous avons chassé pour jamais ces princes indévots; nous avons proclamé le triomphe de la religion, la liberté du peuple et l'empire du sacerdoce.

» Je le sais, interrompit Damèl; un peuple s'est rencontré qui, oublieux des lois de ses ancêtres, des anciens bienfaits de ses maîtres, de l'honneur de ses armes, a préféré le *salam* des marabouts aux nobles exercices de la guerre; pourquoi le rappeler ici? Vous ne trouverez au Caïor que des guerriers dignes de leurs aïeux, que des sujets fidèles. Continuez.

» — L'ami du saint prophète, le pieux Abdoul-Kader, Almami de Fouta-Toro, et le savant conseil des chefs du pays, ont lu dans

les livres sacrés que le vrai serviteur de Mahomet doit être animé pour son prochain d'une charité vive, active; qu'il doit employer la persuasion et même au besoin la force pour diriger les autres dans les voies de grâces qu'il a le bonheur de parcourir lui-même. Il doit agir sans doute avant tout sur sa famille et sur ses amis. La famille des Fouta se trouve réglée; nous avons pensé au Damèl, notre voisin et notre allié. Le pieux Almami nous a dit: Allez près de ce prince, que je regarde comme mon fils; au nom de Dieu et du prophète, ouvrez-lui les yeux sur ses égaremens. Reprochez-lui de ne pas assez observer la religion et de ne pas la faire respecter dans ses États; dites-lui qu'il est contraire à la loi de Dieu de réduire arbitrairement en esclavage des hommes libres, de ne pas donner la liberté aux esclaves qui lisent le Koran, de vendre des Mahométans à des Chrétiens; dites-lui qu'il doit désormais s'abstenir des boissons fermentées; qu'il doit faire pénitence...

» C'est assez, repartit Damèl, en souriant; vous remercierez Almami de l'intérêt qu'il porte à mon salut; je prends ses avis en bonne part, et le félicite d'avoir assez peu d'affaires

chez lui pour s'occuper de ses voisins. Mais, certes, j'ai de la barbe au menton, et je sais me conduire; mon peuple et moi sommes trop anciens dans le pays pour avoir besoin que des nouveaux venus (17) nous fassent des leçons. Cependant, encore merci de vos soins; je reconnaîtrai la peine que vous avez prise de vous déplacer. Est-ce là tout votre message? ne m'apportez-vous aucune lettre?

» — Nous en avons une; la voici. »

Damèl la remit à son grand marabout, en disant : « C'est bien; je la ferai traduire, et j'y répondrai.

» Nous devons remplir jusqu'au bout notre mission, dit alors fièrement Ardo-Wadabé; nous sommes chargés par l'assemblée de Fouta de vous déclarer que si vous ne voulez pas réformer votre conduite et celle de vos gens, nous vous y contraindrons par la force; voici les emblèmes que nous vous apportons. Choisissez entre ces deux couteaux : avec celui-ci, Almami rasera la tête de Damèl, si Damèl veut se faire marabout et suivre la loi de Mahomet; avec celui-là, si Damèl refuse, Almami lui coupera la gorge..... (18).

—» N'achevez pas, s'écria Damèl, en se levant

en furie, n'achevez pas, ou j'oublierai le caractère dont vous êtes revêtus pour ne penser qu'à l'insolence de votre mission; retirez-vous; demain, vous recevrez ma réponse, vous connaîtrez mes ordres; demain, votre présence ne souillera plus mes États. Retirez-vous. »

L'irascible Amadi-Ngoné régnait alors sur le Caïor; c'était un homme d'environ trente ans, nerveux, trapu, d'un caractère fier, impérieux, féroce, et profondément dissimulé. Il avait une troupe de cavaliers déterminés, dévoués à sa personne, qu'il entretenait constamment sous les armes et à ses frais, contre l'usage de ces contrées, où l'on ne connaissait pas de corps militaires permanens. Ces mercenaires étaient la terreur du peuple. Toujours prêts à exécuter, sans examen et sans scrupule, les ordres les plus injustes et les plus barbares du maître qui les payait, des villages entiers disparaissaient de ses États pour la moindre offense; des habitans étaient massacrés sans pitié; d'autres étaient réduits en esclavage et vendus aux Européens. Damèl régnait en despote; son mécontentement répandait la consternation; sa colère était un arrêt de mort.

Chacun, à la nature du message, au mouvement impétueux du prince, trembla involontairement. On crut d'abord que c'en était fait des téméraires ambassadeurs; on s'attendait qu'ils allaient, pour le moins, être vendus à l'un des bâtimens négriers qui se trouvaient dans le voisinage.

La foule se dispersa promptement, en silence. Damèl, rentré seul dans son appartement, fit appeler Boubakar-Sédir, son grand marabout. « Lis-moi cette lettre, » lui dit-il furieux. Boubakar-Sédir, ému de crainte par la colère de son maître, et cependant pénétré des sentimens et des intérêts de sa religion, commença sa traduction par cette maxime ordinaire, que les Mahométans mettent en tête de leurs lettres : « Dieu est clément et miséricordieux. Gloire au Dieu unique; c'est en lui que j'ai placé toute ma confiance, et c'est vers lui que sera notre retour. Il n'y a de durable que sa puissance; toute autre est passagère (19). »

« C'est vrai, dit Damèl en l'interrompant, et comme étonné de ses propres réflexions; moi, je suis grand aussi, je puis être miséricordieux; je ne maltraiterai pas des *sérigns* (20), des docteurs de la loi. » Il toucha

successivement tous ses gris-gris pendant que le marabout continuait sa traduction. En voici le début : « Cette lettre est de moi, Almami Abdoul-Kader, le chef des croyans, le plus distingué d'entre mes compagnons, l'unique de mon temps, la merveille de mon siècle. Je suis connu partout; je sais manier le fusil, la lance et la plume.

» Elle est adressée au Damèl de Caïor, qui est le roi des ivrognes, le chef des esclaves infidèles, dont la chair servira d'aliment au feu de l'enfer, etc., etc. (21). »

A la grande surprise du marabout, Damèl l'écouta jusqu'à la fin, en montrant assez de calme et même d'indifférence. Il lui dit avec un sourire ironique : « Par mon nez (22), je serais plus fou que ce vieux fou d'Almami, si je me fâchais contre lui, contre son chiffon de papier. C'est toi que cela regarde, Boubakar, grâce au ciel, je connais mieux ma lance et mon fusil que tous vos grimoires, ce qui ne peut déplaire au prophète; car sa gloire et ses succès, m'a-t-on raconté, sont dus pour le moins autant à son sabre qu'à sa plume. Toutes choses égales, c'est juste; il faut me défendre vis-à-vis d'Almami comme il m'attaque. Écris-

lui dans votre jargon arabe, puisque vous ne savez pas faire parler au papier notre bonne vieille langue ouolofe (23), écris-lui ce que je te dicte :

« Almami, salut. — Il ne me plaît pas de choisir; je ne veux de toi ni pour barbier, ni pour bourreau. De quoi te mêles-tu? Ne sais-tu pas que le prophète a dit : *Ne disputez-pas avec les ignorans*? Garde donc ta science, et reste tranquille. — Moi, je me souviens qu'on m'a lu dans le Koran cette sentence : *Pardonnez à qui vous offense;* c'est pour cela que je te renvoie tes gens sans leur avoir fait couper les oreilles : mais qu'ils n'y reviennent plus. Mahomet a dit : *Résignez-vous à votre destinée;* si tu me fais la guerre, je me résigne à te battre. » — « Donne-moi ta lettre, et sois discret, » dit-il à son marabout, lorsqu'il eut fini d'écrire.

Le lendemain, à la pointe du jour, Damèl ordonna d'amener en sa présence les envoyés foulhs, qui se croyaient perdus, mais qui firent cependant bonne contenance. Il était à cheval devant un groupe assez nombreux de ses cavaliers. « Retournez en toute hâte, à l'instant même, vers celui qui vous a envoyés, leur

dit-il. Voici dix de mes gens qui vous accompagneront jusqu'aux frontières, pour être sûrs que vous ferez diligence. Ma réponse est renfermée dans ce papier. Du reste, comme il n'est pas juste que vous ayez perdu votre temps, mon boukanèk va vous remettre les présens que je vous destine. »

Élimane-Rinnghio voulut essayer de répondre. « Partez, leur cria-t-il; ne dites pas un mot; j'en ai déjà trop entendu; partez, et croyez-moi, ne venez plus par vos insultes provoquer mon courroux. »

Chacun des élimanes reçut par ses ordres deux paires de belles pagnes, une pièce d'écarlate et une jeune esclave; Gawèndo reçut deux boucles d'oreilles en or et deux pièces d'indienne; Ardo eut un cheval pour lui; un autre cheval plus beau, et revêtu de brillans harnais, leur fut confié comme un présent pour Almami, afin, leur dit-on, que ce chef pût venir plus vite réaliser ses menaces.

LIVRE II.

Lorsque ces événemens se passaient, je n'avais pas plus de quatorze ans. Quoique né dans le Walo, j'habitais un village du Fouta-Toro. Mon père, marabout zélé, mais peu instruit, car sa science se bornait à réciter tous les jours ses cinq prières, et à lire tant bien que mal et sans les comprendre les quatre premières surates du Koran, mon père, qui m'aimait très-tendrement, croyait que la plus grande richesse qu'il pût me laisser était une éducation religieuse. En effet, considération, respect, influence, pouvoir, biens de toute espèce, sont assurés au *sérign* qui sait lire, écrire, et qui remplit exactement les pratiques de la dévotion. Peut-être mon père pensait-il que le Walo devait bientôt subir une révolution analogue à celle du Fouta, et rêvait-il que son fils pourrait y jouer un rôle et

devenir un des principaux du pays. Quoi qu'il en soit, il m'avait placé chez Biram-Lé, son ami, sérign qui tenait école, et qui n'était pas moins renommé par sa science que par sa piété.

Neuf autres *élèves*, ou *taliba*, partageaient avec moi ses soins, et se répétaient mutuellement (1), suivant leur degré d'instruction, les leçons qu'il leur donnait. Du reste, nous étions comme les enfans et aussi comme les domestiques de notre maître, obligés de le servir dans sa maison, dans ses cultures, dans ses affaires, jusqu'au moment de former des établissemens pour notre propre compte. C'était là son salaire, à moins qu'on ne lui donnât un esclave pour racheter le temps du service de l'élève.

Un matin, je ne l'oublierai jamais, nous étions tous assis en rond autour d'un feu, devant la porte du logis, tenant en main la planchette sur laquelle on écrit journellement la leçon; chacun de nous, de son côté, récitait à haute voix, suivant l'usage, ce qu'il devait étudier. Il en résultait un bruit confus, inintelligible pour un assistant; mais ce bruit isole et force à s'occuper l'écolier qui contribue à le

produire ; comme dans un concert, chaque joueur d'instrument, loin d'être distrait par les autres, n'en est que plus assujetti, plus attentif à sa partie. Tout à coup, notre maître, absent depuis quelques jours, arrive au milieu de nous avec les démonstrations inaccoutumées d'une grande satisfaction. Chacun s'empresse à faire son office ; l'un prépare ce qui est nécessaire au cavalier ; l'autre s'occupe des besoins du cheval (2). « Arrêtez, mes chers enfans, nous dit-il, et sachez tout notre bonheur. Je viens de la grande assemblée qu'a tenue Almami. Dieu soit loué et son saint prophète aussi ! Le triomphe de la religion est assuré ! » Alors, avec un enthousiasme difficile à décrire, il nous raconta ce qui venait de se passer, et les discours d'Almami, des élimanes, des tam-sirs, et la détermination qu'on avait prise, et l'ambassade à Damèl, sans oublier l'étrange et menaçante allégorie qu'on devait lui présenter.

A ce récit, une joie extrême éclate dans le village ; tout le monde se livre aux plus bruyantes acclamations, aux élans les plus fougueux du fanatisme. Les imaginations s'échauffent ; on rêve, avec les succès de la religion, la

gloire et les conquêtes; on rêve la domination universelle.

Quelle exaltation, quelle vive impatience en attendant le retour des envoyés! On interroge les voyageurs, on va à leur rencontre, on expédie des émissaires pour apprendre ce qui se passe; c'est à qui sera informé le premier des suites de cette importante affaire; c'est à qui prononcera le plus d'imprécations contre Damèl, à qui exhalera le plus d'injures et de menaces, à qui fera le plus de sermens et de vœux exagérés.

Enfin arrivèrent les courriers extraordinaires d'Almami, qui parcouraient le pays, annonçant la réponse insolente de Damèl, et la résolution de lui faire une guerre terrible. Ils appelaient aux armes toute la population pour la cause de Dieu; le pillage était promis aux vainqueurs; les grâces du ciel étaient réservées à qui ferait cette campagne, qui n'avait pour but que l'intérêt de la religion. Si quelques-uns devaient y perdre la vie, l'entrée du paradis leur était assurée. Les courriers indiquaient en même temps le jour et le lieu du rendez-vous général de l'armée.

Alors se manifestent de nouveaux mouve-

mens d'indignation, de nouveaux transports d'enthousiasme et de fanatisme.

La population toute entière en est agitée; chacun se dispose à marcher; hommes, femmes, enfans, vieillards, infirmes, pas un individu qui ne veuille s'armer pour la cause de Dieu, et mériter les faveurs, les avantages assurés à cette expédition sainte.

La famille de Biram-Lé n'était pas la moins ardente, la moins empressée. Tous ses élèves, grands et petits, demandent à le suivre; ses deux femmes veulent y conduire leurs petits enfans; son vieux père, aveugle, prétend aussi se mettre en campagne, en chantant ses prières; enfin, la jolie Kariallah, fille aînée de Biram, âgée de quinze ans, sollicite la permission de ne pas quitter son aïeul.

Kariallah, le Fouta-Toro n'avait rien de plus séduisant. Sa taille était petite, mais si svelte, si élégante! Jamais des jambes mieux arrondies, des pieds plus délicats et mieux faits, des mains mieux modelées, plus gracieuses, n'avaient embelli une fille du pays le plus renommé pour les jolies mains et les pieds mignons Les heureuses formes de sa gorge naissante et toujours nue, étaient dessinées

par plusieurs tours d'un long collier de petits grains blancs, qui venait se rattacher sous des épaules dégagées et libres. Leurs moindres mouvemens animaient des chairs élastiques, et ajoutaient encore à l'éclat d'une belle peau d'un noir brillant. Vrai chef-d'œuvre de la nature, la plus charmante tête couronnait tant de perfections. Kariallah! Kariallah! quels yeux caressans! quel sourire enchanteur! quelle grâce toute divine! Comme tes cheveux, artistement divisés en des milliers de petites tresses entremêlées de grains d'ambre et de corail, ornaient agréablement ton visage! Quelle gaîté folâtre! quelles piquantes reparties! que de douceur dans ta voix! que d'innocente volupté dans tes chants! Kariallah, fille adorable! était-ce bien ton vieux grand-père que tu voulais guider? N'était-ce pas plutôt Niokhor que tu désirais suivre?

Niokhor avait deux ans plus que moi; il était mon ami; c'était le premier élève et le principal suppléant de notre maître. Dès l'enfance, il avait vécu près de Kariallah; leurs jeux avaient été les mêmes, ainsi que leurs études; car cette aimable fille profitait aussi bien que nous-mêmes des leçons de son excel-

lent père; elle nous étonnait par une finesse de conception, une fraîcheur de mémoire, et surtout une délicatesse d'aperçus, qui nous laissaient souvent en arrière. Niokhor et Kariallah s'aimaient si naturellement, qu'ils ne s'en apercevaient même pas; la douce habitude d'être ensemble leur suffisait. Mais la première pensée d'une séparation possible révéla séparément à chacun d'eux l'état de son cœur.

Quel que fut son zèle religieux, Biram-Lé sentit bientôt que toute sa famille ne pouvait pas l'accompagner dans l'expédition militaire dont il était bien résolu de faire partie. Après avoir félicité chacun sur ses bons sentimens, en priant le prophète de les avoir pour agréables, il prononça, d'un ton d'autorité qui ne trouvait jamais de contradiction, qu'il partirait avec ses trois principaux *talibas* (3); j'étais du nombre, et que le reste de sa famille ne quitterait pas la maison. Les femmes se résignèrent aisément; les jeunes gens murmurèrent tout bas, et des larmes timides roulèrent dans les beaux yeux de Kariallah.

Mais le vieux Mam-Baie qui, au double titre d'aveugle et de père, avait coutume d'exciter la plus grande vénération (4), éleva la voix,

ce qu'il faisait rarement : « Mon fils, dit-il, l'arrangement que tu prends peut être bon pour les enfans et les femmes ; je ne le blâme pas : mais, sans doute, tu ne t'es pas oublié au point de décider pour ce qui me concerne ; mes droits te sont mieux connus. Je présume trop d'ailleurs des sentimens que tu me portes, pour croire que tu penses à me priver des avantages que Dieu et son prophète réservent aux fidèles qui suivront Almami dans sa sainte entreprise. J'irai ; jespère y recouvrer la vue, ou mériter le paradis de Mahomet. »

« Loin de moi, mon père, la pensée de m'opposer à ta volonté ! répondit respectueusement Biram ; me préserve le ciel d'oublier jamais ce que je te dois ! Je désirais épargner des fatigues à ta vieillesse ; j'avais l'espérance que le mérite de mon dévouement et de mes prières rejaillirait en première ligne sur toi, suivant mes vœux. »

« J'y suis résolu, j'irai, te dis-je, reprit le vieillard opiniâtre ; et si mes enfans refusent de guider mes pas, l'ange du seigneur n'abandonnera pas le pauvre aveugle. »

« Tes enfans non plus ne t'abandonneront pas, bon père, s'écria Kariallah, en se pré-

cipitaut impétueusement dans ses bras; ta Kariallah te conduira partout. »

« Ta volonté est pour moi celle de Dieu, dit alors Biram-Lé; qu'elle soit faite, mon père; je te guiderai moi-même, à moins que tu ne veuilles choisir un de mes élèves.

» — Mon fils, la voix de l'enfant est aussi la voix de dieu. L'inspiration de Kariallah vient du ciel; ne me prive pas de son appui.

» — Cette jeune fille ne peut être d'aucun secours dans un pareil voyage.

» — Nul, autant qu'elle, n'a pris soin de mes infirmités, n'a charmé ma vieillesse; je sens que j'aurai plus de force en m'appuyant sur elle; je sens qu'il pourra m'être doux de mourir dans ses bras : par le souvenir de ta mère, ne me la refuse pas, Biram!

»—Devons-nous exposer cette enfant à tant de dangers ?

» — Mon fils, oublies-tu quel est le but religieux de notre entreprise, ou serais-tu assez malheureux pour manquer de confiance dans le prophète ?

» Kariallah, reprit Biram, bonne fille, tu seras du voyage. Que Mahomet et son dieu te bénissent ! »

Niokhor pleurait d'attendrissement et souriait de bonheur.

Cependant les préparatifs du départ se faisaient avec ardeur. Les deux femmes de mon maître, chacune dans son logement, s'efforçaient à qui lui préparerait les meilleures provisions : cette rivalité de bons soins pour le mari, est ordinairement la seule que connaissent les femmes de notre patrie, qui n'ont qu'un même époux; et celui-ci s'en trouve bien. Dès le milieu de la nuit, et tout le jour, on entendait le pilon frapper en cadence dans le mortier, pour y réduire le mil en poudre : souvent les voix des *pileuses* égayaient ce monotone et fatigant exercice. La farine était soigneusement vannée par la maîtresse elle-même, pour en séparer le son et les parties grossières ; ensuite on l'humectait, on la roulait en petits grains très-fins, qu'on faisait cuire à la vapeur. C'est l'aliment le plus ordinaire de cette partie de l'Afrique, où les Européens le connaissent sous le nom de *couscous* (5); rien ne m'a jamais paru supérieur à ce mets national, que j'ai si souvent regretté pendant mes voyages.

Le jour du départ arrivé, les provisions dé-

passaient de beaucoup ce qu'il était possible d'en emporter. Biram-Lé eut la plus exacte attention d'en prendre une égale portion de chacune de ses femmes; la moindre préférence qu'il aurait donnée à l'une d'elles, en cette occasion, eût été pour l'autre un outrage, et eût fait naître entre elles la discorde.

Kariallah, au moment des adieux, apporta plusieurs *gris-gris* qu'elle avait écrits et cousus elle-même à l'insu de tout le monde. Elle attacha l'un d'eux au bonnet du vieux Mam-Baïe, qui la couvrit de bénédictions; un autre fut placé au cordon soutenant le *nafa* de son père, qui lui sourit tendrement; nous reçûmes chacun le nôtre, et elle finit par Niokhor; celui-ci saisit le sien avec empressement, en donnant à la jeune fille un baiser sur le front, sans qu'aucun de nous osât l'imiter. Elle se jeta sur le sein de sa mère, elle y versa d'abondantes larmes, jusqu'à ce que l'aveugle l'appelant, elle lui prit la main, et suivit avec nous le chemin du village où devait avoir lieu la réunion générale.

Biram-Lé seul avait un fusil; trop jeunes et trop pauvres, nous ne portions que de petites

lances. Le vieil aveugle marchait en récitant ses prières et psalmodiant des versets du Koran. La jeune vierge était émue et silencieuse.

Le chemin que nous parcourûmes pendant deux jours était couvert d'un grand nombre d'habitans, qui se rendaient à la même destination que nous. On y voyait des mères qui portaient leurs enfans malades; des blessés s'y traînaient péniblement; des aveugles s'y faisaient conduire; tous obéissaient à un sentiment pieux, tous étaient animés par l'espoir de la guérison. Des vieillards décrépits disaient hautement qu'ils allaient chercher la mort pour obtenir le paradis. Les hommes dans la force de l'âge, plus confians encore dans leur cause que dans leur bravoure, couraient avec empressement au-devant du danger.

Arrivés au lieu désigné, c'était bien un autre spectacle; une population immense y affluait, s'y pressait de toutes parts. Le désordre, la confusion étaient au comble; ce ne fut qu'avec peine et imparfaitement que put avoir lieu l'antique solennité du *salut de la lance* (6), sans laquelle aucune campagne ne doit être ouverte.

Au pied d'un immense baobab (7), prodige du règne végétal, dont l'énorme tronc, formant de nombreuses saillies, semblait comme une masse de roches supportant un bois tout entier, Almami Abdoul-Kader était assis sur un tertre peu élevé et recouvert de nattes : les principaux du pays l'environnaient. Devant lui était une lance, d'une grandeur démesurée, fichée de bout en terre, et surmontée d'un gris-gris renfermé dans une corne de bœuf. Chaque guerrier notable, suivi de la troupe qui marchait sous ses ordres, devait passer successivement devant cette *lance*, et faire le serment de combattre vaillamment les ennemis.

Kerno-Bosséabé commença la cérémonie : habitant de la rive droite du Sénégal, il venait de loin, et n'avait avec lui qu'un petit nombre d'hommes, sans femmes, sans enfans, sans vieillards; il savait que quelques élimanes en avaient murmuré. Il se présenta tête haute, mit respectueusement un genou en terre devant la grande lance et devant Almami, puis, se relevant, il dit avec audace : « Moi, Kerno-Bosséabé, qui ne sais pas lire, mais qui connaîs la lance et le fusil, moi qui, voisin des Mores du désert, ai souvent combattu contre eux sans

crainte, et qui les ai forcés à respecter ma province, je jure, pour mes braves guerriers et pour moi, que nous défendrons fidèlement, et comme des hommes libres, les intérêts de notre pays contre Damèl et tous autres ennemis. Qu'on éloigne les femmes, et qu'on nous mène au combat! »

Ensuite Élimane-Boïo s'avança; c'était un vieillard qui se soutenait à peine. « Je pourrais, comme un autre, dit-il, rappeler mes anciens faits d'armes et montrer des blessures qui parleraient pour moi. Ne sait-on pas ce que j'ai fait durant la guerre de l'indépendance contre les Siratiks? Mais, dans la circonstance actuelle, je récuse tout courage humain, et ne veux pas même d'armes; ma confiance est en Dieu seul; (à ces mots, il jeta son fusil); enfans, ajouta-t-il, suivez-moi; vous verrez, à la voix d'Almami, Mahomet renouveler ses miracles! » — Des acclamations unanimes et prolongées accueillirent le discours exalté du fanatique vieillard.

Les chefs continuèrent à se présenter tour à tour, chacun retraçant ses anciens titres de gloire, et jurant de se surpasser dans une guerre entreprise en l'honneur de Dieu et du

prophète. Beaucoup faisaient des vœux particuliers. Les uns promettaient, s'ils étaient vainqueurs, d'observer strictement les pratiques les plus minutieuses de la dévotion; les autres s'imposaient les jeûnes les plus rigoureux; celui-ci s'engageait à ne pas se marier jusqu'à ce que Damèl fût mort ou tondu; celui-là jurait d'aller, soit en paix, soit en guerre, incendier le domicile de Damèl. On en vit un qui fit le serment d'être toujours le premier devant l'ennemi. Mais un nègre *koubolo*, c'est-à-dire appartenant à la classe des pêcheurs, classe dégradée d'après les préjugés du pays (8), attira surtout l'attention. « Moi, dit-il, qui ne suis qu'un pauvre pêcheur de poissons, je jure de ne me servir dans le combat que de cette seule lance de pêche, qui a détruit tant de requins et de crocodiles; je jure d'en frapper Damèl, de marcher droit à lui dans la mêlée, et de ne frapper nul autre que lui. »

Tout à coup parut un esclave qui vint arracher et renverser la grande lance. Une rumeur générale d'indignation se fit entendre; mais le coupable se jeta aussitôt aux pieds d'Almami. « Mon maître, lui dit-il, me maltraite, et m'a rendu son service insupportable; suivant les

anciennes coutumes du pays, je m'affranchis de son autorité, en te faisant une injure que ta dignité ne te permet pas de dédaigner, et pour la réparation de laquelle je deviens de droit ton esclave. Je réclame la loi de nos ancêtres! Si tu me permets de te suivre dans la guerre sainte, je jure d'y combattre comme un homme libre. » Almami le reçut au nombre de ses gens (9).

Une autre scène, qui obtint de grands applaudissemens, suivit celle-ci. On vit se présenter un de ces hommes que, dans le pays, on nomme *rois des abeilles* (10) : il marchait environné d'un essaim de ces insectes, qui ne lui faisaient aucun mal, et qui ne se jetaient pas non plus sur les personnes dont il s'approchait. Il fléchit le genou devant la lance sacrée, et dit : « Je promets de me placer au premier rang dans le combat, d'y conduire une grande quantité d'abeilles, et de les envoyer furieuses parmi les ennemis, qu'elles tourmenteront et qu'elles forceront à fuir. »

Un roi des lions (11) (c'est ainsi qu'on appelle des nègres qui possèdent ou qui prétendent posséder le don de commander à ces animaux), vint ensuite faire le salut de la lance. Il

prit l'engagement de réunir plusieurs lions, et de les diriger contre Damèl; mais, comme il n'en avait alors aucun à sa suite, on l'accueillit froidement. Personne cependant ne se permit de le huer; car ces sortes de gens inspirent toujours la terreur, et il est encore plus facile aux hommes de ne pas croire que de ne pas craindre.

La cérémonie dura long-temps et ne finit que tard. On se mit en marche le lendemain. Quand j'y réfléchis, quand je me rappelle cette foule de femmes, de vieillards, d'infirmes, d'enfans, au milieu desquels s'avançaient pêle-mêle des hommes armés tant bien que mal, il me semble que nous avions plutôt l'air d'aller en pélerinage que de partir pour une expédition militaire. Mais que j'aurais été loin de concevoir alors une pareille pensée! L'exaltation générale m'avait aisément gagné; je me croyais comme tant d'autres l'envoyé, le vengeur du prophète.

Nous avions quitté la frontière du Fouta; il nous fallait, pour atteindre un village de Caïor, marcher pendant près de trois jours, dans un pays absolument inhabité, sur un sol constamment disposé en collines sablonneuses, quelquefois nues ou presque dépouillées de vé-

gétation, plus souvent couvertes ou seulement parsemées de buissons, d'arbres épineux, de gros baobabs et de beaux tamariniers.

La première journée ne fut ni difficile ni longue : on s'arrêta de bonne heure par égard pour les faibles. C'était comme une promenade suivie d'une véritable fête. Quel joyeux, quel touchant empressement à préparer une tente de verdure pour Almami ! Chacun désirait y porter son tribut; ne fût-ce qu'une branche, qu'une feuille, chacun voulait y contribuer. Une innombrable quantité de feux couvrit bientôt le pays, planté d'arbres écartés et de buissons. Tout le monde se faisait gaîment un abri pour passer le nuit; les jeunes gens folâtraient, les filles dansaient, les femmes disposaient les alimens, les hommes parlaient de guerres, de combats, et les vieillards psalmodiaient des prières arabes, sans les comprendre. Un admirable clair de lune répandait un nouveau charme sur ces scènes variées. Premières émotions de la vie, doux souvenirs de mon jeune âge, comme vous m'apparaissez, après si long-temps, encore rians et frais !

Le lendemain, le soleil se leva moins favorable; il ne dardait que des rayons obscurcis,

rougis par une quantité de sable soulevé de l'horizon et répandu dans l'air. Tout annonçait le règne de ces vents d'est redoutés du voyageur, de ces vents brûlans qui, après avoir balayé le grand désert, en rapportent la sécheresse, l'aridité, et, pour ainsi dire, des vapeurs de poussière.

A peine étions-nous en marche, que nous aperçûmes comme un petit nuage roux qui changeait à chaque instant de forme, et qui faisait les oscillations les plus singulières et les plus subites. En approchant, il grossissait, il s'étendait au point de nous intercepter le soleil et même la lumière. Bientôt nous fûmes assaillis de la plus effroyable quantité de grosses sauterelles (12) qu'on eût jamais vue. Les arbres, les buissons, en un instant dépouillés de leurs feuilles et de leur jeune écorce, furent surchargés de ces insectes; le sol en était jonché de plusieurs couches; l'air, pour ainsi dire, en était épaissi. Nous-mêmes en fûmes couverts, et dans leur odieux bourdonnement, ces animaux maudits, froissant continuellement notre figure, nous forçaient à nous boucher les narines, à fermer les lèvres et les yeux.

Ceux qui connaissent par expérience les nuées

de sauterelles, qui fondent quelquefois sur les campagnes d'Afrique, peuvent seuls juger des effets du fléau qui nous accablait, plus terrible qu'il ne s'était jamais montré; les autres refuseraient d'y croire. Nous nous ouvrions péniblement un passage au milieu de cet immense tourbillon, foulant aux pieds à chaque pas, écrasant à chaque mouvement des quantités de ces dégoûtans insectes. Isolés ainsi, ne distinguant plus notre chemin, ne nous guidant que par la voix, plusieurs de nous tombèrent suffoqués; beaucoup d'autres furent égarés. Heureusement encore, dans cette calamité, les deux malencontreuses cohues s'avançaient en sens contraire. Au bout de deux heures d'inquiétudes, de fatigues inouïes, nous commençames à retrouver l'air et le grand jour.

Qui pourrait compter le nombre prodigieux d'oiseaux de toute espèce qui suivaient ce monde aérien, ce grand météore animé? Combien d'aigles, de faucons, de milans! combien de grues et de cigognes! combien de marabous aux vastes ailes, à la queue ornée d'un duvet riche et léger! Tous semblaient mus par l'esprit de la destruction; ils dévoraient, massacraient et couvraient la terre de morts et de débris.

Affreux avertissement du ciel ! ne montrait-il pas assez l'empire de la force sur la faiblesse ! ne devait-il pas nous inspirer d'utiles pressentimens ?

Nous traversions un pays que ces insectes innombrables venaient de dépouiller entièrement de verdure ; plus un fragment de feuille, plus un brin d'herbe. Un vent sec et brûlant heurtait avec bruit la poussière contre les rameaux des arbres et contre les buissons, semblables maintenant à des balais usés et blanchis. C'était un spectacle de désolation, que complétait une population errante, harassée.

Dès que, par une marche pénible, nous eûmes atteint quelque ombrage, Almami fit faire halte, afin de rallier ses gens et de leur donner un repos bien nécessaire. C'est là qu'on fut forcé de passer la seconde nuit. Il s'en fallait bien qu'elle ressemblât à la première. Des fatigues, d'affligeans souvenirs, des inquiétudes pour les absens, une température accablante, imposaient à tout le monde un morne silence ; il n'était troublé que par les recherches et les cris de ceux qui s'efforçaient de retrouver le père, la sœur, l'ami dont ils avaient été séparés.

Le même vent souffla toute la nuit; mais, comme on l'observe ordinairement dans ces contrées, il devint alors aussi froid qu'il avait été chaud pendant le jour. Du reste, il ne perdit rien de sa sécheresse; la nuit n'apporta pas une goutte de rosée, pas la plus légère humidité.

Il était évident qu'une journée encore plus difficile que la précédente se préparait. Nous avions à peine fait la moitié du chemin, et la foule ne pouvait parvenir en un jour aux frontières de Caïor. Cependant les provisions manquaient; on s'inquiétait principalement pour remplacer l'eau qui tirait à sa fin. La nature du pays, surtout durant la saison où nous étions, ne permettait pas d'espérer qu'on pût s'en procurer autrement qu'aux puits des villages, dont on était encore trop éloigné. Almami sentit tout ce qu'avait de critique sa position; il entrevit dès lors les résultats affreux de l'entreprise dans laquelle il s'était imprudemment engagé. Dès le matin de la troisième journée, il fit publier que tous les individus hors d'état de porter les armes étaient invités à retourner chez eux; qu'on était content de leur dévouement; que Dieu leur en tiendrait

sans doute compte ; mais que leur présence serait désormais plus nuisible qu'utile, et qu'il appartenait aux guerriers seuls de continuer la campagne.

On éprouva, dans cette occasion, qu'il est plus facile d'exalter les esprits que de les apaiser. Très-peu se rendirent à l'invitation qui leur était faite ; presque tous résolurent de suivre l'armée. Tous criaient qu'ils voulaient souffrir pour le prophète, afin de mériter la récompense promise ; que, plus les obstacles étaient grands, plus le succès serait éclatant. Le péril semblait exciter encore leur aveugle confiance, et donner un nouvel aliment à leur enthousiasme. La honte de reculer et d'abandonner leurs compagnons, la crainte de traverser seuls le désert, en retinrent un bon nombre aussi ; car, en se montrant courageux, beaucoup d'hommes, à l'ombre de considérations avouées, cèdent réellement à des motifs secrets, souvent peu honorables.

Quoi qu'il en soit, la troupe presque toute entière se mit encore en marche. Je ne décrirai pas cette horrible journée, pendant laquelle l'inclémence des airs surpassa tout ce qu'on peut imaginer de plus désastreux. Le

ciel était en feu. Le vent dévorant du désert, soufflant sans relâche, soulevait en tourbillons le sable léger sur lequel nous marchions. Chaque grain brûlant qui frappait notre peau nous causait un sentiment aigu de douleur. En se réfractant dans cette atmosphère chargée de poussière, les rayons du soleil devenaient insupportables. Accablés de chaleur, les corps étaient brûlans, corrodés, et sans aucune transpiration; la langue se collait dans la bouche aride; la gorge, la poitrine desséchées, laissaient à peine passage à un air qui semblait enflammé.—Le reste de l'eau qu'on avait emportée fut bientôt épuisé; mais elle ne servit, en quelque sorte, qu'à exciter encore une soif inextinguible.

Alors, il se manifesta un phénomène perfide, qui d'abord nous causa de douces illusions. Il nous semblait voir; nous voyions un lac enchanté (13), bordé de gros arbres, dont la riche verdure se réfléchissait dans les eaux. Telles sont nos belles plaines inondées, dans la saison des débordemens réguliers de notre fleuve chéri. Nous courions, empressés de jouir d'un bienfait, que nous croyions être un miracle du prophète. Mais, ô regrets cuisans!

ce spectacle enchanté reculait toujours devant nous. Il fallut renoncer à l'atteindre, et reconnaître enfin que ce n'était qu'une apparence sans réalité. Cruels jeux de la nature, qui donnent une lueur d'espoir au malheureux, pour lui faire sentir bientôt plus douloureusement ses privations et ses maux !

O jour à jamais déplorable ! trop digne prélude de tant de calamités qui devaient bientôt se succéder ! Déjà, que de pauvres vieillards périrent, incapables de se tenir debout, et suffoqués, dans leur chute, par les sables devenus mouvans ! que d'abandons affreux ! que d'adieux horribles ! Le chemin resta marqué par une traînée de morts et de mourans. Depuis ce moment, les lions, les hiènes, les autres bêtes féroces s'acharnèrent en grand nombre sur nos traces, comme sur une vaste proie qui leur était destinée ! Notre vieux Mam-Bâie aurait succombé, si son fils et nous ne nous étions fait un devoir de le porter ; la douce Kariallah nous donnait l'exemple d'un courage qui paraissait au-dessus de ses forces. Nous pûmes suivre ainsi le gros de l'armée, qui cédait à la cruelle nécessité d'aller en avant, sans attendre désormais les traîneurs.

Il était plus de midi, lorsque nous fîmes une pause sous quelques arbres qui nous donnaient un peu d'ombre. Personne n'avait plus d'eau ; ce qui restait de vivres fut consommé là. Nous nous livrions en silence aux plus accablantes réflexions, qu'attristait encore l'arrivée successive d'une foule de misérables, faisant de pénibles efforts pour nous rejoindre, et qui racontaient à chacun la fatale nouvelle de quelques pertes douloureuses !

Quelle comparaison entre le pays que nous traversions et les bords toujours verts du Sénégal, que la plupart d'entre nous venions de quitter ! Où sont, disions-nous, les eaux limpides de ce grand fleuve, dans lequel il serait à présent si doux de nous désaltérer, de retremper nos corps épuisés par la chaleur et la fatigue? Que sont devenus tant de beaux arbres, ces grands tamariniers à l'élégant feuillage, ces hauts palmiers aux éventails bruyans (14)? La suprême félicité serait maintenant de nous reposer au frais sous leur ombrage. Où sont ces terrains solides, compactes, fertiles, qui ne cèdent pas sous le pied du voyageur, comme ces sables perfides et brûlans, dans lesquels chacun de nos pas creuse une

fournaise ? Où retrouver ces nombreux villages, ce bon accueil, cette hospitalité naturelle de nos pères, redoublée encore par l'hospitalité que prescrit le prophète ? Champs du Fouta-Toro pourquoi nous sommes-nous éloignés de vous? Qu'avons-nous fait ? qu'allons-nous devenir ? Hélas ! inutiles regrets !

Avant la nuit, le signal du départ fut donné. On sentait qu'il n'y avait d'espoir de salut que dans les pays habités, où l'on devait trouver des vivres et des puits. Almami pensait, avec raison, qu'il était du plus haut intérêt de surprendre les premiers villages pendant le temps du sommeil ; aussi l'on entreprit avec assez d'ardeur cette marche nocturne, qui, d'ailleurs, était moins fatigante que celle du jour.

Nous avancions depuis plusieurs heures, lorsque l'horizon se montra tout en feu. Le ciel et la terre semblaient se confondre dans une seule lueur, ou plutôt dans une immense flamme. Cet effrayant spectacle nous fit concevoir de nouvelles inquiétudes ; et bientôt les cavaliers, qu'on avait envoyés à la découverte, nous annoncèrent, à leur retour, qu'un vaste incendie, poussé par le vent (14), traversait le pays devant nous, consumant les grandes herbes

qui couvraient la terre et tout ce qui se rencontrait sur son passage. En effet, nous pûmes nous-mêmes juger, peu de temps après, de l'étendue de ce nouveau malheur; car, à mesure que nous marchions, les flammes se déroulaient aussi vers nous; elles menaçaient de nous atteindre et de nous anéantir. Comme de pareils accidens sont assez fréquens dans nos contrées, surtout à la suite des vents secs du désert, on connaît le moyen de se soustraire à ce danger. Almami donna l'ordre que tout le monde se réunît, se rapprochât sur le moindre emplacement possible, et qu'on détruisît à l'entour les herbes et les autres objets qui pouvaient fournir un aliment au feu. Il n'y avait pas un moment à perdre, et chacun agit avec l'activité que donne l'instinct de sa propre conservation. Nous avions à repousser, en même temps, une quantité d'animaux de toute espèce qui, effrayés ou furieux, fuyaient devant le péril et se ruaient aveuglément sur nous. Suffoqués par les flammes et la fumée, à quelles déplorables pensées ne nous livrâmes-nous pas et sur nous-mêmes, et sur nos pauvres compatriotes qui, restés en arrière, allaient

périr victimes de ce nouveau fléau, dans les tourmens les plus atroces!

Nous fûmes assez long-temps sans pouvoir traverser les terrains que venait de parcourir l'incendie. Combien était funeste un pareil retard, au milieu des souffrances et des privations dont nous étions assaillis déjà!

Enfin, nos éclaireurs purent se frayer un chemin au travers des plantes charbonnées et qui fumaient encore; mais, ô fatale nouvelle, leur retour nous apprit que le village que nous devions attaquer était désert et brûlé. Il fallait donc renoncer à nous y procurer des vivres; cependant la faim nous tourmentait déjà vivement. Notre plus pressant besoin était encore la soif; l'empressement de la satisfaire rendit de nouvelles forces à ceux même qui se sentaient le plus épuisés.

Nous n'étions pas au terme de nos épreuves. Après avoir long-temps cherché les puits du village, nous découvrîmes qu'ils avaient été comblés. On se mit promptement à l'ouvrage pour les creuser de nouveau; mais ils étaient très-profonds, et l'on reconnut qu'une grande partie des parois en avaient été détruites, ce qui augmentait encore le travail et

les difficultés. Enfin, parvenu jusqu'à la couche d'eau, l'on acquit la certitude qu'on y avait jeté des cadavres corrompus et une quantité de plantes connues par leurs propriétés vénéneuses. Ainsi nous échappait la dernière espérance! Pour mettre le comble à nos maux, les gens, qu'on avait envoyés en reconnaissance, vinrent rendre compte qu'ils avaient trouvé les autres villages, à plusieurs lieues à la ronde, également déserts, incendiés, et les puits soigneusement comblés.

Alors, la consternation devint universelle. Les guerriers les plus renommés par leur courage tombèrent dans un morne abattement, parce qu'en effet le courage ne pouvait plus rien devant les ennemis qui triomphaient de nous. Almami, tourné vers l'Orient, s'était mis en prière, après avoir fait ses ablutions avec de la terre, faute d'eau, selon la pratique introduite par les Mores du désert; tous les marabouts l'imitèrent. D'un autre côté, les aveugles, qui avaient pu se faire apporter jusque-là, se mirent à psalmodier des passages du Koran, aussi haut que le leur permettaient leurs poumons desséchés et leurs voix expirantes. Les femmes, qui avaient échappé à tant de désastres,

se livrant à tous leurs signes ordinaires de désespoir, se frappaient le sein, se déchiraient le visage, et s'arrachaient les cheveux, en poussant des cris épouvantables.

LIVRE III.

CEPENDANT Damèl, après avoir renvoyé les ambassadeurs foulhs, n'était pas parfaitement tranquille sur les suites que pourrait avoir la guerre dont il était menacé. La marche et les effets du fanatisme religieux, lorsqu'il s'empare d'un peuple, dépassent tous les calculs de la prudence humaine. C'est un incendie qui s'alimente, pour ainsi dire, de sa propre substance, et dont les ravages sont de nature à n'être pas aisément arrêtés. Damèl le savait; il entretint dans le pays de Fouta des espions qui l'informèrent de tout ce qui se passait; il connut l'exaltation qu'avait causée sa réponse. Lorsqu'il apprit qu'une levée en masse se préparait contre lui, il n'hésita pas sur le système de défense qu'il devait adopter. Ruiner entièrement sa frontière, en enlever les vivres, en combler, en empoisonner les puits,

de manière que l'ennemi, déjà harassé d'une longue marche, n'y pût rien trouver à son usage; ne l'attaquer qu'après l'avoir ainsi attiré dans l'intérieur du pays, qu'après l'avoir affaibli, épuisé par la fatigue, la soif et la faim, c'était en effet non-seulement s'assurer de la victoire, mais encore ôter aux vaincus tout espoir de salut et de retraite (1). On a vu comment il fut secondé dans l'exécution de ce projet par les intempéries du climat.

Il ne négligea, de son côté, rien de ce qui pouvait contribuer au succès. Dès qu'il sut que l'armée du Fouta s'était mise en marche, lui-même, à la tête d'une partie de ses cavaliers, parcourut la frontière, de village en village, pour vérifier si ses ordres avaient été suivis exactement. Malheur au petit nombre d'habitans qui n'avaient pas encore évacué; ils furent ou précipités dans les puits, ou condamnés à l'esclavage; car, dans des circonstances moins importantes, il avait coutume de punir avec la dernière rigueur la plus légère désobéissance. Ce fut lui qui, à l'approche des Foulhs, et profitant de la grande sécheresse, fit mettre le feu aux herbes, dans l'intention de retarder encore l'armée, et d'en détruire peut-être une partie.

Lorsqu'il reconnut qu'Almami et ses gens, manquant de tout depuis plusieurs jours, ayant perdu la plupart de leurs chevaux, se dispersaient et n'étaient plus en état d'opposer de sérieuse résistance, Damèl les fit attaquer de tous les côtés à la fois. Le plus grand nombre, loin de se défendre, couraient se livrer à leurs ennemis, demandant comme une grâce qu'on leur laissât la vie, et qu'on leur donnât des alimens et de l'eau.

Cependant quelques-uns, tant par sentimens religieux que par horreur de la captivité, résolurent de vendre chèrement leur vie. Ils se battirent avec la rage du désespoir, et ne succombèrent que baignés dans le sang des vainqueurs. On vit de malheureuses, de courageuses femmes s'enfermer, s'envelopper dans des débris de cases, et s'y brûler elles-mêmes en commun, préférant ainsi le plus cruel des supplices à l'infamie, à l'esclavage dont les menaçait l'ennemi (2).

Pour moi, presque enfant encore, que devins-je au milieu de ces scènes de carnage et de désolation? La fatigue et le besoin m'avaient affaibli, m'avaient, pour ainsi dire, rendu mourant. Aucune partie de ce spectacle

horrible n'échappa néanmoins à ma jeune attention; aucune des impressions de cette fatale journée ne sortira jamais de ma mémoire. Quel moment que celui où notre respectable maître, voyant l'ennemi s'approcher, nous embrassa tous et nous dit : « Enfans, jetez au loin ces lances que vos faibles bras ne peuvent plus soutenir; promettez-moi de vivre et de vous rendre prisonniers, afin de conserver mon vieux père et ma fille chérie. Espérons que nos familles pourront tous vous racheter; espérons que vous me vengerez un jour. Moi, j'en ai fait le vœu, je dois mourir. Obéissez-moi; ne me suivez-pas; adieu! » A ces mots, il court sur les kédos les plus avancés; de ses deux coups de fusil il en renverse deux presque à bout portant, et reçoit lui-même aussitôt la palme glorieuse du martyre.

Qui dira la douleur, l'horreur dont nous fûmes saisis! qui dira les efforts qu'il nous fallut faire pour retenir Kariallah qui, jetant des cris affreux, voulait s'arracher de nos mains pour se précipiter sur le cadavre de son malheureux père! Elle perdit connaissance au moment où les soldats de Damèl s'emparèrent de nous.

Sans égard pour notre faiblesse, et n'écoutant que leur brutalité, ceux-ci nous firent à l'instant marcher devant eux. Ils voulaient s'opposer à ce que nous emportassions le vieux Mam-Baie, et ne nous permirent de nous acquitter de ce pieux devoir, qu'à la condition qu'il n'en résulterait pour le convoi ni retards ni lenteurs. Mon camarade Daour, du même âge que moi, m'aidait à rendre ce bon office au pauvre aveugle. Niokhor tantôt soutenait, tantôt portait Kariallah défaillante.

Nous étions rejoints, de moment en moment, par beaucoup de nos malheureux compatriotes, qu'on ramenait dans toutes les directions. On ranimait nos forces en nous annonçant le voisinage d'un puits, et c'est ainsi que quelques hommes armés nous chassaient devant eux, comme un timide troupeau de moutons pressés d'étancher leur soif.

En effet, nous arrivâmes bientôt dans un village où je trouvai de l'eau, quelque nourriture et une nuit de repos. La lassitude, la jeunesse me procurèrent un sommeil profond. Il ranima mes forces, suspendit le sentiment aigu de mes douleurs, et dissimula pour quelques instans tout ce que présentait d'affreux mon avenir.

Le lendemain, on nous rassembla dans une plaine, à l'entrée du village; tous nos pauvres compatriotes n'assistaient pas à cette désolante revue. Beaucoup d'autres avaient été recueillis dans les villages voisins; beaucoup avaient trouvé la mort; un petit nombre, hélas! bien petit, avaient pu se sauver en gagnant les frontières des pays de Ghiolof ou de Walo. Il semble que ces frêles débris d'une si nombreuse armée n'aient été préservés de la perte commune, que pour aller attester à nos voisins, à nos familles, à notre chère patrie, le récit affligeant de la plus horrible catastrophe, dont les fastes de cette partie de l'Afrique aient conservé le souvenir.

Réunis au grand jour, nous osions à peine nous regarder mutuellement. La honte de notre position n'était pas le seul sentiment qui nous retenait; chacun ne savait s'il devait désirer ou craindre de rencontrer un parent, un ami, dans cette déplorable cohue d'esclaves épuisés; s'il était préférable de le croire mort, ou de le voir prolonger si misérablement ses jours. Cependant la nature reprit son empire, et tous ceux que les rapports du sang ou de la société liaient autrefois, confon-

dirent, en se reconnaissant, leurs embrassemens et leurs larmes.

Damèl, à cheval, en habit de guerre, suivi des principaux chefs du Caïor et de quelques cavaliers, vint visiter les prisonniers et jouir des fruits de son adresse plutôt que de sa bravoure. On nous fit ranger sur une seule ligne pour le recevoir, afin, sans doute, qu'il pût mieux compter les captifs et choisir parmi nous. Il ne montra ni arrogance, ni joie, ni compassion; sa figure était calme, comme si rien n'avait été troublé dans le cours des choses autour de lui. Il passa lentement devant les prisonniers, observant ses victimes avec indifférence, disant un mot de temps en temps à ceux qui l'accompagnaient, soit pour leur faire présent de quelques-uns d'entre nous, soit pour donner des ordres. Si quelque chef foulh se faisait connaître, il s'informait froidement de sa famille et du prix qu'elle pourrait payer pour sa rançon. Plusieurs marabouts, toujours fanatisés, poussèrent la folie au point de l'appeler païen, ivrogne, de lui adresser d'autres injures, et de le menacer du courroux de Mahomet; il restait impassible, de même que s'il ne les avait pas entendus. Beaucoup d'individus

se mettaient à genoux, en criant grâce! grâce! et priant qu'il leur fût permis de revoir les bords fertiles du Sénégal; il ne s'en montrait pas plus ému.

Mais quand il fut à portée du Koubolo, pêcheur de poissons, ce dernier se dirigea brusquement vers lui, en ajustant sur un bâton le fer de son instrument de pêche : « J'en ai fait le serment, mort à toi Damèl, s'écria-t-il ». — Damèl, avec une main détourna la lance dirigée contre lui; d'un coup de pistolet, en même temps, il cassa la tête du pauvre Koubolo. Nous le vîmes continuer son chemin sans seulement regarder en arrière.

Il avait ordonné qu'on lui amenât Almami, fait prisonnier non loin de là. Lorsqu'il l'aperçut, marchant à pied entre les cavaliers qui le conduisaient, il lui fit envoyer un cheval. Mais le prêtre-roi qui, dans sa grande infortune, conservait sa dignité, poussée peut-être jusqu'à l'orgueil, refusa de se servir de la monture qu'on lui présentait, et continua tranquillement à s'avancer vers Damèl.

« Je suis vaincu, Damèl, lui dit-il en l'abordant; je suis vaincu, non par la force de tes armes ou par le pouvoir de ton courage;

Dieu, dont le saint nom soit loué! Dieu, qui m'éprouve cruellement parce qu'il m'aime, n'a pas cependant permis que j'eusse cette honte. Je suis vaincu par l'inclémence des airs, par une révolution des élémens au-dessus de toute puissance humaine, par la volonté suprême de Dieu et du prophète. Il n'en fallait pas moins pour triompher des hommes libres du Fouta-Toro; nous reconnaissons là des vainqueurs dignes de nous; et devant eux seuls je m'humilie. Tu peux disposer de ma personne, et je sais le sort qui m'attend. Grâce au ciel, je suis prêt à mourir; car, ainsi qu'il est écrit dans nos livres sacrés, la meilleure préparation pour une bonne mort, c'est une bonne vie. Tu ne crois pas, sans doute, que je m'abaisserai au point de te demander pour moi-même le moindre ménagement; que Mahomet m'en préserve! .... Mais il est de mon devoir de t'exhorter à rendre la liberté à ces malheureux, que le sort a fait tomber entre tes mains. D'une part, tu n'as aucun droit sur eux, puisque la victoire seule pouvait t'en donner, et qu'il n'y a pas même eu de combat; ils ne sont pas prisonniers de guerre, puisque le sang n'a pas coulé. D'une autre part, considère qu'aucun motif particu-

lier de haine n'a pu les diriger contre tes sujets et toi. Ils n'ont écouté que la voix du ciel, sans aucun intérêt humain. Ne vois donc pas en eux des ennemis; ne vois que des pélerins, pour la plupart sans armes, et que le prophète, lui-même, vient de confier à la protection de tes sentimens religieux et de ton hospitalité. N'en doute pas, c'est une épreuve à laquelle il lui a plu de te soumettre; c'est un moyen que sa miséricorde t'offre pour racheter tes péchés. Ne sacrifie pas à quelques avantages terrestres ton bonheur dans l'éternité. Surtout, crains de livrer, comme esclaves, à des chrétiens, de fidèles croyans; rappelle-toi que, de tous les crimes contre les lois de Mahomet, c'est le plus irrémissible. T'en préservent Dieu, qui est le seul Dieu, et Mahomet qui est son prophète (3)! Puisses-tu mériter, au contraire, qu'ils répandent sur les tiens et sur toi leurs saintes bénédictions! »

Damèl l'entendit avec un calme imperturbable; il répondit aussi sans s'émouvoir: « Les Foulhs m'ont adressé un message plein d'insolence et de menace; ils se sont armés en grand nombre pour tomber sur mon pays, comme une nuée de sauterelles affamées, qui doivent

dévorer jusqu'à la dernière espérance du laboureur. Ils amenaient des femmes, des enfans, dans la folle pensée, sans doute, de prendre possession de nos maisons et de nos champs. Comment peux-tu dire qu'ils ne se sont pas faits mes ennemis? Pour repousser leurs coups, pour éviter peut-être la perte de mon pays, par une sagesse qui heureusement a déjoué tes plans d'attaque, je me suis vu forcé d'incendier moi-même un grand nombre de mes villages, de ruiner, de dépeupler deux de mes meilleures provinces. Comment donc oses-tu prétendre qu'il n'y a pas eu de guerre entre nous, quand mon pays en ressent toutes les horreurs? Quel tort t'avions-nous fait? Que ne restais-tu paisiblement à gouverner le Fouta? Pourquoi te faire juge de ma conduite, de ma religion, de ma conscience? Quelle mission avais-tu reçue de Dieu? Où donc en est la marque? Cesse, cesse de placer sous la protection du ciel une agression criminelle, qui n'avait pour vrais mobiles que ton orgueil et ton ambition. Dieu lui-même a pris soin de prouver, par le résultat, qu'il désavoue une entreprise aussi hypocrite qu'injuste. Il a montré à la terre qu'à lui seul il appartient de sonder les cœurs, d'ins-

pirer des sentimens religieux, de faire observer ses lois, et qu'il ne veut pas qu'on verse en son nom le sang humain. C'est moi, le plus indigne de ses serviteurs, qu'il a bien voulu choisir pour manifester ses volontés et la désapprobation de tes fausses doctrines; je ne me regarde que comme son instrument; et certes, je ne laisserai pas son ouvrage imparfait! La leçon qu'il vient de donner est grande, terrible; je n'en retrancherai rien. Il faut que les chefs apprennent à ne pas troubler impunément la tranquillité publique; il faut que les populations ne soient plus tentées de se lever en masse, sous des prétextes religieux, pour se ruer, comme des bêtes féroces, contre des nations inoffensives. Peu de mes prisonniers reverront leur patrie. Je l'ai résolu; Dieu le veut. »

Almami écouta ce discours en roulant son chapelet dans ses doigts; il répliqua, sans interrompre cet exercice de dévotion : « C'en est assez; si, pour sauver mille hommes, il fallait entendre plus long-temps un seul de tes blasphèmes, je croirais pécher en restant près de toi. Que tardes-tu de prononcer sur mon sort? Parle! Quel traitement me réserves-tu? »

« Toi-même, qu'aurais-tu fait de moi, si j'étais tombé dans tes mains? » lui repartit Damèl.

Soit qu'il vît dans ces mots le dessein de le forcer à demander grâce; soit qu'il crût sa perte bien résolue; soit que, dans son malheur, il désirât la mort, Almami répondit froidement, sans hésiter : « Si Dieu avait permis que tu devinsses mon prisonnier, je t'aurais à l'instant percé moi-même de ma lance, et je sais que c'est le sort qui m'attend ».

Un sourire ironique parut sur les lèvres de Damèl : « Je verrai, lui dit-il, ce que je devrai faire; adieu. » — Il mit son cheval au galop et s'éloigna.

Ainsi se passa la célèbre entrevue de Damèl et d'Almami; le souvenir en est encore conservé à deux cents lieues à la ronde; il ne se perdra pas, car cette scène remarquable est souvent le sujet des récits du clair de lune (4).

On sait que Damèl ne tira aucune vengeance de son adversaire; qu'il le retint quelque temps dans ses États, en lui faisant prodiguer les meilleurs traitemens, mais seulement, disait-il, afin de l'empêcher de bouleverser encore cette partie de l'Afrique, par ses dispositions

turbulentes et fanatiques. Il refusa, pour lui rendre la liberté, toutes les rançons qui lui furent offertes, tant par la famille d'Abdoul-Kader que par les chefs réunis du Fouta-Toro. Cependant, lorsqu'il crut être sûr que le malheur avait rendu son prisonnier plus calme et moins dangereux, à la demande d'Almami de Bondou, du Bour-be-Ghiolof, et de plusieurs princes mores, il lui permit de retourner dans sa patrie, où, malgré les désastres qu'il avait attirés sur elle, il fut encore accueilli, révéré comme un martyr, comme un saint, comme un prophète. On le réélut Almami; mais il gouverna avec un esprit si remuant, si despotique, qu'il occasiona une nouvelle révolution, dans laquelle il mourut assassiné par les chefs du pays.

Quelle que fut l'indulgence dont usa Damèl envers Almami, on n'en eut aucune pour nous; à l'exception des principaux, pour lesquels on pouvait espérer de riches rançons, nous fûmes tous réduits à l'esclavage, pour être vendus aux Européens.

Quand les négriers de Saint-Louis, de Gorée et de Rufisque (5) apprirent qu'une guerre allait éclater entre le Caïor et le Fouta, ils s'en

réjouirent, car quel que dût être le vainqueur, il devait en résulter des captifs, et *la traite* ne pouvait qu'y gagner. Damèl leur demanda de lui fournir des armes, des munitions, pour l'aider à se défendre, et contracta l'obligation de livrer, en remboursement de ces avances, les premiers prisonniers qui tomberaient entre ses mains. Tel était alors, en pareil cas, l'usage du pays. Aussitôt que nos désastres furent connus, des agens négriers vinrent auprès du prince africain pour conclure de nouveaux marchés, profiter des occasions, et surveiller la livraison des esclaves déjà dus. On a cru même, à cette époque, que Damèl avait pris de l'un de ces agens européens l'idée du système de guerre qui lui avait si bien réussi. Quel était donc, dans ces malheureux temps, le rôle que jouaient ces hommes blancs à la suite des armées noires? En les voyant, pouvions-nous ne pas nous représenter les faucons, les milans derrière la nuée de sauterelles; les hyènes, les chacals dévorant des cadavres sur un champ de bataille, ou sur les traces des voyageurs égarés dans le désert?

Lorsque Damèl eut choisi les prisonniers qui devaient composer son lot, ses guerriers nous

partagèrent entre eux, chacun gardant, autant que possible, les individus qu'il avait pris. Notre petite famille fut mise en commun entre quatre kédos, qui nous conduisirent dans leur village, où nous restâmes deux jours. Rien de ce qui pouvait nous être nécessaire ne nous manqua, rien, si ce n'est la tranquillité d'esprit et la liberté, sans lesquelles tous les autres biens perdent leur prix. Cependant, nous fûmes sensibles aux bons traitemens que nous reçûmes de la population. Loin que notre pauvre aveugle éprouvât des insultes, ou qu'il nous fût à charge, les opinions du pays le rendaient au contraire partout un objet de respect et même de procédés touchans; la charité des habitans allait au-devant de ses besoins; nous lui dûmes l'abondance et les douceurs dont nous jouîmes alors. C'est ainsi que les soins qui lui avaient été donnés eurent leur récompense; que nous trouvâmes des secours dans ce qui semblait devoir être pour nous un motif de privations, et que le ciel sourit à notre bonne action.

Dès que l'on connut, dans le village, que nous savions lire et écrire, il y eut affluence pour nous demander des gris-gris; hommes et

femmes, grands et petits, voulaient en avoir contre toutes sortes de dangers; nos kédos, nos maîtres eux-mêmes, en sollicitèrent humblement de leurs captifs (6); car, dans le Caïor, on était alors extrêmement ignorant et superstitieux. On ne connaissait de la religion que quelques pratiques extérieures; les marabouts étaient très-rares parmi ce peuple. Depuis, j'ai trouvé les choses bien changées; les Sérigns sont devenus assez nombreux; ils ont acquis de la considération et même de l'indépendance; un jour, ils secouront le joug despotique de Damèl.

Niokhor et Kariallah ne se quittaient plus un seul instant; le malheur avait développé, mûri, enhardi leur amour. Ils osaient se l'avouer et ne le cachaient plus aux autres. Dans leur déplorable position, c'était pour eux une source inépuisable de consolations. Si nos tristes pensées se portaient sur l'inquiétant avenir qui nous était réservé, si nous nous représentions les tourmens d'un rude esclavage dans des contrées éloignées, inconnues, sans espoir de revoir notre cher pays, Niokhor, Niokhor jusque-là si fier de sa patrie et de la liberté! Niokhor disait, en regardant tendre-

ment Kiarallah : « Qu'on ne me sépare pas de celle que j'aime; c'est mon unique bien ; c'est toute ma vie! je ne me plaindrai pas de mon sort, quel qu'il doive être ». Kariallah, les yeux noyés de larmes, et le sourire sur les lèvres, répondait : « Eh quoi, nous séparer ! jamais ! jamais ! c'est impossible ! Non, mon ami, la méchanceté des hommes, la rage des monstres les plus féroces n'attenteraient pas à notre union ! »— « Non, certes, non, s'écriait Niokhor avec transport, non, ma Kariallah, ils ne nous sépareront pas. J'en jure par Mahomet, et c'est mon premier serment; non, ils ne nous sépareront pas ! » Sa figure avait alors une expression furieuse et sinistre.

Le troisième jour, il fallut se remettre en route. Quoiqu'on employât des prétextes pour nous tranquilliser sur l'issue de ce voyage, quoiqu'on voulût nous persuader qu'il ne s'agissait que de passer sur un autre établissement de nos maîtres, nous ne pouvions nous dissimuler qu'on nous menait à un marché d'esclaves, pour nous livrer à des étrangers. Aussi, rien n'égalait l'accablement moral dans lequel nous étions plongés. Nous traversâmes plusieurs emplacemens de vil-

lages, qui paraissaient avoir été détruits à diverses époques. Chemin faisant, nos kédos nous expliquaient les motifs qui avaient déterminé Damèl à brûler ces établissemens, dont presque tous les habitans avaient été réduits en captivité. C'était des châtimens infligés pour des fautes souvent bien légères, ordinairement imputables à quelques individus et non à tous. « Que voulez-vous, ajoutaient nos conducteurs, il faut bien que notre prince soutienne son rang, et qu'il conserve son crédit auprès des marchands européens qui lui font constamment des avances. Au fait, ses sujets sont sa propriété; pourquoi n'en disposerait-il pas lorsque c'est nécessaire pour payer ses dettes? Malheur à ceux sur qui le sort tombe! Mais nous, ses kédos, exécuteurs de ses ordres, et qui lui sommes nécessaires, nous nous en trouvons bien. »

Arrivés devant un de ces établissemens ruinés, l'un d'eux nous dit : « Pour ce désastre-ci, ce n'est pas notre ouvrage; c'est un vol que nous a fait Damèl; heureusement, ces exemples sont assez rares : il éprouvait un pressant besoin de marchandises; les négriers, ses créanciers déjà, refusaient d'en fournir si

l'on ne leur livrait pas des esclaves. Damèl n'en avait plus ; il manquait de prétexte pour faire un pillage, et les circonstances politiques lui commandaient quelques ménagemens. Eh bien, lui dirent les avides marchands d'hommes, désigne-nous un de tes villages, situé non loin de la mer, et cède-nous le droit de le piller. Nous débarquerons avec nos gens pendant la nuit, nous nous chargerons nous-mêmes de l'exécution, et le lendemain tu recevras le prix convenu. Le marché fut conclu ; mais on assure que Damèl fit évader secrètement une partie des habitans. Les blancs surprirent les autres pendant le sommeil, s'emparèrent de ceux qui ne furent pas tués ou blessés en se défendant, et les embarquèrent aussitôt sur un bâtiment qui les attendait. » Ce récit nous fit frémir (7).

Le pays que nous avions parcouru jusqu'alors ressemblait assez aux provinces du sud du Fouta-Toro, les plus éloignées des bords du Sénégal. Il se compose de petits coteaux sablonneux, qui se coupent et se succèdent irrégulièrement, de manière à donner au sol assez de mouvement et de variété ; partout on trouve des buissons, des arbres plus ou moins

pressés, quelquefois des bois impénétrables ; dans beaucoup d'endroits, la végétation ne manque pas de vigueur. Mais à peine nos conducteurs nous avaient donné les déplorables explications qui précèdent, que l'aspect de la campagne changea tout à fait.

Nous traversions des bosquets charmans, des bois mystérieux de palmiers et de rotins, des prairies d'une fraîcheur admirable. Hauts, épais, les gazons couvraient le sol; de larges ruisseaux, des lacs d'eau douce, dont la surface était émaillée de grandes feuilles vertes et rouges, de brillantes fleurs blanches ou bleues (8), se dessinaient au milieu de la verdure, sous les formes les plus variées et les plus pittoresques. Une riche végétation, des arbres magnifiques, se réfléchissaient dans l'onde claire et paisible; des dattiers, des élaïs, aux corps élancés, aux panaches élégans et bruyans, dominaient, ornaient ces délicieux paysages d'un caractère original et tout africain (9). C'était plus beau, plus riant que ces illusions qui nous avaient apparu dans le désert, et cette fois c'était une réalité.

La vue de ces agréables sites fit passer comme un éclair de bonheur sur mon ame

attristée. Cependant ce que cette nature avait d'étranger pour moi, reporta bien vite mes pensées et sur la douce patrie que je ne devais plus revoir, et sur les terres lointaines de la servitude.

Alors nous aperçûmes des tentes dressées près d'un petit lac ; c'était celles d'un négrier qui les avait établies sur ce point, en apprenant notre terrible catastrophe ; venant, pour ainsi dire, au-devant de sa proie, comme s'il eût craint que la fuite ou la pitié ne lui enlevât quelque victime. Cette position lui donnait la facilité d'exercer plus directement son influence sur les vendeurs. Aussi, aucun moyen de séduction, ou, comme on dit en pareil cas, aucun moyen de faire un bon marché n'était épargné ; les bagatelles les plus futiles se montraient en étalage, et plusieurs barils d'eau-de-vie appuyaient de leur autorité les argumens des acheteurs de sang humain. Le vin de palme (10), espèce de liqueur que l'on tire des palmiers par incisions, ne circulait pas moins abondamment. Cette réunion d'hommes présentait un dégoûtant tableau d'ivresse, bien fait pour mettre en évidence toute la sagesse des prohibitions de Mahomet. Les uns chantaient

avec des griots; les autres étaient couchés dans un engourdissement semblable à celui de la mort; un grand nombre débattaient leurs intérêts, sans être en état seulement de les connaître; quelques-uns se querellaient et se frappaient avec violence; je me souviens d'en avoir vu deux qui, se disputant un captif, tiraient, chacun d'un côté, le malheureux patient déjà blessé, et dont le corps était couvert de larmes, de sueur et de sang.

A ce spectacle accablant, nous nous laissâmes tomber sur le gazon, auprès de quelques groupes de nos pauvres compatriotes qui pleuraient, comme nous, en attendant leur sort. Nos maîtres, à l'exception d'un seul, qui resta pour nous garder, allèrent conférer sous les tentes, et peu après ils revinrent nous trouver accompagnés de deux Européens. C'était la première fois que je voyais des hommes de couleur blanche. Leur nature, si différente de la nôtre, leurs cheveux plats, leur figure blême, me firent éprouver malgré moi un sentiment mêlé de dégoût et d'effroi (11).

Ils s'arrêtèrent long-temps à nous considérer, discutant entre eux, à ce qu'il m'a paru, sur l'âge, la force et la valeur de chacun de

nous. Le plus jeune resta après l'autre ; j'ai su depuis que c'était un chirurgien ; il nous visita dans le plus grand détail, nous regardant successivement les yeux, la bouche, la poitrine, les genoux et toutes les parties du corps. C'est ainsi qu'on examine des chevaux ou des bœufs qui sont à vendre ; c'est ainsi que nous fûmes dégradés de la dignité d'hommes et ravalés au rang des brutes. Combien n'eûmes-nous pas à souffrir de cette opération, plus humiliante encore que la brutalité ne la rendit douloureuse ?

Après plusieurs heures d'une inquiétude silencieuse, qui doit avoir quelque chose de commun avec les angoisses de l'agonie, on nous annonça que nous avions changé de maîtres. Il fut décidé que le vieil aveugle, dont l'esclavage ne pouvait être d'aucune utilité, serait conduit au village voisin, pour y être abandonné à la charité publique, et, d'après les mœurs et la religion du pays, elle ne pouvait guère lui manquer. Niokhor reçut l'ordre de se lever pour se réunir aux hommes esclaves précédemment achetés ; Kariallah devait être conduite d'un autre côté ; mon compagnon et moi fûmes classés parmi les enfans.

Lorsque Niokhor apprit qu'on voulait l'éloi-

gner, il s'adressa d'abord d'un air assez calme à ceux qui l'entouraient. Il leur disait quels liens indissolubles l'unissaient à Kariallah; il leur parlait des sermens qu'il lui avait faits, des engagemens qu'il avait contractés envers Biram-Lé. Il jurait qu'auprès de son amie, de son épouse, on pouvait tout attendre de son travail et de sa soumission; que, sans elle, il se donnerait la mort. Il employait successivement l'attendrissement, les menaces. On ne lui répondait que par un froid sourire ou par des mots méprisans. Enfin, écartant impétueusement ceux qui tentaient de le retenir, il se jeta dans les bras de Kariallah qui, à genoux, tremblante, toute en larmes, semblait, par ses regards supplians et ses cris plaintifs, vouloir fléchir la brutale cupidité de nos acheteurs. Plusieurs individus le saisirent avec violence, et l'arrachèrent sans pitié d'un asile que des bêtes féroces eussent peut-être respecté.

Belle, tendre, désolée Kariallah, quels furent dans cet instant tes gémissemens, tes sanglots déchirans! Étendue sur la terre, agitée de mouvemens convulsifs, « rendez-moi, s'écriait-elle, au nom du ciel, rendez-moi mon

frère, mon époux! N'avez-vous pas aussi des mères, des sœurs, des femmes? Barbares! vous ne m'écoutez pas! La mer vous jette-t-elle sur nos bords comme une sale écume, sans ame et sans compassion! Niokhor, cher Niokhor! tu m'abandonnes! ...» — « Non, non, répondit l'infortuné jeune homme, en s'arrachant des bras qui l'entraînaient; non, j'en ai fait le serment, les monstres *ne nous sépareront pas!* » Il courait avec force; un sourire effroyable décomposait ses traits et me fait encore frissonner. Il se précipite sur Kariallah, la presse avec fureur contre lui, et lui plonge trois fois dans le sein un poignard qu'il tenait caché. Lui-même levait la main pour s'en frapper, au moment où il fut saisi de nouveau. On l'emporta désarmé, garotté, au milieu du plus terrible accès de rage, qui s'exhalait par un vomissement écumeux. Quelques-uns parlaient de le mettre à mort; « gardez-vous en bien, reprit froidement le négrier; c'est déjà trop d'une pareille perte; nous la doublerions en le punissant ». Paroles plus horribles que la scène elle-même sur laquelle elles apparaissaient, comme le tourbillon glacé de la tempête sur un village que l'incendie dévore.

Kariallah, sans faire entendre une plainte, un gémissement, était tombée privée de vie sur les genoux de son aïeul. Le sang, qui sortait à gros bouillons de ses blessures, couvrait le malheureux vieillard, en qui tous les sentimens de la nature se révoltaient. Son corps était agité de tremblemens convulsifs, de contractions violentes. De ses mains ensanglantées il palpait, dans une déchirante anxiété, la tête et le cœur immobile de la pauvre jeune fille.

Tout à coup sa figure prit un caractère calme et serein; son front, ses lèvres exprimaient un ravissement céleste, une extase prophétique; il leva les mains au ciel et dit d'une voix grave et forte, que je ne lui avais jamais connue :

« Dieu l'a voulu; Dieu l'a fait (12) : ma chère fille, bonne Kariallah ! va retrouver en paix ton malheureux père auprès du saint prophète! va, dans un instant je vous rejoindrai. O mon Dieu, reçois avec bonté cette innocente, cette nouvelle victime, et que les destins s'accomplissent !

» Enfans, apaisez votre désespoir, séchez vos larmes : mes yeux, fermés pour ce qui

m'entoure, voient miraculeusement dans l'avenir ; cet avenir n'est pas éloigné. Il s'approche le temps où les habitans de cette partie de l'Afrique vont goûter quelque repos. A l'imitation des sages du Fouta-Toro (13), qui ont prohibé récemment chez eux le commerce des esclaves, les peuples de l'Europe, honteux enfin de leurs cruautés, renonceront bientôt à désoler nos contrées par la traite. Que vois-je? dans un pays au-delà des mers, esclaves, vous secouerez le joug; et, miracle incroyable! des blancs y serviront les nègres à leur tour! — Cependant, la population se multipliera dans notre patrie; une paix, une abondance inconnues jusqu'à présent, règneront parmi nos descendans. L'industrie!..... Mais où suis-je transporté? Ce sont les bords chéris de notre Sénégal! Quel changement s'est manifesté? Qui vient élever ces maisons solides, élégantes, à côté de nos anciennes cases? D'où sont apportés ces beaux, ces utiles végétaux que la nature nous avait refusés? Quel art, quelle persévérance veulent en faire la richesse de nos contrées? Ce n'est pas une illusion; je les vois. Voilà des hommes libres, accourus de l'intérieur du pays, qui cultivent,

qui produisent les mêmes denrées que les Africains esclaves arrachaient à l'Amérique. Soit à jamais béni le prince qui opère de tels prodiges dans l'intérêt de l'humanité! Que les Français prospèrent! Puissent Dieu et son prophète les favoriser dans leur noble entreprise!

» Ce que je dis est vrai; plusieurs d'entre vous le verront. Kelédor! Kelédor! tu le verras; car, après avoir vécu au pays de la captivité, tu ne mourras pas sans venir dans le Walo porter témoignage de mes paroles, et louer le Dieu de tes pères. Mon Dieu, protége mon pays! O saint prophète! pardonne à nos ennemis, et ne permets pas que je survive à mes maux!

« Kelédor, ajouta doucement ce bon vieillard, tombant de faiblesse et d'épuisement, Kelédor, soutiens-moi. »

Je le reçus dans mes bras; il avait cessé de souffrir.

LIVRE IV.

Hélas! je n'eus pas même la triste consolation de rendre les honneurs de la sépulture aux restes du bon vieux Mam-Baie et de cette fille charmante, que j'avais la douce habitude de traiter et d'aimer comme une sœur. On nous emmena, mon compagnon et moi, avec les mêmes précautions que si l'on eût dû craindre de nous voir renouveler les excès auxquels s'était porté Niokhor. Nous nous trouvâmes, presque subitement, dans une enceinte qui déjà contenait un grand nombre de malheureux couchés sur le sable, les fers aux pieds et quelquefois aux mains. Nous mêmes, on nous fit passer une jambe dans un anneau fermé par un cadenas et fixé à une lourde broche de fer, qui pouvait recevoir ainsi douze victimes. C'est dans cette position pénible, qui ne nous permettait ni de marcher ni de nous tenir de-

bout, que nous fûmes abandonnés à nos réflexions.

Alors, la scène horrible dont je venais d'être témoin, et qui m'avait comme anéanti, vint se retracer à ma mémoire dans les détails les plus révoltans, et sous les couleurs les plus vives. Je croyais sortir d'un rêve affreux. L'exaltation fanatique qui nous avait fait rompre la paix et quitter notre patrie; la confiance absolue que nous avions dans la sagesse d'Almami, dans la sainteté de notre entreprise; notre pélerinage plus dévot que guerrier; les calamités qui nous assaillirent pendant le voyage; les calamités plus grandes encore qui en furent la suite; notre captivité; le trépas à jamais déplorable de mon maître; celui de cette touchante Kariallah, jeune, pure comme l'innocence; la fin subite de notre bon aveugle, frappé des coups les plus douloureux, et mourant dans une espèce de sérénité, de joie céleste; tant de souvenirs divers se froissaient en désordre sur mon cœur, et l'oppressaient d'un poids insupportable.

L'étrange discours du vieillard, que j'avais à peine entendu, dans l'émotion, dans la douleur dont j'étais d'abord saisi, se reproduisit

surtout vivement à mon esprit, lorsque je me trouvai seul avec moi-même. J'en demeurai depuis ce moment si fortement frappé, qu'il n'est pas une époque de ma vie où je n'aie pu le répéter sans y changer une seule parole. Je n'y attachais au fond aucune importance, je me disais intérieurement que c'était sans doute l'effet du délire, d'un dérangement d'esprit, qui se manifeste quelquefois dans les grandes afflictions et à l'approche de la mort; cependant je ne pouvais me défendre d'un sentiment de respect. Cette voix solemnelle et inaccoutumée, ce ton prophétique, cette figure qui semblait ne plus appartenir à la terre, tout ce prestige me poursuivait et violentait, en quelque sorte, mon incrédulité. Peut-être aussi l'espoir qui m'était donné de trouver la fin de mon esclavage, et de revoir mon pays natal, suffisait-il pour séduire mon esprit, car le malheureux croit aisément ce qu'il désire. Quoi qu'il en soit, ce discours, tout invraisemblable qu'il était, a souvent fait ma consolation; il m'inspirait, malgré moi, dans les circonstances les plus difficiles, une indéfinissable confiance dans l'avenir.

Pendant trois jours que je restai les fers aux

pieds, je vis augmenter à chaque instant le nombre de mes pauvres compagnons de captivité ; tous étaient mes compatriotes, victimes des mêmes événemens. Quel déplorable concert de regrets, de cris, de lamentations ! quels déchiremens de cœur ! quels adieux aux affections les plus chères de la nature ! Ah ! j'appris là sous combien de nuances et de formes peut se montrer le désespoir. Tandis que les uns furieux s'abandonnaient à tous les excès de la douleur, les autres restaient immobiles dans le plus morne abattement ; quelques-uns priaient et s'occupaient avec ferveur de dévotion ; mais le plus grand nombre, naguère si fanatiques, blasphémaient contre les sentimens religieux, comme s'ils leur eussent reproché d'avoir causé leurs maux.

Lorsqu'il fallut se rendre au lieu désigné pour notre embarquement, les marchands, dont nous étions devenus la propriété, ne négligèrent pas les moyens ordinaires de prévoyance afin d'éviter les désertions. Dans l'impossibilité de nous tenir alors les pieds enchaînés, ils employèrent, pour s'assurer de nous, un procédé dont usent les caravanes de l'intérieur. De lourdes fourches de bois (1) avaient été

préparées ; on en passa une sur les épaules de chaque captif, en la fermant par derrière avec une traverse, de manière que le cou s'y trouvât pris entièrement. La fourche avait un long manche, reposant sur l'épaule de l'esclave qui marchait en avant ; nous formions ainsi, d'une seule file, une chaîne dans laquelle chacun traînait par la tête celui qui le suivait. On conçoit que si quelqu'un avait essayé de fuir, il aurait été embarrassé par le manche de la fourche, qu'il n'aurait pas pu soutenir longtemps, et qui se serait fiché en terre devant lui.

C'est ainsi que nous sortîmes des bosquets de palmiers, au milieu desquels avaient été dressées les tentes de nos maîtres. Ce site charmant changea tout à coup, et nous nous trouvâmes, sans transition, sur la grève aride qui borde la mer. Les sables légers de cette plage auraient été presque impraticables pour la marche, s'ils n'avaient pas été trempés et rendus plus solides par la marée, qui les avaient battus, et qui commençait à descendre. A gauche, nous étions resserrés par une épaisse chaîne de dunes mouvantes, blanches, éblouissantes aux rayons du soleil ; à droite, par les

flots qui se brisent continuellement sur cette côte, et dont les éclats nous inondaient souvent. Quel spectacle que celui de l'Océan, vu pour la première fois et de si près! J'en fus pénétré de terreur et d'admiration; ces émotions m'inspirèrent un désir vague de voir et de connaître; elles m'ouvraient, pour ainsi dire, une nouvelle existence; et quel que fût l'excès de mes maux, elles en suspendirent, jusqu'au soir, le sentiment pénible.

On nous remit les fers aux pieds pour la nuit; il fallut la passer sans nul abri, sur le sable, exposés aux rigueurs d'un vent de mer, froid et humide, qui nous fit d'autant plus souffrir, qu'élevés dans l'intérieur du pays, nous ne l'avions jamais ressenti. Le lendemain, nous reprîmes les fourches, et nous traversâmes la presqu'île du Cap-Vert, en suivant plusieurs marais, bordés de beaux palmiers, et d'une fraîcheur de végétation tout à fait agréable. Vers midi, nous étions au petit village de Bènn, dans la baie de Dakhar, en face de Gorée (2). La soirée fut employée à nous embarquer sur un navire qui nous attendait.

Trois cents esclaves environ étaient à bord,

lorsque nous arrivâmes ; mais aucun ne paraissait sur le pont. Les plus forts d'entre nous furent mis aux fers ; tous furent introduits dans l'entrepont, et rangés parmi nos malheureux compagnons. Au moment où mon tour de descendre dans ce cachot infect était venu, la douleur et le dégoût m'arrachèrent des larmes. Déjà l'on me frappait à cause de mon hésitation, quand un mulâtre de Gorée, employé, je crois, comme courtier, dit aux Européens qui me brusquaient : « Ce garçon n'est pas Foulh ; vous avez moins à vous méfier de lui. A juger par sa physionomie un peu alongée, et par sa couleur d'un noir brillant et foncé, qui diffère du noir un peu rouge et terne des autres esclaves, ce doit être un Ghiolof. Ces nègres là sont plus doux, plus dociles, moins traîtres et moins vindicatifs que leurs voisins du Fouta (3). Ils passent communément aussi pour être plus adroits, plus propres aux détails intérieurs de la maison. « Vous, monsieur le lieutenant, qui cherchez un jeune nègre pour vous servir, je pense que vous ferez bien d'essayer de celui-ci. » Alors, s'adressant à moi en ouolof, il me demanda quel était mon pays et comment je me

trouvais captif. Je lui répondis que j'étais né dans le Walo, et je lui racontai mon histoire. Je ne dirai pas qu'elle l'émut, mais elle parut lui inspirer quelque intérêt en ma faveur; enfin, grâce à ses soins, je fus attaché à l'officier auquel il avait parlé, et j'échappai, par ce moyen, au supplice inimaginable qu'endurèrent, pendant la traversée, mes compagnons d'infortune.

On amena de nouveaux esclaves encore de Gorée et surtout de Rufisque, où, dans cette circonstance, se tenait le principal marché. Quelques jours après, le bâtiment mit à la voile.

Ce serait, de ma part, un égoïsme impardonnable que de m'appesantir sur ce que j'eus à souffrir, et de la mer, et des brusqueries, et des caprices de mon maître, et des duretés de tous les gens de l'équipage; il n'y avait pas jusqu'aux mousses qui ne fissent, de mes camarades et de moi, des domestiques et des jouets. On peut dire que tous les juremens, tous les coups qui partaient des différens degrés de la hiérarchie maritime, depuis le capitaine, venaient, de ricochets en ricochets, tomber sur nous. Je n'oublierai jamais qu'une

fois, les officiers après avoir crié contre le temps qui, depuis plusieurs jours, était mauvais, s'amusèrent à donner l'ordre de fouetter leurs négrillons, pour faire changer le vent, disaient-ils (4). Cette excellente plaisanterie fut assaisonnée d'un bol de punch.

Quelque pénible qu'ait été ma position personnelle pendant le voyage, mes souvenirs se reportent encore avec bien plus d'amertume sur celle des autres esclaves. Je ne puis manquer d'exciter l'intérêt et la pitié, si j'entre à ce sujet dans quelques détails.

Près de quatre cents individus se trouvaient entassés dans un bâtiment de moins de deux cent cinquante tonneaux. Un entrepont, de six pieds environ (5) de hauteur, avait été disposé dans la cale pour les recevoir. On avait élevé, à trois pieds au-dessus du faux-pont, une espèce de lit de camp, qui régnait tout autour du navire, sur une largeur de la grandeur moyenne d'un homme. Ce lit de camp était d'abord chargé, autant qu'il pouvait en tenir, d'esclaves pressés les uns contre les autres, et couchés en long sur le côté, afin d'occuper moins de place que s'ils avaient été sur le dos dans une position plus commode et plus natu-

relle. Quelle gêne insupportable ne devaient pas éprouver ces malheureux étendus ainsi sur les planches, comprimés et collés l'un contre l'autre, privés presque de l'air nécessaire à la respiration, haletans sans pouvoir se remuer, sans moyens d'être mieux, et souvent se couvrant mutuellement de saletés, que provoquaient les accès du mal de mer dont, pour surcroît de maux, ils étaient fatigués?

Mais quel sort plus cruel encore n'attendait pas la seconde rangée, que l'on plaçait de la même manière sur la plate-forme même, et sous le lit de camp qu'occupaient les premiers? Conçoit-on que des hommes, ainsi glissés, pour ainsi dire, dans un tiroir infect, couchés sur le flanc, serrés entre eux, dans l'impossibilité de s'asseoir ou de faire le moindre mouvement, aient pu conserver dans cet état pendant plus d'un mois leur existence? A-t-il existé jamais quelque torture plus atroce? En pensant à tant de souffrances, que la mort ne terminait pas aussitôt, n'est-on pas tenté de s'étonner et de se plaindre que le fil si délié qui attache l'homme à la vie, soit souvent, pour les infortunés, si difficile à rompre?

Pour compléter le tableau de cet exécrable

supplice, il faut ajouter que généralement les esclaves, dans une position déjà si déplorable, étaient encore enchaînés deux à deux par un pied, ou par une main, et quelquefois par le cou. Les animaux les plus rebutés, les plus immondes, les moins doués de la faculté de sentir, ont-ils été traités, dans aucune circonstance, d'une manière si barbare?

Ces dispositions n'auraient pas suffi pour placer *toute la cargaison*. L'entrepont, dans les endroits non recouverts par le lit de camp, c'est-à-dire toute la partie intérieure, était en outre jonché de corps également serrés et couchés sur le côté; il ne restait pas la plus petite place vacante. C'est ainsi qu'étaient logés les hommes.

Les femmes étaient entassées à peu près de même; mais on leur avait préparé, vers l'arrière du navire, un local séparé. Elles n'avaient pas la moindre communication avec les hommes. Les enfans au-dessous de dix ans étaient logés dans le même endroit.

En arrivant à bord, tous les esclaves avaient été dépouillés de leurs vêtemens et rasés, pour diminuer la vermine et la malpropreté. Les hommes et les enfans étaient restés complète-

ment nus; les femmes n'avaient reçu qu'un étroit morceau de toile, qu'elles ajustaient devant elles au moyen d'une ficelle, dont elles se ceignaient les reins.

Le matin, on faisait d'abord monter sur le pont la moitié des hommes, et pendant qu'on leur y donnait à manger, on nétoyait, autant que possible, ce que je n'ose appeler leur logement. Quand ils avaient repris leur place, les autres montaient à leur tour; le même exercice avait lieu dans la soirée; mais, après le coucher et avant le lever du soleil, le plus petit mouvement, le plus faible bruit était défendu et sévèrement puni. Une partie isolée du pont était réservée aux femmes et aux enfans.

Vingt-cinq ou trente européens composaient l'équipage du navire. Ils ne pouvaient se dissimuler qu'ils auraient couru de grands dangers, si tous les esclaves s'étaient révoltés; aussi avaient-ils pris contre un semblable événement des précautions d'autant plus recherchées, qu'on leur avait dépeint les Foulhs, qui formaient la presque totalité de la cargaison, comme des nègres entreprenans, perfides, vindicatifs sentant plus que d'autres la dignité

de l'homme, et sacrifiant aisément au double fanatisme de la religion et de la liberté. Une forte barricade séparait la partie du pont destinée aux esclaves, de l'arrière occupé par les Européens. A l'abri de cette barricade, on avait placé deux espingoles et deux canons chargés à mitraille; la mèche restait allumée pour faire feu au premier signe d'insurrection. Deux matelots, armés de toutes pièces, gardaient continuellement la porte de communication. La chambre du capitaine était en outre remplie d'armes et de munitions.

Il est facile de concevoir qu'aux maux physiques, dont étaient accablés les esclaves, venaient se joiudre les regrets, les inquiétudes et le désespoir. Quelques *Sérères*, qui avaient été *traités* à Portudal, nègres plus bruts, plus ignorans que leurs voisins, ajoutaient encore aux terreurs de l'avenir; ils propageaient l'opinion, très-commune sur une partie de la côte, que les blancs ne venaient chaque année enlever un si grand nombre de nègres, que pour les conduire dans un pays où ils les mangeaient (6). Tous les esprits faibles, (et dans le malheur surtout combien d'esprits ne le sont pas?) se laissèrent aller à cette révoltante

pensée, que justifiaient, jusqu'à un certain point, les traitemens atroces qu'on leur faisait subir.

Cependant, à peine quelques jours s'étaient écoulés, que des maladies commencèrent à se déclarer. On nettoya l'entrepont avec plus de soin; on fit prendre l'air aux esclaves plus long-temps; enfin, comme on s'aperçut que la tristesse, l'abattement et le défaut absolu d'exercice étaient les causes prédisposantes de ces maladies, on força les nègres à se promener sur le pont. Bientôt, lorsqu'on eut découvert qu'il existait parmi eux deux griots, on imagina de faire chanter ceux-ci pour amuser les autres et pour les exciter à danser. Quelques-uns, en effet, ne purent pas entendre les airs du pays sans que les souvenirs de la jeunesse, les habitudes du plaisir, la légèreté du caractère, la gaîté naturelle, ne reprissent leur ancien empire; ils s'animèrent entre eux, se mirent à sauter et trouvèrent ainsi l'oubli momentané de leurs douleurs. Cependant les hommes graves du Fouta, les marabouts principalement, et ils étaient en grand nombre, ne prirent aucune part à un genre frivole de divertissement, qu'ils auraient rougi de par-

tager chez eux, et que, dans leur position déplorable, ils ne regardaient qu'avec une vive indignation.

Mais, comme le bon effet de cette distraction sur ceux qui s'y livraient, se faisait de plus en plus sentir chaque jour, on résolut de forcer à danser même les plus récalcitrans (7), sans considérer que leur répugnance prenait sa source dans des préjugés d'éducation et de religion. Après les avoir brusqués, maltraités, on en vint au point de les battre. Quel spectacle, grand Dieu! que de voir un Européen, le sabre d'une main, frappant de l'autre, avec des cordes, de malheureux nègres, pour les contraindre à sauter en cadence, au son d'une musique grossière, qui n'était pas cependant ce qu'il y avait de plus barbare dans cette scène! Le cœur me manque, lorsque je me rappelle les juremens forcenés des uns, les gémissemens des autres, se mêlant à cet effroyable concert, dans lequel dominait le bruit des chaînes, que traînaient sur les planches une partie des acteurs forcés de cet exécrable divertissement!

On pense bien que l'infortuné Niokhor fut loin de vouloir y prendre part. Couché dans

un lieu retiré, enseveli dans un noir chagrin, sans proférer un mot, sans laisser échapper une plainte, il était immobile, étranger à ce qui se passait autour de lui, indifférent à ses propres douleurs, et comme s'il avait déjà perdu le sentiment de son existence. Lorsqu'à son tour on voulut le contraindre à danser, sourd à la voix de ses bourreaux, il ne parut même pas comprendre qu'on s'adressât à lui; mais, lorsqu'il se sentit frapper, il s'aperçut qu'un de ses pieds avait été dégagé des fers qui d'abord les tenaient tous deux étroitement serrés. Aussitôt, il courut, vite comme un trait, se précipiter dans la mer, en laissant échapper un cri qui me rappela douloureusement le nom de *Kariallah*.

C'est ainsi que j'eus le malheur de voir périr l'ami de mon enfance, celui qui donna les soins d'un frère à mon éducation; ainsi s'éteignirent les sentimens les plus ardens, les plus tendres. Son exemple fut suivi par plusieurs de nos compatriotes, avant que les Européens fussent revenus de leur étonnement; tous, en faisant la chute fatale, répétaient, comme autant d'échos : « Iallah! Iallah! (8) » Les jours suivans, d'autres suicides eurent encore

lieu, et l'on fut obligé d'empêcher les esclaves d'approcher du bord du navire.

Les efforts qu'on multiplia pour conserver la santé des nègres, ne purent pas arrêter les progrès toujours plus inquiétans que la maladie faisait au milieu d'eux. Ils étaient principalement attaqués d'une espèce d'ophtalmie assez commune en Afrique, et qui produit en peu de temps une cécité souvent incurable. Mais, un matin, les chirurgiens vinrent accroître encore la consternation de l'équipage, en annonçant que la petite vérole s'était déclarée à bord. Il n'est pas rare que ce fléau sévisse dans des cas semblables, et les conséquences en sont ordinairement des plus funestes.

En peu de jours, cette maladie fit des ravages effroyables; elle atteignit plus de la moitié des esclaves en même temps; car ils en respiraient, pour ainsi dire, le germe par tous les pores. Beaucoup d'autres avaient les yeux dans un état affreux, ou même ils en avaient perdu l'usage. Qu'on se figure, s'il est possible, l'infection (9) que produisait l'entassement, dans un si petit local, de tant de corps pour la plupart déchirés, rongés des plaies les plus hideuses, et qu'on imagine par quel miracle

un seul homme aurait pu s'y conserver en santé! Aussi tous étaient plus ou moins malades, et dans un état de langueur, de dégoût qui aggravait encore le danger. Chaque jour, presque à chaque instant, il fallait enlever les cadavres qui gissaient au milieu de cette foule de mourans. On en jetait à la mer jusqu'à dix à la fois. Horribles funérailles! Spectacle déchirant! Les requins, attirés, rassemblés par cette abondante pâture, se pressaient constamment autour du navire; ils semblaient le regarder comme une vaste proie dont aucune parcelle ne devait leur échapper.

Les gens de l'équipage eux-mêmes ne furent pas épargnés. Un de nos chirurgiens, atteint de la petite vérole, avait succombé des premiers. L'autre était presque privé de la vue; il avait à peu près abandonné les nègres aux ressources de la nature; c'était les seuls secours qu'ils pussent recevoir, car bientôt Européens et Africains, également affaiblis, vaincus par le mal, chacun ne s'occupait plus guère que de soi, et la confusion fût devenue promptement fatale pour tous, si le capitaine n'eût heureusement conservé, avec un peu de force, un

courage et une présence d'esprit des plus remarquables.

Le lieutenant, attaqué d'une violente ophtalmie, était dans un état de cécité complète. Par mon assiduité près de lui, par les soins que je lui prodiguais, je lui rendis les plus grands services. Sentant combien je lui devenais utile, mû d'une sorte de reconnaissance, il paraissait me porter de l'intérêt. De mon côté, je m'attachais véritablement à lui. Il m'avait préservé d'une partie du supplice que je voyais subir à mes malheureux compagnons; à chaque instant, j'en remerciais Dieu. Et puis, les prophéties de Mam-Bâie se représentaient sans cesse à mon esprit; je croyais reconnaître déjà qu'elles commençaient à s'accomplir.

Un jour, mon maître, plus expansif qu'à l'ordinaire, m'invitait à redoubler encore de zèle. « Si tu continues, me disait-il, je te donnerai la liberté; et si je recouvre la vue, je te promets de te renvoyer dans ton pays. » J'en pleurai de joie, en m'écriant : « O rivages du Sénégal, les prédictions se réaliseront-elles aussi pour vous? » Mon maître voulut savoir quelles étaient ces prédictions; je les lui racontai, car déjà j'avais appris un peu sa langue;

je vis sur ses lèvres un sourire qui me laissa une impression inexplicable, mais pénible.

J'étais trop profondément affecté des cruelles souffrances qui m'entouraient, ma position était trop douce, comparativement, pour que je me trouvasse malheureux; d'ailleurs, mon intelligence s'était singulièrement ouverte, et tout ce que j'avais vu de si nouveau pour moi stimulait vivement ma curiosité. Avec l'imprévoyance naturelle à mon âge, mes découvertes de chaque jour m'inspiraient le désir d'en apprendre davantage. Comment cesser d'admirer ce navire que poussent les vents, cette science qui nous dirige sur l'Océan, chefs-d'œuvre d'audace et de génie! Plein d'enthousiasme pour la civilisation des Européens, j'aurais presque été fâché de ne pas mieux la connaître; enfin, j'envisageais l'avenir avec plus de complaisance que d'effroi.

Cependant la maladie commençait à perdre de son intensité; le nombre des victimes diminuait; on voyait quelques convalescens reprendre des forces; d'un autre côté, nous touchions au terme du voyage. Ainsi le sort paraissait las de nous poursuivre; mais nous étions réservés à un nouveau désastre, plus

affreux encore que tout ce que nous avions souffert.

Les esclaves, affaiblis, décimés par les terribles ravages des maladies, ne pouvaient plus guère donner de sujets de crainte; on leur avait ôté peu à peu les fers dont ils étaient chargés. Il leur était permis de rester sur le pont pendant le jour, et d'y respirer librement un air pur; enfin, l'épuisement des Européens, et l'intérêt qu'ils avaient à conserver ces tristes restes d'une riche cargaison, étaient encore un double motif pour qu'on agît envers eux avec ménagement.

Mais, soit que la vue de la terre leur donnât l'espoir de reconquérir leur liberté, s'ils se débarrassaient de leurs maîtres, soit qu'elle leur rappelât plus cruellement la servitude à laquelle ils étaient destinés, soit que ce fût le signal convenu pour l'exécution d'un ancien complot, à l'approche des côtes, les esclaves, par un mouvement simultané, se lèvent précipitamment, ils saisissent tout ce qui peut leur servir d'armes, jusqu'à leurs propres chaînes, et tombent, avec fureur, sur quatre Européens occupés à leur distribuer des vivres. Après les avoir massacrés, ils exercent, sur

leurs cadavres, les traitemens les plus horribles. Rien ne semble pouvoir assouvir leur vengeance. En même temps, plusieurs se précipitent par la porte qui communique à l'arrière du pont, et parviennent à s'y introduire; ils se jettent dans les chambres, en immolant tous les malades qui leur tombent sous les mains. Dans cette circonstance critique, j'eus le bonheur de pouvoir sauver mon maître, en le cachant dans son lit, et en répondant avec assez de présence d'esprit à ceux qui s'adressèrent à moi.

Cependant, le capitaine aidé de quelques-uns de ses gens parvient à barricader la porte de la cloison; au même instant, il tire un canon chargé à mitraille et deux espingoles qui font un effroyable carnage. Le pont reste couvert de morts et de blessés; ceux qui échappent, frappés de terreur, se réfugient, en toute hâte, dans l'entrepont. Les Européens les suivent sans perdre un moment, et ferment violemment les panneaux sur eux, de manière à n'en avoir plus rien à redouter. Au bruit de l'artillerie, de leur côté, les nègres qui étaient entrés dans les logemens de l'arrière, en sortent armés et résolus à se défendre. Alors s'en-

gage un combat acharné ; peu s'en faut que l'équipage ne succombe ; mais il reste enfin maître du champ de bataille.

Comment retracer le tableau que j'eus sous les yeux, quand je fus appelé pour aider à relever les blessés, à jeter à la mer ceux qui avaient péri ! Saisi de dégoût et d'horreur, je faillis perdre connaissance. Plus de cinquante cadavres jonchaient le pont entièrement rougi de sang. Les malheureux qui survivaient poussaient des gémissemens et des cris déchirans. Mes pauvres compatriotes, m'arrêtant au passage, me suppliaient de les secourir ; les Européens, au contraire, me forçaient de donner mes premiers soins à leurs propres blessés. Quelle fut leur fureur, quand ils trouvèrent le corps de leur capitaine déchiré par les nègres mourans, au milieu desquels il était tombé, et qui, dans un accès de haine et de rage, épuisaient sur lui, comme sur la principale cause de leurs maux, tout ce qu'il leur restait de force et de vie ! A cette vue, quel nouveau, quel révoltant massacre !.....

Mais terminons ce récit qui me fait encore frissonner. Sept Européens et moi, également incapables de conduire au port le navire pres-

que abandonné désormais aux vents et aux flots, restions seuls debout sur ce pont couvert de morts, tandis qu'une soixantaine de furieux, renfermés dans la cale, sans issue, sans jour, sans air, s'y débattant dans le désordre et la terreur, pouvaient, à chaque instant, par désespoir, entr'ouvrir les flancs du vaisseau, consommant ainsi leur vengeance, engloutissant, dans un même tombeau, et maîtres et esclaves, et jusqu'au souvenir de tant de calamités et d'horreurs, qu'il m'était cependant réservé de faire connaître long-temps après.

LIVRE V.

Lorsqu'on eut rendu compte à mon maître de ce qui venait de se passer, et de l'état dans lequel se trouvait le navire, il se fit conduire sur le pont. L'équipage était réduit à quelques matelots, les uns blessés, les autres malades, et tous manquant des connaissances nécessaires pour diriger la navigation. Mon maître, devenu aveugle, ne pouvait lui-même faire usage du commandement dont il était investi par la mort du capitaine. Il se contenta de donner des ordres pour conserver le bâtiment en vue de terre; en même temps il fit tirer un coup de canon de dix minutes en dix minutes, comme signal de détresse, et l'on hissa le pavillon en berne (1).

Le soir, un pilote et deux embarcations étaient venus à notre secours. Le lendemain, nous entrâmes heureusement dans le port;

je touchai bientôt, avec une douce satisfaction, cette terre qui m'avait d'abord inspiré tant d'effroi, et que j'étais presque réduit maintenant à désirer, pour voir mettre un terme du moins aux horreurs de notre traversée; c'était le port espagnol de Santo-Domingo.

J'allai loger en ville avec mon maître qui ne pouvait plus se passer de mes soins. La bienveillance, l'intérêt qu'il manifestait pour moi, semblaient s'être accrus depuis que je lui avais sauvé la vie. A l'exception de quelques brusqueries marines, qu'il me fallait endurer de temps en temps, il me traitait avec beaucoup de bonté. J'étais plus content de mon sort que je n'aurais pu le prévoir, et l'avenir se montrait encore plus riant.

Tout ce qui se présentait à ma vue était nouveau pour moi; tout m'inspirait un vif sentiment de curiosité, d'admiration; je marchais de surprise en surprise, de prodige en prodige. Jamais, dans la simplicité des habitudes de mon âge et de mon pays, je n'aurais cru que l'esprit humain eût pu s'élever si haut. Je ne me lassais pas de considérer ces grandes et belles maisons solidement construites, comparées à nos pauvres habitations de paille ou

de terre (2); ces ameublemens riches, élégans, commodes surtout, dont nous n'avons pas même l'idée dans nos demeures rustiques; ces objets ingénieux d'art et de luxe, dont nous sommes assez heureux pour ne pas sentir le besoin, mais qui rendent cependant la vie si douce, si agréable! C'était pour moi le sujet d'intarissables réflexions et de mille questions, dont s'amusait mon maître qui, tout en riant, développait et formait mon esprit, sans en avoir l'intention.

A force de soins, on parvint à le guérir de son ophtalmie, et bientôt il recouvra la vue. J'en éprouvai une joie que je ne saurais décrire; et je puis affirmer que rien qui me fut personnel, qu'aucun souvenir des promesses qui m'avaient été faites, n'influa sur le sentiment auquel je me livrai. J'avais la naïveté, la pureté de l'enfance; j'aimais, avec une entière bonne foi, celui que je regardais comme mon bienfaiteur.

Cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il me témoignait moins d'affection depuis qu'il avait moins besoin de moi; je m'en affligeai véritablement, sans oser le faire paraître. Ces premiers froissemens qu'éprouve la sensi-

bilité humaine, ces premiers mécomptes qui, dans toute la force et toute la chaleur de la jeunesse, dissipent les douces illusions d'une âme tendre, causent une douleur bien cuisante !

Quelque temps après, j'appris que mon maître se disposait à s'embarquer pour retourner en Europe ; je m'employai tranquillement aux préparatifs du voyage. La pensée ne me vint pas qu'il pût partir sans moi ; son silence, à ce sujet, ne me donnait même aucune inquiétude.

Le jour de son départ, il me remit à la disposition de don Péréyras. « Kelédor, me dit-il, tu ne peux pas faire avec moi le voyage que j'entreprends ; mais je te laisse chez le seigneur Péréyras ; c'est mon ami, il aura grand soin de toi. Adieu, mon garçon, continue d'être sage, fidèle, bon sujet, et tu seras heureux. »

Je restai d'abord glacé de stupeur, et comme étourdi d'un coup qu'on m'aurait porté sur la tête, car rien n'avait pu me faire prévoir un pareil discours. Puis, me précipitant aux genoux de mon maître, je lui demandai, tout en pleurs, quelle faute j'avais commise ; com-

ment mes services avaient cessé de lui convenir ; par quel motif il voulait m'abandonner dans cette terre étrangère ; je le suppliai de me permettre de l'accompagner.

« Non, Kelédor, me répondit-il avec une froideur mêlée de quelque hésitation ; non, je ne me plains pas de toi ; tu m'as bien et fidèlement servi ; je te rends cette justice, et je suis sensible à ton attachement. Calme donc tes chagrins ; je te confie à un autre moi-même ; ses bons traitemens ne te feront pas regretter les miens ; console-toi, mon cher garçon.

» Mais, ajoutai-je, si vous ne vous plaignez pas de moi, pourquoi rejeter mes services ? Au nom de Dieu, laissez-moi vous suivre partout.

»—C'est impossible, Kelédor ; on ne permet pas d'introduire des nègres en Europe.

»—Ah ! maître ! pourquoi m'avoir dit que je ne vous quitterais pas ? Au moins, s'il me faut vivre loin de vous, si vous repoussez et mes services et mon attachement, renvoyez-moi dans mon pays ; vous me l'avez souvent promis.

» Je dois revenir ici, reprit-il, en cherchant

à m'écarter d'un air embarrassé ; sois tranquille, mon enfant, nous nous reverrons.

» C'est assez, interrompit don Péréyras avec autorité, mais cependant avec quelque douceur ; c'est assez, garçon ; va m'attendre chez moi ; suis mon domestique ; nous aurons soin de toi. Paul, emmène-le. »

Je baisai la main de mon maître avec transport, en la mouillant de mes larmes ; je lui souhaitai mille fois un heureux voyage, un prompt retour. Il me sembla qu'il s'attendrissait, et qu'il fit quelque effort en s'éloignant. J'étais anéanti ; on me conduisit comme on voulut.

Arrivé chez don Péréyras, je m'abandonnai à toute ma douleur. Je pleurais amèrement à l'écart, lorsque Paul vint me chercher de la part de dona Luisa, sa maîtresse. « Eh bien ! dit cette dame, en me voyant entrer dans son appartement, c'est donc là le nouvel esclave dont mon mari vient de faire l'acquisition. On dit que tu connais le service domestique, est-ce vrai, mon enfant ? »

J'étais trop agité, trop suffoqué pour répondre. « Allons, ajouta-t-elle avec bonté, calme-toi, on ne veut pas ici te faire du mal ; pourquoi t'affliger de la sorte ?

»—Hélas ! mon maître, mon bon maître est parti ! N'ai-je pas bien sujet de pleurer ?

»—Ta sensibilité, ton attachement pour lui te font honneur. Mais, console-toi, si tu te conduis bien, nous te rendrons heureux, et tu cesseras de le regretter.

» — Puisse-t-il du moins n'être pas long-temps absent ! puisse-t-il ne pas tarder à venir me chercher !

» — Venir te chercher ! Eh, mon enfant, il retourne en Europe, et tu ne le reverras plus. Tu nous appartiens maintenant. Est-il vrai que tu connaisses le service intérieur d'une maison ? ton maître nous l'a dit lorsqu'il t'a vendu.

»—Vendu ! Il m'a vendu ! Malheureux que je suis !

» Ne pleure donc pas ainsi, reprit une jeune fille d'environ neuf ans assise auprès de sa mère, ne pleure pas ; est-ce que tu n'aimes pas mieux être avec nous que de servir un vilain marin qui, j'en suis sûre, te battait à chaque instant ?

» — Ah ! ma bonne demoiselle ! vendu ! quelle faute ai-je commise ? Moi, j'aurais donné ma vie pour lui !

» De quel pays es-tu? me dit alors dona Luisa.

»—Du Sénégal; je suis Ghiolof.

» — Ce sont de bons nègres, doux, intelligens, adroits.

»—Vois donc, maman, comme il est gentil! il ne ressemble pas à nos autres nègres; il n'a ni les lèvres grosses, ni le nez écrasé (3). Nous le garderons à la maison, n'est-ce pas?—Comment te nommes-tu?

»—Kelédor.

» Ah! maman, le drôle de nom! Il ne faut pas le changer; nous l'appellerons Clef-d'Or, dit la jeune Estelle, en frappant de joie dans ses petites mains.

» — Volontiers, ma fille; tu sais qu'il est d'usage, cependant, de ne pas leur laisser des noms de leur pays, mais de leur donner un nom de saint. — Es-tu Chrétien, mon enfant?

»—Non, madame; je ne connais de religion que celle de mes pères, et je désire la conserver.

» Il n'est pas Chrétien, maman! dit la jeune fille avec un mouvement d'effroi.—Est-

ce que vous mangez des hommes dans votre pays? »

Cette naïveté me fit sourire malgré moi ; je la rassurai.

« Il faudra le faire baptiser, maman, reprit-elle; c'est moi qui serai sa marraine. »

Alors dona Luisa m'adressa plusieurs questions, et sembla prendre plaisir à me faire causer ; elle voulut savoir depuis combien de temps j'étais dans l'île ; comment j'étais devenu la propriété de mon maître ; enfin, peu à peu, je lui contai naturellement toute mon histoire. Elle en fut touchée. « Eh! mais, me dit-elle, ton maître avait raison de vanter tes services ; il t'a dû la vie deux fois : d'abord par les soins que tu donnas à sa maladie, ensuite lorsque tu l'as soustrait aux recherches des nègres révoltés. — C'est vrai, répondis-je avec la simplicité d'un enfant, je n'y pensais pas. Cependant c'est très-mal à lui de me vendre après cela. Vous avez bon cœur et vous devez prendre pitié de moi. — Certainement, mon enfant, nous aurons soin de toi; je veux que tu sois content de nous servir.—Sois tranquille, *Clef-d'Or*, dit alors Estelle un peu émue; maman est bonne; elle te fera du bien; d'ailleurs, tu

me plais, et je te prends sous ma protection. — Mariette, ajouta-t-elle en élevant la voix pour appeler une jeune négresse attachée à son service, Mariette, voici un gentil garçon auquel je m'intéresse; songe à le bien traiter, à ne pas être fière avec lui, à ne pas le rudoyer, comme tu fais souvent avec nos gens. Il se nomme *Clef-d'Or*, entends-tu? Je ne veux pas qu'on l'appelle autrement. Va, *Clef-d'Or*, va boire un coup »

Mariette était une jeune fille de mon âge à peu près. Née dans cette maison, de parens attachés au service personnel de la famille, elle avait été caressée, gâtée dès l'enfance, non moins que sa jeune maîtresse qu'elle n'avait jamais quittée. Aussi, elle ne se ressentait pas de son esclavage; et autant que le préjugé des couleurs et la distinction des rangs pouvaient le comporter, elle était la compagne bien aimée d'Estelle, plutôt que son esclave. Cette position avait sans doute influé sur le caractère de Mariette; elle était vive, emportée, absolue, dédaigneuse; mais tout cela avec des manières, avec une grâce particulières dont on était charmé. Habituée à se permettre tout ce qui lui passait par la tête, ses étourde-

ries, ses espiégleries, son bavardage n'importunaient jamais. Rien n'était aimable comme ses caprices, rien n'était caressant comme ses brusqueries; enfin, ses petits défauts lui allaient si bien, qu'on aurait été fâché qu'elle ne les eût pas. Du reste, elle avait dans toute sa personne cette gentillesse qu'on préfère à la beauté : sa figure était arrondie; ses yeux étaient ouverts et brillans; ses lèvres un peu grosses souriaient toujours, elles laissaient entrevoir ses dents d'une blancheur éclatante; sa taille était bien prise, et la vivacité qu'elle mettait dans tous ses mouvemens développait les formes les plus séduisantes.

On pense bien que, dès que nous fûmes seuls, elle ne me laissa pas un instant pour me livrer ni à ma douleur ni à mes réflexions. C'était un déluge de questions, auxquelles je n'avais pas même le temps de répondre.—«Qui est-tu? D'où viens-tu? Ton nom? Ton pays? Ton âge? Pourquoi es-tu triste? Parle-donc? Allons, ris! Ah! mon lourdaud, je prétends te dégourdir; je te ferai endêver jusqu'à ce que tu deviennes un de mes amoureux. J'en ai déjà beaucoup, va, je m'en pique! mais il faut être gai pour me plaire, car je n'engen-

dre pas de mélancolie. »—Et puis de me regarder, de me retourner, de me bousculer avec mille grimaces et de grands éclats de rire.

« Ah! ça, mon ami, ajouta-t-elle, on m'a dit de te soigner; prends-moi ce verre de vin pour commencer. »

Je m'en excusai de mon mieux, en la remerciant, et lui disant que je n'avais pas soif.

« Ne fais pas l'enfant, reprit-elle; a-t-on jamais vu un garçon de ton âge refuser un verre de vin?

»—Dispense-m'en, je n'en bois jamais.

»—Eh bien! tu commenceras aujourd'hui; mademoiselle l'a dit; allons! à la santé de mademoiselle!

»—C'est impossible; j'ai horreur du vin.

»—Voyons donc un verre de rhum!

»—Pas davantage, je t'en prie. Je ne bois que de l'eau.

»—De l'eau, à la santé de mademoiselle! Malheureux, si tu faisais un coup comme celui-là, je crois que je t'étranglerais. » En disant ces mots, moitié colère, moitié gaîté, elle me secouait par le collet. —Je l'assurai qu'il n'y avait pas de mauvaise volonté de ma part, mais

que ma religion me défendait l'usage du vin et des liqueurs fermentées.

« Sa religion, s'écria-t-elle, avec une espèce de répugnance, sa religion ! Il n'est donc pas Chrétien ! Ah ! mon Dieu, qui aurait dit cela ? C'est un sauvage ! Pauvre garçon, qu'il est à plaindre ! Prends patience ; nous te baptiserons. »

Je protestai que je ne le voulais pas, que je tenais à ma religion.

« Tu seras baptisé, reprit-elle avec vivacité ; il ferait beau voir un si joli garçon aller en enfer ! Certainement je ne le souffrirai pas. »—Je ne pus m'empêcher de rire, en lui répondant qu'il n'en serait rien. Alors elle entra dans la plus singulière petite fureur qu'on puisse imaginer.—« Tu seras Chrétien, criait-elle ; je le veux. Vilain sauvage, tu m'obéiras ou je te battrai ; » — et déjà ses jolies mains étaient en mouvement. « Tu seras Chrétien, reprit-elle, c'est aussi vrai qu'il est vrai que tu vas boire ce vin ! » Sa voix, son attitude, son assurance avaient quelque chose qui m'étonna.

« Écoute, me dit-elle avec douceur, une larme de dépit dans l'œil et le sourire de la paix sur les lèvres, écoute : nous allons être

camarades, tu ne chercheras pas à me causer de peine, et moi je te ferai tout le bien que je pourrai; soyons bons amis, veux-tu?

» —Je jure que c'est mon plus cher désir.

»—Eh! bien, je vais te mettre à l'épreuve; me refuseras-tu la première chose que je te demanderai?

» Charmante Mariette, répondis-je tout ému, je me jetterais au feu pour toi.

» N'hésite donc pas, bois ce vin, me dit-elle, en me présentant le verre. Pas d'excuses, bois, bois, je t'en prie, à cause de moi; je t'en supplie! » et elle s'était mise à genoux, et elle pleurait à mes pieds. Je n'y tins pas, je succombai à la séduction.

Aussitôt éclatant de rire, elle se releva, me donna un baiser sur une joue, une tape sur l'autre, et se mit à sauter comme une folle jusque dans l'appartement de ses maîtresses, en criant: « Mon sauvage! il a bu du vin! j'ai fait boire du vin à mon sauvage, malgré lui! » et elle raconta gaîment notre petite scène.

Assez déconcerté de ce qui venait de se passer, je me retirai à l'écart, m'abandonnant à mes réflexions. Le départ de mon maître, la perfidie qu'il avait montrée à mon égard, ré-

veillèrent le souvenir de mes malheurs; tous se reproduisirent à mon esprit, mais en désordre et dans une confusion indéfinissable. Au moment où, me trouvant délaissé, esclave sur cette terre étrangère, je me désolais, et par la triste image du passé, et par la terreur d'un avenir dont toutes les illusions s'évanouissaient, des pensées agréables, riantes même, traversaient tout à coup mon imagination, comme de brillans éclairs sillonnent le nuage obscur qui porte l'orage. Jamais la fin tragique de la douce Kariallah ne m'arrachait une larme, sans que le souvenir de la folâtre Mariette ne vint aussitôt me faire sourire. Je me partageais entre une douleur involontaire et une joie extravagante; ma raison semblait altérée, soit que j'eusse éprouvé trop d'émotions, soit que ce fût l'effet du vin dont je venais de boire pour la première fois.

Mais lorsque le sommeil eut raffraîchi mes sens, je ne fus plus occupé que du regret d'avoir transgressé la loi du prophète. Un vif repentir s'empara de mon ame, et bientôt les sentimens religieux, dont avait été nourrie mon enfance, reprirent sur moi tout leur empire. Je m'accusai de les avoir trop négligés;

dans mon isolement, dans mon malheur, c'était les derniers liens qui me rattachaient encore à ma famille, à ma patrie. Ces premiers souvenirs du cœur ne se réveillent jamais en vain. Je m'en ressaisis comme du seul bien qui me restait. Je trouvais un plaisir indicible à réciter mes prières, à remplir les pratiques les plus minutieuses de notre liturgie. Il me semblait que j'étais menacé de perdre cette consolation ; elle ne m'en était que plus précieuse, et je n'avais jamais été si fervent.

Le lendemain, la famille étant à dîner, on s'occupa de mon histoire qui paraissait intéresser. Lorsqu'on apprit à don Péréyras la folie que m'avait faite Mariette, on s'en égaya beaucoup. Il ordonna qu'on ne me forçât plus à boire, en ajoutant que l'abstinence des liqueurs fermentées était une qualité trop rare chez un esclave, pour qu'on ne dût pas la conserver avec soin. Je me souviens encore que dona Luisa crut devoir faire observer doucement que cette abstinence deviendrait cependant blâmable, intolérable même, si elle avait pour cause un sentiment de superstition contraire à la religion chrétienne. Cette réflexion m'aurait fait trembler, dans le zèle musulman

qui venait de se ranimer dans mon ame, sans un sourire d'indifférence et d'incrédulité que je saisis sur la figure du maître, et qui me parut un symbole de tolérance. — Ce qu'il y eut de plus heureux pour moi, c'est que, à l'inspection de mon visage et de mes manières, il fut décidé que je resterais attaché définitivement au service intérieur de la maison.

Peu de temps après, nous quittâmes Santo-Domingo pour nous rendre à l'habitation que don Péréyras possédait dans l'intérieur du pays, et sur laquelle il faisait sa résidence ordinaire. Ce voyage, d'environ quinze lieues, fut une suite de fêtes qui se prolongèrent pendant plusieurs jours. On s'arrêtait à de petites distances, sur des habitations de parens ou d'amis. Là, l'hospitalité s'exerçait avec un empressement, un faste, une recherche vraiment magnifiques. C'était des festins, des jeux, des bals sans fin, auxquels on conviait tout le voisinage. L'éclat des richesses y fascinait les yeux; le goût, la fureur communicative du plaisir, enivraient l'esprit et faisaient palpiter le cœur. Spectacle magique! Ces personnages imposans paraissaient, à mes regards

charmés, des hommes vraiment heureux, des êtres d'une nature supérieure. Vus de loin, ne semblait-il pas qu'ils fussent réellement nés pour commander, et qu'il dût se répandre sur tout ce qui les approchait des rayons de joie et de bonheur? Cédant à tant d'illusions, moi, j'oublais par instant ma captivité; je me croyais presque transporté dans le paradis du prophète.

Comment me lasser de considérer ces hautes maisons, ces grands appartemens, ces ameublemens splendides? Comment un pauvre Africain ne serait-il pas ébloui par cette manière de vivre distinguée, par ces mœurs orgueilleuses et fières, par tout cet attirail du luxe le plus pompeux? Tant de domestiques, d'esclaves attentifs, empressés au moindre signe, grandissaient, à mes yeux, leurs maîtres tout-puissans; ces domaines immenses, ces cultures régulières et riches, tout semblait élever ces privilégiés de la fortune dans une sphère supérieure; j'éprouvais malgré moi, devant eux, le sentiment de l'obéissance et de l'admiration..... (4).

Mes pensées se reportaient alors sur vous, ô plaines chéries du Sénégal! Vous m'appa-

raissiez, en un instant, sous les trois aspects si curieux que vous présentez successivement dans le cours d'une même année. Tantôt vous n'étiez que des champs arides et poudreux, semblables aux déserts qui vous avoisinent; tantôt je vous voyais transformées en une vaste mer, parsemée d'îles riantes couvertes de villages; tantôt vous étiez devenues une immense et fraîche prairie animée par d'innombrables troupeaux, ombragée par des bosquets délicieux (5). Telles je vous ai laissées dans votre état naturel et sauvage. Une nouvelle et plus brillante métamorphose vous est-elle réservée? Serait-il vrai que vous verriez un jour s'opérer toutes ces merveilles de civilisation, d'industrie, de prospérité qui m'environnent ici? Quoi! de si belles constructions, des végétaux si précieux, des cultures si étendues, si productives, enrichiraient, enchanteraient l'heureux pays qui m'a vu naître!..... Vaines prédictions! Dieu ne nous destine pas tant de bonheur. O vieux Mam-Bâie! l'approche de la mort avait troublé ta raison! Non, me disais-je, non, tes prophéties ne se réaliseront pas.

Mais, lorsque je portai mes regards sur les détails intérieurs des habitations, je connus bientôt le secret de cette prospérité qui, d'abord, m'avait ébloui. L'avilissement contre nature, la misère et les souffrances de mes pauvres compatriotes me firent tressaillir! En parcourant les campagnes, je vis des milliers d'esclaves fertilisant de leurs sueurs un sol étranger, sans pouvoir espérer la moindre parcelle des riches produits qu'ils en arrachaient. Je les vis, avec horreur, travaillant sans relâche; les uns surchargés de fardeaux accablans; d'autres, courbés sur la terre qu'ils déchiraient péniblement du matin au soir; d'autres encore, attachés comme des brutes à des tombereaux; tous, presque entièrement nus, sous les longs fouets des commandeurs (6), dont chaque coup soulève une lanière de peau et fait jaillir le sang. Alors, de quelle indignation ne fus-je pas saisi! Combien n'exhalai-je pas d'imprécations contre ce luxe, ces plaisirs brillans, cet appareil, en quelque sorte magique, que j'avais tant admirés? Je sentis que les Européens avaient, en effet, besoin de s'entourer de ces

préstiges, comme d'un rempart, pour retrancher leur cœur, et se séparer de la nature humaine [1].

O vous, m'écriai-je, hommes d'une autre contrée, d'une autre couleur, vous qui vous prétendez supérieurs en civilisation, en lumières, en religion! voilà la preuve, voilà le résultat de votre perfectionnement! C'est pour nous dégrader de notre nature, c'est pour nous réduire à cette déplorable condition, que vous nous arrachez à notre pays! Et vous vous croiriez plus barbares en nous dévorant! Comme si la durée du supplice n'en faisait pas surtout l'atrocité. Quoi! aucune espérance dans l'avenir! Aucune, même pour notre postérité! Aucune; rien que la mort! Rien que

[1] Ceux qui trouveront que ces déclamations et celles qui suivent ont trop de véhémence et d'exagération, doivent considérer qu'elles émanent d'un nègre, d'un esclave; dans sa position, Kelédor ne pouvait guère parler autrement. — En philosophie, en économie politique, la matière serait traitée sur un autre ton; les intérêts sacrés de l'humanité, loin d'y perdre, y pourraient gagner; ils ne sont pas aussi opposés qu'on le croit à ceux des colons.—Du reste, le revers de la médaille se voit au commencement du livre suivant; Kelédor y raconte tout ce que le sort des esclaves peut avoir de tolérable, d'heureux même, sous des maîtres sages et bons.

l'anéantissement de l'espèce! C'est à cet exécrable prix que vous consentez à payer des jouissances factices, une vie amollie, des denrées superflues, une apparence somptueuse de grandeur, qui caresse votre orgueil, sans pouvoir cependant le rassasier, mais qui, grâces à la justice divine, ne fait pas votre bonheur.

Ces denrées des tropiques, ces liqueurs que vous savourez, savez-vous pourquoi leur usage devient souvent pour vous un poison? C'est que vous buvez en elles les sueurs, les larmes, le sang de vos semblables.

Ah! si ce n'est pas par la liberté, si c'est à des conditions si odieuses que ma patrie doit éprouver la belle métamorphose qui lui était promise, que le Dieu de nos pères nous préserve de tant de calamités et de crimes! Que notre sol reste stérile; que nos humbles cabanes ne grandissent pas d'un pied; que nos fruits soient à jamais sauvages, comme les hommes pour lesquels la nature les a faits! Gardez, gardez votre funeste supériorité! Votre civilisation! Ses œuvres sont empoisonnées; elle me fait horreur! Vos lumières!

ce sont celles d'un incendie dévorant ou des flammes de l'enfer. Votre religion ! en autorisant de telles atrocités, elle ne peut être celle d'un Dieu bon. Je la déteste !.....

LIVRE VI.

Cependant ma position personnelle n'avait rien que de supportable, que d'agréable même. Le sort m'avait donné d'excellens maîtres ; mon service comme domestique était facile; je ne portais qu'une chaîne légère. En comparant mon existence, dans l'intérieur de la maison, avec celle des victimes condamnées au travail si pénible des champs, je pouvais me trouver heureux.

La famille à laquelle j'appartenais était douce, bienveillante et naturellement humaine. Il m'a paru que des motifs différens influaient sur le maître et la maîtresse; mais sans exciter entre eux aucun trouble, ces motifs concouraient au même résultat. Don Péréyras était ce qu'on appelle un philosophe : j'ai lieu de penser qu'il rejetait intérieurement les croyances communes; l'esprit et la raison dominaient

ses facultés morales : heureusement ils conduisaient bien son cœur. Dona Luisa, toute recueillie, au contraire, dans une ame religieuse, sensible, aimante, suivait tranquillement, pour son repos et pour la satisfaction de tout ce qui l'approchait, la douce pente d'une piété tendre et vraie. Leur jeune fille Estelle était un ange de bonté, de grâce et d'innocence.

L'accord de la philosophie et de la religion portait ses fruits; l'union, la paix, l'ordre, un air habituel de contentement régnaient dans cette maison riche, mais non fastueuse, simple au milieu d'une honorable abondance. Grâce au bon esprit, aux vues élevées de don Péréyras, grâce à l'excellente direction qu'il donnait lui-même à son établissement, au lieu de s'en rapporter à des agens, tout s'y faisait régulièrement, avec aisance et sans efforts. Il semblait que chaque chose fût à la seule place qui lui convînt; que chaque individu fût dans son emploi naturel. Jamais grande famille ou petite république ne fut mieux organisée, ne se suffit mieux à elle-même. Des ouvriers de tous les états savaient pourvoir à tous les besoins; et comme chacun se trouvait bien dans sa po-

sition, on n'entretenait presque aucune communication à l'extérieur.

Les maîtres encourageaient la foi conjugale; ils aidaient, ils honoraient la maternité. Les esclaves, objets des traitemens les plus humains, étaient bien logés, bien vêtus, bien nourris. Leur service se trouvait mieux fait, leur travail produisait davantage, parce qu'ils étaient en meilleure santé, plus forts et toujours dévoués. Rien de si rare que les châtimens; au lieu de les abandonner aux fouets capricieux des commandeurs, on les administrait avec justice et sans cruauté. La menace de les vendre sur d'autres habitations inspirait aux esclaves une terreur salutaire, qui prévenait bien des fautes et des punitions. Chacun remplissait son devoir, parce qu'on le lui faisait aimer.

Les malades étaient sûrs des soins les plus touchans. Dona Luisa accompagnait, suppléait souvent le chirurgien à l'infirmerie, et pansait elle-même les plaies. Elle secondait le père Antonio, chapelain de la maison, pour rendre le courage aux faibles et consoler les souffrans. Aussi, que de bénédictions n'attirait-elle pas sur elle et sur les siens! Quelles touchantes

preuves d'attachement ne recevaient pas ces heureux maîtres ! La législation espagnole permet du moins aux esclaves de se racheter (1); don Péréyras encourageait, facilitait ces rachats; quelquefois même il accordait la liberté gratuitement à ceux de ses nègres qui se rendaient dignes de ce bienfait : mais pas un de ces affranchis ne quittait l'habitation. Elle renfermait tous leurs souvenirs, leurs habitudes heureuses, leurs affections sincères; c'était pour eux la famille et la patrie. Non, je ne crois pas qu'aucune position sociale donne des jouissances plus pures, plus certaines que celles d'un propriétaire éclairé, sensible, vivant en sage, en ami de l'humanité, sur un vaste domaine colonial, au milieu de trois ou quatre-cents individus qui dépendent entièrement de lui, et dont il a la conscience intime, l'indicible satisfaction d'assurer le bonheur !

Ce que j'avais vu sur d'autres habitations, pendant notre voyage, rendait pour moi plus précieuse encore la douce existence que me procurait la maison de mes maîtres; et, tant nous sommes influencés par nos sensations du moment, par notre intérêt personnel, l'affreux tableau que je m'étais fait de la captivité s'ef-

façait presque entièrement de mon esprit; j'oubliais les maux, les supplices qu'enduraient mes compatriotes; je me réconciliais avec les Européens; j'en étais presque au point d'aimer mon esclavage.

Il est vrai que Mariette était là. Et que n'aurait pas fait aimer Mariette? Mes chagrins, mes pensées noires avaient cédé bientôt à l'agaçant badinage, à l'entraînante gaîté de cette fille charmante. Elle prit sur moi, dès les premiers jours, un empire indéfinissable. Ses paroles, le son de sa voix, son enjouement, ses moindres mouvemens me semblaient remplis d'une grâce parfaite; un seul de ses gestes, un seul de ses regards suffisait pour m'électriser. Sa vivacité, son enfantillage, ses caprices, jusqu'à ses petits défauts, tout m'enchantait. Hélas! avait-elle même des défauts? Peut-on porter plus loin la pureté du cœur, la candeur et l'innocence? Connaissait-elle seulement et ses moyens de plaire, et ses séductions involontaires, et cette passion vive, irrésistible qu'elle allumait dans tous mes sens? Non; la jeune Mariette, encore enfant, se livrait, sans y penser, aux élans d'un caractère naïf, d'une coquetterie, d'une tendresse instinctives.

Moi non plus, je ne me rendais pas bien compte alors de ce qui se passait dans mon cœur. Mon plaisir unique était de la voir ou de m'occuper d'elle, de la servir ou de partager ses jeux folâtres. Je n'étais heureux, je ne vivais même plus que par elle; et cependant j'ignorais que ce fût de l'amour. Délicieuses illusions de cette courte époque de la vie, qui déjà n'est plus l'enfance sans être pourtant encore la jeunesse, pourquoi disparaissez-vous promptes comme l'éclair?

Bientôt je dus apprécier la véritable nature de mes sentimens. J'en fis la confidence à Mariette, qui, toute étonnée, un peu émue, avoua que les mêmes dispositions pourraient bien exister dans son cœur. Et puis, aussitôt, elle fut prise d'un rire inextinguible. Cette espèce de déccouverte nous causa à tous deux une joie extrême. Hélas! ce fut notre dernière joie d'enfant.

Avec son ingénuité naturelle, Mariette n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter gaîment à ses maîtresses que je l'aimais, et comment il se faisait qu'elle aussi se trouvait amoureuse depuis long-temps, sans le savoir. Estelle, qui n'y comprit rien, écouta ce récit

comme une chose toute simple, mais non sans adresser ensuite secrètement à ce sujet cent questions d'une innocence piquante. Dona Luisa réprimanda doucement Mariette : c'était une étourdie; elle ne devait pas parler si librement; elle était trop jeune pour penser à ces choses-là; moi-même ne paraissais être qu'un enfant; d'ailleurs, je n'étais pas encore Chrétien, ce qui excluait toute possibilité de mariage. Cette dernière idée fut la seule à laquelle s'arrêta Mariette. « Il le sera, s'écria-t-elle : pourrait-il m'aimer et refuser le baptême? »

Elle ne tarda pas à se retrouver avec moi. Une vive gaîté, la plus agréable folie présidaient à nos jeux plutôt qu'à nos entretiens; car, dans l'active pétulance de notre caractère et de notre âge, il semblait qu'en parlant de notre bonheur, nous eussions craint de perdre quelques instans mieux employés à le bien sentir. Tout à coup, lorsque je cueillais un de ces premiers baisers, un de ces baisers qui portent l'ébranlement et le délire dans tout notre être, Mariette, profondément attendrie, prenant un petit air sérieux, contraste si piquant avec ses manières et l'habitude de sa physiono-

mie, s'éloigna, en me disant : « Arrête, tu n'es pas Chrétien ! » Ces mots retentissent encore dans mon cœur.

Souvent elle m'avait pressé de me convertir; dona Luisa, dans la même intention, ne m'avait épargné ni certaines caresses, ni certaines menaces; le père Antonio avait cherché vainement à m'endoctriner; je me croyais inébranlable; mais cette fois, il me parut entendre la volonté de Dieu par la voix d'un ange.

Je restai dans une cruelle agitation. D'un côté, j'avais pris la résolution d'être fidèle à la religion dans laquelle on m'avait si soigneusement élevé. J'y tenais par conviction; j'y tenais d'autant plus que c'était tout ce que j'avais conservé de ma famille et de mon pays; d'autant plus que j'y rattachais et les souvenirs des causes de ma captivité, et l'espoir de la délivrance qui m'avait été promise. D'un autre côté, j'aimais Mariette, je l'aimais de toute la puissance de mon ame, avec toute l'énergie d'une première et brûlante passion. Pour rien au monde, on ne m'aurait fait renoncer à elle; mais aussi, à la seule idée de renier le saint prophète, mon père, Biram-Lé, le vieux Mam-

Baie, Kariallah elle-même, surgissaient devant moi comme des spectres vengeurs.

La nuit que je passai fut affreuse. Le lendemain, Mariette s'aperçut de mon trouble. Non jamais elle ne fut plus aimable, plus tendre que quand, toute émue, elle vint, par mille caresses, me plaindre et me consoler! Elle ne concevait rien ni à ma résistance, ni à mes douleurs. Elle ignorait qu'il pût exister d'autres croyances que celles de son enfance, une autre religion que celle qu'elle avait toujours vu pratiquer. Selon elle, il était aussi naturel d'être Chrétien que d'avoir des mains et des pieds. Comment pouvait-on ne pas être Chrétien? Mais lorsque je lui fis connaître la sincérité de mon attachement au culte de mes pères, mes promesses d'y rester fidèle, et les combats intérieurs qui me déchiraient, la pauvre petite fondit en larmes. « Je ne comprends rien, me dit-elle, à toutes ces choses, si ce n'est qu'elles te rendent malheureux, et c'est un motif de plus pour que je haïsse ton Dieu. Le mien est bon, et la Sainte-Vierge est la consolatrice des affligés (2); voilà tout ce que j'en sais. Je vais, en la priant pour toi, te faire appeler par le père Antonio. Il est savant, il

t'expliquera tout cela. Écoute-le bien à cause de moi ! »—Elle partit comme un trait.—Hélas ! la pitié touchante, la tendre sollicitude, les larmes de Mariette étaient pour moi plus éloquentes que ne pouvaient jamais le devenir tous les plus beaux discours du chapelain.

Le père Antonio était un cordelier d'une assez petite taille et d'un embonpoint très-prononcé ; il avait environ soixante ans. Bon homme, simple, indolent, sa vie monotone s'écoulait avec calme, avec indifférence, semblable au cours uniforme de la petite rivière dans laquelle il pêchait tous les jours à la ligne. Du reste, sans capacité, sans aucune lumière ; il ne faisait pas de mal, il n'en aurait pas eu la force ; quand il ne faisait pas de bien, c'est qu'il n'y pensait pas, ou qu'il aurait fallu qu'il se dérangeât.—Pendant plusieurs jours, il me fit ce qu'il appelait des *instructions*. Je me souviens que voici quel était à peu près l'ordre de ses idées et de nos conférences :—« Il n'y a qu'un Dieu. — Je le crois, mon père. — Ce Dieu est le mien. — Probablement, mon père.—Les idolâtres ne connaissent pas Dieu. —C'est possible ; mais je suis Mahométan. — Mahométan ! ... Mahomet était un envoyé du

diable, fait pour perdre les hommes. — C'est ce qu'il faut prouver. — Je le prouve, parce que la religion catholique est la seule vraie. —C'est ce qu'on m'a dit aussi de l'islamisme. —Elle est la seule vraie, parce que les autres sont fausses.—C'est encore ce que nous croyons de la nôtre.—Nous avons pour preuve les miracles.—Nous n'en manquons pas non plus (3). »

Le bon homme se perdait alors dans des raisonnemens auxquels je ne comprenais rien. Il finissait toujours en me disant : « Hors de l'église, pas de salut. Si tu n'es pas baptisé, tu seras damné avec tous les tiens; vous brûlerez pendant l'éternité. » Et la séance se terminait par une belle description de l'enfer.

Et moi, je me disais : Est-ce à de pareils signes que je dois discerner le culte d'un Dieu bon, juste, parfait? Quoi, ma famille, mes amis souffriraient éternellement pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'ils n'ont pas pu connaître? Quoi! ce vénérable aveugle qui ne vivait plus que pour aimer les hommes, et s'élever par la prière jusqu'à la divinité; ce sensible, cet héroïque Niokhor; cette bonne, cette angélique Kariallah, seraient perdus pour jamais! le châtiment du ciel tomberait

sur l'innocence! Non, Dieu de mes ancêtres, ta croyance est plus selon mon cœur, et je ne t'abandonnerai pas!

Comme dona Luisa, qui faisait de ma conversion sa plus grande affaire, savait bien mieux trouver dans sa belle ame le secret d'émouvoir la mienne! comme elle rendait son Dieu bon, aimable; sa religion noble et divine! Quels trésors de miséricorde et de grâces elle ouvrait devant moi! Quelles sources inépuisables de joies tendres, de douces consolations, d'espérances infinies! Comme à sa morale, la vie se purifiait, s'embellissait! La mort même n'était plus qu'un passage vers un monde de gloire et de félicité. Ah! ce n'est pas à l'esprit, c'est à l'ame que doit parler la religion! Après avoir entendu dona Luisa, je n'étais pas convaincu, mais je respectais, j'aimais sa croyance; je regrettais presque de ne pas croire avec elle, de n'être pas né Chrétien. Cependant les souvenirs d'enfance, les leçons de mes maîtres, l'habitude des pratiques de l'islamisme, je ne sais quoi me faisait résister.

Certes, les argumens les plus pressans étaient ceux que ne m'épargnait pas Mariette. C'étaient ses moqueries et ses larmes; c'étaient

ses lutineries et ses prières; c'étaient ses caresses et ses menaces; c'étaient ses airs d'autorité, de dépit, de colère, et pourtant toujours de tendresse! Oh! combien ses reproches me faisaient de mal! « Quoi! me disait-elle, tu ne veux pas nous unir pour l'éternité! tu ne m'aimes pas assez pour te donner tout entier à moi! Comment peux-tu supporter la pensée que la mort doive nous séparer? que nous ne devions pas participer ensemble, dans une seconde vie, soit aux mêmes souffrances, soit aux mêmes délices! Non, tu ne m'aimes pas! »

Un jour, je la surpris prosternée devant une petite madone d'argent qu'elle portait ordinairement pendue à son col, et qu'elle avait posée sur une table. Quelle ardente prière! quelle ferveur! quels élans de l'ame! quelle exaltation de tout son être! Ses yeux fixés sur le ciel lançaient des rayons de feu! De grosses larmes sillonnaient ses joues. Ses mains se croisaient avec contraction; de nombreux soupirs soulevaient péniblement sa poitrine et sa gorge palpitante. Dans son extase, elle s'écriait d'une voix entrecoupée : « Bonne Vierge, prenez pitié de lui; saints anges, éclairez mon amant; sauvez-le du démon. » Fortement ému

de ce spectacle, je tombai à genoux auprès d'elle, comme si une main invisible m'y eût précipité. — « Grand Dieu! je vous remercie, dit-elle aussitôt. » En même temps, elle était dans mes bras; elle baisait sa madone; elle me l'attachait au col; elle me comblait de caresses et ne me laissait pas dire un mot. Sa joie vive, expansive m'environna, m'envahit de toutes parts, et je ne me sentais plus. Nous passâmes ainsi les plus doux instans de ma vie.

Plus tard, lorsque étant seul, rentrant en moi-même, je vis sur moi cette image du culte catholique, dont j'avais été chargé presque à mon insu, je me perdis dans un abîme de pensées contradictoires. Je me trouvais, pour ainsi dire, engagé dans la religion de Jésus-Christ, et j'étais encore et je voulais encore être Mahométan! Cependant cette image, Mariette me l'avait donnée! Mariette l'avait portée sur sa poitrine! Mariette l'avait arrosée de ses larmes, l'avait sanctifiée de ses baisers! Image chérie! elle ne devait plus me quitter!

J'étais ainsi dans un état pénible de trouble et d'agitation, lorsqu'on me conduisit à une petite ville voisine pour voir une procession de la Fête-Dieu. La richesse, le luxe, la ma-

gnificence que les Espagnols déploient dans ces sortes de solennités, ont quelque chose de grandiose, d'imposant, qui élève la pensée, commande le respect, et semble appeler la présence de la Divinité. A ce religieux spectacle, on sent que, dans sa faiblesse et dans son impuissance, l'homme du moins s'efforce de rendre son hommage digne du grand Être, en lui consacrant tout ce qu'il croit posséder de plus beau, de plus précieux. Nous n'avons rien dans la religion de Mahomet, qui mette ainsi le culte en action, qui le manifeste, en quelque sorte, par des signes extérieurs et brillans, qui réunisse les fidèles dans une si pompeuse communauté de sentimens, de prières et d'offrandes.

En avant de la procession (4), l'on portait une croix, symbole sacré du salut pour les Chrétiens. Suivaient, sur deux files, beaucoup d'hommes enveloppés de longues robes et de larges capuchons qui cachaient entièrement leur figure (5); venaient ensuite, précédées d'une bannière élégante, deux rangées de jeunes filles vêtues, voilées d'étoffes légères d'une éclatante blancheur; puis des petits enfans dans le costume qu'on suppose aux anges.

Grand nombre de chantres, d'hommes d'église, couverts de riches ornemens, marchaient en ordre, récitant des prières, ou célébrant les louanges du Très-Haut. Enfin, paraissait le prêtre, sous un dais brillamment décoré, portant dans ses mains le soleil d'or, image visible d'un Dieu qui échappe à nos sens, mais qui pénètre nos ames. Immédiatement devant lui se tenaient des jeunes gens qui faisaient fumer de l'encens, et des enfans qui jonchaient le chemin de fleurs, emblèmes de leur innocence. Le cortége traversait majestueusement des rues drapées avec magnificence, entre deux haies d'une nombreuse population agenouillée.—Il faudrait être blasé dès le premier âge par de semblables tableaux pour n'en être pas profondément touché; il y a là de tout ce qui parle aux sens et au cœur de l'homme. Celui qui, pour la première fois, voit cette imposante cérémonie, redouble de ferveur ou regrette de ne pas croire.

L'impression fut très-vive sur moi. Mais bientôt, lorsque arrivé devant un *autel-reposoir*, tout resplendissant d'argent, d'or et de pierreries, je vis chacun se précipiter à genoux, et se mettre dévotement en prière, je reconnus que tout cet éclat ne faisait rien per-

dre du recueillement et de la piété. Non, jamais les gestes de bras, les prosternations, les baisemens de terre de notre humble *salam* (6), n'ont eu plus d'intentions vraies, plus de chaleur et d'onction que les génuflexions, les croisemens de mains, les inclinations de corps des Chrétiens, au milieu de leurs fastueuses cérémonies. J'en ai vu souvent s'émouvoir, pâlir, trembler, à l'instant où le prêtre, présentant au peuple le saint emblème de la divinité, promenait la bénédiction céleste sur des milliers de têtes courbées par le respect et l'adoration.

Tout à coup, je portai mes regards sur Mariette; elle était dans un état de recueillement, de contemplation, d'extase surhumaine, qui me troubla jusqu'au fond de l'ame et m'arracha des larmes. — C'en était fait, je devais être Chrétien.

Peu de temps après, je fus baptisé sous le nom de *Louis*. Estelle, ainsi qu'elle l'avait dit d'abord, fut ma marraine; elle montra, dans cette occasion, des sentimens très-généreux, en même temps qu'un mélange de joie et d'importance enfantines. Le père Antonio chantait victoire, et s'attribuait, avec une confiance

imperturbable, tout le mérite de la conversion la plus difficile qu'il eut jamais faite, disait-il, pendant que dona Luisa rendait grâces au ciel, et priait pour mon bonheur dans ce monde et dans l'autre. C'était une fête pour la maison; et don Péréyras lui-même, le seul qui ne m'eût pas pressé de changer de religion, me félicita lorsque la cérémonie fut terminée, en me recommandant d'être honnête homme, de vivre en bon Chrétien, et de me conformer aux préceptes sublimes de la morale évangélique.

Mariette était au comble de la joie; elle la manifestait par les élans les plus tendres, par la naïveté la plus folle. Rien ne troublait plus désormais le plaisir que nous avions d'être ensemble; rien, car ses petits caprices étaient autant de stimulans nouveaux pour mon amour. Notre ingénuité, la pureté, la franchise de nos sentimens, donnaient à notre liaison tant de publicité, qu'il devenait inévitable ou de nous séparer, ou de nous marier. Aucun motif n'empêchait plus notre union. Il est vrai que nous étions très-jeunes; cependant Mariette avait bien quinze ans, et j'en avais près de seize. On consentit à notre mariage.

Époque délicieuse de ma vie! Jouissances infinies, déjà si loin de moi, et que je ne dois plus retrouver! Immense félicité dans laquelle a nagé mon cœur, je n'essayerai pas de vous retracer. J'ai senti, j'ai palpé, j'ai absorbé tout ce que la nature humaine comporte de bonheur; rien n'a manqué au mien, car je l'ai connu. Pauvre, j'aurais fait envie au plus riche; esclave, je n'aurais pas changé mon existence contre celle d'un roi; esclave, je n'avais pas même dans le cœur la plus petite place vide pour désirer la liberté! — Oh! souvenirs trop doux, mille fois trop chers, que me voulez-vous? Pourquoi chercher à m'attendrir encore? Préludes séduisans, vous allez faire vibrer dans mon ame toutes les cordes de la douleur! Vous m'apparaissez maintenant comme ces songes rians, légers, qui précèdent les angoisses et les horreurs, effroyable cortége d'un cauchemar suffoquant.

LIVRE VII.

PENDANT plus d'un an, rien ne troubla mon heureuse existence. Mariette m'avait rendu père; chaque jour semblait accroître mon contentement et mon amour. La jalousie, il est vrai, me faisait bien sentir un peu son aiguillon; mais il me chatouillait et ne me causait pas de blessures. Ce n'était pas de ces jalousies insultantes pour l'objet aimé, qui portent le doute ni sur l'accomplissement des devoirs, ni sur la sincérité, ni sur la constance des sentimens; c'était cette susceptibilité délicate qui, attachant une grande valeur aux moindres gestes, aux moindres paroles de l'objet aimé, aurait besoin de se les réserver à elle seule; avide, insatiable, comme l'avare qui ne convoite, qui ne défend pas moins le denier que la pièce d'or, je n'aurais pas voulu perdre une seule des pensées de ma maîtresse,

un seul de ses regards. Les ames faibles ne connaissent guère ce genre de jalousie ; combien peu de femmes sont faites pour l'inspirer ? Quelquefois je trouvais que Mariette était un peu coquette, trop aimable ; pour rien au monde je n'aurais voulu qu'elle le fût moins.

Mon service était facile chez don Péréyras, et mes maîtres avaient su me le rendre agréable. Mariette, de son côté, continuait d'être l'enfant gâté de la famille ; aussi, rien ne nous manquait. Avec quel zèle, quelle affection, nous répondions à tant de bontés ! Des maîtres ne furent jamais mieux servis, plus aimés ; jamais non plus des maîtres ne méritèrent mieux de l'être. Tous les esclaves éprouvaient les mêmes sentimens. L'ordre, la tranquillité, le bien-être qui régnaient dans cette maison, la rendaient chère à tous ses habitans, qui se considéraient comme une seule famille, qui partageaient les mêmes peines, mais bien plus ordinairement les mêmes plaisirs. Un nouveau motif de joie vint animer tous les esprits, ce fut l'annonce de la prochaine arrivée de don Manuel, frère aîné d'Estelle. Après avoir fait un long séjour en Espagne, pour y terminer

son éducation, il allait rentrer dans la maison paternelle. De grandes fêtes furent préparées pour célébrer son retour. Indépendamment d'une occasion de plaisir, chacun y vit un moyen de se rendre agréable ; chacun s'y porta avec ardeur, et le ciel m'est témoin que je ne fus pas le moins empressé.

Don Péréyras était allé jusqu'au port au-devant de son fils ; lorsque au bout de quelques jours il le ramena, nous les reçûmes avec des démonstrations, des transports de respect et d'amour. Des arcs de verdure avaient été dressés sur leur passage ; tous les nègres, vêtus de leurs plus beaux ajustemens, marchèrent à leur rencontre ; ils leur baisaient les mains en chantant et sautant de joie. Estelle, plus touchante qu'on ne le pourrait dire, ne se lassait pas de caresser son frère ; dona Luisa, fondant en larmes, après avoir embrassé son fils, le conduisit aussitôt à la chapelle, et fit célébrer une messe d'actions de grâces, à laquelle nous dûmes tous assister. Ensuite, on présenta particulièrement à don Manuel les commandeurs et les gens attachés au service intérieur de la maison. Ce fut, pour le maître, une occasion d'adresser à chacun,

de ces paroles de satisfaction, de bonté, si encourageantes, si puissantes sur les cœurs. Je ne fus pas oublié. Bientôt don Manuel parut me distinguer et m'affectionner; moi-même, soit par reconnaissance pour ses parens, soit par entraînement pour son âge et ses manières, je ne tardai pas à m'attacher à mon jeune maître avec une espèce de passion; je l'accompagnais à la promenade, à la chasse, en visites, partout.

C'était un jeune homme de vingt ans, d'un physique, d'une tournure agréables; son air était familier, ouvert, quoique annonçant de la suffisance et de la prétention. Naturellement inconséquent, léger, le genre d'éducation qu'il avait reçue n'était pas de nature à lui faire acquérir de l'empire sur lui-même. Don Péréyras aurait pu l'élever dans les meilleurs principes et sous l'influence des meilleurs exemples, qui valent mieux que les plus savantes leçons; il se défia de lui-même, et voulut procurer à son fils une éducation brillante. Dès l'âge de douze ans, il eut le courage de s'en séparer, et de l'envoyer en Espagne suivre les cours des colléges et des universités. Comme tant d'autres, rebuté de l'aridité, du non-sens

du système d'instruction (1) adopté dans presque tous ces établissemens, don Manuel ne cultiva pas son jugement; loin des affections naturelles de la famille, il paraît même qu'il faussa, qu'il laissa émousser son cœur. En grandissant, il sentit, avec la majeure partie de ses camarades, qu'il était plus facile, plus agréable, plus promptement profitable d'être un homme à la mode, qu'un sage ou un savant; en conséquence, il se lança dans le monde, rêva que tout était fait pour ses plaisirs, prit les airs tranchans d'un petit-maître, et parla de ses esclaves, du même ton qu'un autre parlait à Madrid de ses chevaux et de ses chiens. Enfin, comme j'entendais un jour son respectable père le lui dire, en lui reprochant quelque sottise, sans être méchant, il rentra dans sa famille la mémoire mal garnie, l'esprit vide et le cœur sec.

Don Manuel, par sa conduite, ne tarda pas à mettre à découvert ses vices, qui contrastaient si complètement avec la pureté, avec les habitudes morales de la maison paternelle. Tout devait céder à ses caprices; il maltraitait, sans motifs, les nègres; il corrompait les jeunes négresses. Le respect s'éloignait de

lui ; on commençait à le craindre, à l'éviter autant qu'on l'avait désiré. Moi-même, je ne voyais pas, sans inquiétude, ses assiduités auprès de Mariette ; dans les premiers temps, elle m'avait avoué qu'il avait tenté de la séduire. Une jalousie, une haine véritable succéda bientôt aux premiers sentimens qu'il m'avait inspirés. Alors se rembrunit pour moi le tableau de la vie ; je n'éprouvais pas encore précisément de malheurs, mais je n'étais déjà plus heureux.

Une occasion se présenta de me distraire, je la saisis avec l'empressement et l'espérance d'un homme qui, dans l'état de malaise, suit la première ordonnance du médecin. Le nombre des nègres marons (2) s'était considérablement accru depuis quelque temps ; ils faisaient assez souvent des courses au pied des montagnes et jusque dans la plaine ; des pillages récens, et même des actes de vengeance et de barbarie avaient été commis par eux. Les propriétaires du voisinage résolurent de les poursuivre, ou selon l'expression reçue, de leur faire la chasse. Au jour fixé, les hommes libres se réunirent ; chacun d'eux emmenait quelques domestiques de confiance. Une sem-

blable expédition répugnait au caractère philosophique de don Péréyras ; son fils n'y voyait pas de plaisirs selon ses goûts. Ils ne marchèrent pas ; mais ils envoyèrent l'économe et un commis de la maison, avec une douzaine de nègres d'un dévouement éprouvé. Je fus de ce nombre, par suite du vif désir que j'en exprimai.

Mariette fit des efforts inouis pour me retenir. C'était plus que des marques ordinaires de tendresse, plus que les douleurs d'une première séparation, plus que les inquiétudes inspirées naturellement aux femmes par les dangers des combats ; c'était comme le pressentiment d'un grand malheur. Je fus inébranlable ; je partis.

La vue des nouveaux pays que je traversais semblait développer, agrandir mon existence ; notre réunion, notre marche militaires électrisaient mon esprit. Je me rappelle surtout avec combien de satisfaction je portais un fusil ! Par quel indéfinissable instinct tous les hommes sentent-ils leur cœur battre avec joie et plus vite la première fois qu'ils sont armés ? Comme si cet accroissement de nos forces, en nous inspirant plus de confiance, réveillait en nous

l'esprit de domination, ou du moins le sentiment de l'indépendance, sans laquelle il n'y a pas de bonheur.

Une ardeur aveugle, une animosité brutale me poussaient, ainsi que mes compagnons, à la poursuite de nos malheureux compatriotes fugitifs. Nous étions lancés, comme des chiens à la chasse, sans motifs de haine, de justice, sans raisonnement et sans intérêt. Nous nous étions faits, sans savoir pourquoi, les ennemis de gens que nous n'avions jamais vus, qui ne nous causaient aucun mal, que leur couleur rendait nos frères, dont l'infortune devait nous attendrir, si leur exemple ne nous entraînait pas. Cependant nous les poursuivions jusque dans les bois, nous les délogions jusque dans le creux des rochers, que les bêtes féroces, moins cruelles que nous, ne leur disputaient pas. Quelle est donc cette folle disposition de notre esprit à s'oublier lui-même, pour obéir à des impulsions étrangères? Et comment, trop vains que nous sommes de notre prétendue raison, descendons-nous à n'être si souvent qu'un mécanisme inerte, que l'instrument aveugle et tout matériel de nos semblables?

Les noirs-marons ne nous attendaient pas.

Quelques-uns furent tués ; quelques autres, plus à plaindre, furent pris et réservés au supplice public, ou à des mutilations suivies d'un esclavage affreux. Content du présent, aucun de nous ne se disait : tel peut-être mon sort demain.....

Nous restâmes une huitaine de jours à parcourir les montagnes. Né dans un pays de plaines (3), je ne me lassais pas de ce grand spectacle, dont je n'avais aucune idée. Ces terrains coupés et déchirés, ces masses de pierres arides et hérissées, ces crêtes, ces pics qui se perdent dans les nues, cette nature pittoresque et sauvage, tout me frappait d'étonnement, me remplissait d'émotions variées.

Soit que l'aspect des lieux très-élevés inspire naturellement la mélancolie, soit que la fatigue, à laquelle j'étais peu habitué, commençât à s'appesantir sur moi, je me sentais tout attristé pendant notre retour. Mes compagnons, au contraire, fiers de leurs succès, joyeux de rentrer dans leurs familles, chantaient et s'égayaient d'autant plus que nous approchions du terme du voyage. Moi, j'avais peine à me défendre contre l'espèce de démon triste dont j'étais possédé. Plus j'avançais, plus

je désirais et en même temps plus je craignais d'arriver. Mon imagination me représentait la maison en flammes, l'excellente dona Luisa dans la désolation, mon enfant mort, sa mère... Ah! qui les a connus les serpens d'une jalousie sans motifs déterminés, qui les a senti ronger son cœur! celui-là seul peut concevoir et mon agitation et mon supplice.

Enfin j'arrivai, l'esprit inquiet, péniblement préoccupé. Il me sembla que Mariette me recevait avec embarras et froideur, qu'elle ne se livrait pas à ces démonstrations, à ces transports de joie, que je devais attendre de ses habitudes et de son amour. Moi-même, je sentais que j'avais aussi dans mes manières quelque chose de gêné, de peu naturel, qui devait repousser la confiance et les caresses. Comme autour de moi tout était changé! comme tout était désenchanté dans mon avenir! et quelle en était la cause? Je n'aurais pas pu m'en rendre compte; cette incertitude était précisément ce qui aggravait mes tourmens.

Si vive naguère encore, Mariette était devenue sombre, taciturne; si gaie, le moindre sourire n'effleurait plus ses lèvres. Quand je lui faisais des reproches, quand je l'interrogeais,

elle s'éloignait ou pleurait en se cachant le visage dans ses deux mains. Quelquefois j'attribuais son affliction au dépit qu'elle éprouvait de ce que j'avais fait cette malencontreuse expédition, sans égard pour ses prières pressantes; je m'en excusais; elle ne répondait qu'en levant les yeux au ciel. Enfin, me reprochant à moi-même tout ce que je croyais pouvoir lui déplaire, m'accusant de mes chagrins et des siens, et sentant ranimer en moi tous les feux de ma première passion, je sollicitais mon pardon, je sollicitais, comme une grâce, un mot, un regard d'amitié; elle s'attendrissait, me demandait excuse aussi, se plaignait de ne pouvoir plus faire mon bonheur, et retombait bientôt dans son abattement.

Un ennui mortel s'était emparé de moi. Rien ne pouvait plus ni me distraire, ni m'occuper; la maison m'était devenue insupportable; j'errais des journées entières dans la campagne; mon service était négligé, et j'en avais des reproches qui m'étaient d'autant plus pénibles que je les méritais. Je fuyais tout le monde, mais je fuyais surtout don Manuel; son regard me semblait avoir quelque chose de moqueur

et d'humiliant; il m'agitait, il m'indignait par un sentiment secret et indéfinissable,

Un jour, je venais de parcourir les bois avec une agitation plus grande qu'à l'ordinaire; ma tête, plus encore que mes jambes, s'était égarée; tous mes sens étaient embrasés d'une fureur qui semblait demander une occasion de s'assouvir, qui cherchait une victime. J'entre, poussé par une puissance invisible et fatale, j'entre dans la chambre de Mariette; qu'y vois-je? juste Dieu, qui n'as pas voulu modérer alors ma colère, soutiens mon courage! c'est don Manuel tenant dans ses bras Mariette, Mariette en larmes, mais ne le repoussant pas!.... La foudre eût été moins prompte à servir ma vengeance. Je me précipite sur lui, je le frappe à coups redoublés, je le renverse inanimé sur le carreau.

Mariette s'était jetée aussitôt à genoux, les mains jointes, le regard fixe et hagard. Moi, les yeux sur ce cadavre, j'étais interdit, plus glacé que lui-même, privé de la faculté de penser, immobile! Tout à coup, elle se lève, ramasse promptement quelques petits bijoux, quelque argent, me les donne, sans que je comprenne rien à ce qu'elle fait, et me heur-

tant avec force en même temps : « Cher Kelédor, infortuné Kelédor, me dit-elle, fuis, je t'en prie, fuis loin; hâte-toi, il y va de ta vie. Fuis, fuis sans t'arrêter. Laisse-moi seule ici; que le malheur ne soit que pour moi! Toi, cherche un ciel meilleur; va, fuis, fuis donc! » A chaque mot, elle me poussait, me précipitait hors de la maison; et moi, sans volonté, sans vie, cédant à cette impulsion matérielle, vigoureuse, je courus devant moi, sans savoir ce que je faisais, et jusqu'à ce que, les jambes me manquant, je tombai d'épuisement.

Le froid de la nuit, la terreur peut-être, ranima mes sens. Je ne me rendais pas encore bien compte des motifs qui déterminaient ma fuite; mais, par un instinct secret qui, plus persévérant, plus sûr que la raison, veille toujours à la conservation de notre être, je sentais qu'il fallait fuir, et je me dirigeai vers ces montagnes que j'avais naguère appris à connaître. Ah! quand l'excès de la fatigue ralentissant enfin ma course, je pus jeter un regard sur moi-même, quand j'osai m'interroger, dans quel abîme de maux et de désespoir ne me trouvai-je pas tombé? moi meurtrier! meurtrier du fils de mon maître, de mon bien-

faiteur! du fils de ce Péréyras dont j'aimais la bonté, dont je vénérais la sagesse! Être surhumain, je t'ai donc rabaissé par la douleur au niveau des hommes! et vous généreuse, sensible, tendre dona Luisa, voilà le digne prix dont je paye vos bienfaits! j'ai porté dans votre sein maternel le coup de la mort, et la toute-puissante religion elle-même, ne vous en défendra pas. Je suis un furieux, un assassin! Jésus, Mahomet, je n'ai plus de Dieu! le ciel et la terre me repoussent.

Mariette, devrais-je l'avouer? Mariette encore occupait mon cœur; elle était l'objet de mes regrets, de mes inquiétudes, de mon amour même. Mon imagination me la peignait si aimable, si vive, si jolie, si aimante! Comment la croire coupable? mon esprit et mon cœur s'y refusaient, s'en indignaient. Don Manuel, abusant de toute l'influence de sa famille, de toute l'autorité que lui donnait sa position, avait sans doute trompé sa confiance et violenté sa candeur. Pauvre Mariette! Je ne devais plus la revoir! je ne devais plus embrasser mon enfant!

J'avais marché, j'avais couru pendant une grande partie de la nuit; je continuai tout le

jour, et je ne tardai pas à m'enfoncer dans des solitudes, où je ne trouvais plus de traces humaines. A la lassitude se joignit bientôt le supplice de la faim. Quelques racines crues, des feuilles de plantes sauvages, irritaient plutôt qu'elles n'apaisaient les tiraillemens de mon estomac. La seconde nuit arriva; la nuit si cruelle au malheureux qui ne dort pas! Il fallut m'arrêter, les forces me manquaient; je me couchai sous un gros arbre.

C'est alors que, repassant dans mon esprit, avec plus de calme, mais non avec moins de douleur, les déplorables événemens de la veille, je sentis plus fortement peut-être encore tout le poids de l'infortune qui m'accablait, qui envahissait ma vie jusque dans l'avenir le plus éloigné. Enlevé à mes parens, à ma patrie, par des circonstances dont le souvenir me glaçait d'horreur, je perdais, par une catastrophe plus cruelle encore, la seconde famille, la famille si chère que m'avait créée l'amour. Maintenant errant dans un pays étranger, dans des montagnes escarpées, arides, sans asile où reposer ma tête, sans armes pour me défendre contre les bêtes féroces, sans alimens pour assouvir ma faim; seul et redoutant même la ren-

contre d'un homme; menacé du dernier supplice par la société, menacé de mourir de faim dans la solitude; quel sort m'attendait? Mon unique espoir était de rejoindre quelque bande de noirs-marons qui traînent parmi ces rochers leur déplorable existence, dans un dénûment affreux, dans de perpétuelles terreurs. Encore ces fugitifs voudraient-ils m'associer à leur misère? ne craindraient-ils pas que je ne fusse un espion, un traître, chargé de pénétrer dans leurs retraites et d'y conduire plus tard leurs persécuteurs? Enfin, ne pouvaient-ils pas me reconnaître pour un des ennemis qui, tout récemment, promenaient au milieu d'eux, avec un plaisir féroce, la désolation et la mort? Pauvres compatriotes et compagnons d'infortune, ma raison s'était égarée! pardonnez-moi d'avoir pu oublier envers vous les sentimens de l'humanité. Dieu est juste, vous êtes vengés; plus à plaindre que vous, j'en suis réduit à envier votre sort!

Cependant le ciel, en harmonie avec mon ame, s'était chargé de nuages épais et noirs; un violent orage se déclara; la pluie tombait à torrens. L'eau qui descendait avec fracas des montagnes, ruisselait de toutes parts sur la

terre, qu'elle sillonnait profondément. J'en étais inondé, et dans l'obscurité, il fallait me cramponner à des branches pour n'être pas entraîné. Quelle fut longue cette scène, image redoutable de la dissolution des élémens et de la destruction finale! la fatigue, le sommeil, le froid, la faim, la faim surtout, amassaient sur moi tous les genres de tortures à la fois.

Dès que le jour parut, j'entrepris d'aller en avant. La difficulté de me frayer un chemin, de me soutenir même sur un sol en pente et glissant, les nombreux ruisseaux, les torrens que je rencontrais à chaque instant, opposaient à ma marche des obstacles insurmontables. Je m'arrêtai découragé. Où diriger d'ailleurs mes pas? Pourquoi plutôt d'un côté que d'un autre? sais-je moi-même où je vais et ce que je cherche?

Je m'arrêtai désolé. La pluie continuait à tomber avec force. Je m'abandonnai au plus violent accès de désespoir; mes larmes coulaient abondamment; je me roulais dans la fange; je mordais la terre avec fureur. J'appelais au secours, j'appelais à grands cris; l'écho, souvent interrompu par le bruit de la foudre, répondait seul à ma voix!

Une nuit encore se passa, une nuit aux hor-

reurs de laquelle je m'étonne, même aujourd'hui, d'avoir survécu. Le lendemain, j'essayai de me traîner à quelque distance; je tombai de faiblesse, d'épuisement et de besoin; je perdis connaissance. Lorsque je repris mes sens, trois nègres m'entouraient et me donnaient des secours. Mes yeux interrogeaient avec inquiétude leur visage: Ils s'empressèrent de me rassurer; des malheureux s'entendent bien vite. « Jeune victime de l'atroce tyrannie des blancs, me dit l'un d'eux, la misère t'attend, mais la liberté est un trésor qui tient lieu de tous les autres; des dangers sans nombre t'environneront; la liberté donne le courage de les affronter. Viens, la vie est encore précieuse tant qu'on a l'espoir de se venger! »

Ils m'emportèrent, au milieu d'un chaos de roches bouleversées, dans une espèce de caverne creusée sous une grande pierre basse et menaçante. Là, je trouvai quelques femmes, quelques enfans, presque nus, dans la situation la plus digne d'inspirer la pitié, la plus capable de ne pas faire regretter pour l'homme l'état primitif de la nature. Tous les soins possibles me furent prodigués; les femmes, sur-

tout, se montrèrent bonnes, attentives, compatissantes, comme si elles avaient pu penser qu'il leur appartenait de chercher à réparer le mal irréparable que m'avait fait une femme!

La force de la jeunesse triompha bientôt, sinon de mes chagrins, au moins des causes physiques qui avaient altéré ma santé. Quelques jours de repos suffirent pour me mettre en état de suivre mes nouveaux compagnons dans les courses qu'ils faisaient, afin de procurer des vivres à la petite république. Ordinairement, nous allions à la recherche de racines et de fruits sauvages; nous tendions des piéges aux animaux, nous enlevions leurs petits ou leurs œufs; quelquefois on descendait la nuit dans la plaine, on surprenait, on ramenait des bestiaux, ou l'on s'approvisionnait de vivres dans les champs, dans les jardins. Ce genre d'existence était trop en opposition avec mes goûts et mes habitudes, pour qu'il pût me convenir.

S'il se trouvait, dans leur nombre, quelques victimes intéressantes, il est bien vrai que ceux auxquels le sort m'avait lié, étaient, pour la plupart, des gens d'un mauvais naturel. Ils

avaient commis des vols, des assassinats, que les rigueurs de l'esclavage n'avaient pas seules provoqués. Dans toute espèce de position sociale, ils auraient probablement été des hommes dangereux. Les sentimens de haine et de vengeance qui les animaient, leurs habitudes ou leur soif du crime, ils les appelaient de justes représailles : « La société s'est mise en hostilité vis-à-vis de nous, eh bien, disaient-ils, guerre à la société! Les blancs nous traitent comme des brutes, eh bien, ne les traitons pas comme des hommes! » L'attentat de don Manuel devait, suivant eux, être expié par la destruction de toute sa famille. — Et moi, je sentais que jamais ce vœu féroce n'entrerait dans mon cœur; je sentais que don Péréyras, pour avoir été mon maître, n'en avait pas moins été mon bienfaiteur; je sentais que je défendrais dona Luisa, Estelle, au péril de mes jours.

Depuis peu de temps, je traînais ainsi misérablement ma vie, lorsque les correspondances que nous entretenions avec les marons du nord et de l'ouest vinrent jeter l'alarme dans nos montagnes. Des troupes nombreuses se disposaient à les gravir. Elles s'appro-

chaient; rien de semblable ne s'était encore vu. Des émissaires parcoururent en toute hâte le pays, et nous ne tardâmes pas à savoir que c'était l'armée de Toussaint-Louverture (4) qui, déjà maître de la partie française de Saint-Domingue, entreprenait la conquête de la partie espagnole. Plusieurs résolurent d'aller offrir leurs services au général nègre; je fus de ce nombre (5).

Reçus comme des frères, incorporés aussitôt dans une *demi-brigade* (6), nous marchâmes avec enthousiasme au milieu de nos libérateurs. Ces bataillons de nègres, bien armés, vêtus d'uniformes, manœuvrant avec ordre, s'avançant aux cris de *liberté! égalité!* électrisaient ma pensée, rendaient à mes sensations toute leur énergie. M'occupant avec ardeur de mon éducation militaire, entraîné par les mouvemens rapides de l'armée, dominé par un ordre d'idées, si différent, si attrayant, je commençais une nouvelle ère, une nouvelle existence. Mes chagrins n'étaient pas oubliés, mais ils assiégeaient moins souvent, moins cruellement mon cœur.

A l'exception de quelques coups de fusils échangés derrière les rivières d'Amina et de

Nisao (7), nous arrivâmes presque sans obstacle sous les remparts de Santo-Domingo ; et bientôt le gouverneur, don Garcia, ayant capitulé, nous occupâmes la ville. Ce succès facile, la vue du pavillon espagnol s'abaissant pour faire place au drapeau des nègres libres, l'entrée triomphante de notre général dans les villes, au bruit du canon, au son de toutes les cloches, le clergé venant à sa rencontre processionnellement (8) pour le recevoir sous le dais, tout contribuait à porter mon exaltation à son comble. Repoussant le souvenir, l'idée d'esclavage, je me sentais devenu soldat, citoyen; j'avais reconquis une patrie.

Le corps auquel j'appartenais fut désigné pour rentrer aussitôt dans la partie française de l'île. Notre départ fut trop précipité pour que j'eusse pu obtenir la permission de retourner sur l'habitation de don Péréyras. D'ailleurs, sans parler des dangers qu'un pareil voyage devait nécessairement présenter pour moi, quelque dût être mon désir de connaître toutes les suites de mon emportement, d'adresser des derniers adieux à ma famille, la jalousie, la honte, des sentimens furieux me repoussaient irrésistiblement du théâtre

de mes malheurs. Je m'éloignai donc avec empressement d'un pays où les souvenirs de mes maux, où les souvenirs de mon bonheur étaient également cuisans; où je ne devais plus espérer de bon accueil ni de l'indulgence ni de l'amitié; où tous les plaisirs possibles, même ceux de l'amour, étaient d'avance empoisonnés. Quand j'eus laissé derrière moi le haut pic du Cibao, il me sembla que je respirais plus librement.

J'étais arrivé depuis quelques mois dans la ville du Cap; notre repos n'y fut pas de longue durée. La nouvelle se répandit qu'une formidable expédition, partie de France, paraissait sur les côtes de l'île, pour s'emparer du pays, et remettre les nègres dans l'esclavage. L'indignation fut extrême; le premier mouvement fut admirable! Mourir ou rester libres! vive la liberté! tels furent les cris unanimes qui retentirent de toutes parts. L'impression en subsiste encore dans mon cœur, vive et fraîche comme au premier jour. Les horreurs que j'ai vues ensuite n'ont pas pu même en altérer le charme, en affaiblir la puissance.

Toussaint-Louverture, arrivant en toute

hâte de Samana au Cap, reconnut qu'il était impossible d'empêcher le débarquement, de défendre cette capitale et même de tenir régulièrement la campagne. Profitant de l'exaltation dans laquelle il voyait les esprits, et qu'il avait soin de fomenter lui-même, il donna l'ordre terrible de tout égorger, de tout incendier devant les Français, et de ne leur céder que des monceaux de ruines et des cadavres.

Cet ordre ne fut que trop ponctuellement suivi. Dès qu'il eut connaissance du débarquement et de la marche des troupes françaises, Christophe, qui commandait au Cap, fit évacuer la ville et les forts; l'incendie fut porté dans les divers quartiers à la fois; les magasins, les édifices publics, comme les maisons particulières, tout fut confondu par la même fureur, et enveloppé dans une égale destruction (9). Quel tableau! Les malheureux habitans fuyaient dans le plus grand désordre, dans le désespoir le plus déchirant. Emportant leurs enfans et ce qu'ils pouvaient sauver de plus précieux, ils se retournaient quelquefois avec horreur, pour suivre des yeux les effrayans progrès de cette fournaise immense

qui dévorait tout, sans pitié, comme ceux qui l'avait allumée. Placés sur les hauteurs environnantes, nous dominions, dans notre retraite, ce spectable de désolation qui, pour beaucoup des nôtres, était un vaste feu de joie. Partout le fatal signal des trois coups de canon se répétait sur la côte, dans les campagnes, et en même temps s'élevaient de tous côtés des tourbillons de flammes et de fumée. Hélas ! l'arrêt de mort ne s'exécutait pas avec moins de rigueur ! Les bourgs, les habitations que nous traversions, exposaient, à nos regards, de nombreux cadavres d'Européens égorgés ; les femmes, les enfans, on n'avait rien épargné. Et combien ces massacres n'avaient-ils pas été souvent précédés de cruautés et d'infamies ! Je n'ai pas la force de les décrire. Pour moi, étranger, mais non indifférent à ces scènes déplorables, je m'écriais, en levant les mains au ciel : Liberté ! liberté ! n'est-ce donc qu'à ce prix qu'il est donné à l'homme de jouir de tes bienfaits !

LIVRE VIII.

J'ERRAI quelque temps dans les mornes, à la suite de Christophe; je courus ma part de dangers aux affaires de Marmelade, d'Ennery, et aux nombreuses escarmouches que nous avions journellement en parcourant, en dévastant les hauteurs du canton du Cap. Quels que fussent les privations, les fatigues, les périls auxquels j'étais exposé; quelles que fussent les horreurs que je voyais commettre, et dont je gémissais, je prenais goût à la guerre. C'est un sentiment dont il est difficile de se bien rendre raison. Cependant, s'il est dans la nature que les jouissances de l'homme soient le résultat d'émotions vives et variées, de tout ce qui met en jeu l'attention, la surprise, la pitié, l'inquiétude, de tout ce qui stimule l'instinct naturel de sa propre conservation, de tout ce qui tient pour ainsi dire l'existence

en suspens, de tout ce qui remue souvent à la fois les facultés morales et physiques, puisque ces divers élémens se trouvent constituer la vie du soldat, on peut concevoir que le métier des armes ait de quoi plaire, surtout dans un âge où l'on est avide de mouvement et de sensations.

Lorsqu'à l'arrivée de deux nouvelles escadres apportant encore des forces d'Europe, Christophe crut devoir faire sa soumission, je restai dans le corps de troupes qu'il conduisit au Cap. Ainsi qu'un bon nombre de mes compagnons, les Français me conservèrent à leur service. Ils nous employèrent seulement dans la ville et dans les environs. Quoiqu'ils affectassent une insolente supériorité sur les nègres, rien n'annonçait pourtant qu'ils eussent l'intention de nous remettre en esclavage; nous étions traités comme leurs propres soldats.

Bientôt se déclara la maladie terrible qui devait si promptement consumer cette armée brillante, admirable, intrépide, déjà maîtresse de l'île toute entière. La fièvre jaune fit des ravages aussi rapides qu'affreux parmi les Européens. Presque aucun n'échappait. Après trois ou quatre jours de douleurs atroces, ils

vomissaient un sang noir et corrompu ; leurs corps, couverts de taches livides, étaient à demi-décomposés, et la mort ne tardait pas à venir prendre possession entière de son domaine. Les hôpitaux étaient encombrés ; on ne rendait plus d'honneurs aux morts ; mais, dans le silence de la nuit, de nombreux tombereaux, circulant dans les rues, avec un bruit lugubre, enlevaient sans distinction les cadavres qu'on déposait aux portes des maisons. L'âge, le sexe, le rang, tout était confondu sous le niveau de plomb de ce fléau dévastateur. L'officier succombait comme le soldat. Le général français lui-même, après avoir vu périr presque tous les siens, les rejoignit dans la nuit éternelle.

Les chefs noirs ne s'étaient soumis que par impossibilité de résister. Vaincus par l'empire de la force, ils acceptèrent le climat pour auxiliaire et pour vengeur. On les vit successivement secouer le joug. A leur voix, la population courut tout entière aux armes. La trahison exercée envers Toussaint-Louverture, qu'on avait enlevé en pleine paix et en violation des traités, la nouvelle positive que les Français venaient de rétablir l'esclavage dans

une île voisine (1), l'anéantissement presque total de leur armée, tout contribuait à provoquer un soulèvement général. Il eut lieu, et les Européens furent complètement chassés de Saint-Domingue.

N'ayant pas quitté les quartiers du nord de l'île, je me trouvai naturellement incorporé de nouveau dans l'armée de Christophe. Je ne raconterai pas les révolutions, les guerres civiles dont je fus témoin, et dans lesquelles je devins acteur involontairement. Que de maux ne peuvent pas causer aux hommes l'ambition, l'intérêt, la haine, la vengeance, tant de passions honteuses dont je vis si souvent et de si près le débordement hideux! Lorsque, dans toutes les parties de l'île, les habitans, au lieu de jouir de la paix que leur laissaient les Européens, se déchiraient entre eux pour le choix d'un maître; lorsque les chefs, se supplantant l'un l'autre, entraînaient toute la population dans leurs querelles, brûlaient les villes, saccageaient les campagnes; lorsque la terreur et les massacres prenaient la place des lois et de la justice, alors, je l'avouerai, quelquefois désespérant et de moi-même et de ma race, je me disais : Serait-il donc vrai que les nègres

ne seraient pas nés pour la civilisation, pour la liberté? Le sort ne leur laisserait-il de choix qu'entre l'état de sauvages et celui d'esclaves? — Mais les récits qui m'étaient faits de l'histoire des blancs me rassuraient bientôt. J'apprenais que les mêmes passions, les mêmes faiblesses, le même aveuglement, les mêmes cruautés salissaient toutes les pages des annales de ces peuples si fiers de leur civilisation, de leurs lumières; que pas un siècle chez eux n'était pur de semblables extravagances, de semblables atrocités. Faut-il donc s'étonner que des noirs, transportés de tant de contrées diverses, non encore réunis en société, élevés à peine à l'indépendance, aient aussi payé, comme les peuples policés, leur dette à la sottise et au crime! A ce signe déplorable et commun, ne pourrait-on pas dire, au contraire, qu'ils n'appartiennent que trop à l'espèce humaine?

Cependant, à force de perfidies, de dévastations, d'assassinats et de supplices, Christophe s'était fait un trône. Il gouvernait despotiquement la partie nord de Saint-Domingue, et s'était entouré d'une cour composée de dignitaires, qu'il avait ridiculement affublés. de

titres pris à la vieille féodalité de l'Europe. Je continuai d'être employé dans son armée, et même, vers les derniers temps, je parvins au grade d'officier.

Un jour que je dînais pour la première fois chez un de nos généraux, au milieu de la richesse, du faste qu'il déployait, et qui dépassait tout ce que j'avais admiré chez les Espagnols, je remarquai surtout, derrière le fauteuil du maître de la maison, deux domestiques blancs; c'est un luxe qu'affectionnaient beaucoup les *seigneurs* de la cour de Christophe. Quoique j'eusse l'habitude de voir souvent des Européens avilis, cependant je frissonnai. Une révolution totale s'opéra dans mon esprit. La prédiction du vieil aveugle (2) commençait-elle à se réaliser?

A cette idée, tout le passé se déroula devant moi; toutes les scènes de ma première jeunesse se retracèrent involontairement à mon esprit, avec une vigueur que je crois qu'elles n'ont pas perdue, et qu'on a peut-être trouvé quelquefois trop prononcée dans mon récit. Il semble que ces souvenirs, pour avoir en quelque sorte sommeillé long-temps, se réveillaient alors plus vifs et plus impé-

tueux. En effet, depuis ce moment, le repos m'était presque inconnu; j'étais triste, mécontent de moi, ennuyé de tout. Je n'osais pas encore nourrir l'espoir de retourner dans mon pays natal; mais je sentais un besoin irraisonné de chercher mon enfant, de savoir quel sort avait eu la famille de don Péréyras, et même de revoir Mariette. Je n'avais jamais pu la haïr; maintenant je lui pardonnais, je l'aimais peut-être.

J'étais dans cette disposition d'esprit, quand s'offrit à moi l'occasion de laisser ma vie suivre la nouvelle impulsion que lui donnaient mes pensées. Christophe régnait depuis plusieurs années, sans lumières, par la terreur, en sacrifiant tout à son avarice. Il n'avait donc aucun appui réel. Aussi fut-il renversé sans peine par le chef de la partie du sud de Saint-Domingue (3), qui avait pour lui toute la force d'un meilleur système de gouvernement, et qui réunit bientôt en un seul corps d'État la totalité de l'île. Je fus alors licencié.

N'étant plus retenu par aucun devoir, par aucune habitude, possédant quelques économies grossies d'une indemnité de licenciement, je ne tardai pas à me diriger vers la partie es-

pagnole, dès que les communications furent ouvertes.

Il serait impossible d'expliquer tout ce qui se passa dans mon esprit pendant ce voyage, que j'entrepris solitairement. Avec quelle émotion j'allai parcourir ces montagnes, ces rochers au milieu desquels j'avais si cruellement souffert, au milieu desquels j'avais usé plusieurs mois de ma vie dans une position si pénible et si fausse! L'ancienne caverne que j'avais habitée était déserte; fatigué de mes courses, j'y couchai pendant une nuit; mais où j'avais retrouvé l'existence, je ne pus plus même goûter de repos.

Dans ces solitudes vastes, sauvages, où l'on ne voyait de traces que celles des troupeaux qui pénètrent quelquefois jusque-là, concentré en moi-même, mon imagination s'exaltait; l'aspect des lieux réchauffait de plus en plus mes souvenirs. Chaque pas qui me rapprochait de l'habitation de don Péréyras, ajoutait à mes inquiétudes, augmentait encore mon agitation. Mais, aussitôt que je commençai à l'apercevoir dans l'éloignement, je sentis mon cœur battre si vivement que les forces me manquaient, et que je fus contraint de m'arrêter. A demi-couché

sur une éminence, ma vue se dirigeait vers cette contrée, où j'avais joui du bonheur le plus grand auquel un mortel put atteindre, où j'avais été précipité dans un abîme de maux. Je ne discernais pas bien encore tous les détails de l'habitation, mais je me plaisais à les deviner. Là devaient être ces jardins, ces bois jadis animés des doux badinages, des jeux folâtres de Mariette; ici je croyais voir toujours fraîche, fleurie la place où pour la première fois, étonnés de nous-mêmes, nous parlâmes d'amour avec tant d'ingénuité; voilà la promenade favorite où, vieux déjà, don Péréyras continue sans doute à nourrir ses pensées philosophiques. Hélas! peut-être encore il y pleure son fils; il y maudit mon nom! Voilà l'oratoire de dona Luisa; combien de larmes ont dû par ma faute y couler, que j'aurais voulu racheter de mon sang! C'est là que la religion plus puissante que la raison humaine, plus tendre que la nature, a prononcé, j'en suis sûr, mon pardon. Non loin doit se trouver cette chapelle où j'ai reçu le baptême, où toutes les espérances m'ont souri, où Mariette avait juré d'être fidèle! ..... Tout auprès, je crois voir cette chambre funeste, cette scène exécrable! .....

Ombre de don Manuel, retire-toi; fuis; la vengeance et la fureur me poussent encore au meurtre!

Un peu calmé, j'hésitais pourtant à m'avancer; et pour la première fois, au moment d'arriver, il se présenta dans mon esprit des inquiétudes sur les résultats de ma démarche. Pouvais-je reparaître dans des lieux où ma main s'était souillée de sang, d'où j'avais été proscrit comme assassin, où ma présence devait soulever de douloureux souvenirs, et provoquer même un châtiment terrible? Mes anciens camarades, si dévoués à leurs excellens maîtres, n'allaient-ils pas, dans leur indignation, m'accabler de mauvais traitemens? A qui m'adresser d'abord? Comment soutenir les regards de don Péréyras? Comment paraître devant dona Luisa, devant Estelle? Devais-je, pourrais-je bien revoir Mariette?

Le soleil approchait déjà de l'horizon; je me levai tout à coup. Marchant le cœur serré, les yeux baissés, je brûlais du désir d'apprendre les événemens qui avaient suivi mon départ; et cependant je redoutais de voir paraître un homme; le moindre bruit me faisait tressaillir.

Mais à peine je reconnaissais ce pays que j'avais si souvent parcouru. Ces vastes champs, jadis bien cultivés, couverts de riches produits, étaient maintenant abandonnés aux plantes sauvages; les clôtures étaient ruinées; les chemins, envahis par les buissons et les ronces, devenaient impraticables. Rien n'annonçait plus ce bon ordre, ces soins, ce mouvement, cette prospérité que j'avais tant admirés. Grand Dieu, don Péréyras ne vivrait-il donc plus? Combien ne fus-je pas encore plus péniblement affecté, lorsque j'aperçus le délabrement d'une maison, autrefois si bien entretenue, soignée avec tant de goût, et dont l'aspect seul annonçait alors l'aisance, le séjour de la sagesse et de la paix? Maintenant des pans de murs écroulés, les fenêtres à moitié tombées, des parties de la toiture enlevées par l'ouragan! L'esprit de la destruction a-t-il soufflé sur la famille toute entière? Misérable, n'en avais-je été moi-même que le précurseur funeste et le premier agent?

Dans l'agitation, dans le bouleversement de mes pensées, à chaque pas surpris plus péniblement, je m'avançais avec lenteur. Il était nuit quand, tout près des cases, je fis rencon-

tre d'un vieux nègre qui rentrait et qui m'offrit l'hospitalité. C'était un ancien serviteur de la maison; mais, après plus de vingt ans d'absence, nous ne nous reconnûmes pas.

A peine assis au foyer du vieillard, je le priai, tout ému, de m'informer du sort de don Péréyras et de sa famille. Il me regarda d'un air étonné. « Qui êtes-vous, me dit-il, et de quel pays éloigné venez-vous donc? Voilà plus de vingt ans que nos chers maîtres nous ont quittés. Depuis, nous vivons dans la douleur et la misère.

» Plus de vingt ans! m'écriai-je avec effroi. Quel événement funeste, quel crime a porté le trouble dans cette maison? Ah maudit soit le coupable qui..... et je couvrais ma figure de mes mains trempées de larmes.

» O ciel! cet homme est fou, dit le vieillard, qui faisait un mouvement pour s'éloigner.

» Écoute, repris-je en lui saisissant le bras avec force : Connais-tu l'assassin de don Manuel?

» J'ignorais sa mort, répondit-il effrayé.

» — Quoi! n'a-t-il pas été tué il y a plus de vingt ans?

»—Il n'y en a pas cinq qu'il est venu nous voir.

»—Que dis-tu? Quel motif a donc fait expatrier don Péréyras? »

Alors il me raconta que, voyant la colonie espagnole envahie par l'armée de Toussaint-Louverture, et présageant que de grands malheurs devaient fondre sur le pays, don Péréyras avait usé de la faculté que lui en laissaient les traités pour passer avec sa famille et une partie de ses gens à Porto-Rico, où il avait fondé un nouvel établissement. On n'en avait aucune nouvelle depuis cinq ans. Cette ancienne habitation n'ayant plus le nombre de bras nécessaires pour l'exploiter, livrée au milieu des troubles politiques à un gérant indolent et sans capacité, était tombée dans l'état de dégradation et d'anéantissement où je la voyais.

Quoique affligé de ce récit, je me sentais soulagé d'un grand poids : le sang de don Manuel ne pesait donc pas sur ma tête!—J'écoutais avec plus de calme les détails dans lesquels entrait mon hôte pour satisfaire ma curiosité; mais déjà je ne prêtais plus à son discours qu'une attention distraite. Une jeune fille d'environ quinze ans était entrée dans la

case, et préparait le repas frugal dont je devais prendre ma part. Vive, alerte, enjouée, ses manières gaies, sa grâce, sa taille et même sa physionomie, tout reproduisait à mes yeux l'image enchantée de celle qui la première, qui seule m'avait fait connaître les délices et les fureurs de l'amour. Rêveur, ébahi, je la suivais des yeux, prêt à m'élancer à son cou. Mais que devins-je, quand le vieillard l'appelant; Mariette! lui dit-il, Mariette?—Ce n'est donc plus une illusion! m'écriai-je, en répétant ce nom magique. Et j'étais debout! immobile! Mariette, est-ce bien toi? et je tombai sans connaissance en prononçant encore le nom de Mariette.

Ayant repris mes sens, je sus que le vieillard était Pédro, le parent de ma femme, que je n'avais pas reconnu sous ses cheveux blancs. Devenu libre, il n'avait pas voulu quitter le domaine sur lequel il avait été long-temps heureux. Il y cultivait un champ; il y vivait seul avec sa petite-fille, à laquelle on avait donné le nom de Mariette, par souvenir de sa cousine qui avait été la bienfaitrice de la famille. Je me nommai; je dis qui j'étais, et l'on m'accueillit avec transport. On m'avait cru

mort depuis long-temps. Les coups que j'avais portés à don Manuel n'avaient produit que des blessures, qui avaient été promptement guéries. Son père l'avait fortement blâmé de sa conduite, et m'avait fait chercher avec soin pour me pardonner. Mariette, inconsolable, ne vivait plus que pour son enfant et pour ses maîtresses. D'abord un désespoir éclatant, ensuite une continuelle mélancolie avaient remplacé son inaltérable, sa piquante gaîté. On ne l'avait plus vu sourire depuis le jour fatal de mon départ. Des pratiques multipliées de dévotion, et les soins qu'elle devait à ses maîtresses, remplissaient tous les instans de sa vie. Elle avait fait le vœu d'avoir constamment la tête rasée et de ne porter aucune parure. Depuis long-temps, aucune nouvelle n'était parvenue sur son compte.

Profondément ému de ce que j'apprenais, le cœur navré, je ne me lassais pas de me faire répéter des détails qui me touchaient vivement. C'est ainsi que je passai plusieurs jours à visiter des lieux si pleins pour moi de souvenirs, si féconds en émotions. Le temps s'écoulait bien vite, lorsque j'écoutais les récits de Pédro et de quelques autres anciens es-

claves qui m'avaient connu. Mais faut-il le dire? ce qui me retenait, ce qui m'attachait surtout, c'était la petite fille de Pédro. L'illusion était de plus en plus forte. Mon cœur retrouvait toute sa sensibilité première. La voir, lui parler, me reportaient à quinze ans; je me surprenais sur le point d'oublier le passé, rêvant encore l'amour, et ne refusant pas de recommencer ma vie. Jusqu'où m'aurait conduit ce nouvel ordre d'idées ou plutôt de sentimens? je l'ignore. Mais je découvris bientôt que la jeune fille avait un amant. Cette circonstance me rappela mon âge, mes liens et mes malheurs. Le charme fut détruit.

Je partis pour Santo-Domingo. Là, une nouvelle invasion, la réunion du pays à la république établie dans la partie française de l'île, provoquant alors de nombreuses émigrations, j'obtins aisément passage sur un navire pour me rendre à Porto-Rico, où j'étais résolu de continuer mes recherches.

Hélas! combien de nouveaux sujets de douleur m'y attendaient encore. Don Péréyras était mort quelques années auparavant. Don Manuel avait dissipé la plus grande partie de la fortune de ses parens. Dona Luisa, Estelle,

retirées en Espagne, y vivaient dans un couvent. Voilà ce que je sus en arrivant à la ville. Ces déplorables nouvelles ne me rendaient que plus inquiet sur le sort de Mariette et de mon fils. Je fus obligé d'aller, pour m'en informer, sur l'habitation qui avait appartenu à don Péréyras. J'étais plus mort que vif en traversant ces campagnes étrangères ; je gémissais péniblement sur ce que je venais d'apprendre. A ces tristes souvenirs se joignaient de plus tristes pressentimens.

Ils ne tardèrent pas à se réaliser. Depuis un an, je n'avais plus de famille. Mon fils, attaqué de la petite vérole, était mort victime de ce fléau, qui avait causé les plus grands ravages dans l'île. Mariette, sa malheureuse mère, en lui donnant les soins les plus tendres, avait été frappée du même mal ; elle avait péri, me dit-on, moins victime de la contagion que de la douleur. O mon cher fils ! c'en est donc fait ! Et nous ne devions plus nous revoir ! O Mariette, la mort a donc consommé le crime de don Manuel ! nous sommes à jamais séparés !

Je tombai dans un accablement profond. Rien ne m'intéressait plus au monde. D'aucun

côté mon cœur ne trouvait à se rattacher ; je ne me voyais ni famille, ni amis ; je n'étais entouré que d'étrangers, que d'inconnus. Solitaire au milieu des hommes, sans travail, sans habitudes, sans affections, l'ennui affadissait pour moi l'existence ; le temps me pesait ; mon ame restait vide, et mon imagination même avait abdiqué l'avenir.

Traînant ainsi péniblement ma vie, je marchais un jour dans la ville ; je marchais par un mouvement purement mécanique, car je n'avais plus guère ni volonté, ni réflexion. Tout à coup, mon oreille est frappée de sons qui commandent mon attention et réveillent en moi le sentiment. On parlait la langue de ma patrie. Depuis si long-temps je ne l'avais pas entendue, que le sens en était presque perdu pour moi ; mais ses accens retentissaient encore chers dans mon cœur. Je me retourne précipitamment. A leur couleur rougeâtre, à leurs traits plus fins que ceux des autres nègres, je reconnais des Foulhs (4). Je me fais reconnaître aussi, et, sans nous être jamais vus, nous nous embrassons comme d'anciens amis qui se seraient retrouvés. Tant ils sont doux et puissans, surtout à l'étranger, les sou-

venirs, l'amour de la patrie! Depuis cet instant, je me rattachai à la vie, comme un naufragé se rattrape aux débris de son vaisseau.

Ces compatriotes m'eurent bientôt mis en rapport avec plusieurs autres, que le sort avait également jetés à Porto-Rico; j'en découvris, dans le nombre, quelques-uns qui provenaient aussi de la malencontreuse expédition d'Almami Abdoul-Kader. Alors les pensées, les émotions de l'Afrique l'emportèrent sur celles de Saint-Domingue. Alors, comme les heures se passaient rapidement à raconter, à entendre mutuellement nos aventures! Comme je me sentis renaître, lorsqu'on me fit part du projet déjà formé de retourner aux champs du Sénégal, lorsque je vérifiai que ce projet devait prochainement s'exécuter! En effet, mes compagnons, profitant des dispositions sages et humaines de la législation espagnole, avaient presque tous obtenu ou racheté leur liberté. Laborieux, économes, comme des gens qui rapportent tout à une grande et unique pensée, ils amassaient péniblement les sommes nécessaires à l'accomplissement de leur dessein. Je me mis à travailler pour compléter ma bourse à leur exemple. Notre départ put

bientôt s'effectuer. Au nombre de vingt-neuf, nous fûmes en état de frêter un bâtiment pour les Canaries; là, l'occasion ne devait pas nous manquer de passer au Sénégal. Deux expéditions, de la même nature (5), avaient eu lieu déjà de la Havane, dans les années précédentes, et les succès qu'elles avaient eus nous encourageaient encore.

Rivages des Antilles, terres de servitude, dont je m'étais fait une si effroyable idée, où l'esclavage m'avait rendu le plus heureux des hommes, où un meurtre involontaire m'acquit une liberté orageuse, je ne vous quittai pas sans attendrissement! Je vous laissais les restes inanimés des êtres qui avaient été les plus chers à mon cœur! Je vous laissais les souvenirs de la plus belle partie de ma vie; je vous laissais des sentimens qui, dans mon ame flétrie, ne pouvaient plus refleurir jamais.

Mais, quand mes pensées et mes affections se retournèrent entièrement vers ma première patrie, quand je vis les préparatifs de mon voyage, avec quel étonnement, quelle admiration ne me rappelai-je pas les prédictions faites par le vénérable Mam-Bâie, au moment déchirant où Kariallah poignardée expirait

dans ses bras ! Il est donc vrai, terre natale et chérie, je te porterai le tribut de mes ossemens. Le vieillard agonisant prophétisait ! Cependant que deviendront ses autres inspirations ? O mon pays, sois riche, mais sois heureux et libre !

Notre traversée fut longue ; du reste, rien ne la troubla. La mer, presque toujours calme, nous aplanissait le chemin du retour. Des vents doux et légers favorisèrent notre entreprise. Il semblait que la nature entière souriait à cet acte si remarquable d'amour de la patrie. Nous, paisiblement balancés sur les flots, nous repassions dans notre esprit les scènes de notre enfance, les habitudes de nos familles, les sites de nos villages. Comme tout se colore agréablement par le double prisme de l'éloignement et de l'imagination ! Ces cases basses, misérables, enfumées, notre mémoire trompée en faisait d'agréables habitations ! Que n'aurions-nous pas donné, pour devancer l'instant où nous devions goûter avec délices ces bouillies de mil, si souvent dépourvues d'assaisonnemens ? Combien de fois, possédant les fruits délicats des Antilles, n'avions-nous pas regretté les fruits âpres, secs, qui croissent

sauvages dans nos bois ! car les sensations de la première jeunesse laissent en nous de durables impressions, et le temps, qui use tout, semble leur donner au contraire, de jour en jour, plus de force et d'agrément. De là vient, sans doute, cette disposition qu'ont les vieillards à louer le passé.

Au milieu de quelles illusions nous nous rappelions aussi nos parens, nos amis, tous ceux que nous avions connus, et qui nous apparaissaient d'abord à peu près tels que nous les avions laissés ! Quelque grande part que nous fissions aux trente années qui, pendant notre absence, avaient pesé sur leurs têtes, combien nous étions loin de supposer que la mort avait ravi tant de victimes, que tant de force et de vigueur avaient fait place à la faiblesse d'une seconde enfance, que tant de fraîcheur, de beauté s'était couvert des rides de la vieillesse ! quels sujets d'étonnement, de regrets, de douleur, ne nous étaient pas réservés ? Combien d'entre nous n'allaient-ils pas se trouver, dans leur pays natal, plus seuls, plus étrangers que sous le ciel de l'Amérique ?

Cependant on aperçut la côte vers laquelle tendaient notre navigation et nos vœux. Avec

quelle avidité nos regards se portaient sur elle ! mais aussi, avec quel désenchantement nous ne découvrions d'abord qu'une zone blanche, aride (5) ! Nous ne voulions pas croire que ce fût là cette patrie tant désirée, que nous avions rêvée si belle, si riante. Bientôt la ville de Saint-Louis vint se dessiner sur ce monotone horizon. Quelques grands palmiers, les mâts des navires mouillés dans le fleuve, au long des quais, dominaient des maisons blanches, régulières, couvertes en terrasses, et qui ressortaient elles-mêmes sur une masse de verdure dont se composait le fond du tableau. Prise de la mer, cette vue présente un caractère original, étranger, une teinte africaine, quelque chose d'attrayant.

Je n'avais pas autrefois connu Saint-Louis ; mais ceux des nôtres qui, primitivement, avaient été conduits dans cette ville pour être livrés à l'exportation, ne se lassaient pas d'admirer combien elle s'était accrue, embellie (7). Et moi, lorsque je les écoutais, je pensais encore aux prédictions du vieil aveugle.

Entrés dans le fleuve, débarqués à la ville, un de nos premiers soins fut de faire célébrer une messe d'actions de grâces ; car la plupart

de mes camarades, ayant toujours vécu parmi les Espagnols, en avaient adopté les habitudes et les pratiques dévotes. Qui peindra, qui expliquera les bizarreries, les inconstances humaines? Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que quinze jours après, lorque nous nous dispersâmes pour chercher nos familles, il n'était presque aucun d'entre nous qui n'eût quitté les habits européens pour reprendre les pagnes de l'Afrique; qui n'eût substitué le *salam*, en arabe, des Mahométans, aux prières latines des Catholiques (8). Tel avait été l'empire renaissant des marabouts, sur des esprits toujours affamés du besoin de croire et de craindre; tel avait été l'entraînement de l'exemple, du besoin d'éviter le ridicule, et de ce sentiment qui nous porte à nous conformer aux mœurs dominantes, à reprendre les habitudes de l'enfance, à nous ranger sous le joug des préjugés, des croyances de la patrie.

Quelques femmes qui nous accompagnaient persitèrent, mieux que la plupart d'entre nous, dans les usages espagnols. Elles se montraient plus attachées au christianisme. Les marabouts leur faisaient bien déjà porter des *gris-gris*, mais elles conservaient leurs croix, leurs ima-

ges et leurs madones; elles faisaient, il est vrai, déjà la révérence à la lune, mais elles ne renonçaient pas au signe de la croix. Pour leurs vêtemens, elles y tenaient bien autrement encore; elles usèrent leurs mantilles, leurs jupes, leurs falbalas espagnols, jusqu'à la dernière guenille. Dans une ville où les négresses, ayant conservé la manière de se vêtir du pays, ne portent que des pagnes plus ou moins élégamment drapées autour de leur corps, c'était le spectacle le plus bizarre, que de voir ces nouvelles venues, avec des étoffes brodées, des robes de soie, des capuches, des souliers percés, des jambes nues, et tenant à la main des éventails à paillettes.

Je quittai promptement Saint-Louis; j'étais impatient de savoir si je retrouverais ma famille. Mais quelle ne fut pas ma douleur! Le village qu'habitait mon père, et dans le quel j'étais né, n'existait même plus! Les Mores, à leurs fréquentes incursions dans le Walo, l'avaient détruit, ainsi qu'un grand nombre d'autres (9). J'en reconnaissais à peine l'emplacement. Je cherchais vainement ces jeunes filles, dont les chants et la gaîté conservaient tant de charmes dans mon souvenir, cette population paisible,

hospitalière, ces troupeaux qui saluaient de leurs mûgissemens le soleil couchant, ces champs de mil que nos cris et nos courses défendaient contre les attaques continuelles des perruches et des singes, ces bois voisins dans lesquels s'était jouée mon enfance; tout avait à la fois disparu devant les nomades du Sahara. Animés de l'esprit de la destruction, et comme s'ils se trouvaient trop à l'étroit dans leurs immenses déserts, ces barbares semblent avoir reçu la funeste mission d'en reculer les limites, chassant partout devant eux, en quelque sorte, avec une égale animosité, les végétaux et la civilisation. Échappés à la mort, à la captivité, forcés de fuir, les habitans s'étaient dispersés dans les pays environnans. Quelques troncs mutilés indiquaient seulement la place de ces arbres autrefois si touffus, dont les branches avaient été coupées pour servir de pâture aux troupeaux innombrables de chèvres et de moutons que les Mores traînent à leur suite. L'incendie général, qu'ils allument deux fois par an, pour détruire l'herbe morte, qui repousse aussitôt et leur procure de verts pâturages au milieu de la plus grande sécheresse, avait dans beaucoup d'endroits calciné la terre, char-

bonné les écorces des vieux arbres et consumé tous les jeunes plants. La campagne offrait ainsi, surtout dans la saison sèche où nous étions, un triste aspect de stérilité, de ruines et de décrépitude (10).

Après tant d'idées riantes, tant de douces illusions, dont mon imagination s'était récréée à l'occasion de mon retour en Afrique, combien n'avais-je pas le cœur déchiré, lorsque j'apprenais que ma famille était détruite ou dispersée, lorsque je voyais ma patrie déserte, ses plaines dévastées! Que serais-je devenu si, pour trouver les restes de la population du Walo, je ne m'étais dirigé sur les bords du fleuve, bien au-dessus de l'île Saint-Louis, aux environs des cultures commencées par les Français? Là, je connus encore des consolations, des espérances, des jouissances même.

Presque tous ceux de mes compatriotes qui avaient pu rester dans le pays, étaient groupés dans quelques villages auprès des nouveaux établissemens européens. Protégés ainsi contre les attaques et les vexations des Mores, ils commençaient à réparer leurs pertes; ils devenaient plus nombreux. Bien vêtus, bien

armés, beaucoup d'entre eux possédaient des chevaux et des troupeaux déjà considérables. Lorsque, rassurés entièrement sur leur existence, perdant leurs habitudes errantes et guerrières, les Walos se livreront, avec plus de goût, à l'agriculture dont ils auront désormais sous les yeux de bons exemples, ils atteindront bientôt à un degré de prospérité qu'ils n'ont jamais connu.

Cependant, sous mes yeux se réalisent les prodiges annoncés par l'aveugle doué d'une prévision surnaturelle. Des maisons solides, commodes, élevées d'un étage, surmontées d'une terrasse, font honte à nos cases de terre couvertes en paille. Des murs d'enceinte, munis de créneaux, l'occupation du sol par les plantations françaises, sur une partie déjà étendue des bords du fleuve, refoulent les Mores dans le désert. Là, se trouve maintenant un centre d'industrie, de civilisation, dont l'utile influence doit peu à peu s'étendre sur toute cette partie de l'Afrique. Quel immense service rendu ! Quelles douces espérances ne doivent pas concevoir les vrais amis de l'humanité !

Je les ai donc vues ces cultures coloniales opérées par des mains libres ! Le Sénégal et Saint-Domingue, en même temps, démentent le préjugé qui les réputait impossibles (11). Voilà des nègres travailleurs accourus volontairement de tous les pays voisins ; en voilà qui viennent de cent, de deux cents lieues, pour louer leur temps et leurs forces ! Tous ne pensent qu'à remporter chez eux quelques produits des manufactures de France (12). Ils ne se doutent pas qu'ils vont introduire insensiblement dans leur patrie, des avantages autrement précieux, le goût du travail, l'habitude des arts industriels, des instrumens, des procédés d'Europe, quelque chose de ses idées, enfin les élémens de la civilisation. Qui pourrait calculer les résultats d'un pareil ordre de choses pour le commerce, les sciences et l'humanité ? Certes, il n'était pas de meilleure voie pour tenter d'introduire, parmi les peuples de l'Afrique, des améliorations, des perfectionnemens si désirables.

Comment se lasser d'admirer cette quantité de bœufs magnifiques, à la bosse sur le dos, au fanon tombant jusqu'à terre, comme de

grands tabliers de travail (13), assujettis en si peu de temps au joug (14), traçant avec la charrue, sous la conduite de nègres libres, des sillons profonds, réguliers, et traînant sur la plaine des chariots à quatre roues, dans un pays où, quelques années avant, on ignorait ce qu'étaient des voitures et des charrues? Dès à présent, ce genre de travaux, les secours de l'art et de l'industrie, qui ménagent et multiplient les forces de l'homme, sont peut-être aussi avancés ici qu'à Saint-Domingue ou à Porto-Rico.

Mais avec quel indicible plaisir je reconnais, déjà naturalisées, presque toutes les plantes utiles ou agréables que j'avais vues aux Antilles! O ma patrie! bénis soient les esprits généreux qui ont voulu te faire participer à ces richesses! Bénies soient les mains bienveillantes qui t'ont dotée de semblables trésors! Salut à ce lieu de délices et de miracles! Salut au jardin de Richard-Tol (15)! Dans sa vaste enceinte, combien ne contient-il pas déjà de précieux végétaux? Combien n'en a-t-il pas déjà répandu dans le pays? Emblème, ame, type de la colonisation, il la ren-

ferme en petit tout entière, comme le moindre germe renferme l'arbre le plus grand, comme le chef-d'œuvre existait à l'avance dans la pensée de celui qui le créa. Même dans la saison la plus sèche, lorsque la longue absence des pluies et le souffle de l'est ont dépouillé la campagne de sa verdure, ont permis à la végétation de sommeiller, toujours paré, toujours luxuriant, toujours plein de vie, ce coin de terre semble un asile enchanté; il est comme un oasis au milieu des déserts; il est vert, il est riant comme l'espérance.

Puisse cette intéressante, cette noble entreprise prospérer! O ciel! accueille mes vœux fervens; protége des travaux, des efforts que des intentions pures et philantropiques ont seules inspirés! fais-les tourner au perfectionnement, au bonheur de l'humanité. Permets que ces contrées, délivrées enfin du tribut homicide de la *traite*, prennent rang parmi les pays civilisés; que les nègres libres remontent promptement au niveau des hommes qui se sont crus leurs supérieurs, et *que l'Europe consomme glorieusement cette grande expiation de ses crimes envers l'Afrique!*

Que n'ai-je, comme le vénérable Mam-Bâie,

le don de pénétrer les mystères du destin !.... Mais les paroles se sont vérifiées ; j'en ai porté témoignage, suivant la prédiction. Ma tâche est finie ; j'attendrai la mort en paix.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER LIVRE.

NOTES.

NOTES DU LIVRE PREMIER.

(1) *A la suite d'autant de saisons des pluies.* — Les différens peuples des bords du Sénégal comptent les années par les saisons des pluies, ou par les débordemens réguliers du fleuve; ils datent des époques les plus remarquables de leur histoire, car généralement ils ne connaissent pas nos grandes divisions du temps par siècles et par périodes. L'époque à laquelle commence cette histoire se rapporte à l'an 1797 de notre ère.

(2) *Dirigée par les ministres de la religion.* — La révolution du Fouta-Toro est un des grands événemens de ces contrées; on l'y raconte partout, avec des détails qui fourniraient un morceau d'histoire vraiment intéressant; je pourrai bien m'en occuper un jour. On y verra les *marabouts*, les *sé-*

rigns, des espèces de religieux et de prêtres, dont le nombre était devenu considérable, fanatiser le peuple, dominer quelque temps les *Siratiks*, ou rois du pays, enfin les chasser de vive force, en s'emparant de l'autorité. Alors, ils élisent entre eux un chef, tout à la fois spirituel et temporel, sous le titre d'*Almami;* les principaux, qui portent le nom d'élimanes, ou plutôt d'*imans*, forment son conseil; ils se réservent le droit de le révoquer à volonté, s'approprient le gouvernement des provinces et des grands villages, et constituent une sorte de république aristocrato-théocratique. Cet État souvent est déchiré par les guerres civiles; plusieurs ambitieux sont toujours prêts à se disputer la dignité d'Almami; une mauvaise récolte, un débordement trop fort ou trop faible, un incendie, le moindre événement malheureux sert de prétexte pour demander le changement d'un chef qui paraît n'avoir plus la faveur de Mahomet. Tandis que les prétendans arment leurs partisans pour soutenir une nouvelle élection, Almami qu'on veut déposséder, cherche également à se maintenir par la force; on oppose assemblées à assemblées, bataillons à bataillons; enfin, les choses ont lieu tout à fait comme elles se passeraient en Europe dans des circonstances semblables. Ces nègres sont presque aussi remuans, aussi fous, et quelquefois aussi cruels que s'ils avaient des figures blanches. Il existe cette différence seulement que chez eux, en

général, prend part qui le veut à la guerre; on s'y trouve rarement contraint; mais ce sont des hommes, et là non plus, grâce à la superstition, à l'ambition, à l'instinct de faire mal, la guerre ne manque pas de volontaires.

Le Fouta-Toro est situé sur la rive gauche du Sénégal. Il commence à quarante lieues environ de la mer, au-dessus du Walo, qui est sa frontière occidentale; il s'enfonce à plus de soixante lieues dans l'est, jusqu'au Bondou; au sud, il est borné par le Bondou, le Ghiolof et deux autres petits États; au nord, le fleuve lui sert de limites, bien qu'il ait encore des possessions sur la rive droite, que les Mores occupent généralement. La plus belle portion du pays est la grande Ile-à-Morphil, que forment deux bras du fleuve, et qui n'a guère moins de quarante lieues de longueur, sur une largeur moyenne de six à sept lieues.

Le Fouta-Toro n'a pas, comme les pays de Walo, de Caïor et de Ghiolof, conservé sa population primitive. Tout annonce qu'il a été plusieurs fois envahi, colonisé par des peuples venus du sud, et appartenant à une grande famille, connue sous le nom de *Peulhs* ou de *Feulhs*, qu'on appelle aussi *Poulhs* ou *Foulhs*. Ces mêmes peuples ont occupé le Bondou, le Fouta-Diallon, le Dentilia, etc.; on les retrouve disséminés dans toute cette partie de l'Afri-

que [1]. On garde encore le souvenir d'une invasion assez récente et presque toute pacifique, que les Peulhs ont faite dans le Fouta.—Le nom de *Toukouleurs* était donné d'abord aux descendans des premiers conquérans, qui exercent encore la plus grande influence dans le pays; mais maintenant on l'applique à peu près à tous les marabouts du Fouta, comme une espèce de titre d'honneur.

(3) *Almami de Bondou, etc.*—Cet Almami est héréditaire; les anciens rois de ce pays, menacés d'une révolution semblable à celle dont les Siratiks ont été victimes dans le Fouta, ont jugé convenable de se placer, en quelque sorte, à la tête de cette révolution; en concédant aux marabouts de grands priviléges,

[1] Il existe des colonies de Feulhs sur le *Djoliba*, notamment à *Massina;* il en existe, dit-on, jusqu'au sud du Fezzan, et même dans le Bornou. Peut-être ne serait-il pas déraisonnable de rattacher à la même race les *Fellátahs*, cette grande nation qui s'étend depuis le Mandara jusqu'à Djenni; sans trop d'invraisemblance, on y réunirait aussi les *fellahs*, ou paysans d'Égypte. La constitution et la physionomie de tous ces peuples paraissent à peu près les mêmes, et elles diffèrent beaucoup de celles des autres nègres. On observerait seulement, et ce serait un point fort curieux, que leur couleur, d'abord d'un noir clair et rougeâtre dans les régions les plus méridionales, devient toujours moins foncée à proportion qu'on avance vers le nord.

et en prenant le titre d'Almami, ils ont sauvé, sinon toute leur autorité, du moins leur rang.

Le Bondou est limité à l'ouest par le Fouta, à l'est par la rivière de Falémé, au sud par plusieurs petits pays, au nord par le Sénégal.

(4) *Le Bour-be-Ghiolof.* — *Bour* signifie roi; *be* est une particule qui n'a pas d'équivalent dans notre langue. C'est une espèce d'article, mais qui, au lieu de marquer les genres ou les nombres, indique la distance relative de la personne ou de l'objet dont il est question : j'ai nommé cette particule *signe de position*, dans un mémoire que je publierai sur l'ouolof.

Le pays de Ghiolof, qu'on a désigné quelquefois mal à propos sous les noms de *Iolof*, *Jalof* et *Ouolof*, est situé au sud du Fouta. A l'ouest, il confine au Caïor, qui en était autrefois une annexe, ainsi que le Walo; mais, depuis une longue suite d'années, ces deux grandes provinces se sont rendues indépendantes.

(5) *Le Brak de Walo.* — *Brak* est le titre du roi de Walo; je n'ai pas pu découvrir une étymologie satisfaisante de ce mot, à moins qu'on ne veuille le considérer comme le nom du premier roi du pays, nom que ses successeurs se seront fait honneur de porter, de même que les empereurs romains se faisaient appeler *César* et *Auguste*.

Le Walo comprend quarante lieues environ, de l'ouest à l'est, sur une largeur moyenne de quinze à vingt lieues. Il est limité à l'est par le Fouta-Toro, au sud par le Caïor, au nord et à l'ouest par le Sénégal, qui forme un assez grand nombre d'îles, et comme un grand delta alluvionnaire, dans les vingt-cinq dernières lieues de son cours.

* La petite île sur laquelle se trouve la ville de Saint-Louis-du-Sénégal, et qui n'est qu'à trois ou quatre lieues au-dessus de l'embouchure du fleuve, faisait originairement partie du Walo, qui en a cédé la propriété très-anciennement à la France. Des traités faits, depuis quelques années, avec le Brak et les chefs du pays, ont mis la totalité du Walo sous l'autorité du roi de France; ils ont reconnu le droit aux Français de s'établir dans les diverses parties du territoire, d'y cultiver, d'y construire, de s'y fortifier. En effet, des essais de colonisation sont entrepris; plus de quarante plantations sont commencées; les végétaux utiles, propres au climat, sont introduits; ces contrées possèdent désormais tous les élémens d'un grand établissement, d'un grand succès, qui n'intéresse pas seulement la France, mais aussi les sciences et l'humanité toute entière. — C'est à l'opinion publique mieux éclairée, c'est aux capitaux, c'est à l'industrie si puissante de l'Europe à faire le reste. Alors la culture, le commerce et la civilisation auront bientôt conquis l'intérieur de l'Afrique.

(6) *Le Damèl de Caïor.*—*Damèl* est le titre que porte le chef ou roi de Caïor.

Le Caïor est limité au nord par le Walo, au sud par Baol, à l'est par le Ghiolof, à l'ouest par la mer.

Voilà le lecteur initié à la géographie des contrées où se passe la première partie de la vie de Kelédor. Elles présentent la forme d'un grand carré long, divisé en quatre parties; au nord, sur la rive gauche du Sénégal, de l'ouest à l'est, sont le Walo, le Fouta; au sud, dans le même ordre, sont le Caïor et le Ghiolof.

(7) *Élimane.*—C'est le mot *iman*, précédé de l'article arabe *el*, *(l'iman.)* J'ai conservé la prononciation du pays.

(8) *A payer tribut.*—C'est le précepte du Koran. Mahomet dit, en parlant des infidèles : « Lorsque les mois du haram seront passés, tuez-les où vous les rencontrerez; faites-les esclaves; observez où ils passeront pour leur dresser des embûches; s'ils se convertissent, s'ils font la prière au temps ordonné et s'ils paient les dîmes, laissez-les en repos...

» Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu, ni au jour du jugement, ceux qui ne s'interdisent pas de faire ce que Dieu et le prophète réprouvent, et qui ne jugent pas selon la loi de la vérité qui a été enseignée à ceux qui ont reçu la foi écrite : com-

battez-les jusqu'à ce qu'ils paient le tribut. » (Surate 9e.; la *pénitence* ou la *conversion.*)

(9) *Gawèndo.* — Les *gawèndos* sont des mimes, des bouffons, assez semblables aux fous de nos anciennes cours. Ils ont le privilége de tout dire; ils débitent des histoires, des contes, de bons mots, pour l'amusement de ceux qui peuvent les payer. On ne doit pas les confondre avec les *griots*, qui sont des chanteurs, des ménétriers, d'un ordre encore plus bas. Les gawèndos sont vils, insolens, importuns, et d'une insatiable avidité. Ils s'insinuent partout et ne quittent pas les grands; se mêlant des affaires les plus sérieuses, ils les font échouer quelquefois; mais très-souvent, comme tant de bateleurs titrés en Europe, à la honte de la raison humaine, ils les font réussir.

(10) *Lui maçaient agréablement la tête.* — Les nègres connaissent la pratique de *macer*: ils touchent, parcourent, pressent toutes les parties du corps avec beaucoup de légèreté, de délicatesse et je dirais même de sentiment. Rien n'est plus propre à délasser d'une grande fatigue, à calmer des douleurs aiguës, à distraire des chagrins et de l'ennui, à provoquer un sommeil doux et des songes caressans. C'est enfin un moyen efficace de rétablir l'harmonie dans tout

l'être. Je m'étonne que l'Europe n'adopte pas un usage tout à la fois si salutaire et si agréable.

J'ai remarqué aussi, dans cette partie de l'Afrique, quelque chose qui ressemblait assez au magnétisme animal. Les marabouts, qui sont en même temps les médecins, apposent les mains aux malades, font différens signes sur les parties souffrantes, soufflent, crachent légèrement dessus. Mais il ne m'a pas paru qu'ils raisonnassent leurs actions, qu'ils connussent le pouvoir de l'agent qu'ils employaient; c'était plutôt les restes matériels d'une pratique dont le principe était perdu.

(11) *Son boukanèk ou premier ministre.* — *Boukanèk* signifie proprement *domestique*; on appelle ainsi, par excellence, le premier domestique du roi, qui est en même temps son premier ministre. Dans le Walo, le boukanèk, quoique esclave de la couronne, est, de fait, le personnage le plus influent du pays; son titre et son autorité sont rendus héréditaires dans sa famille; c'est une espèce de maire du palais.

(12) *Une rangée de gris-gris.* — On appelle communément *gris-gris*, des petits papiers sur lesquels sont écrits des passages du Koran, ou tracés quelques caractères arabes souvent insignifians. Ces papiers sont enveloppés de sachets en cuirs noirs ou rouges,

ajustés avec beaucoup de soin, et qui forment des espèces d'ornemens et de parures. Les nègres attribuent à leurs *gris-gris* de puissantes vertus, et les payent d'autant plus cher que les marabouts qui les font sont plus en réputation. Ceux-ci leur en vendent de toutes les façons, pour garantir de tous les dangers. Il en est contre les crocodiles, contre les lions, contre le feu, contre les sorciers, contre les blessures à la guerre; il en est pour préserver la tête, le corps, les bras, les jambes. Enfin, autant la sottise et la crédulité des hommes peuvent montrer de faces, autant la fraude et l'hypocrisie peuvent avoir de prise sur les pauvres humains, autant reçoit d'extension ce ridicule commerce, dans lequel on ne peut pas décider lequel est le plus avili de l'acheteur ou du vendeur.—Mais quel peuple n'a pas eu, n'a pas ses amulettes? Il en existera, tant que dominera, dans notre faible nature, le double besoin irraisonné de croire et de craindre.

(13) *Una belle pagne bleue.*—On appelle *pagne* un morceau d'étoffe de sept ou huit pieds de long, dont s'enveloppent les deux sexes, chacun à sa manière. Les nègres récoltent le coton dont ils ont besoin; leurs femmes le filent; ils ont des tisserands qui en font des bandes de toile dont la largeur n'excède jamais huit pouces. Il faut quatre ou cinq de ces bandes, et quelquefois six, cousues à côté l'une de l'autre, pour faire une pagne. On donne à ces étoffes

une très-solide et très-brillante couleur bleue, en faisant usage, par un procédé tout particulier, de l'indigo qui croît naturellement dans toute cette contrée.

(14) *Les griots et griottes.* — On nomme ainsi des ménétriers, des farceurs de profession; ils dirigent le chant et la danse, en faisant mille contorsions, mille gambades. Rien n'est assourdissant comme le bruit de leurs tambours. Ces instrumens sont formés d'un tronc d'arbre, creusé dans le sens de sa longueur, qui est d'environ trois pieds; l'ouverture est couverte d'une peau, sur laquelle on frappe avec les doigts de la main gauche, et avec une baguette tenue de la main droite.—Les griots des deux sexes, que les Sénégalais aiment beaucoup, dont ils ne peuvent se passer, qu'ils payent chèrement, et qui composent la société habituelle des riches et des princes, sont cependant réputés infâmes. Ils ne peuvent se marier que dans leur caste dégradée, privés de sépulture, leurs cadavres sont souvent abandonnés dans des troncs ou sur des branches d'arbres.

N'est-ce pas un sujet d'observations bien curieux que de trouver, au milieu des peuplades de l'Afrique, les mêmes usages ridicules, les mêmes préjugés insensés qu'adoptent encore les nations de l'Europe, les plus fières de leur civilisation? Par quelle bizarrerie, les peuples les plus gais de ces deux parties du monde, les Français et les Sénégalais, eux pour qui la

joie est en quelque sorte de première nécessité, avaient-ils frappé d'une espèce de défaveur et d'opprobre les individus qui s'étaient dévoués au soin de les amuser ?

Si l'on ne craignait de faire trop d'honneur à l'esprit humain, on pourrait supposer à cette étrange opinion une cause pourtant raisonnable. Tant que pour faire son état de divertir les autres, il n'a fallu qu'être paresseux, ivrogne, débauché, farceur, le métier était si facile, si séduisant, que toute législation sage aurait dû imaginer, en effet, des moyens de diminuer le nombre de ceux qui voulaient s'y livrer. La réprobation, le préjugé, dans l'origine, pouvaient donc avoir quelque chose d'utile. Mais, quand amuser le public est devenu un art difficile, exigeant avec de grandes dispositions naturelles, beaucoup d'étude, et autant d'application et de travail intellectuel qu'aucune autre profession honorable de la société; alors le préjugé s'est trouvé encore plus absurde qu'injuste; il a prouvé que les peuples civilisés conservent longtemps des habitudes de barbares. Honneur à la nation assez éloignée de l'état sauvage, pour ne pas hésiter à déposer les cendres d'un acteur, qui possédait du génie, auprès de celles des rois et des personnages les plus illustres.

(15) *L'antique chant royal*—Ce chant est plutôt une traduction qu'une imitation.

(16) *Pour la paix et pour la volonté de Dieu.*— C'est une formule tellement usitée, tellement dans l'esprit du pays et de la religion, que je me suis cru obligé de la conserver, quoique dans notre langue elle ne produise pas un bon effet.

(17) *Des nouveaux venus.* —Allusion à ce que les Feulhs ne sont pas, comme les gens de Caïor, originaires ou très-anciens habitans de ces contrées, ainsi qu'il est expliqué dans la note 2.

(18) *Almami lui coupera la gorge.* — Tous les faits racontés, notamment dans les trois premiers livres, appartiennent à l'histoire générale de cette partie de l'Afrique. Leurs détails très-connus ont été recueillis avec soin, avec d'autant plus d'exactitude, qu'on les a destinés à donner une idée juste des hommes et du pays. L'ambassade, l'emblème des deux couteaux, tout est d'une rigoureuse vérité, de même que les circonstances et l'issue de la guerre. Ces événemens se passaient en 1797, et Mungo Park, qui revenait alors de sa première expédition de découvertes, en fut bien informé. Il en a fait une mention sommaire dans le voyage qu'il a publié. (Ch. 25, page 126, et ch. 26, page 156.)

(19) *Toute autre est passagère.*—C'est une for-

mule que les indigènes emploient ordinairement au commencement de leurs lettres.

(20) *Des sérigns.*—On appelle *sérigns* les marabouts, mais plus particulièrement ceux qui font, en quelque sorte, l'office de prêtres.

(21) *Au feu de l'enfer.*—Quelque extraordinaire que paraisse cette lettre, elle est du style qu'emploie ordinairement Almami, envers ceux qu'il regarde comme des *infidèles;* j'en ai vu plusieurs fois de semblables.

(22) *Par mon nez!*—C'est l'exclamation la plus commune, la manière de jurer la plus ordinaire des nègres.

(23) *Notre bonne vieille langue ouolofe.*—La langue ouolofe est propre au pays, elle s'y trouve du moins en usage depuis plus long-temps que les autres idiomes apportés de l'intérieur, et dont on suit pour ainsi dire les traces. Au contraire, la population et la langue des contrées qui avoisinent la mer, paraissent appartenir au sol, de toute ancienneté.

L'ouolof est une langue intéressante; elle procède suivant des règles grammaticales très-remarquables et mieux fixées qu'on ne pourrait le supposer, en pensant que jusqu'à présent l'écriture lui est presque

complètement restée étrangère. Les marabouts sont les seuls qui soient un peu lettrés; ils n'écrivent, tant bien que mal, qu'en arabe. C'est à peu près ainsi que, dans des siècles d'ignorance, les prêtres et les moines en Europe, les seuls qui sussent écrire, n'employaient que le latin.

NOTES DU LIVRE II.

(1) *Se répétaient mutuellement.*—Ce n'est pas sans étonnement que j'ai retrouvé, chez les nègres des environs du Sénégal, la méthode de l'enseignement mutuel, établie de temps immémorial, avec tout ce qui la caractérise. Les leçons répétées d'élève à élève, la lecture simultanée à haute voix, les tablettes sur lesquelles on écrit et l'on efface successivement, enfin rien n'y manque. Cette méthode trop décriée, serait donc réellement universelle et prise dans la nature! Répudiée comme l'œuvre des novateurs, elle aurait donc au contraire le *mérite* d'une grande ancienneté! O destinées des institutions sociales! O sagesse des jugemens de notre siècle!

(2) *L'autre s'occupe des besoins du cheval.*—Après la possession d'un bon fusil à deux coups, ce que recherche le plus un nègre libre, c'est un cheval. Un marabout un peu riche est dans son village un personnage grave, respecté. Il vit régulièrement, lit et écrit

l'arabe, qui est pour lui une langue morte et savante; il possède des cases, des bœufs, des champs, un ou deux captifs. L'esprit de famille et de propriété, l'indépendance du caractère, le sentiment d'une certaine dignité, sont surtout ce qui se fait remarquer en lui. C'est un homme tel qu'on n'en rencontrerait pas beaucoup dans certains villages de France.

(3) *Taliba*.—C'est le nom qu'on donne aux écoliers, aux élèves qui apprennent à lire et à écrire.

(4) *La plus grande vénération*.—Les nègres respectent, en quelque sorte, la main de Dieu dans tous les individus qui sont frappés d'une grande affliction, comme les malades, les infirmes, les idiots, et surtout les *aveugles*. Ceux-ci sont assez nombreux dans cette partie de l'Afrique; ce sont eux qui ordinairement appellent tous les matins, avant le jour, à la prière. Ils ont le singulier privilége de demander l'aumône, ce qu'ils font en chantant des versets du Koran, de même que les mendians chantent souvent, dans nos rues, des psaumes et des prières en latin. Demander l'aumône n'a rien d'humiliant pour les nègres aveugles; c'est un droit attaché à leur infirmité. Aussi les riches, les princes même, lorsqu'ils sont privés de la vue, usent de ce droit sans scrupule. J'ai vu un aveugle, fils de roi, qui mendiait à cheval, suivi de plusieurs de ses captifs. Les principaux des

pays dans lesquels il va se croient obligés de lui faire une charité proportionnée à son rang. On lui donne un cheval, un bœuf, un mouton; il ne dédaigne pas cependant la mesure de mil du plus pauvre habitant. Les nègres ne savent pas refuser; ils aiment à donner.

(5) *Couscous.* —Plusieurs espèces de mil sont cultivées par les nègres du Sénégal; les deux principales sont *l'holcus spicatus*, et le *sorghum-vulgare*, auxquels il faut joindre un *holcus-bicolor*. Pour faire le *couscous*, le mil est pilé dans des mortiers; on vanne ensuite la farine pour en séparer le son; puis on la roule toute humide, jusqu'à ce qu'elle se forme en petits grains, un peu moins gros que la semoule ordinaire. Dans cet état, on la fait cuire à la vapeur, et on la trempe avec du bouillon, ou bien on la fait sécher pour la conserver. Lorsqu'on veut s'en servir, on y mêle un peu de poudre de feuilles de baobab (*adansonia-digitata*), substance émolliente et glutineuse. C'est l'aliment le plus commun, c'est le *pain* de cette partie du monde.—La farine de mil reçoit, du reste, plusieurs autres préparations.

(6) *L'antique solennité du salut de la lance.* — C'est un usage très-curieux et je l'ai décrit avec beaucoup d'exactitude et de vérité. Rien ne caractérise mieux les peuples, que ces sortes de cérémonies ou d'actes publics.

(7) *Un immense baobab.*—Le baobab est l'*adansonia-digitata;* cet arbre acquiert des dimensions vraiment prodigieuses. Le tronc n'en est pas parfaitement arrondi; dans l'irrégularité de ses formes, sa circonférence décrit de grandes saillies et des cavités profondes. L'écorce est lisse, elle est recouverte d'une espèce de lichen blanc, et le tout figure assez bien une masse de rochers. J'ai mesuré un de ces troncs qui avait quatre-vingts pieds de circonférence, et près de cent vingt pieds en suivant toutes ses inégalités. Si le calcul qu'a fait Adanson sur la croissance et la longévité du baobab est exact, celui dont il s'agit ne doit pas avoir moins de quatre mille deux cents ans. (Adanson, Voyage au Sénégal, page 66; et aussi Adanson, Familles des plantes, préface historique, pages 211 et 217.)

(8) *Classe dégradée d'après les préjugés du pays.* — Il est assez remarquable que, dans cette partie de l'Afrique, tous les artisans, tous les individus s'occupant de travaux autres que ceux de la terre, sont considérés comme avilis, et forment des castes dédaignées par le peuple; tels sont les tisserands, les forgerons, les ouvriers en cuirs, les pêcheurs. En recherchant l'origine d'un semblable préjugé, très-contraire aux progrès de la civilisation, j'ai cru qu'il pouvait provenir de l'exemple des Mores, qui ont introduit dans toutes ces contrées le peu d'arts

industriels qu'on y trouve. Ces nations ambulantes ont, en effet, l'habitude de placer les artisans au dernier rang de leur ordre social, tellement qu'on les oblige quelquefois à dresser leurs tentes séparément et hors du camp. — De pareilles opinions conviennent essentiellement à des peuples qui veulent rester nomades; elles doivent être chez eux d'institution politique; mais les nègres n'avaient pas intérêt à les adopter. — Ce n'est pas, au surplus, le seul pays où la raison, l'utilité n'aient pas classé les hommes.

(9) *Almami le reçut au nombre de ses gens.* — Cette singulière législation est, dans ces pays, la seule limitation que l'usage ait introduite au droit absolu qu'exerce le maître sur l'esclave; mais on conçoit combien elle est efficace pour la protection de celui-ci; combien elle est puissante contre l'abus. C'est la conséquence de ce principe, adopté aussi par l'ancienne législation d'Europe, que quand le dommage causé par un esclave ne peut pas être réparé, la propriété de l'esclave passe à la personne lésée, qui peut en disposer comme elle le juge convenable. L'atteinte portée à la personne d'un chef, ou au symbole de son autorité, est considérée, au Sénégal, comme une offense *irréparable*. Autrefois, la coutume était que l'esclave mécontent coupât un morceau de l'oreille de celui auquel il voulait se li-

vrer, ou d'un enfant de la famille, et le résultat était le même. Aussi, j'ai vu encore de vieux Élimanes qui ont les oreilles coupées. Mais l'usage de renverser l'emblème de l'autorité prévaut maintenant.

On trouve quelque chose d'analogue à cette législation, dans une grande partie de l'Afrique; tant les hommes, même les moins civilisés, ont senti le besoin de venir au secours du faible opprimé; tant il est nécessaire d'ouvrir un refuge à l'esclave contre les vexations et les cruautés du maître; tant il est vrai que l'esclavage, l'institution la plus contraire aux lois de la nature et de la raison, ne peut se maintenir qu'en s'appuyant, du moins en partie, sur elles. — L'abbé Proyard, auteur d'une Histoire du Loango et du Kakongo, rapporte que, dans ces pays, tout individu qui insulte un prince, devient par ce fait et à l'instant même son esclave.

On lit ce qui suit dans le Voyage au pays d'Aschantie, par Bowdich : « Les lois assurent, jusqu'à un certain point, de bons traitemens aux esclaves, en leur laissant la faculté de se donner à tout sujet libre. Ils n'ont qu'à enjoindre à un habitant de les prendre à son service, en invoquant la mort, s'il ne le fait pas; c'est un appel irrésistible. » (2e. partie, chap. 3, page 369.)

(10) *Rois des abeilles.* — Il existe beaucoup d'a-

beilles sauvages sur les bords du Sénégal. Elles se logent dans des troncs de vieux arbres, ou dans des anciennes buttes de termites, d'où elles incommodent quelquefois ceux qui travaillent à la terre. Les nègres les éloignent en allumant des feux pendant la nuit auprès de leurs ruches, dont ils tirent ensuite le miel qui est d'une bonne qualité. Il n'est pas d'une si belle couleur que le beau miel de France; il n'est pas non plus aussi compacte; cependant il n'est ni noir, ni liquide, comme l'ont écrit quelques voyageurs.—Je n'ai pas vu de nègres marchant accompagnés d'abeilles; mais c'est un fait regardé comme incontestable dans le pays. J'ai moi-même habité pendant quelques jours, fort paisiblement, une chambre dans laquelle s'étaient réfugiés deux essaims assez nombreux, et je me suis assuré que, quand on ne les tourmente pas, ces insectes sont tout à fait inoffensifs. Et pourquoi un animal, doué de tant d'adresse et de dispositions pour la vie sociale, ne pourrait-il pas devenir soumis à la volonté de l'homme? Quand on voit la souris, l'araignée même s'habituer à nous obéir, quelle raison de penser que l'abeille soit plus ennemie de notre espèce?

(11) *Un roi des lions.* — La puissance de la volonté de l'homme sur les lions, à l'état sauvage, est considérée dans le pays comme un fait à peu près hors de doute. Les nègres sont généralement persua-

dés que certains individus ont le privilége de commander aux lions, de les faire venir auprès d'eux, d'exciter, d'apaiser ou de diriger leurs fureurs. Il ne manque pas de gens pour citer des exemples, et même pour témoigner *de visu*. Je souriais en réfléchissant à cette croyance des nègres, je souriais de toute la hauteur de ma dignité d'Européen, lorsque le passage suivant de Montaigne m'est tombé sous les yeux; et j'ai dit aussi : *Que sais-je?*

« Mais aussi, de l'autre part, c'est une sotte présomption d'aller desdaignant et condamnant pour faux ce qui nous semble peu vray-semblable, qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. J'en faisais ainsi autrefois, et si j'oyois parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte, où je ne pusse pas mordre,

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala,

HOR., ép. II, lib. II.

» Il me venait compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à présent, je trouve que j'étais pour le moins autant à plaindre moy-mesme; non que l'expérience m'aye depuis rien faict voir au-dessus de mes premières créances, et si n'a pas tenu à ma curiosité :

mais la raison m'a instruit que de condamner ainsi résolument une chose pour fausse et impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre mère nature; et qu'il n'y a pas de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appelons monstres ou miracles, ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en présente-t-il à nostre vue? Considérons au travers de quels nuages, et comment à tastons on nous meine à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains; certes, nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté.

» . . . . . Il faut juger avec plus de révérence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a-t-il de choses peu vray-semblables, tesmoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadés, au moins les faut-il laisser en suspens; car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une téméraire présomption, de sçavoir jusques où va la possibilité. Si l'on entendait bien la différence qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas témérairement, ny aussi ne descroyant

pas facilement, on observerait la règle de *rien de trop*, commandée par Chilon. » (*Essais*, liv. I, ch. 26.)

(12) *Une effroyable quantité de grosses sauterelles.* — Ces insectes appartiennent au genre connu sous la dénomination de *criquets*. Ils sont de la même espèce que ceux qui désolent quelquefois les campagnes du Nil, et dont M. Denon a donné la figure dans la relation de son voyage en Égypte. Ces sauterelles, d'une couleur rougeâtre, ont environ trois pouces de longueur; en général, elles paraissent venir de l'intérieur, et se diriger à peu près du S.-E. au N.-O. Ce qu'on rapporte communément de leur nombre n'a rien d'exagéré, quoiqu'il soit rare, sans doute, d'en voir autant qu'en a rencontré l'expédition dont Kelédor faisait partie. — Où se forment ces insectes? d'où sortent-ils? J'ai remarqué qu'ils étaient tous de la même grosseur et parvenus au même degré de développement. Comment expliquer cette création simultanée? Où ont-ils pu trouver à se nourrir avant d'être assez forts pour entreprendre de longs voyages? Tout dans ce phénomène est très-remarquable.—Les nuées de sauterelles remplacent, dans cette partie de l'Afrique, les gelées, les grêles, les ouragans qui n'y sont pas connus. Tant il est vrai que, par l'inconcevable mélange des biens et des maux qui constituent notre monde, chaque pays

a ses calamités, comme chaque homme à ses douleurs.

(13) *Nous voyions un lac enchanté.* — C'était l'effet du *mirage*. Ce phénomène se manifeste au Sénégal comme en Égypte, dans les mêmes circonstances et par les mêmes causes.

(14) *Ces hauts palmiers aux éventails bruyans.* — C'est le rondier, du genre *borassus* ou *lontarus*. Celui du Sénégal est un des plus grands palmiers connus; sa hauteur excède quelquefois cent pieds, et le diamètre de son tronc trente pouces: il a un renflement vers le milieu. Son sommet est couronné par une touffe d'une vingtaine de feuilles palmées; elles forment des espèces de larges éventails de neuf à dix pieds, que le vent agite avec grand bruit. La tige du rondier forme un corps très-solide, qui est rempli intérieurement de fibres plus molles, notamment dans le palmier femelle. Ses fruits sont réunis en régimes de quinze à vingt-cinq. Ce sont des espèces de *drupes*, de cinq pouces environ de diamètre; ils sont garnis d'un brou très-filandreux et jaunâtre, dont le goût est âpre; cependant les indigènes le mangent, ou plutôt le sucent après l'avoir fait griller un peu sur des charbons. Les noyaux sont ovales et durs; avant leur maturité, ces fruits contiennent une substance gélatineuse, blanche, trans-

parente, assez bonne à manger, et qui se change en une amande cornée.

(15) *Qu'un vaste incendie poussé par le vent.* — Ces incendies sont communs et s'étendent à des distances très-considérables, surtout dans la saison des vents secs; quelquefois ils sont dus à des accidens; mais le plus ordinairement ils sont allumés exprès par les Mores et les Poulhs nomades, afin de renouveler les pâturages pour leurs nombreux troupeaux. En effet, dans la plupart des terrains, à peine les herbes sèches ont elles été dévorées par la flamme, qu'on les voit repousser activement et couvrir le sol de verdure. Ce qui rend cette espèce de phénomène plus remarquable, c'est qu'il se produit sans qu'il y ait de pluies, et dans le temps où la terre et l'air contiennent le moins d'humidité. Des faits de cette nature prouvent les ressources de la végétation; ils ne permettent pas de douter que des cultures bien conduites ne doivent réussir dans le pays.

NOTES DU LIVRE III.

(1) *Oter aux vaincus tout espoir de salut et de retraite.* — Ce récit est de la plus exacte vérité. Les faits en sont historiques. Ils annoncent du caractère, de la force de pensée et de résolution ; on les admirerait s'ils étaient rehaussés de noms grecs ou latins. Mais, pendant long-temps encore, beaucoup de gens s'habitueront difficilement à voir des figures noires faire de l'histoire. Il faudra pourtant bien qu'on y vienne.

(2) *L'infamie dont les menaçait l'ennemi.* — Cette action terrible, ou magnanime comme l'auraient appelée les anciens, n'est pas très-rare dans cette partie de l'Afrique. Il y a peu d'années que l'exemple s'en est encore une fois renouvelé à *Ndèr*, ancienne résidence du roi de Walo, où plusieurs femmes s'enfermèrent et se brûlèrent dans des cases de paille, pour ne pas tomber entre les mains des Mores qui s'étaient emparés du village. — Il n'est

pas mal que l'on sache quels gens on faisait esclaves, et ce qu'ils estimaient leur liberté.

(3) *Dieu qui est le seul Dieu, et Mahomet qui est son prophète.* — C'est une formule qu'emploient très-souvent les marabouts mores et nègres du Sénégal. Elle est commune à tous les Musulmans.

(4) *Le sujet des récits du clair de lune.*—Les nègres sont grands parleurs; ils passent des soirées et des nuits entières en conversations; ils racontent des histoires, des voyages, des anecdotes et même des fables; mais c'est surtout au clair de lune qu'ils aiment à prolonger leurs causeries. Voici comment sont décrites ces sortes de soirées, dans le prologue des *Fables Sénégalaises*, que je me propose de publier très-prochainement :

Les filles, en chantant, se livrent à la danse;
Leurs mouvemens lascifs sont pleins de volupté;
Souvent s'ils blessent la décence,
C'est moins par impudeur que par naïveté.
Éclairés d'un grand feu, les hommes, à côté,
Assis, couchés en rond, causent avec gaîté.
Celui-ci, faiseur de chronique,
Conte l'anecdote d'amour;
L'autre parle de politique
Et dit la nouvelle du jour.

L'un traite de chasse ou de guerre;
Le vieillard vante aux jeunes gens
Le temps passé, le bon vieux temps;
Le marabout, d'un air austère,
Roulant son chapelet, fait valoir ses gris-gris;
Il débite d'un saint la légende admirable;
Puis il entretient les esprits
Dans la sainte frayeur des sorciers et du diable.
Le voyageur, dans ses récits,
Mêlant, suivant un vieil usage,
Le mensonge à la vérité,
Abuse trop souvent de la crédulité.
Mais quel singulier personnage
Attire à lui tout seul la curiosité?
Petit, bossu, mal fait, mal vêtu, son visage
Brille d'esprit et de gaîté.
Tout est vivant dans son langage;
L'auditoire avec lui chante, s'émeut, ou rit.
La nature l'inspire; il plait, on applaudit.
C'est l'Ésope africain, c'est un conteur de fable, etc.

(5) *De Rufisque.* — *Rufisque* est un village situé sur la côte, à trois lieues environ au sud de Gorée. Il tire son nom de *Rio-Fresco*, et les Portugais, qui l'avaient primitivement occupé, l'appelaient ainsi à cause d'une petite rivière qui coule auprès pendant une partie de l'année. Rufisque était, dans ces parages, un des principaux comptoirs pour la traite des noirs. Il est remarquable que la compagnie du Sénégal avait fondé de ces comptoirs sur les frontières de tous les petits pays qui divisent cette partie de la côte

d'Afrique; on excitait la guerre entre eux, et quel que fût le vainqueur, on était également en position d'acheter les prisonniers. C'était là tout ce qu'on cherchait.

(6) *Nos maîtres eux-mêmes en sollicitèrent humblement de leurs captifs.* — Ceci paraîtra bien invraisemblable; cependant rien n'est plus conforme aux mœurs du pays. Et de quoi donc l'homme sage a-t-il le droit de s'étonner, en matière de crédulité, de superstition, de préjugés? Qui voudra imposer une mesure à ce qui n'en a pas? Qui voudra donner des motifs de ne pas croire, à qui n'a pas eu besoin de motifs pour croire?

(7) *Ce récit nous fit frémir.* — Le trait dont il s'agit n'est malheureusement pas d'invention; les négriers en ont fourni plusieurs exemples. Le P. Labat, qui écrivait sur les mémoires de M. Brue, directeur de la compagnie du Sénégal, parle de la proposition d'un de ces marchés infâmes, faite précisément dans le pays de Caïor, comme d'une chose toute naturelle, comme d'un moyen très-adroit pour les Européens de *faire une cargaison*, et pour les chefs nègres de payer leurs dettes. Un siècle encore, et l'on ne voudra pas croire que de semblables horreurs aient été commises, qu'un prêtre de l'Évan-

gile les ait pu raconter de sang froid, sans désapprobation, et presque comme des gentillesses. (V. *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, par le père Labat, tome IV, page 229.)

(8) *De brillantes fleurs blanches et bleues.* — Au Sénégal, les eaux abondent en plusieurs espèces de *Naïades* (*Nayas*, Linn.), et de *Nénufar* (*Nymphea lotus* et *Nymphea cœrulea*). Les Sénégalais, comme les anciens Égyptiens, mangent les graines et les racines de ces plantes. En général, on observe les plus grands rapports dans le sol et dans la végétation des bords du Sénégal et des bords du Nil.

(9) *Ces délicieux paysages d'un caractère original et tout africain.* — Cette description n'a rien d'exagéré. Les dunes qui s'élèvent au bord de la mer empêchent les eaux de pluies, qui viennent de l'intérieur du pays, de recevoir de l'écoulement. Elles s'arrêtent, en formant derrière ces dunes, des lacs, des étangs, des marais, qui donnent lieu à la végétation la plus riche, la plus agréable, la plus pittoresque : c'est ce qu'on remarque surtout avant d'arriver, par le chemin de l'intérieur, à la presqu'île du cap Vert, et quinze lieues plus haut sur toute la côte. J'ai joui plusieurs fois de ce spectacle enchanteur, que peu d'Européens ont bien connu ; il contraste admi-

rablement avec le reste du pays; il attend un peintre, un poète.

(10) *Le vin de palme.* — On nomme ainsi une liqueur qu'on tire du palmier, par incisions faites à la tête de l'arbre. On adapte à ces incisions une courge vidée ou un petit vase en terre, pour recueillir la liqueur qui en découle. C'est une boisson qui d'abord a quelque chose de nauséabonde, mais on s'y habitue très-vite, et dès la seconde fois qu'on en fait usage on la trouve agréable; elle ressemble assez pour le goût au vin nouveau. Les nègres en boivent avec passion, et souvent jusqu'au point de s'enivrer. Au bout de quarante-huit heures, le vin de palme aigrit; plus il est frais, meilleur il est.

On tire ce breuvage de presque toutes les espèces de palmiers; le plus agréable provient d'un très-grand, très-beau palmier, l'*élaïs guineensis*, dont les fruits fournissent ce qu'on appelle l'*huile de palme*.

(11) *Un sentiment mêlé de dégoût et d'effroi.* — J'en suis très-fâché pour tant de jolies figures blanches, mais il est bien vrai que la première vue d'un Européen produit sur les nègres une impression de laideur, de répugnance et d'effroi, à peu près semblable à ce qu'éprouvent en Europe ceux qui voient pour la première fois un noir. Je me souviens qu'en

visitant certains villages où peu de blancs avaient passé, les femmes se cachaient à mon approche, les enfans fuyaient en jetant de grands cris, et tous les chiens hurlaient. — Les nègres croient que le diable est *blanc*; on voit qu'en tout ils nous rendent bien la pareille.

(12) *Dieu l'a fait.* — C'est le grand principe de la prédestination, si influent sur les Mahométans. Il est très-répandu dans cette partie de l'Afrique. *Iallah ko dèf! Dieu l'a fait!* c'est tout ce que disent les Sénégalais lorsqu'il leur arrive quelque malheur.

(13) *A l'imitation des sages du Fouta-Toro.*— Les Foulhs, en faisant leur révolution et en adoptant les principes de la liberté, (c'était vers l'an 1775) déclarèrent qu'aucun homme libre du Fouta ne pourrait plus être réduit en captivité; que le commerce n'introduirait aucun nouvel esclave dans le pays, et que tout esclave ancien, qui saurait lire un passage du Koran, obtiendrait aussitôt sa liberté. Ces nègres-là ont agi plus sagement que les Français vingt ans plus tard; ils ont senti qu'il y avait trop d'inconvéniens, trop de dangers, pour les esclaves eux-mêmes, à l'abolition immédiate de l'esclavage; ils l'ont sagement modifié, et ils ont hâté l'époque de l'affranchissement pour ceux qui, par leur application et les progrès de leur intelligence, s'en montre-

raient les plus dignes. — Rien ne pourrait ôter de l'idée des Foulhs, qu'en défendant la traite des noirs, les Européens ont été déterminés par leur exemple. Ils sont fiers de nous avoir devancés dans la carrière de la raison, de la justice et de l'humanité.

NOTES DU LIVRE IV.

(1) *Des fourches de bois.*—Je ne veux pas qu'on puisse croire que j'aie été capable d'imaginer à plaisir une semblable description; je ne fais que rapporter ce qui se pratique généralement sur les diverses parties des côtes d'Afrique, par tous les marchands d'esclaves. J'ignore, du reste, qui des noirs ou des blancs a l'honneur de l'invention.

(2) *En face de Gorée.* — Gorée est une petite île située à deux milles environ de la côte, au sud du cap Vert, par les 14° 39' 55" latitude N. et 19° 46' 41" longitude. C'est une dépendance du Sénégal. Lorsque leur commerce était permis, les négriers y tenaient, en quelque sorte, leur quartier-général, parce que le mouillage y est bon, l'air y est sain, les vivres y sont abondans et à bas prix. A l'époque dont parle Kelédor (en 1797), *la traite des noirs* n'avait pas encore été prohibée. Les lois de la révolution française, portant abolition de l'esclavage, n'ont jamais été exécutées au Sénégal.

Les descriptions du pays et les circonstances du voyage sont reproduites avec une grande vérité.

(3) *Moins traîtres, moins vindicatifs que leurs voisins du Fouta.* — Les Foulhs passent au Sénégal pour être un peuple insolent, perfide, intraitable. Ne serait-ce pas parce qu'on aurait peu l'habitude de trouver dans des nègres la fierté, le sentiment d'indépendance, le caractère prononcé qu'ont ceux-ci? Le vulgaire s'indigne presque de voir des noirs qui ont la prétention de n'être pas traités comme des esclaves.

Du reste, ces hommes si arrogans, si difficiles à vivre chez eux avec les étrangers, ne montrent plus le même caractère quand ils sont hors de leur pays. On en a vu plusieurs centaines venir chaque année travailler sur nos établissemens de culture; ils égalaient en douceur, en docilité les ouvriers des autres peuplades voisines. Rien dans leurs actions, dans leurs habitudes, n'annonçait ni de la méchanceté, ni de la perfidie. — Peut-être sont-ils moins forts travailleurs que les autres.

(4) *Fouetter leurs négrillons pour faire changer le vent.* — J'ai vu faire sur des mousses cette exécution encore plus absurde que détestable; et je dois dire que, de la part des jeunes marins qui l'ordonnaient, il y avait presque autant de mauvaise humeur

et de préjugés que de plaisanterie. Les accessoires en sont trop dégoûtans pour qu'on puisse en retracer le tableau.

(5) *Un entrepont de six pieds.* — Ces détails et ceux qui suivent ne sont que l'exacte description de ce qui se pratiquait. On peut en voir de semblables et de plus affligeans dans les *Documens officiels*, recueillis et imprimés par ordre de la chambre des communes d'Angleterre, à la suite des enquêtes sur la traite des noirs.—Plusieurs gravures ont été publiées, dans cette occasion, pour représenter la distribution intérieure des navires négriers. On en a mesuré qui ne laissaient, pour chaque individu, que cinq pieds deux pouces en longueur, neuf à dix pouces en largeur, et deux pieds en hauteur. La description faite par Kelédor est donc loin d'avoir rien d'exagéré.

(6) *Pour les conduire dans un pays où ils les mangeaient.*—C'était en effet une opinion répandue sur une partie de la côte d'Afrique, principalement parmi les peuplades les plus grossières et qui avaient eu le moins de relations avec les Européens. Aussi, à l'arrivée des nouveaux esclaves aux Antilles, le premier soin était de les rassurer à cet égard, en les mettant, autant que possible, en rapport avec des

nègres du même pays et déjà habitués à nos colonies.

Les *Sérères*, dont il est ici question, forment, au sud du Caïor, une peuplade enclavée dans le petit royaume de Baol. Ces nègres sont grossiers, d'une figure et d'un aspect généralement désagréables. Beaucoup plus sauvages que leurs voisins, l'islamisme n'a fait que peu de progrès chez eux; leur religion est le fétichisme. Ils vivent retirés, indépendans, et presque sans communication avec les Européens.

Les mœurs des *Nones-Sérères* diffèrent beaucoup de celles des Ghiolofs, et ils les conservent dans tous les pays où la captivité les transporte. Les honneurs qu'ils rendent aux morts sont ce qu'il y a de plus remarquable chez eux. Le cadavre est revêtu des plus beaux habits du défunt; on l'asseoit au milieu de sa case, où les parens et les amis se réunissent; alors on lui adresse gravement plusieurs questions. Pourquoi, lui demande-t-on, veux-tu nous quitter? N'avais-tu pas tout ce qui t'était nécessaire? Est-ce quelque ennemi, quelque sorcier qui t'a fait mourir? Un homme placé derrière le cadavre répond pour lui; il finit par dire qu'il demande à être inhumé. Alors commencent de grands cris de douleur; mais dès que le corps est en terre, la joie succède à la tristesse; on se met à chanter, à danser, en battant des mains, et pendant neuf jours cette fête continue.

Il est d'usage d'enterrer avec un chef de famille sa

case et tous les objets dont il se servait. On tue pour cette cérémonie un nombre de bœufs proportionné à la richesse du défunt, et les peaux en sont également mises dans la fosse. Les enfans qui meurent ensuite sont placés auprès du père.

Ce peuple conserve pour les tombeaux un respect religieux. Lorsqu'arrive la saison de semer, chaque famille se rassemble sur la tombe de son ancien chef. Le plus vieux y répand du lait et de la farine de mil, en disant : « Faites, ô nos aïeux, que nous obtenions cette année, en abondance, du mil, du lait, des bestiaux, du coton, etc. » Ensuite on prend sur le lieu même un repas en commun.

— *Portudal* est le nom d'un grand village, situé entre les pays de *Baol* et de *Sine*, et dans lequel existait autrefois un comptoir pour la traite des noirs.

(7) *Forcer à danser les plus récalcitrans.* — Qu'on me rende la justice de croire que de pareils faits ne sont pas de mon invention. Je ne me consolerais pas d'avoir seulement imaginé ce que tant de gens, réputés honnêtes, ont exécuté sans scrupules, comme sans reproches. Il n'est pas un négrier qui ne raconte tranquillement comment il faisait danser les esclaves, pendant la traversée, pour les contraindre à prendre un exercice nécessaire à la conservation de leur santé. C'était pour leur bien.

Kelédor n'est, en tous points, qu'un historien fidèle et modéré.

(8) *Iallah ! Iallah !* — C'est ainsi que, dans cette partie de l'Afrique, on prononce le nom de Dieu. Il est évident que les Sénégalais ont reçu des Mores le mot *Iallah*, en même temps que la religion de Mahomet. Au lieu d'adopter le nom qu'on donne à Dieu en arabe *(Allah)*, ils l'ont fait précéder du son *i*. Cet *i*, dans l'ouolof, est le signe du pluriel. Faut-il croire qu'ils ont ainsi voulu attacher à l'idée de Dieu celle de la pluralité, suivant d'anciens préjugés du pays? ou bien ont-ils pris pour le nom de la divinité, l'exclamation très-commune des Arabes, *Iallah ! ô Dieu ?* c'est ce qui mériterait d'être examiné. Du reste, j'ai vainement cherché dans l'ouolof un mot correspondant à l'idée de Dieu, il m'a été impossible d'en trouver, soit qu'un semblable mot n'ait jamais existé dans cette langue, ce qui forcerait à penser que la nation n'avait pas non plus la connaissance d'un Dieu; soit que ce mot ait été déjà perdu, depuis l'introduction assez récente de l'islamisme, supposition qui me paraît avoir bien peu de vraisemblance.

(9) *Qu'on se figure, s'il est possible, l'infection.* — Voici ce que raconte, dans ce genre, un témoin oculaire; c'est la preuve que le tableau fait par Kelédor

pouvait être plus horrible, plus dégoûtant surtout, sans sortir des limites du vrai :

« Des vents humides et impétueux ayant forcé de fermer les sabords et les caillebottis, des fièvres contagieuses et la dyssenterie se déclarèrent parmi les noirs. Dans ces conjonctures, les devoirs de ma profession m'engageaient à faire parmi eux de fréquentes visites; mais enfin la chaleur des chambres devint tellement suffoquante, qu'il n'était pas possible d'y résister long-temps. Cependant, l'extrême chaleur n'était pas encore le plus terrible de leurs maux. Le pont, dont la surface forme le plancher des chambres, était tellement couvert de sang et de matières muqueuses qu'ils rendaient dans leurs excrémens, qu'on aurait cru être au milieu de la tuerie d'un boucher. On ne saurait se faire idée d'une situation plus affreuse ou plus dégoûtante. Nombre d'esclaves perdaient connaissance; on les transportait sur le tillac, où plusieurs périssaient misérablement, et les autres n'étaient qu'avec peine rappelés à la vie. Je faillis moi-même succomber à la violence de la contagion. » (Falcombridge, *Relation de la traite des nègres*, page 31.)

NOTES DU LIVRE V.

(1) *Et l'on hissa le pavillon en berne.*—C'est le signe de deuil et l'annonce d'un besoin de secours. On appelle *pavillon en berne*, le pavillon de poupe, déployé en partie seulement; souvent on ne le hisse pas jusqu'en haut.

J'ai trouvé plaisant de consigner ici, *pour l'usage de ceux qui ne sont pas marins*, l'explication suivante :

« Mettre en berne un pavillon, c'est plier toute sa gaîne en petits plis, pour frapper la drisse et le hallebas dessus, en laissant la queue déferlée; il se hisse à la tête de la gaule d'enseigne, ou plus généralement à la corne d'artimon. » (*Dictionnaire de marine.*)

Voilà qui est clair pour tout le monde. Que de langues dans la langue française! Et puis, qu'on dise, après cela, qu'elle n'est pas riche.

(2) *Nos modestes habitations de paille ou de terre.* — Dans les pays sablonneux, les parois des

cases sont faites de tiges de paille bien nettoyées et réunies en palissades d'un pouce ou deux d'épaisseur; mais vers les bords du fleuve, et dans les plaines d'alluvion, les cases sont construites en terre, mêlée d'un peu de bouze de vache et de balles de mil, (ou menue paille d'épis). C'est une espèce de pisé, posé par couches; lorsqu'il est exposé au feu, il durcit comme la brique. La toiture est toujours en bois et recouverte en paille; ce n'est qu'une seule pièce faite à part et qui se pose, comme un chapeau, sur les murs en terre, sans y être fixée par rien.—Les cases sont rondes; cette forme est très-bien calculée pour résister au vent; aussi n'en renverse-t-il jamais aucune, comme il arriverait si ces habitations présentaient des surfaces droites et des angles. Leur grandeur est ordinairement de douze pieds de diamètre.

(3) *Il n'a ni les lèvres grosses ni le nez écrasé.*— Les nègres *ghiolofs* sont généralement grands, bien faits, et d'une souplesse remarquable. Leurs veines sont peu gonflées, leurs muscles ne se prononcent pas fortement; mais toutes les parties de leurs corps sont bien modelées; les chairs sont fermes; les articulations sont libres; les mouvemens sont faciles, naturels, et ne manquent pas d'une certaine grâce. On voit chez eux peu de difformités; point de ces membres renflés par les ligatures des vêtemens, peu de ces amaigrissemens de certaines parties du corps,

de ces bourrelets de graisse, de ces énormes ventres, qui rendraient si hideuses les nudités chez les citadins d'Europe.

Le visage des *Ghiolofs* n'a guère d'Africain que la couleur, qui est du plus beau noir; du reste, les traits de beaucoup d'entre eux sont réguliers; le nez est bien fait, les lèvres ne sont pas trop épaisses, les cheveux même sont alongés quoique crépus; enfin leurs têtes, en général, m'ont paru ne pas offrir la conformation particulière, les signes propres par lesquels on a voulu caractériser les nègres et en faire une race distincte de celle des blancs. Il serait très-intéressant que des têtes de Ghiolofs purs fussent spécialement soumises à des observations anatomiques.

(4) *Le sentiment de l'obéissance et de l'admiration.* — Qu'on s'imagine ce que doit éprouver un nègre, qui se trouve subitement transporté de sa case de paille dans une espèce de palais, où se déploient tout le luxe, tout le faste d'une fête espagnole; on conçoit alors que le pauvre Africain se croira dans un pays enchanté, parmi des êtres surnaturels, dont la supériorité se manifeste de la manière la plus brillante. Kelédor dut sentir cette première impression plus vivement que je n'ai pu la peindre.

(5) *Une vaste mer, parsemée d'îles riantes.* — Amrou, après avoir conquis l'Égypte pour le kalife

Omar, voulut faire connaître à ce prince la nouvelle province qu'il avait ajoutée à ses États; et faisant allusion aux trois principales saisons, il lui écrivit: que ce pays extraordinaire présentait successivement un vaste champ de poussière, une mer d'eau parsemée d'îles riantes, une prairie, un immense parterre de fleurs. (V. *Description de l'Égypte*, tome II, page 113.—*Voyage dans l'intérieur du Delta*, par MM. Dubois aîné et Le Jollois, ingénieurs.—V. aussi *Lettres de Savary sur l'Égypte*, pour le texte d'Amrou.)

Cette description convient parfaitement aux plaines alluvionnaires du Sénégal. Pendant le mois d'octobre, elles sont submergées par les débordemens du fleuve, et ne présentent qu'une vaste mer, du sein de laquelle s'élèvent, comme des îles, les villages placés sur des éminences, et qui ne communiquent alors entre eux que par des embarcations. A la retraite des eaux, la campagne se couvre des gazons les plus frais, de la végétation la plus riante; ce ne sont que prairies, que bosquets enchantés. Quelques mois plus tard, le pays est desséché; les herbes sont jaunies ou brûlées, la végétation est suspendue, et le vent promène la poussière dans d'immenses plaines d'une triste nudité [1].

[1] Pourquoi Amrou fit-il une description originale et vraie? C'est qu'il ne voulait que la vérité, sans chercher à servir

Ces nuances fortement tranchées des trois saisons du Sénégal, sont principalement applicables à l'espèce de grand *delta*, que forme le fleuve dans les vingt dernières lieues de son cours, à partir de la branche qui prend le nom de rivière de *Gorom*; cependant, même dans cette partie la moins boisée du pays, on rencontre encore des arbres, tandis que le Delta du Nil en est tout à fait dépouvu. Aux premières pluies, on voit le sol se couvrir spontanément d'une végétation épaisse et vigoureuse, tandis que le Delta d'Egypte ne produit qu'autant qu'on y sème. « Presque aucune herbe, disent MM. Dubois et Lejollois, ne croît spontanément sur cette terre d'Egypte, dont la fertilité est vantée à si juste titre; on n'y voit guère que des plantes semées par la main de l'homme.—Les terres non arrosées restent sans végétation, et celles qui ont été cultivées sont, après la récolte, d'une aridité semblable. »

Voilà ce que devraient, au moins, avoir étudié ceux qui veulent explorer et juger le Sénégal; ils reconnaîtraient alors, en faisant des rapprochemens curieux entre les deux pays, que le dernier serait encore loin d'avoir rien à redouter de la comparaison.

des intérêts et des passions; c'est que, pour savoir observer, il faut avoir déjà fait et vu quelque chose. — Mais quand la malveillance et l'ignorance se donnent la main, qui résisterait à de semblables adversaires?

Que lui manque-t-il pour prendre le rang qui lui appartient? l'industrie, les capitaux, la bienveillance de l'Europe.

(6) *Sous les longs fouets des commandeurs.*— On appelle commandeurs, aux Antilles, les nègres qui sont chargés de conduire, de surveiller et de châtier les autres. Ils n'acquièrent ordinairement ce droit, et ils ne le conservent qu'à force de sévérité. Esclaves eux-même, ils n'ont aucun des sentimens qui éclairent et modèrent dans l'exercice de l'autorité. Aussi les passions, la vengeance, les caprices sont les mobiles de leurs actions et souvent de leurs cruautés.

Les *longs fouets.*—Bien des personnes ne voudront pas croire que les commandeurs sont armés de longs fouets, assez semblables à ceux qu'ont nos voituriers sur les grandes routes, et que sans se déranger ils en frappent arbitrairement les nègres au travail, comme on frappe ici des chevaux dont on veut activer la marche ou exciter l'effort. On conçoit aisément que les coups de cet instrument cruel peuvent enlever la peau et faire jaillir le sang. Puissent, dans des temps plus heureux, ces détails et bien d'autres encore, être repoussés par la postérité, comme des calomnies contre notre siècle!

NOTES DU LIVRE VI.

(1) *La législation espagnole permet aux esclaves de se racheter.*—Les Espagnols, après avoir été si cruels, si atroces envers la population indigène de l'Amérique, par une inconvable bizarrerie de l'esprit humain, se sont montrés, à l'égard des Africains, les maîtres les plus doux. Leur législation sur l'esclavage est un modèle qu'auraient dû suivre tous les peuples d'Europe, d'autant plus que l'expérience fait voir qu'elle est loin de produire de mauvais résultats. En effet, les nègres se révoltent moins dans les colonies espagnoles que dans aucune autre. Là, l'esclave trop maltraité a droit de se plaindre directement au magistrat; si les faits ne sont pas très-graves, on décide qu'il changera de maître, et il est vendu par autorité de justice; s'il y a cruauté, le plaignant est affranchi. Là, l'esclave peut posséder un *pécule;* et dès qu'il a gagné une somme suffisante, s'il veut offrir à son maître, ou s'il dépose chez le magistrat le prix de son rachat, il devient libre. Voilà comment l'esclavage a été modifié, rectifié par

des institutions sages et humaines; voilà comment l'homme, même en partant d'un principe inique, peut cependant subordonner son intérêt à des règles de justice, dont son intérêt profite à son tour.

Tandis que les Espagnols poussaient, pour ainsi dire, à l'affranchissement des gens de couleur, les colonies françaises et anglaises, au contraire, ramenaient tout au système de l'avilissement et de l'esclavage. Sans doute il serait insensé de vouloir changer tout à coup ce système; ce serait allumer un incendie dont les noirs ne souffriraient pas moins que les blancs. Aucune matière politique, sans exception, n'exige d'être traitée avec plus de prudence. Ce n'est pas le lieu de discuter cette question délicate, ni de proposer les remèdes qui conviennent au mal; on a voulu seulement indiquer la différence des principes adoptés sur cette matière par les Espagnols et par les autres nations.

(2) *La sainte Vierge est la consolatrice des affligés.*—Il ne faut pas perdre de vue que Mariette est élevée par une maîtresse espagnole et très-dévote.

(3) *Nous n'en manquons pas non plus.*—Cette espèce d'argumentation n'a rien de sérieux ni de solide. Kelédor n'y raisonne pas mieux que le chapelain; mais je n'ai pas trouvé sans intérêt de montrer

comment l'esprit le plus ignorant, en se tenant sur la défensive, en se renfermant dans un simple système de doute, peut embarrasser un *raisonneur*. La religion doit entrer par le cœur et non par l'esprit.— Cette vérité est mise en action plus bas. L'argumentation du père Antonio en prépare, en amène le développement.

(4) *En avant de la procession.*—Je sens que cette description d'une procession n'a rien de bien neuf pour la France; mais elle était très-intéressante pour le pays de Kelédor; d'ailleurs, ce spectacle si imposant contribue à déterminer sa conversion. Il faut dire aussi que ces solennités, chez les Espagnols et surtout dans les colonies, diffèrent entièrement des nôtres, par leur éclat et leur excessive magnificence. J'ai donc cru devoir conserver, comme essentielle, cette partie du récit, mais en la renfermant dans les limites les plus resserrées qu'il m'a été possible.

(5) *Enveloppés de longues robes et de larges capuchons.*—Il s'agit ici, sans doute, des confréries de *pénitens* et de pélerins, comme on en voit encore en Espagne et dans le midi de la France.

(6) *Notre humble Salam.*—C'est le nom qu'on donne à la prière des Musulmans. Voici comment la pratiquent ceux du Sénégal: tournés vers l'orient,

du côté de la Mecque, ils commencent par se frotter le front, les mains, les bras; se tenant plusieurs fois et successivement debout, à genoux, assis sur leurs talons, ils lèvent les mains au ciel, ou se prosternent en baisant la terre. Aucune distraction ne trouble ordinairement leur recueillement qui paraît profond.—Lorsqu'ils sont plusieurs, ils se mettent en ligne à côté l'un de l'autre; le plus influent se place seul en avant; il prie à haute voix et fait les gestes d'usage; les autres l'imitent. Les prières sont en langue arabe, et le plus grand nombre ne les comprend pas. Les Musulmans prient au moins trois fois par jour, au lever, au coucher du soleil et à midi. Ceux qui veulent montrer quelque zèle font deux autres *salam*, une heure avant le jour, une heure après; beaucoup d'entre eux prient encore de deux à trois heures. Chaque prière a son nom particulier, et ce nom sert aussi à distinguer les diverses parties de la journée. Ainsi, l'on dit: l'heure du *Tisbar*, comme on disait en France: l'heure de l'*Angelus*.

NOTES DU LIVRE VII.

(1) *Rebuté de l'aridité, du non-sens du système d'instruction.*—On pourra s'étonner qu'un nègre juge, d'une manière si tranchante, des choses graves qu'il n'a pas eu les moyens d'observer de près. Mais il faut remarquer que Kelédor ne manque ni d'intelligence, ni de bon sens; qu'il a beaucoup vu dans ses voyages et dans les diverses positions sociales auxquelles le sort l'a appelé; qu'enfin il a pu recueillir ces opinions toutes faites de don Péréyras, qu'il entendait souvent ou parler de son fils, ou lui adresser des reproches, comme on en trouve un exemple un peu plus loin.—On doit convenir même que le caractère de don Péréyras paraît réclamer cette opinion, sur l'*aridité* et le *non-sens* de l'éducation des colléges et des universités.

(2) *Le nombre des nègres marons.*—On appelle *marons* des nègres fugitifs qui vivent dans les bois, dans les montagnes, et qui, suivant leurs besoins et

les circonstances, pillent les troupeaux et commettent des dégâts sur les établissemens isolés. Leur nombre a quelquefois été si considérable, notamment à Saint-Domingue, que ne pouvant pas les détruire, on faisait avec eux des traités par lesquels on leur garantissait la paix, aux conditions qu'ils s'abstiendraient de pillages, et qu'ils rendraient tous les nouveaux déserteurs qui se retireraient chez eux.

(3) *Né dans un pays de plaines.*—Les bords du Sénégal forment de vastes plaines basses, unies, bornées seulement par des coteaux sablonneux. Ce n'est qu'en remontant le fleuve, et au-dessus du pays de Fouta, qu'on trouve des rochers et des élévations notables du sol; encore les montagnes du premier ordre sont-elles tout à fait dans l'intérieur.

Saint-Domingue, au contraire, est un pays hérissé de montagnes qui, surtout dans le centre de l'île, sont d'une grande hauteur. Elles présentent, pour la plupart, très-souvent des masses de pierres arides, et les sites les plus sauvages. Les meilleurs terrains sont situés à proximité des côtes, sur les cours des rivières, et dans des vallées bien exposées; mais les principales montagnes de l'intérieur ont toujours été inhabitées.

(4) *C'était l'armée de Toussaint-Louverture.*—Après avoir vécu près de cinquante ans dans l'escla-

vage, sachant à peine lire, Toussaint-Louverture s'éleva tout à coup parmi les siens, et montra une force de volonté, des moyens naturels, une habileté même, qui le firent triompher non-seulement des Européens, mais encore du parti très-puissant des gens de couleur. La retraite de Rigaud le laissa seul maître de toute la partie française de Saint-Domingue, sous le titre de général en chef, que Bonaparte arrivé au consulat, venait de lui reconnaître (arrêté du 24 septembre 1799, 4 nivôse an 8). Toussaint-Louverture résolut alors de s'emparer aussi de la partie espagnole, se fondant sur ce que, par le traité de Bâle (en 1795), le roi d'Espagne avait cédé ce pays à la République Française.—L'occupation de ce territoire se fit presque sans coup-férir; elle fut une véritable marche de triomphe pour le général nègre, qui reçut des autorités et du clergé espagnols les hommages les plus humbles.

(5) *Je fus du nombre.*—Kelédor avait à cette époque (le commencement de l'année 1800) environ dix-sept ans.

En effet, il dit qu'il avait près de quatorze ans, lorsqu'il partit pour l'expédition d'Almami Abdoul-Kader (en 1797) . . . . . 14 ans » mois

Deux mois après, il débarqua à Santo-Domingo . . . . . » 2

Il resta quatre mois avant d'être

remis à don Péréyras	»	4
Quinze mois se passèrent avant son mariage.	1	3
Quatorze mois de mariage. . . .	1	2
Trois mois de fuite.	»	3
Il avait donc à l'époque de son enrôlement, à peu près.	17 ans	2 mois.

(6) *Dans une demi-brigade.*—C'est ainsi qu'on appelait, en France, les régimens, pendant la révolution. Cette dénomination avait été introduite à Saint-Domingue avec notre organisation militaire; elle s'y est conservée jusqu'à ces derniers temps.

(7) *Derrière les rivières d'Amina et de Nisao.* —Les Espagnols n'opposèrent à l'invasion de Toussaint presque aucune résistance, malgré les sollicitations du général Kerverseau et de plusieurs autres Français qui se trouvaient à Santo-Domingo. Les détachemens placés sur les rivières de Guayavin, d'Amina et de Nisao, se retirèrent aux premiers coups de fusil.

(8) *Venait à sa rencontre processionnellement.*— Ce ne fut pas seulement à Santo-Domingo, mais dans toutes les villes de la partie espagnole. On ajoute même que le clergé fit ces sortes de processions *pieds*

nus. (V. *Victoires et conquêtes* et les auteurs cités, tom. 17, p. 245.)

(9) *Dans une égale destruction.*—La ville du Cap avait été déjà brulée, en 1793, par les noirs révoltés. Mais l'incendie de 1802 fit beauconp plus de mal que le premier, parce qu'il fut général; les édifices publics ne furent pas épargnés. Les annales modernes, avant l'incendie de Moscou, offraient peu d'exemples d'un désastre aussi épouvantable, d'une grande ville aussi complètement détruite. (V. les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution de Saint-Domingue*, par le lieutenant-général baron Pamphile de Lacroix.)

NOTES DU LIVRE VIII.

(1) *Les Français venaient de rétablir l'esclavage dans une île voisine.*—L'esclavage fut en effet rétabli, vers cette époque, à la Guadeloupe, par le général Richepanse, après la réduction des noirs insurgés de cette colonie. On conçoit quel effet dut produire à Saint-Domingue cette nouvelle, que les Anglais y firent répandre avec ardeur, quelle défiance, quelle irritation elle y dut inspirer contre les Français.

(2) *La prédiction du vieil aveugle.*—Voir la fin du livre 3.

(3) *Par le chef du sud de Saint-Domingue.*—On sait avec quelle facilité le président Boyer fit crouler le trône et le frêle édifice de la domination de Christophe, lorsqu'il voulut réunir à la république Haïtienne les États de ce prétendu roi.

(4) *Je reconnais des Peulhs.*—Les Peulhs ou

Foulhs, par leur physionomie, sont faciles à distinguer entre les nègres. Ils ont la taille moins élevée, les membres moins forts que les Ghiolofs; leurs pieds, leurs mains, sont d'une délicatesse remarquable; les traits de leurs visages ne manquent pas de finesse; ils n'ont généralement pas les lèvres grosses; leurs cheveux, qui ne sont pas très-crépus, s'allongent un peu; enfin la couleur de leur peau n'est pas d'un noir foncé, elle tire sur le rouge.

(5) *Deux expéditions de la même nature.*—Tous ces faits sont de la plus grande exactitude. Les deux expéditions dont il s'agit ont eu lieu en 1819 et 1822. Cette dernière se composait de trente-deux individus, qui s'étaient fait conduire de la Havane à Ténériffe, où ils ont pris passage sur un bâtiment français pour se rendre au Sénégal. On trouverait difficilement des traits plus touchans d'amour de la patrie et de la liberté. Qu'on juge par-là si, comme les partisans de la traite le disent communément, les nègres sont, moins que d'autres hommes, constitués pour apprécier les douceurs des relations de famille, les sentimens du patriotisme et les charmes de l'indépendance! Qu'on juge si en les enlevant à de pareilles affections, pour les condamner à l'esclavage dans des contrées étrangères, on ne brise pas en eux les liens les plus naturels, les sentimens les plus chers au cœur humain! Qui osera dire encore qu'autant de sensibi-

lité, qu'autant de douleur morale ne logera pas sous une peau noire que sous une peau blanche? — On ne peut penser sans étonnement à ce qu'il a fallu de persévérance, de courage, d'ordre, de privations, à des misérables esclaves, pour racheter leur liberté, se procurer en outre les moyens et courir les hasards de traverser les mers, dans l'unique espoir de venir mourir sur le sol natal. De semblables faits donnent lieu à de sérieuses considérations, sous les rapports moraux, philosophiques et politiques. Ils méritent d'être conservés comme des documens précieux pour *l'histoire de l'homme*, si jamais quelqu'un ose entreprendre de l'écrire.

(6) *Qu'une zone blanche, basse, aride.*—Toute cette partie de la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Vert, ne présente qu'une plage basse de sable blanc, dominée quelquefois par des dunes de même nature. Rarement aperçoit-on quelques buissons de verdure. Cependant, à quelques lieues au-dessus de Saint-Louis, on commence à distinguer les palétuviers du fleuve, dont la principale masse est connue sous le nom de *bois de griel.* Bientôt on reconnaît la ville, au-dessus de laquelle les mâts des navires et les palmiers se perdent dans les airs, tandis que ses constructions blanches et régulières, couvertes en terrasses, se dessinent agréablement sur un beau rideau de verdure, formé par

les mangliers nombreux qui sont de l'autre côté du fleuve.—Qui n'a vu que les sables de la côte et de l'île, ne peut pas avoir d'idée des forts terrains d'alluvion dont sont composées les plaines qui bordent le Sénégal, en s'éloignant de son embouchure. C'est pourtant ainsi que le pays a souvent été jugé par des gens superficiels : aussi n'ont-ils parlé que des *sables de l'Afrique*. Ils n'ont pas manqué d'échos, parce que cette expression ne fait pas trop mal dans un article de journal ou dans un discours.

(7) *Combien elle s'était accrue, embellie.* — La ville de Saint-Louis s'est considérablement augmentée depuis quelques années. Avant 1790, on n'y comptait pas trente maisons en maçonnerie; le reste ne se composait que de cases en paille. Maintenant le nombre des maisons en maçonnerie s'élève à plus de deux cent cinquante; la plupart sont bien construites, sont commodes et ont des galeries extérieures. Les seuls édifices publics sont l'hôtel du gouvernement, élevé sur les débris de l'ancien fort, au milieu de la ville, devant une grande place; un hôpital assez complet et tout neuf; enfin une église en construction. Les rues sont régulièrement percées; malheureusement elles ne sont pas pavées; et comme l'île n'est qu'un banc de sable, le pied ne trouvant pas d'appui solide, on enfonce jusqu'à la cheville, ce qui rend la marche désagréable et pénible. La population

se compose de plus de dix mille habitans, presque tous noirs ou gens de couleur.

(8) *Aux prières latines des catholiques.* — Ces faits sont historiques et je les garantis vrais. Ils sont d'une nature si extraordinaire, que plus d'une personne refusera d'y croire. Moi-même je douterais, si je n'avais pas vu. — C'est de l'histoire, tant par la vérité, que par l'intérêt et les conséquences.—Il faut expliquer que presque toute la population noire de Saint-Louis professe l'islamisme.

(9) *L'avaient détruit, ainsi qu'un grand nombre d'autres.* — Le pays de Walo a été ruiné et presque entièrement dépeuplé. Les habitans, divisés en deux partis, se livraient, depuis quelque temps, à une guerre civile suscitée par deux familles qui se disputaient le trône. Une partie de la population avait péri par les armes, avait été réduite en esclavage et exportée, ou s'était prudemment exilée. Les Mores de la rive droite du fleuve profitèrent de cet état d'affaiblissement et de division pour ravager le pays. Ils furent secondés par les négriers qui achetaient leurs prisonniers, et bientôt le Walo fut presque entièrement désert. Alors ces vainqueurs nomades usèrent, à leur manière, des provinces abandonnées, et les soumirent au régime des incendies qui, en revivifiant par un singulier phénomène les herbes

et les pâturages, détruisent peu à peu les arbres et empêchent leur reproduction.

(10) *De stérilité, de ruine et de décrépitude.* — L'aspect du pays, en effet, a quelque chose de triste et d'aride pendant la saison sèche. Des ignorans, sans esprit d'observation, peuvent s'y laisser tromper; des malintentionnés peuvent en abuser pour nuire aux projets de cultures; les uns et les autres n'ont pas manqué; ils viennent d'en fournir tout récemment encore une preuve. Cependant, comme je l'ai déjà fait remarquer, le Sénégal, sous ce rapport, ressemble parfaitement à l'Égypte. Mais, dans l'une ainsi que dans l'autre de ces contrées, dès que la saison des pluies est venue, tout change de face, et la plus riante verdure couvre bientôt la terre. Néanmoins, et dans la partie tout à fait inférieure du fleuve, le défaut d'arbres se fait toujours sentir, et l'on ne voit que trop que ceux qui résistent ont souffert des incendies.

(11) *Démentent le préjugé qui les réputait impossibles.* — C'est précisément là ce qui a fait surtout, à la colonisation du Sénégal, les adversaires les plus acharnés. Quelques meneurs ont nié d'abord long-temps qu'on pût employer des nègres *libres* au travail de la terre. C'était, à les en croire, une illusion qui seule devait faire abandonner le projet d'é-

tablir des cultures coloniales sur les côtes d'Afrique. Aussi, opposaient-ils déjà à cette entreprise toute espèce de défaveur et de difficultés. Mais, lorsque les espérances des philantropes se sont réalisées, lorsque des nègres libres sont venus de loin et volontairement travailler sur les premières plantations faites au Sénégal, lorsque leur nombre s'est accru, et que leur salaire a diminué, à proportion qu'on a voulu employer un plus grand nombre de travailleurs, alors la coterie coloniale qui avait contesté si maladroitement la possibilité du succès, s'est effrayée plus maladroitement encore de ces premiers résultats. Se croyant entamés dans leurs immobiles préjugés, que les colons éclairés savent déjà modifier selon leurs vrais intérêts, regardant l'établissement de cultures coloniales, par des bras libres, comme une atteinte portée à la prospérité des colonies à esclaves, et même au principe de leur existence, quelques colons parisiens ont redoublé d'efforts et d'intrigues pour anéantir une entreprise qui leur déplaisait. Aucune manœuvre ne fut négligée pour l'étouffer; d'un côté, l'on fit tout pour décourager les premiers planteurs et leur occasioner des pertes; d'un autre côté, afin d'avoir des rapports mensongers, on séduisit les uns, on exploita l'ignorance des autres; on obséda l'autorité, on trahit les intentions du ministre; et, pour mieux empêcher la vérité de se faire connaître, on refusa même au Sénégal le droit d'avoir un député

en France, comme en ont toutes les autres colonies! *Cette exception* suffirait pour prouver combien la malveillance s'exerce puissamment contre ce pays; comment elle peut, à son aise, y détruire les germes de prospérité qu'on y a si péniblement déposés. — Espérons en des temps plus favorables, en des influences moins ennemies, en des directions plus heureuses et plus bienveillantes.

(12) *Remporter chez eux quelques produits des manufactures de France.* — Le Sénégal étant envisagé comme il doit l'être, et d'après des considérations qui ne peuvent pas trouver leur développement ici, on s'aperçoit que la colonisation repose sur des bases entièrement différentes de celles des colonies des Antilles. Dans celles-ci, l'on cherchait essentiellement des producteurs; (et l'on ne pouvait guère y trouver autre chose, car quelle consommation un peu considérable de denrées européennes attendre des esclaves des Antilles?) Au Sénégal, au contraire, il s'agit de créer, pour la France, des consommateurs libres et nombreux. On ne doit en exiger des productions que pour payer leurs consommations. Or, une population immense, avide de nos produits, n'étant pas détournée de leur usage, comme celle de l'Inde, par des préjugés de caste et de religion, ne demande ici qu'à établir l'échange de son travail contre nos marchandises, qu'à apprendre de nous

ce qu'elle doit faire pour avoir droit de consommer nos produits. Des nègres libres viennent de l'intérieur pour travailler sur nos établissemens naissans; chacun d'eux, en retournant dans son pays, y répend, peu à peu, non-seulement le goût déjà général des marchandises d'Europe, mais aussi quelque chose de nos habitudes, de nos besoins, de notre industrie agricole. Sans doute il faudra beaucoup de ces frottemens pour polir ces nations, beaucoup de ces communications pour les rendre riches; mais il en résulte toujours pour notre commerce, un débouché qui tendra, chaque année, à s'accroître, jusqu'à ce que nous nous soyons ouvert entièrement le chemin de l'intérieur de l'Afrique.

(15) *Assujettis en si peu de temps au joug.* — Jamais les bœufs n'avaient été employés dans le pays, comme animaux de trait. — Les nègres prennent l'habitude de parler aux bœufs, pour les diriger et les presser, comme ils entendent que leur parlent les laboureurs français qui les dressent. Rien de si singulier que d'entendre ces nègres crier après leurs bœufs, en langue française, qu'ils ne comprennent d'ailleurs pas eux-mêmes. Qui ne serait ému de la pensée, qu'avec une agriculture libre et perfectionnée, vont s'introduire ainsi dans l'Afrique, des souvenirs français, des habitudes, des préférences françaises? N'y a-t-il pas là de l'utile et du beau? Le

profit du commerce, la gloire du monarque et de la nation !

(14) *Salut au jardin de Richard-Tol.* — C'est le jardin de naturalisation de la colonie, commencé vers les derniers mois de 1822. Je l'ai fait appeler ainsi de *Tol*, qui signifie en ouolof, *jardin*, *culture*, et du nom de M. Richard, jardinier en chef, qui l'a créé, et qui a rendu les plus grands services à la colonisation du Sénégal.

FIN DES NOTES.

00084764

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016